

Le souffle du dragon

Franck Duval



la plume d'or

Table des matières

1	7
2	26
3	48
4	65
5	83
6	103
7	120
8	138
9	159

Le souffle du dragon

Franck Duval



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Duval, Franck, 1945-

Le souffle du dragon

16 ans et plus.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924594-81-0 (couverture souple)

ISBN 978-2-924594-82-7 (PDF)

ISBN 978-2-924594-83-4 (EPUB)

I. Titre.

PS8607.U923S68 2017

jC843'.6

C2017-940957-3

PS9607.U923S68 2017

C2017-940958-1

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

SODEC

Québec 

Canada 

Conception graphique de la couverture : Elen Kiev

Dessin du couvert avant : Louise Leneveu

© Franck Duval, 2017

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, janvier 2018

À Lou,
la merveilleuse femme de ma vie

À mes enfants chéris,
Julien, Judith, Yannick et Frédérick.

Un gros merci à
Sophie Perreault, Louise Leneveu
et Julien Leneveu pour leur
aimable collaboration

Il dit à la femme : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras point ! le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie,

Extrait de la Bible, Genèse 13;17

Il ne faut pas de tout pour faire un monde. Il faut du bonheur et rien d'autre.

Paul Eluard

Félix amorçait cette journée sans plus d'appréhension que la première de sa vie. La nuit n'avait pas été tendre, avec lui, mais il n'était pas du genre à mordre la main de sa bonne fortune au premier soubresaut. Il pardonnait aux cauchemars comme il pardonnait au destin de l'avoir mis K.O. trois jours plus tôt.

Sans s'émouvoir du désordre inhabituel qui régnait dans la salle de bain, il sortit de la douche et se pencha sur le miroir embué. À l'approche de la vingtaine, il passait pour un joli garçon. Malgré ses yeux rougis par les pleurs et le manque de sommeil, émanait de lui une désinvolture que d'aucuns, au village, jugeraient inconvenante en pareille circonstance. Un leurre qui n'aurait pas dupé sa mère, Maminette, comme il la surnommait, la seule capable de deviner que le vrai Félix se terrait ailleurs, dans la partie de soi dont on ignore l'existence, tant qu'on n'a pas pris conscience que vie et mort sont soudées l'une à l'autre par la peur du néant.

Pour évacuer le silence qui devenait encombrant, Félix descendit mettre du Xavier Cugat sur la platine de la vieille stéréo, en songeant à son père qu'il n'avait jamais eu envie d'appeler autrement que Raoul. Un homme en bois debout qui aurait préféré chez son fils un meilleur équilibre entre la grâce et les muscles.

«Sur une ferme, vaut mieux un cheval de trait qu'un cheval de parade», répétait Raoul sans malice chaque fois que l'occasion se présentait...et elle se présentait souvent.

La musique chaude et sensuelle issue d'une autre époque fit son effet de soleil en carton-pâte. Le jeune homme poussa le volume à fond et monta l'escalier avec des palmiers dans les yeux. Il se rasa en se déhanchant sur les deux temps d'un mambo que dansaient ses parents les après-midi de leurs meilleurs dimanches. Après quoi, il enfila une chemise blanche qui aurait mérité un coup de fer, tout en chantant avec des accents de rappeur :

*Les jours passent et je m'ennuie
Les nuits se froissent et je maigris
Je veux ma place au paradis
Hélas, l'ami, hélas, la vie
Je suis maudit*

Comme la chemise appartenait à Raoul, il flottait à l'intérieur. À la vue de sa silhouette dans le miroir, une émotion inconnue le submergea. Malgré la musique, il s'abandonna au trouble lancinant des souvenirs à ressasser, faute de mieux. Mais voilà que la sonnerie du téléphone le ramena des profondeurs. Il s'agissait de son oncle.

—On s'en vient te chercher, mon Félix... J'espère que t'es prêt.

Le *Smartphone* tout neuf à l'oreille, Roland Papineau se dirigeait vers le *Garage Papineau*.

—Faut que tu manges, la matinée va être longue.

Il claudiquait plus que d'habitude à cause des chaussures en cuir verni qu'il n'enfilait que dans les grandes occasions. En repoussant vers l'arrière une tignasse abondante pour un homme de cinquante-huit ans, il ajouta sur le ton de la confiance :

—L'estomac vide, tu ne passeras pas au travers.

—Ne vous inquiétez pas, mon oncle, répliqua Félix d'une voix qui s'étiolait derrière les premiers accords d'une rumba endiablée.

—C'est pas le moment de dérapier, mon gars, pense à Madeleine... pense à ta tante ! Pis ferme la musique, on ne s'entend plus penser, *chopper* !

Partagé entre l'agacement d'avoir à hurler pour se faire entendre et la nécessité de se montrer bienveillant, l'oncle joua de patience jusqu'à ce que son neveu promette d'avalier quelque chose.

Satisfait, il termina abruptement la conversation et glissa l'appareil téléphonique dans son étui. En fredonnant du *country*, il ouvrit la grande porte du garage où était stationnée une rutilante *Lincoln Continental* 1977 *hard top* de la cinquième génération, verte à l'intérieur comme à l'extérieur, un paquebot acheté flambant neuf il y aurait bientôt trente ans et dont il était fier ; pas autant, cependant, que du *chopper* stationné derrière, un *Harley* surchromé qu'il appelait *Cherry Baby*.

Il ouvrit la portière de la *Lincoln* et se faufila derrière le volant. Ce faisant, un bouton du veston sauta, pour lui rappeler qu'il avait encore épaissi de la taille. Le bouton rebondit sur un genou et disparut. En se tortillant pour le chercher sur le plancher, il passa ses doigts sous la banquette, où ils rencontrèrent une boîte de préservatifs. Il se redressa à demi, aiguillé par la crainte idiote d'être surpris par sa femme. Dans sa précipitation, il accrocha le klaxon du coude. En dépit de l'inconfort de la posture, il choisit de se tenir coi, le temps que son cœur cesse de pomper du vide. À bout de souffle, il rangea les préservatifs dans le coffre à gants qu'il ferma ensuite à clé.

Qu'un quinquagénaire de sa trempe puisse avoir un réflexe aussi puéril l'enrageait, d'autant plus qu'il n'avait pas retrouvé le bouton de son veston. Mais sa colère éclata véritablement quand il entendit un rire de serpent à sonnette et qu'il aperçut, à travers le pare-brise, la figure en grimace de sa voisine qui l'espionnait depuis la fenêtre de sa chambre.

Geneviève Lachance habitait au-dessus du restaurant situé en face du garage et du magasin général. Au coup de klaxon qu'elle aurait reconnu entre mille, elle s'était précipitée à la fenêtre en déployant devant elle une robe noire pour parer à l'indécence de sa tenue. Jalouse de la grosse boîte bleue on ne peut plus explicite à ses yeux, même de loin, elle s'était fendue d'un rire de crécelle qu'elle regrettait, à en juger la façon dont elle se mordait la lèvre supérieure – un tic qui la rendait vilaine.

Ni belle ni laide, la propriétaire du *Grand Express* n'attirait pas la convoitise au premier coup d'œil, ni même au second. Les apparences sont souvent irréalistes et quelques années plus tôt, à un âge plus hardi, cette célibataire déconfitée se serait empressée de le prouver à n'importe quel homme qui aurait eu envie d'aller y voir de plus près. Ce quiconque n'aurait pas été déçu. Et encore aujourd'hui, sous des vêtements ressemblant à ceux d'une vieille fille rabougrie, se dissimulaient les formes athlétiques d'une foutue belle femme que la quarantaine n'arrivait pas à entamer.

Fausse maigre à la sensualité refoulée, elle possédait, comme la lune, une face cachée qui valait le détour. Une évidence sauvegardée si religieusement par la frousse du scandale, qu'aucun passant n'aurait su imaginer qu'au banal côté face visible de la fenêtre, s'opposait un côté pile d'aguicheuse aux longues jambes gainées de soie, avec porte-jarretelles à froufrous et mini-slip en dentelle coincé entre une paire de fesses à faire zapper de jalousie une *web girl*.

La vieille fille élevait au rang de passion le goût des dessous sexy qu'elle commandait dans des revues spécialisées et sur le Net; un secret dont se régalaient dans son dos le crucifix au-dessus du lit et le poster laminé de Jean Gabin, son idole depuis qu'elle lui avait trouvé une ressemblance avec le voisin d'en face, Roland Papineau pour ne pas le nommer, qui répliqua à son rire hystérique par un doigt d'honneur entre deux manœuvres pour sortir la grosse voiture du garage.

Folle de rage, Geneviève claqua la fenêtre et bondit dans la cuisine pour enfile une rasade de gros gin à même une bouteille dissimulée derrière le micro-ondes.

Fouettée par l'alcool, elle retourna dans la chambre, lança la robe sur le lit et se planta devant l'armoire à glace, les mains aux hanches.

–Sors de ta bouteille, ma Giny, on va faire un p'tit tour de magie à monsieur le maire !

La langue en vadrouille autour de la bouche, elle se contorsionna comme une star du porno en caressant ses petits seins sous son soutien-gorge.

De la braise dans les yeux, elle ajouta :

–T'as beau t'envoyer en l'air avec des traînées, mon Roland, c'est sur moi que tu vas finir par retomber, mon cochon ! Bout d'criss ! Je vais te les péter une par une, moi, tes petites ballounes prétentieuses de Bonneville !

Geneviève était tombée amoureuse de Roland Papineau de la même façon qu'elle était devenue alcoolique : à petites doses, sans s'en rendre compte. Si l'homme l'évitait depuis un certain temps, la flasque, elle, la suivait partout incognito. Et hop ! Une rasade ponctuée d'un bonbon à la menthe. Aussitôt, elle s'empourpait. Un bref instant, l'œil vibrait, ses gestes prenaient de l'ampleur. Un vol plané au faîte de sa libido avant de retomber dans la rectitude qu'elle s'imposait.

Ces brefs écarts de conduite surprenaient encore les habitués du *Grand Express*, personne ne se doutant que la patronne attrapait cette subite fièvre au goulot d'une bouteille. Il faut avouer qu'elle ne se serait jamais permis un véritable débordement en public. Ses lubies de débauche, elle se les réservait le lundi, son jour

de congé. Chaque fois, elle se soûlait derrière les rideaux de son petit appartement en compagnie de la belle gueule à Gabin, et d'une collection d'engins répondant à une variété raisonnable d'humeurs et de frustrations.

Roland s'extirpa de la voiture et claqua la portière en fulminant. Un fil pendait à la place du bouton qu'il n'avait pas retrouvé, nonobstant maints efforts de contorsionniste. Il tira dessus en maudissant la mauvaise qualité du *Made in China* et la mauvaise foi des Chinois qu'il affublait de tous les maux de la terre depuis que ceux-ci brassaient des dollars par milliards sur notre dos.

La grogne aux lèvres, il se dirigea vers la vaste maison qui jouxtait le magasin général, sans trop prêter attention à son fils en complet bleu pétrole, cravate jaune et bottes de cow-boy assorties, figé tel un chien d'arrêt à côté d'une *Honda Civic* rouge qu'il astiquait quotidiennement, avec la même ferveur qu'il déployait à parfaire une musculature de bébé gonflé à la créatine et aux blancs d'œufs engloutis vingt par vingt.

En pénétrant dans la maison, la fureur de Roland fit place à l'étonnement lorsqu'il aperçut sa femme entièrement vêtue de blanc.

—On s'en va à un enterrement ma toute lisse, ainsi qu'il l'appelait dans l'intimité.

Une voix de pie moqueuse lui répondit :

—Il faudrait que tu voyages un peu, mon petit canard ; ouvre tes horizons.

Roland, qui n'en était plus à une bizarrerie près de sa femme, protesta pour la forme :

—Du blanc pour un enterrement... quand même !

Alice sourit derrière la voilette d'un audacieux chapeau à fleurs de lotus. Cette coiffure traduisait admirablement l'excentricité de ce petit bout de femme qui glissait depuis plusieurs lunes d'un penchant pour le romantisme victorien, adopté à l'adolescence, à la fascination des mystères de l'Asie, découverte récemment.

D'une fragilité à fleur de peau, Alice embaumait le peu d'air qu'elle déplaçait de parfums exotiques qu'elle concoctait elle-même. D'une coquetterie de courtisane, elle abordait la cinquantaine sans que la griffe du temps ait laissé de marques sur sa frimousse espiègle ou affecta la grâce de sa démarche. Jeune de corps et d'esprit, elle était pour ainsi dire sans âge, et seul comptait à ses yeux qu'elle fût Gémeaux dans le zodiaque et Singe dans l'horoscope chinois.

Quand elle ne s'occupait pas de la gérance du *Magasin général Isidore Bellehumeur* – commerce de ses parents en sempiternelle tentative de retraite – Alice abusait d'une tendance naturelle à la lévitation émotionnelle pour flotter au-dessus des contraintes, en compagnie d'une collection de plantes exotiques qu'elle chérissait comme ses filles. Sinon, elle donnait libre cours aux extravagances qui bourgeonnaient en elle, protégée des irritants du quotidien par son mari qui s'inquiétait de la vulnérabilité de sa toute lisse.

Loin d'être folle, elle avait deviné depuis longtemps que son petit canard boiteux redoutait qu'elle plonge dans une irrémédiable psychose avant que le magasin et la vaste maison attenante soient officiellement à son nom. Et donc au sien. Et elle en profitait.

Roland lui avait indiqué l'endroit où il manquait un bouton sur la veste. Il s'était déshabillé en la priant gentiment de faire le nécessaire, et l'attendait en caleçon au milieu du salon décoré pour une fête au lieu d'un enterrement. Une autre excentricité de sa femme qui aimait bien surprendre ses invités.

Il s'approcha d'une fenêtre pour jeter un coup d'œil du côté du *Grand Express*, juste à temps pour apercevoir la voisine tourner sur la rue Principale au volant de sa *Ford Fiesta*. Il consulta sa montre en jurant contre le temps qui filait en douce dès qu'on ne s'occupait plus de lui. Il appela Alice, qui ne répondit pas. Pressé par le temps, il décida d'enfiler un autre habit.

De la cuisine, il aperçut son fils en train de bichonner sa voiture et s'indigna de le voir perdre son temps alors qu'ils étaient en retard.

Du pas de la porte, il le rappela à l'ordre.

—Civic ! Qu'est-ce que t'attends pour aller chercher ton cousin ? Pis change de cravate, *chopper* !

Personne n'avait réussi à s'opposer au caprice de Roland qui avait contraint le curé à baptiser son fils, Civic. Une punition infligée à la *Lincoln* tombée en panne par une nuit sans lune, entre La Renonciation et

Bonneville, alors qu'il conduisait sa femme à l'hôpital. Deux hommes avec des manières de la grande ville avaient été les premiers à s'arrêter. Il fallut une bonne dose d'humilité et de contorsions, à Roland, pour monter dans leur vieille *Honda*.

En apercevant la tête de son homophobe de mari, Alice fut atteinte d'un fou rire libérateur. Elle perdit ses eaux au second virage et donna naissance à un poupon de neuf livres et demi sur le bord de la route. Tout un exploit, compte tenu de l'affolement général, du gabarit du bébé et de l'exiguïté de la banquette arrière d'une *Civic* de première génération.

Vingt ans plus tard, le fils n'en voulait toujours pas au père pour ce prénom déroutant. Au contraire, dès que l'occasion se présentait, Civic affichait de la reconnaissance pour ce trait d'originalité sur une personnalité qu'il s'efforçait constamment de magnifier aux yeux de son géniteur.

Il l'ignorait encore, mais il partait de loin. Tout un rattrapage à accomplir pour impressionner Roland, convaincu qu'on ne pouvait avoir *une tête à Papineau* lorsqu'on naissait dans une voiture japonaise. D'ailleurs, tout le monde au village en convenait : à part leur goût des véhicules customisés et leur mauvaise habitude de se gratter les couilles du bout du pouce lorsqu'une situation leur échappait, les deux hommes n'avaient pas grand-chose en commun, hormis peut-être, un caractère de chien. Mais encore là, si Roland s'apparentait à des races qu'il fallait traiter avec respect, Civic, lui, reflétait plutôt le caniche à queue folichonne ou le lévrier gonflé à l'hélium. Père et fils se ressemblaient si peu, que la rumeur au sujet d'une possible infidélité d'Alice courait parmi la clientèle du *Grand Express*, que la patronne alimentait en ragots servis gratuitement avec le plat du jour. Et quand il s'agissait de noircir une rivale, Geneviève savait faire monter la sauce.

Du *Garage Papineau* à la ferme des Légraré, il fallait compter une dizaine de minutes en voiture, cinq si on était pressé. Mais ce matin-là, Civic établit un record de lenteur, par crainte d'empoussiérer son bolide presque neuf dans le chemin en cul-de-sac qui serpentait jusqu'à la petite maison ancestrale.

Normalement, Félix serait accouru au premier coup de klaxon pour ne pas provoquer son cousin qui sautait sur tous les prétextes pour le rudoyer, mais présentement rien d'autre ne comptait que de retrouver son chapelet, un cadeau de Maminette pour souligner sa communion solennelle. Avec une obstination farouche, il continua de chercher l'objet en billes de verre, sourd aux appels répétés du fils Papineau qu'on entendait à ce point blasphémer, que les nombreuses images pieuses accrochées partout dans la maison se seraient retournées face au mur si elles l'avaient pu.

Civic se calma dès que Félix franchit le seuil de la porte. Le chapelet à la main, celui-ci monta dans la voiture sans un mot ni un regard du côté du chauffeur qu'on lui imposait. Intimidé par la dignité du cousin tout de noir vêtu,

Civic redescendit le chemin à la même vitesse qu'à l'aller malgré un coup de téléphone de son père qui s'impatientait. Pour noyer sa crainte d'avoir déplu à son paternel, il plaça un CD dans le lecteur de la radio à haut-parleurs avant arrière, dotés d'un ampli surdimensionné et d'un caisson de grave à l'échelle de Richter. Dans les doigts de Félix, le chapelet vibrait au rythme de la musique techno-dance qui transcendait l'habitable.

Dès que les roues de la voiture touchèrent l'asphalte, Civic appuya sur l'accélérateur pour rattraper le temps perdu, en hochant de la tête à la fréquence des percussions électroniques. Félix ne s'intéressait ni à la dangereuse conduite de son cousin ni à la beauté du paysage. Les yeux rivés sur son chapelet, il se laissa hypnotiser par les billes en verre bleu qui, telle une boule disco, lançaient des éclats chaque fois que la voiture, qui filait à vive allure, faisait un soubresaut.

Soudain, un cri strident creva sa bulle. Il tourna la tête vers son cousin qui cligna des yeux, la bouche ouverte et les mains soudées au volant, figé par la peur que la voiture dérape à cause de son trop brusque coup de frein.

Lorsqu'une forme noire glissa le long de la carrosserie, Félix reconnut Marie-Ange. D'une beauté sidérale avec ses cheveux en cascade de soleil, elle tournoya devant lui en jetant un coup d'œil assassin à Civic.

Marie-Ange Prévert n'aurait pas fait de mal à une mouche, et encore moins au petit suisse qu'elle avait aperçu à la dernière seconde au milieu de la route particulièrement bosselée à l'entrée de La Renonciation.

Une manœuvre désespérée pour éviter la pauvre petite bête avait propulsé son *side-car* dans le fossé. Éjectée tête première de la moto, elle avait atterri après un bref vol plané, dans une touffe de roseaux qui avait amorti sa chute. Avec plus de peur que de mal, la jeune fille s'était retrouvée la robe autour du cou, dans une posture qui aurait diablement inspiré Manet pour son *Déjeuner sur l'herbe*.

Relevée presque aussitôt, elle avait apprécié s'en être tirée avec seulement quelques écorchures, une éraflure sur son casque et un accroc dans la robe noire empruntée à sa tante. La vue du *side-car* renversé lui avait arraché une grimace, mais elle s'était reconstruit un sourire en constatant que la moto n'avait pas trop souffert, même si une dépanneuse devait être dépêchée sur les lieux pour la sortir du fossé. Un grondement de moteur l'avait précipitée au bord de la route, juste à temps pour signaler sa présence.

On connaît la suite : le coup de frein de Civic et le dérapage de la voiture qui aurait fauché Marie-Ange si elle n'avait pas eu le réflexe de l'éviter à l'aide d'une virevolte. Gracieux spectacle que Félix put apprécier avant que la voiture ne poursuive sa destinée dans le gravier, au bord du chemin, Civic agrippé au volant, la mine cadavérique, avec, non pas le fil de sa vie en défilé sous ses yeux, mais celui de la *Honda* qui s'immobilisa sens devant derrière, à un doigt du désastre.

Et puis, il y eut une déchirure dans le temps. Un interlude où seule la musique discordante continua de jouer.

Civic coupa le contact en chuintant et Félix fit disparaître le chapelet dans une poche.

Marie-Ange fonça sur la voiture en fustigeant le chauffeur.

—Papineau, t'as quoi dans la tête ? T'as failli me passer dessus !

Maintenant qu'il n'avait plus à craindre pour la voiture, Civic pouvait se permettre d'être à la hauteur de sa personnalité de caniche à queue en pompon.

Il s'extirpa donc de l'habitacle et prit la pause qu'empruntent habituellement les joueurs de football qu'on retrouve sur les pages d'un calendrier.

—Tu devrais te compter chanceuse, fanfaronna-t-il en s'efforçant de faire le beau, j'en connais qui seraient prêtes à payer pour moins que ça !

Aussitôt, Marie-Ange l'envoya promener d'un geste où le petit doigt jouait à l'asticot.

—Compte pas sur moi, monsieur Muscle, j'aurais trop peur d'être déçue !

L'allusion fit un trou dans le cerveau du macho qui prit un air corniaud. Témoin de la scène, Félix esquissa un sourire et fixa le plancher en souhaitant qu'on l'oublie.

Marie-Ange allait bientôt célébrer ses dix-huit ans. C'était la benjamine des Prévert de Longue-Pointe, le village voisin. Elle avait quatre frères qui, les fins de semaine, promenaient un répertoire de musique country et western dans les salles de spectacle et les foires de la région. On les surnommait : « Les Dalton », à cause de leur réputation de bagarreurs. Un sobriquet qu'ils endossaient avec fierté, au point de l'avoir adopté comme nom de groupe.

Pacifique, mais fort capable de se défendre – après tout, on n'est pas la petite sœur des Dalton si on n'a pas appris à sauver sa peau – Marie-Ange ressemblait surtout à sa mère, la belle et ardente Isabelle, qui ne cessait d'attiser le désir des hommes et de soulever des passions en dépit d'une vie tapie dans l'ombre d'Hubert Prévert, un mari jaloux qui se glorifiait d'avoir dans ses champs, le plus gros élevage bovin et sous son toit, les deux plus belles femmes du canton. Par contre, il se vantait moins de devoir l'essentiel de sa fortune à son rôle d'encanteur, fonction qui le plongeait dans les secrets de famille, et qui procurait les mêmes privilèges que le curé lors de la confession.

Le grand Hubert, comme on le surnommait, écumait la région en engrangeant, avec plus ou moins d'honnêteté, une richesse souvent acquise à même le malheur des autres. Sa fille avait hérité de son sens des affaires, mais s'il avait fallu qu'elle découvre, ne serait-ce que le quart de ses magouilles, elle l'aurait renié.

Débrouillarde, la petite Prévert, mais honnête. Une fille de cœur qui traçait son avenir au cordeau, sans se préoccuper des garçons qui la désenchantaient avec leurs idées fixes. Elle étudiait l'agroalimentaire en ciblant le commerce d'une culture maraîchère au goût du jour, sur la terre familiale ou ailleurs, car avec quatre frères en avant d'elle, ses chances d'hériter semblaient nulles.

En attendant de devenir « la géante verte du Québec », elle expérimentait la culture bio sur une parcelle de terre louée à une voisine et chaque dimanche de la belle saison, elle entassait, dans la camionnette d'une copine, une variété de légumes méconnus des villageois qu'elle allait vendre au nouveau marché du terroir de Bonneville.

L'achalandage, à son kiosque, soulevait des jalousies, encore plus quand Isabelle lui donnait un coup de main. Il fallait voir alors, la mâlerie des environs s'agglutiner autour de l'étal de légumes bizarres pour reluquer les fruits ô combien désirables d'une mère plantureuse et d'une fille à la sensualité bestiale.

Aucune notion de pudeur, chez cette enfant de la nature, qui n'était guère du genre à investir dans sa garde-robe. Elle portait les vieilleries de sa mère et de ses tantes, des vêtements souvent mal ajustés qui bâillaient aux ouvertures et dévoilaient au hasard des gestes, des parcelles de paradis à souffler des envies de luxure jusqu'au fond des lits les plus respectables – à condition qu'il en existât, bien entendu.

Toutefois, personne n'avait encore réussi à accoster sur les rives de cette beauté du diable, et celui qui se targuerait de parvenir à croquer du fruit défendu avant qu'il fût mûr pour le mariage n'existerait que par médisances et calomnies.

Surveillée par un père exclusif, protégée malgré elle par ses frères, et conseillée par une mère qui avait l'habitude de la convoitise des hommes, Marie-Ange supportait avec un agacement grandissant le harcèlement d'une meute de prétendants au titre « du premier à planter son drapeau en terre vierge ».

À la tête du peloton pavanait le fils Papineau qui rêvait de rapporter cet extraordinaire trophée à la maison, afin que pour une fois, son père soit fier de lui. Étonnamment, la rumeur voulait qu'il ait ses chances de lui passer la bague au doigt, d'autant qu'il pouvait compter sur un allié de taille en la personne d'Hubert Prévert, qui encourageait sa benjamine dans la voie des fiançailles : « Un beau pactole, pour toi, le jeune Papineau ; faudrait pas qu'il te file sous le nez. »

Hubert avait ses raisons pour mousser la candidature de Civic, à qui il prêtait sciemment des qualités qu'il ne méritait pas. Tout d'abord, il avait hâte de marier son unique fille avant qu'un petit sacripant la débauche ou l'engrosse. Ensuite, il n'oubliait pas que Civic était fils unique, et que le garage et le magasin général lui reviendraient. Finalement, il n'était pas contre l'idée de resserrer les liens avec un maire qui savait fermer les yeux au moment opportun et avec qui il entendait brasser de grosses affaires.

Marie-Ange ne s'affichait avec Civic que quand elle avait besoin d'un cavalier. Cette relation sporadique offrait l'avantage de rassurer son père, loin de se douter que le mariage ne faisait pas partie des projets de sa fille à court ou à moyen terme. Un secret qu'elle partageait avec sa mère, qui l'incitait à prendre son temps avant de s'engager sur le plan affectif, et surtout, à chercher d'abord à devenir financièrement indépendante.

Isabelle ne souhaitait pas qu'au lendemain de ses noces, sa fille se retrouve prisonnière, comme elle, des caprices d'un homme, aussi gentil ou insignifiant soit-il.

De son côté, Félix ne se sentait ni dans le peloton ni dans la course. Sur une échelle de un à dix, il estimait que ses chances de plaire à Marie-Ange n'atteignaient même pas le premier barreau.

Ce genre de fille n'était pas pour lui, il n'avait jamais eu à s'en convaincre. Elle était trop flamboyante, trop exubérante, trop troublante, pour l'aborder. Si parfois il la dévorait du regard, c'était toujours de loin, à la dérobee, pour agrémenter les chimères qu'elle inspirait, à lui comme à tant d'autres. Elle n'existait qu'en mirage et il s'en contentait. Pour le reste, il préférait l'éviter, et elle le lui rendait bien. Sans compter qu'il se sentait méprisé du père et ridiculisé par ses frères, qui avaient de la virilité, une conception aussi préhistorique que leur ouverture sur le monde.

Tandis que Marie-Ange et Civic se lançaient des vannes où féminisme et machisme servaient de détonateurs, Félix gardait les yeux rivés au plancher de la voiture. Il ne souhaitait pas attirer l'attention par crainte de se retrouver pris en sandwich dans leur futile règlement de comptes.

Facile de deviner qu'entre son cousin qui s'essouffait du cerveau et la sœur des Dalton qui avait de la répartie à revendre, il risquait de finir par écoper. Il ne redoutait pas vraiment son lourdaud de cousin, mais la perspective d'être malmené en présence de Marie-Ange lui était insupportable.

En brave fille, celle-ci dut s'apercevoir de quelque chose, car elle cessa les hostilités d'un trait.

— S'emporter à propos de rien un jour pareil, soupira-t-elle en s'approchant de la voiture et en se penchant vers Félix. Excuse-moi, on n'a pas d'allure.

Si Félix se sentait touché par une telle marque d'attention, il était surtout très intimidé de la respirer d'aussi près.

La trêve dura jusqu'à ce que Civic découvre une éraflure sur la portière, de toute évidence la trace du fermoir de la robe que la voiture avait effleurée. Du coup, il gonfla comme du pop-corn. Stupéfaite de la

démensure de cette colère pour une microscopique marque sur la carrosserie, Marie-Ange éclata d'un fou rire que Félix attrapa au vol, ravi de cette complicité malgré le risque.

Comme prévu, M. Muscle se rua sur son cousin pour le *bulldozer*. Félix allait déguster, quand le thème de James Bond retentit sur le téléphone plus ou moins intelligent de son agresseur, ce qui tua toute véhémence dans sa petite tête d'œuf.

Alors en compagnie du gratin régional, Roland Papineau appelait son fils du parvis de l'église, où il se faisait du sang de bœuf. Ni la fâcheuse aventure de Marie-Ange ni le soi-disant dérapage qui s'ensuivit ne réussirent à modérer son exaspération.

—Si ton cousin n'est pas là dans la minute, t'es pas mieux que mort! chuchota Roland d'une voix de fusil-mitrailleur.

—Mais p'pa...

Sans laisser de temps de réponse, Roland conclut sur un ton plus bas, en vrillant les mots dans le téléphone.

—Ton enterrement à toi, il ne traînera pas, fie-toi sur moi!

Sachant la communication rompue, Civic jappa quelques insanités contre son père, puis rangea son portable. Félix n'en fut pas dupe et Marie-Ange non plus. D'un bref coup d'œil, ils en convinrent. Félix se faufila à l'arrière de la voiture en invitant Marie-Ange à prendre place devant.

Horrifié, Civic l'en empêcha d'un geste brusque.

Bien sûr, comme Marie-Ange s'était salie en passant par-dessus le *side-car*, sa robe portait des traces d'herbes et de boue. Pour pallier ce problème, Félix retira sa veste et l'étendit à l'envers sur le siège. Marie-Ange haussa les épaules, avant de s'asseoir et prendre grand soin de claquer violemment la portière en lançant un coup d'œil malicieux du côté de Félix. La voiture décolla dans un crissement de pneus, qui dut s'entendre jusqu'à l'église.

Le bolide rouge n'était qu'un jouet au bout de la rue Principale quand M. le maire donna l'ordre de sortir les cercueils des limousines submergées d'une foison de couronnes multicolores. La foule salua les retardataires d'une clameur païenne qui ne semblait guère choquer le nouveau curé, trop heureux de faire salle comble pour la première fois depuis sa nomination.

Personne n'aurait voulu rater l'enterrement de Madeleine et Raoul Légaré, dont les circonstances du décès avaient fait le tour du Québec, grâce à la télévision et aux journaux; et tout ce que le canton comptait de personnalités était là, même un ministre fédéral, que Roland protégeait des malveillances d'une bande de séparatistes mal dégrossis, qui, eux, risquaient de compromettre la subvention qu'il convoitait pour mettre sur pied son fameux projet de festival.

Tout ce beau monde s'engouffra dans l'église à la suite du curé. Une fois les cercueils en place et la foule silencieuse, la voix puissante du religieux dans la force de l'âge résonna dans la petite église.

—Bien chers fidèles, cessons de pleurer et réjouissons-nous, claironna-t-il en roulant les *r* et en soignant sa gestuelle, signe de l'importance qu'il accordait à la cérémonie pour assurer le développement de sa carrière. Grâce à Jésus, notre vision de la vie a changé. Désormais, la mort n'est plus pour nous une impasse définitive, mais bien une porte entre deux moments de la vie, une naissance!

Il fit une pause pour permettre à l'assistance de s'imprégner du message. Quand il releva la tête ses yeux croisèrent ceux d'Isabelle Prévert qu'il avait confessée quelques semaines plus tôt. Aussitôt, le regard dévastateur de cette femme tout en chair lui insuffla un débordement charismatique qui orienta l'homélie sur une pente sirupeuse.

—Réjouissons-nous, mes chers paroissiens, lança-t-il avec un surplus de ferveur. La clé de cette porte, Jésus nous l'a laissée. Cette clé, c'est l'amour! Avec l'amour, nous devenons éternels, proféra-t-il en ouvrant les bras. Alors, qu'attendez-vous... qu'attendons-nous pour nous aimer? Allons-nous attendre qu'il soit trop tard?

Dans sa tête défilait la confession de l'ardente Isabelle qui avait avoué des désirs souterrains qu'elle n'osait pas ou ne savait pas comment révéler à son mari.

—Oui, mes chers frères et sœurs, il faut nous aimer avant que la mort vienne nous chercher, murmura-t-il avec du velours dans la voix et en dardant son regard dans celui de la belle autant que la décence le permettait. Aimons-nous, aimons-nous sans tarder, roucoula-t-il. Aimons-nous les uns les autres dans la félicité !

Pour un enterrement, pensez donc !

Isabelle ne fut pas la seule à sursauter d'entendre la déroutante proposition apostolique qui engendra remous et tourbillons dans l'assemblée. Entre Geneviève Lachance qui lançait des œillades en direction du maire et Hubert Prévert qui grinçait des dents en regardant sa femme rougissante, il y avait déjà là un beau début de scandale.

Rattrapé par la crainte d'un tsunami épiscopal, le curé, telle une girouette fouettée par la tempête, fit brusquement dos à la source du péché et tomba à genoux en invitant sèchement la foule à réciter un Notre Père pour le repos de Madeleine et Raoul Légaré, qui eurent ensuite droit à une cérémonie conduite à un train d'enfer, ce que les mauvaises langues et certaines bonnes âmes ne manquèrent pas de souligner à la sortie de l'église.

Félix fut l'un des rares à ne pas réagir à l'allocution du curé. Ébranlé jusqu'aux tripes, le regard floué de larmes, secoué de haut-le-cœur par les odeurs recoupées d'encens et de fleurs, il traversa en solitaire les différentes étapes de la cérémonie, comme autant d'épreuves d'un jeu de rôle d'un niveau trop évolué pour ses moyens.

Héros dépossédé, écartelé entre les influences du curé travesti en sombre Dark Vador et son oncle dans le rôle d'Albus Dumbledore, le mentor d'Harry Potter, il s'imagina en quête d'une vérité essentielle à sa survie ; condamné, en attendant de la découvrir, à arpenter un univers hostile qui s'étendait du jubé, où une bande *cyberpunk* fumait un joint autour du plus jeune des Dalton, à la nef, royaume étrié des dragons de la rectitude où trônait providentiellement l'immaculée tante Alice, sa seule alliée.

Puisant du courage chez elle, il parvint à allumer les cierges autour des cercueils et à surmonter dignement le rite de la croix. Il fut cependant incapable, en dépit des encouragements acharnés de Dumbledore, de lire l'oraison funèbre qu'il avait préparée. Mais il se rattrapa avec l'aspersion d'eau bénite, au cours de laquelle il fit preuve d'une si grande détermination, que Dark Vador dut lui arracher le goupillon.

De l'église au cimetière, il n'y avait que quelques pas que Félix franchit à la remorque de son oncle, le nez en l'air à observer un vol de colverts en route pour la grande migration. Il aurait aimé s'attarder à la contemplation d'un retardataire incapable de suivre la formation en dépit des efforts jugés d'en bas surhumains, mais un rappel à l'ordre de Roland le décrocha du ciel.

L'estomac noué sur l'allégorie et une main sur le chapelet enfoui dans une poche de sa veste qui conservait l'odeur de Marie-Ange, il descendit les yeux à un niveau plus terre à terre, et même plus bas, jusqu'au fond du trou fraîchement creusé.

Alors que des paires de jambes encerclaient la fosse où descendait Raoul, Félix songea qu'il ne le verrait plus jamais danser sur la musique kitch de Xavier Cugat.

Pour échapper à la disparition du cercueil, il précipita son regard vers l'horizon bouché par une masse de visages plus ou moins étrangers. Il en fit le tour d'un regard furtif en se disant que désormais, il serait seul pour les affronter. Il chercha tante Alice mais ne la repéra pas bien qu'elle fût depuis le début de la cérémonie l'unique note blanche au milieu de ce concert de noir.

Il l'ignorait, mais sa tante s'était discrètement esquivée. Reconduite par son fils, elle était retournée chez elle pour veiller aux derniers préparatifs de la réception qui clôturerait des funérailles que son mari avait jusqu'ici gérées avec la même efficacité qu'une course de motocross, sa passion.

Maintenant que l'inhumation achevait, Roland appréciait son triomphe avec l'emballement du coureur de tête devant l'apparition du drapeau en damier. Derrière l'écran du profond recueillement qu'il s'efforçait d'afficher, il s'applaudissait en silence en ratissant du coin de l'œil le parterre d'invités où rayonnaient des têtes prestigieuses. Pour une fois que La Renonciation était sur la mappe ! Avoir un trophée à décerner, il se le serait attribué.

Rien ne pouvait effacer la douleur de perdre une sœur, mais il avait la satisfaction du devoir dignement accompli. Madeleine disparaissait avec honneur, en véritable Papineau. L'abondance de couronnes, la brochette de dignitaires, le photographe de *La Voix du Centre* et une équipe de la télévision en témoignaient. Ému, il leva la tête pour que tout le monde profite de sa larme à l'œil.

Conforté par le bleu du ciel, il s'égara un peu trop longtemps dans la contemplation de la voûte céleste. Une erreur. La première de cette journée qui pour lui, n'en finirait plus d'exister dans la honte et le déshonneur.

Trop accaparé à flatter son ego au milieu des éblouissements du soleil, il n'avait pas remarqué, dans son dos, le nuage rabat-joie du bougre de neveu qui avait glissé dans la fosse avant de se coucher à plat ventre, les bras en croix, sur le cercueil de Madeleine qui descendait lentement rejoindre celui de Raoul sous l'impassible gouverne des employés des pompes funèbres qui en avaient vu bien d'autres.

Quelques personnes s'émurent de la beauté poignante de cet ultime adieu ; Isabelle et Marie-Ange Prévert, entre autres, qui reculèrent respectueusement. Une exception, en comparaison de la bande de curieux qui s'agglutinèrent, en une volée de mouches avides de distractions, autour de la fosse, pour ne rien manquer d'une scène improbable où les uns succombaient aux fous rires alors que d'autres affichaient un air crispé d'indignation ou bouffi de mépris.

Roland fendit la foule d'indiscrets avec la hargne d'un chien à qui on vole son os. Dire qu'il avait mis de côté son mépris du clergé pour seconder Félix, le devancer et même, le remplacer dans les étapes cruciales de la cérémonie. Lui qui talonnait son neveu depuis l'aube pour éviter le moindre faux pas, comment avait-il pu commettre la bêtise de relâcher sa vigilance avant la toute fin des funérailles, pour succomber à la trahison du ciel trop bleu !

Heureusement, l'équipe de la télé et le photographe avaient plié bagage, détail dont il s'était assuré avant de se pencher sur l'abruti.

—Arrête tes simagrées, siffla-t-il. Sors de là...tu vois bien que ce n'est pas ta place !

Mais Félix demeura écrasé sur le cercueil, comme un blanchon sur la banquise.

En proie à une humiliation insupportable, Roland se tourna du côté du curé. Or, d'un hochement de tête ponctué d'un signe de croix, l'homme de Dieu qui jugeait s'être assez donné en spectacle dans l'église signa son refus d'intervenir.

Roland rentra les épaules et ravala une volée de blasphèmes bien juteux qu'il déclama mentalement en posant un genou par terre.

—Oblige-moi pas à descendre, *chopper*, murmura-t-il à son neveu tout en secouant les bras. À coups de pied au cul que tu vas sortir de ce trou, mon gars !

Cette rudesse troubla Isabelle, qui parvint à se faufiler à l'avant-scène.

—Laisse-le donc faire ses adieux à sa façon, supplia-t-elle en se penchant sur Roland. Il ne fait rien de mal.

À quelques mètres de là, Geneviève, qui ne perdait jamais une occasion de grappiller les bonnes faveurs de «M. le maire», ainsi qu'elle nommait pompeusement Roland en public, donna un coup de genou à Hubert Prévert, qui discutait alors avec le jeune vétérinaire à propos d'un taureau stérile.

Le mari reçut cinq sur cinq le message de la vieille fille qui pointait, du menton, la fosse où Isabelle se cramponnait à Curé en l'implorant d'intervenir. Vert de jalousie, il se précipita vers sa femme en bousculant tout le monde sur son passage. Rendu à sa hauteur, il la harponna d'une main et l'entraîna derrière le rideau de curieux en la priant sans détour de se mêler de ses affaires.

À la fois stupéfaite et révoltée par l'intervention musclée de son père, Marie-Ange les suivit en rouspétant. Qu'on ne foute pas la paix à ce malheureux Félix l'enrageait, convaincue que l'immense douleur qui devait l'habiter excusait amplement son geste, aussi déplacé fut-il aux yeux des présumés bien-pensants.

Geneviève profita du mouvement de foule provoqué par le départ des Prévert pour se faufiler avec la souplesse d'une couleuvre en première ligne, où elle empoigna une pelle qu'elle tendit à Félix pour l'aider à remonter. Souriante, elle le relança d'une voix qui se voulait maternelle.

—Mon petit, sois raisonnable...pense à ton oncle, le pauvre homme.

Sa perfide tentative de sonner comme Madeleine eut gain de cause. Félix fit volte-face et leva la tête. Mais au lieu d'agripper la pelle, il posa son regard englué sous la robe de la vieille fille qui minaudait, plus ou moins consciente de l'affriolant spectacle qu'elle offrait au jeune homme.

Roland, qui n'avait nul besoin qu'on lui fasse un dessin, agrafa le premier croque-mort qui lui tomba sous la main pour le sommer d'intervenir. La deuxième erreur de cette journée maudite. Une étourderie à l'ensevelir sous les moqueries pour une décennie.

Comment oublier que le gros Burt était rarement à jeun les jours d'enterrement? Dans la région, ce n'était pourtant ni un secret ni une indiscretion. Tout le monde savait que le jeune Lalancette de la *Maison funéraire Lalancette et fils* noyait sa répugnance des cadavres dans la vodka. Une descente en apnée au fond de la bouteille qui permettait au fils par trop impressionnable, de suivre à tâtons les traces du père, un as de thanatopraxie qui ne comptait plus les premiers prix dans les concours d'embaumement.

Ce qui devait arriver arriva : emporté par un excès de zèle bringuebalant et deux cents kilos de mollesse imbibée d'alcool, le gros Burt trébucha sur la pelle abandonnée par Geneviève et bascula dans la fosse au milieu des oh ! et des ah !, entraînant Roland qui, lui, entraîna la vieille fille qui les chapeauta comme la cerise sur le sundae.

Par chance, personne ne fut blessé, sauf l'orgueil de M. le maire qui allait prendre du temps à cicatriser. Ceux qui s'étaient imaginé la mort par écrabouillement de l'orphelin furent déçus. Mais ils firent vite de se rattraper, en dénonçant la scandaleuse fragilité du cercueil de la défunte, fendu en deux sur la longueur. C'était la troisième erreur de Roland, qui crut bien, en entendant le cri étouffé de son neveu et un sinistre craquement, que le coq allait chanter et que Judas s'apprêtait à débarquer.

À la source du sinistre incident, outre les excès du gros Burt, se trouvait la main profanatrice de Roland, qui invoquerait plus tard la voie verte de l'écologie pour détourner de l'infamie sa mesquine machination de gratte-la-cenne. Un tour de passe-passe fomenté pour sauver quelques centaines de dollars derrière une facturation qui en cachait une autre, suite à une entente arrachée au père Lalancette, qui avait finalement consenti à camoufler, sous une couche de laque, un cercueil en vulgaire épinette, avec poignées en or louées à la journée.

Pour Félix, plaqué sous le gros Burt, quel choc ce fut que d'apercevoir le sourire de Maminette entre deux lattes de bois. Étourdi par le jeu de rôle dans l'église et virtuellement désarticulé par le point de vue privilégié qu'il avait eu sur la vieille fille, il divagua au point d'embrasser la défunte, avant d'être arraché du cercueil par les autres croque-morts accourus à la rescousse.

Tandis qu'on le remontait, le sourire d'outre-tombe de sa mère adorée et le paysage lunaire offert par Geneviève Lachance s'enchevêtrèrent dans sa tête en effervescence, autour de l'idée qu'en accord avec les anges, Maminette était revenue à la vie sur terre pour assurer son passage à la vie adulte.

Par ce sourire d'entre deux planches, il semblait à Félix que sa Maminette l'exhortait à rompre définitivement avec elle pour s'ouvrir aux autres femmes. Rite initiatique amorcé contre toute attente avec l'aide de la propriétaire du *Grand Express*, métamorphosée en passeuse.

Geneviève Lachance, une prêtresse de la séduction, programmée pour l'affranchir, en livrant du rebord de la fosse, une version *Imax* de sa face cachée, avec vue imprenable sur la chair lumineuse de ses cuisses élancées s'évaporant dans un fouillis de soie froufroulante et de dentelles aux couleurs de l'enfer. Une première incursion au pays du mystère féminin pour Félix, et la provocante découverte d'une licencieuse coquetterie *underground* chez la vieille fille ; un secret qu'il partagerait désormais avec le crucifix, l'affiche de Gabin, et son oncle, lui-même initié à une époque où personne ne l'empêchait d'en profiter.

L'inhumation s'acheva dans la confusion et le cimetière se vida dans la hâte de poursuivre chez M. le maire la célébration à la mémoire des défunts. Pendant que le fils Lalancette colmatait sommairement le cercueil défoncé et que le père récupérait ses poignées en or, une longue procession de voitures descendit la rue Principale jusqu'à la résidence des Papineau, où Civic, inscrit au programme de Techniques policières au Cégep de Bonneville, coordonna le stationnement à coups de sifflet.

En vingt-huit ans de mariage, ce fut sans hésitation la réception la plus achevée d'Alice, qui avait transformé la maison en pagode chinoise et réservé, dans la décoration, une place de choix aux symboles Feng Shui de la longévité et de l'amour en couple, persuadée que les défunts, où qu'ils fussent désormais, préféreraient qu'on fêtât leurs noces d'émeraude, prévues initialement à la fin du mois, au lieu de célébrer platement leur enterrement.

Avec un goût hors du commun, elle avait recouvert les murs de bambou et de branches de pin, disposé des bouquets de pivoines dans des axes précis et suspendu des lanternes en forme de tortue au-dessus de l'interminable table du buffet sur laquelle trônaient, au milieu d'un étalage de plats curieux, un couple de canards mandarins encagés, et le dieu de la longévité, un moine à longue barbe en chocolat blanc d'un mètre de haut, avec sa légendaire gourde de nectar des dieux, traficotée en distributrice d'un punch chargé de délier les langues plus efficacement que ne l'eût permis l'Inquisition.

La tante de Félix acceptait rarement les invitations et rechignait à accomplir les tâches quotidiennes d'une maîtresse de maison, ce qui ne l'empêchait pas d'adorer recevoir. Sa vaste demeure s'y prêtait et en ouvrant les portes françaises qui séparaient le double salon de la salle à manger, elle obtenait la superficie nécessaire pour exprimer une fantaisie qui ne surprenait plus grand monde, tant à La Renonciation que dans la région.

Réussir une fête la plongeait dans un état d'euphorie proche de l'orgasme qu'à son âge, elle attendait toujours. Pensez donc si elle avait besoin de défoulement ! Elle pouvait jongler des nuits avec un concept, s'investir jusqu'à la fièvre dans l'organisation, et fracasser les budgets avec le détachement d'un fonctionnaire payé pour ça.

Ce gaspillage, on l'aura compris, n'était pas dans les goûts de Roland qui s'insurgea, dès les fiançailles, contre les dépenses inconsidérées de sa future. Il eut pourtant la patience d'attendre au lendemain du premier anniversaire de mariage, souligné par un ruineux safari-barbecue à la mode victorienne, pour couper les vivres à sa femme, avec des précautions inouïes pour ne pas la heurter. Un geste disgracieux qui ne prit pas Alice au dépourvu, puisqu'elle continua de recevoir selon ses lubies, en puisant dans un compte personnel.

Déculotté dans son autorité au vu et au su de tous, Roland n'apprécia guère l'insouciance indépendante financière de sa femme, mais au lieu de rugir, il se contenta de plaisanter sur le sujet avec une apparence de je-m'en-foutisme où il se donnait le rôle profitable du mari conciliant. Après tout, qu'elle dépensât l'argent des Bellehumeur ne le concernait pas. Du moins, pas encore. Il s'habitua donc à ce que la maison se remplisse en toutes sortes d'occasions, bientôt flatté d'apprendre qu'on s'empressait d'accepter les invitations, et qu'on anticipait les suivantes ; heureux, aussi, de constater que grâce aux extravagances de sa toute lisse, le cercle de ses relations s'agrandissait, que sa popularité prenait de l'altitude et qu'on parlait de lui même dans la capitale.

Sans avoir à mettre la main à la poche, il bénéficiait des services de la meilleure maison de relations publiques au monde. Vainqueur, Roland ! Vainqueur sur toute la ligne, en vrai Papineau !

Et encore et toujours vainqueur, malgré sa déconvenue au cimetière qui finirait par s'estomper grâce au succès de la réception. Il l'aurait parié à dix contre un, peu importe sa réserve à propos du Feng Shui, le nouveau caprice de sa femme, une chinoiserie dans l'art de vivre qui finirait par lui donner la jaunisse à force de provoquer des transformations dans la maison : comme la cuvette des toilettes qu'il avait fallu changer de coin, et la porte d'entrée qui dut être fixée à un autre mur, sous prétexte que son emplacement d'origine ne convenait pas au souffle cosmique du dragon.

Retranché derrière un fauteuil de style *chippendale*, le curé, que tout le monde appelait « Curé », comme son prédécesseur, observait les nombreux convives en grignotant un sushi de tête fromagée.

Il avait le ventre farci de choses insolites, la langue en feu et une légère euphorie coulait dans ses veines par la grâce des quelques tasses de l'étrange punch descendu d'un trait, comme la charmante hôtesse le recommandait.

Autour de lui, l'ambiance était à la bonhomie et les conversations ronflaient comme un poêle à bois chargé à plein régime, avec, de-ci de-là, des grésillements de disputes, des sifflements admiratifs et des pétarades de rires à propos des mésaventures de l'orphelin, de la propriétaire du *Grand Express* qu'on n'avait pas revue depuis sa sortie du trou, et de M. le maire qui portait un nouveau complet de coupe western, un peu trop voyant, mais bon... il fallait comprendre qu'il s'était sali dans la fosse et que c'était le troisième costume qu'il endossait depuis le début de la journée.

Tenant une tasse en porcelaine dans une de ses grosses pattes et réservant l'autre aux poignées de mains, Roland circulait autour du buffet où tout le monde transitait. À sa façon de saluer, la tête haute et le verbe franc, on devinait qu'il n'avait rien perdu de sa superbe, nonobstant la sale affaire du cimetière. Une fière allure, en bonne partie imputable au punch qui coulait à volonté de la gourde du moine en chocolat, sorte de caribou exotique qui procurait un picotement dans la gorge et irradiait curieusement les oreilles, avec, en arrière-goût, une envie de légèreté et des bouffées de joie.

Des sensations partagées par une majorité d'invités qui formaient et reformaient des groupes comme les vagues d'une mer agitée par le ressac des commérages et des visites au buffet, dont on ne cessait de découvrir l'originalité, ou d'en faire les frais, pour le plus grand plaisir des autres, ébahis des yeux et du ventre par les rouleaux d'agneau de printemps à la sauce St-Hubert, les egg rolls de pâté chinois, la dinde du général Roméo ou la tourtière teriyaki dont se régalaient le ministre, les yeux plongés dans les quelques décolletés évasifs des femmes qui butinaient au-dessus de cette profusion de victuailles aux couleurs de cartes postales.

De l'orée de la cuisine, Alice veillait à la circulation des plateaux. Quand il ne resta, dans la gourde, plus une goutte de son punch de saké aux cinq poivres à macération d'herbes secrètes, elle s'empressa d'ouvrir le bar. Acclamée par ses convives, elle roucoula de bonheur. En retournant primesautière à la cuisine, elle croisa

le curé. Ce dernier semblait nerveux et sa mine de redresseur de torts l'inquiéta. Pour le calmer, elle dépêcha un serveur en tunique de bonze avec des amuse-gueule.

Alice avait vu juste à propos de Curé. Malléable à l'amour depuis son homélie, et triplement attendri par le punch, il s'empêtrait dans l'idée qu'il y avait quelque chose d'odieux à célébrer avec autant de délectation, de pauvres êtres qu'on venait d'enfoncer six pieds sous terre. Que les morts n'eussent pas la permission d'assister à la réception de leur propre enterrement lui paraissait d'une cruauté innommable, surtout à une réception comme celle-ci ! À son avis, les félicités de la vie éternelle, pour les défunts, auraient dû commencer ici, dans cette maison ! Pour lui, quelque chose clochait ; quelque chose qui ressemblait à de la fausse représentation, de la trahison, une injustice flagrante de Dieu qui provoquait chez notre homme un début de crise de foi qu'il étouffa avec un sushi de cretons –fort bon, ma foi– choisi parmi les amuse-gueule qu'on lui présentait.

S'interdisant de réfléchir la bouche pleine, il pigea dans le plateau à deux mains, au grand soulagement d'Alice qui l'observait de loin.

Midi n'avait pas encore sonné au clocher de l'église que des alcools kamikazes circulaient dans les tasses et qu'on vidait les plateaux de desserts, quitte à s'en mettre dans les poches. Un farceur avait sorti les canards de la cage et le vieux Sau Seng Kong en chocolat avait perdu sa gourde, les deux bras et la moitié de son torse. Une file s'allongeait à la fontaine de thé vert au brandy et une autre devant le Bouddha cracheur de *fortune cookies* qui, ô surprise, ne distribuaient pas la bonne fortune, mais des titres de chansons !

Une énigme qui piqua la curiosité des convives, jusqu'à ce que l'hôtesse se présente, un micro à la main, en chantant *Dead Man Walking*, dans une imitation de David Bowie fort réussie.

Pour conclure en beauté cette réception, Alice avait imaginé un karaoké funéraire. Si la mort aimait se donner en spectacle, elle allait être servie. Le choc de la surprise absorbé et la performance de l'hôtesse digérée, les invités s'emparèrent du micro à tour de rôle pour livrer un concert qui ne laissa personne indifférent. À débiter par Geneviève qui espionnait de la fenêtre de sa chambre, les jumelles sur le nez et l'oreille tendue vers ce qui se passait de l'autre côté de la rue.

La vieille fille siphonnait du gros gin à la bouteille et se mordait la lèvre supérieure avec une violence qui laisserait des traces pour des jours à venir, regrettant, de toutes les faces de sa nature cachée, de s'être elle-même exclue d'une réception d'enterrement dont on parlerait pendant des décennies, sans qu'elle puisse se vanter d'y avoir participé. Une affligeante erreur de jugement qu'elle ne se pardonnerait pas de sitôt, elle, la reine des ragots ! Outre sa pitoyable chute au cimetière, qu'aurait-elle à raconter à sa clientèle ? Qu'aurait-elle à leur servir de gratiné avec le plat du jour ?

Envenimée par l'alcool, sa déception se révéla démesurée. Pourtant, ce n'était rien comparé à la torture qu'elle endura le lendemain, mis à part son damné mal de bloc, quand les grandes langues du village envahirent le restaurant pour commenter, éplucher et disséquer l'improbable karaoké d'Alice Papineau.

Tourmentée, tenaillée, écorchée vive la vieille fille lorsque le facteur mima la performance de M. le maire, juché sur une table pour chanter À la vie à la mort en se déhanchant aussi bien que le grand Johnny des Français.

Et cette hypocrite d'Isabelle Prévert, cette brasses popotin ! Une dévergondée qui s'était époumonée avec encore plus de vulgarité que la Dufresne pour chanter :

J'aime mieux mourir à Ville-Émard

Que d'mourir à Zanzibar

J'aime mieux mourir pas loin d'chez nous

J'aime mieux mourir pas loin d'mon trou !

À entendre les commérages, même son mari avait applaudi ! Pfft ! Pas jaloux, pour une fois, le grand Hubert ! Lui aussi y avait été de son petit numéro. Hubert Prévert de Longue-Pointe dans une copie conforme de Marilyn Manson !

Le redoutable encanteur maquillé à l'image de cette scandaleuse idole des jeunes par sa propre fille, qui lui avait enfariné la figure, en plus de lui poser des bleuets autour des yeux et du ketchup sur les lèvres. Après quoi, Hubert s'était trémoussé du salon à la salle à manger en surinant :

*We sing the death song kids
Because we've got no future
And we want to be just like you!*

La honte ! Le déshonneur ! Une ignominie ! Un sacrilège qui n'avait pas empêché le nouveau curé d'y aller de sa ritournelle. Irrésistible en Natasha St-Pier, à ce qu'on avait répété de table en table, tandis qu'il chantait avec un air de maquereau frétilant :

*Si on devait mourir demain
Qu'est-ce qu'on ferait de plus
Qu'est-ce qu'on ferait de moins
Si on devait mourir demain
Moi je t'aimerais... Moi, je t'aimerais !*

Facile de deviner le fond de la pensée de ce démon ! Lui et son sermon ! À croire que Satan s'était invité en douce au party !

Même le ministre avait joué au jeu du Bouddha cracheur de *fortune cookies*. Impayable, il s'était perché la voix pour imiter Barbara dans *Nantes*, la chanson où elle raconte l'ultime et tragique rendez-vous raté avec son père qui souhaitait, avant de mourir, se réchauffer à son sourire, et qui s'éteignit sans un adieu, sans un « je t'aime ».

Diable de ministre ! D'une tristesse à faire hurler de rire tout le monde. On l'avait acclamé. Des hourras à réveiller les morts que Curé s'était obstiné à vouloir aller chercher au cimetière. Un acte de charité qui le turlupinaut d'exécuter. D'inimaginables divagations pour un ecclésiastique. L'homme de Dieu inoculé d'un extravagant déséquilibre, comme tous ceux qui avaient abusé de la gourde du moine, le chef-d'œuvre ensorcelé d'Alice, cette chafouine qu'on avait portée en triomphe à travers la maison, en zigzaguant comme de raison.

Parmi les rares à ne pas avoir participé au karaoké figuraient Félix et Civic.

Au lendemain d'une dégradante beuverie au vin de pissenlits, M. Muscle avait fait une croix définitive sur la boisson. Une question d'image. Fondamentale, l'image, chez le fils Papineau, d'où son acrimonieuse déception devant la chanson que lui avait crachée Bouddha.

Il aurait été partant pour *Born Dead*, pigée par son grand-père, ou *Over the Rainbow*, dégradée par la voisine de ferme des Légaré, dont la voix était pire que celle d'une grenouille qu'on étripait.

À la rigueur, il se serait tiré d'affaire avec la chanson de l'Auvergnat, interprétée par Marie-Ange, mais pas *La femme en noir* ! Pas cette rengaine pour avorton, à gazouiller du bout des lèvres comme une tapette ! Pas devant les Dalton qui l'attendaient au tournant, en se moquant par anticipation.

De rage, il avait avalé le message avec le biscuit, préliminaire d'une razzia systématique du buffet vers lequel il était retourné se défouler malgré un trop-plein évident, enfournant sans distinction les succulences préparées par sa mère, avec l'appétit du Pac-Man qui avait halluciné son enfance.

Quant à Félix, il fut hors service bien avant le karaoké.

Lui qui aspirait à la solitude et au recueillement après le drame du cimetière fut happé par le tourbillon des condoléances dès son apparition au salon, plus frêle que nature dans un complet trop grand prêté à regret par son cousin. Un changement de tenue exigé par son oncle pour effacer les traces de sa promenade dans le cercueil au fond du trou glaiseux.

On se mit à l'embrasser, à l'étreindre et à l'étouffer avec un altruisme vasouillant, grinçant, détonnant. Pénible épreuve pour ce pauvre jeune homme à qui on pleura au nez, tapa dans le dos et postillonna à la figure.

Félix décoiffé, renflé, pincé, tripoté. Félix les mains broyées et les pieds écrasés par des apitoiements ridicules et des compassions tapageuses. Félix plongé dans le tumulte d'un match de rugby, lui dans la peau du ballon qu'on s'arrachait et se refilait sans ménagement. Félix disparaissant sous la mêlée des soi-disant bonnes âmes, ces loups-garous toujours prêts à manger du prochain, ou s'entre-dévorer pour le plaisir trouble de ressasser les obscurités du passé et brasser les fonds d'arrière-pensées.

Tout, absolument tout de l'existence du fils Légaré défila plusieurs fois dans l'ordre et le désordre. Un maelstrom des vingt dernières années de la vie familiale des défunts qui se répercuta d'une extrémité de la

salle à manger jusqu'à la *bay-window* du salon, avec en point d'orgue, la douteuse histoire du bébé adopté à la naissance par ce couple de braves cultivateurs qui n'avait pas réussi à faire un enfant, en dépit des prières et des cierges brûlés aux pieds de la Vierge, qui s'était fort bien débrouillée, Elle, pour tomber enceinte avec très peu de moyens.

De bons catholiques éprouvés par une longue suite de désillusions, en dépit de fréquentes visites chez des médecins de la ville. Le calme plat de la stérilité, même si Madeleine, qui avait beaucoup lu sur le sujet, faisait preuve d'une ouverture toujours plus grande. Elle s'était même intéressée au Kamasutra.

Des échecs à répétition, malgré la vaillante assiduité de Raoul à exercer un devoir qu'il prenait à cœur et à corps, chaque fois avec la même fougue qu'au soir des noces, dont il aurait célébré le quarantième anniversaire dans neuf jours.

Des noces d'émeraude qu'en bon mari il avait souhaitées inoubliables pour sa femme, d'où la surprise d'un voyage à Rome pour voir le pape. Le rêve de Madeleine, après celui, accompli, d'adopter un enfant.

Un premier voyage en Europe, d'où ils étaient revenus sous pli, dans la soute à bagages, victimes d'un attentat à la médaille piégée achetée sur la place Saint-Pierre après la bénédiction de Sa Sainteté du haut de sa fenêtre surdimensionnée.

Cette mort stupide, un vrai sale coup du destin, comme Félix s'entêtait à le répéter en vidant toutes les tasses, les verres et les bouteilles qu'il pouvait grappiller entre deux démonstrations d'affliction.

Des mélanges explosifs qui distillaient dans ses veines l'endurance nécessaire pour supporter des convives à l'exemple d'Odette la racoleuse, une cousine germaine de Raoul qui avait réussi à coincer l'orphelin entre le divan et un bouquet de pivoines.

—Tu aurais tort de t'inquiéter pour eux, mon frisé, minauda-t-elle, la main baladeuse, en souriant de ses dents ultra-blanches. Mourir juste après avoir vu le pape, ça doit ouvrir des portes en haut, ça !

Un grand brun au nez de crocodile qu'elle venait d'éconduire se fit le plaisir de la contredire.

—Avec un couvercle de cercueil fendu en deux, ça m'étonnerait !

Félix, qui ne trouvait rien à répliquer, chercha l'inspiration dans la lanterne qui pendait au-dessus d'eux.

La femme du grand brun, une rouquine à lunettes qui se goinfrait de tofu aux canneberges, le fit descendre des lustres d'un coup de coude.

—Pauvre ta mère, baragouina-t-elle la bouche pleine, elle n'aura pas eu de chance jusque dans son cercueil !

—Ben voyons ! lança Odette, frustrée qu'on démolisse ainsi son hypothèse, pour des bons catholiques comme eux, c'est le paradis garanti !

Cela dit, elle piocha dans l'assiette de la rouquine qui l'échappa. Félix voulut en profiter pour se défilier, mais le nez de crocodile l'agrippa par une épaule.

—Et lui, s'écria-t-il avec cynisme en le poussant vers Odette, deux fois orphelin dans la même vie ! Viens pas me dire que c'est catholique !

—Y a du péché là-dessous, renchérit la rouquine, j'en mettrais ma main en enfer !

—C'est ça ! Allez au diable, hurla Odette avec une tête qu'on ne voyait que dans les films d'horreur.

C'était reparti pour un nouveau round !

La cloche, les cordes, la foule... tout s'installa autour des clans rivaux, chacun à son humeur, chacun à son opinion, avec leur lot de supporters autour du ring.

Félix chercha un arbitre, mais n'en trouva pas. Il aurait voulu se boucher les oreilles, mais n'osa pas. Il se contenta donc de vider d'un trait le premier verre à sa portée et serra les dents en attendant d'être sauvé par le gong, accusant avec le stoïcisme d'un homme soûl, les coups de gueule qu'on s'échangeait sur son dos.

Désormais orphelin, il sentait bien qu'avec ce combat perdu d'avance débutait une nouvelle série de vexations pour lui, l'adopté de service. Lui, ce drôle de numéro qu'avaient tiré Madeleine et Raoul Légaré à la loterie des laissés-pour-compte. Un jeu qui n'avait pas la cote dans ce monde de propriétaires terriens où personne n'aurait acheté une vache sans pedigree.

Imaginez la tête des bien-pensants quand, vingt ans plus tôt, à une époque où Brathwaite n'était pas encore beau et chaud, la prude et pieuse Madeleine était revenue au village après une absence prolongée, avec dans les bras un bébé à la peau café au lait !

Le défilé que le couple endura tout au long du premier mois ! Faire payer les visiteurs à la porte, ils auraient amassé assez d'argent pour déménager. Parce que le village au complet exigeait de voir cette invasion barbare qui soulevait, parmi la population, autant de curiosité que d'interrogations. Après tout, la question se posait : pourquoi avoir opté pour de la couleur dans un coin de pays si blanc de tradition ? Pourquoi un noir dans un village où la minorité visible se résumait à un nègre de jardin et Balthasar qu'on installait sur le parvis de l'église pour la Noël ?

Fidèle à lui-même, Raoul ne s'était jamais attardé à ce genre de remarques et Madeleine, d'habitude si bavarde, était restée muette jusque dans la tombe sur les circonstances de cette exotique adoption. La question se posait donc toujours, mais fort heureusement, sans trop de conséquences pour le principal intéressé. Avec le temps, sa couleur de peau n'intéressait plus vraiment. Comme pour la mode des musiques du monde et celle du cappuccino, on s'était habitué. C'était surtout son manque de parenté au cimetière qui nuisait à son intégration. À La Renonciation comme dans n'importe quel village, l'ascendance avait son importance. Dans le fond, pour être considéré autrement qu'en étranger, peu importe qu'on fût noir, rouge, jaune, vert ou blanc, le sang dans les veines devait avoir la saveur du terroir.

Félix souffrit d'une autre dissemblance, plus pernicieuse, celle-là, puisque transmise par la personne qui l'aimait le plus au monde. Sa Maminette.

Avec une obsession maternelle difficile à blâmer et la complicité de l'ancien curé qui avait la fibre française, celle-ci s'était appliquée à détourner son petit trésor des réalités paysannes, pour le doter d'un savoir-vivre irréprochable et d'une instruction nettement supérieure à la moyenne, auxquels elle avait tenu à greffer une éducation religieuse non négociable où la dévotion avait bien meilleur goût et où l'amour du prochain commandait de tendre l'autre joue à ses ennemis.

Le curé s'était bien gardé de la décourager, aiguillonné, dans son âme de missionnaire, par l'espoir que le petit négroillon attrape la vocation et prenne le chemin du séminaire où l'on manquait sérieusement de personnel. De toute façon, Madeleine ne l'aurait pas écouté. En femme de tête émancipée par le féminisme qui avait déferlé sur la province, elle avait même refusé d'entendre les avertissements de Raoul que d'ordinaire, elle trouvait de bon conseil, convaincue cette fois-ci, qu'en prémunissant son fils contre le mépris et l'indifférence, elle lui fournissait le passeport de l'assimilation. Un sujet de dispute, le seul, peut-être, dans ce couple d'une solidarité exemplaire.

Dès que Félix fut en âge de parler, il écopa d'un gros fan-club au village. À sa façon gracieuse et polie d'avoir réponse à tout, le garçon suscitait l'admiration ; pas une famille n'aurait raté l'occasion de l'inviter pour épater la visite. Et en dépit des mauvaises langues qui parlèrent de numéros de chiot savant, les premières années, tout se déroula comme Madeleine l'avait imaginé pour atténuer le handicap relié aux origines antillaises de son chérubin, qu'elle disait tombé du paradis. Et ce fut donc avec une implacable suite dans les idées, un entregent féroce et des prières à la Sainte Vierge que Madeleine réussit à contrôler la destinée de l'enfant par-delà les murs de l'école du village. Hélas, à son grand désespoir, son influence heurta brutalement les portes de la polyvalente où Félix fit son entrée après douze années passées dans une bulle.

Au sortir du cocon tissé par un père à la patience d'ange et une mère proche parente de la fée des étoiles, toujours disponible à réaliser des miracles, quel choc ce fut pour le timide adolescent aux manières raffinées, s'exprimant mieux qu'un Français et affichant un visage aussi beau qu'un Jésus en chocolat. D'emblée, il piqua la curiosité des filles des alentours et bien des mères furent conquises. Mais les gars ! Jaloux, les garçons ! Incapables d'accepter qu'on tombe sous le charme d'un importé aux manières de *fff*. Une proie facile, en plus ; un être de paix et de charité qui encaissait les coups en silence et qui ne les rendait jamais. Le souffre-douleur idéal pour les lâches... petits, gros et laids confondus.

Par amour pour Maminette, trop sainte femme pour avoir prévu une telle chose, Félix dissimulait ces douloureux rendez-vous avec la bêtise humaine. Sans rancœur et sans drame, il se barricadait dans sa tête, se refermait comme l'huître sur sa perle et s'inventait une vie à son goût, entre les livres, sa trompette et la colline

qui surplombait la ferme, avec, pour toute compagne de jeu et confidente, Delphine, la jument que Raoul lui avait offerte le jour de ses seize ans.

Pour Félix, le village cessait d'exister en dépit des efforts de sa mère qui ne ratait jamais une occasion de le relancer sur la piste de la sociabilité. Mais chaque fois, Raoul prenait sérieusement la défense de l'adolescent, ce qui faisait que Madeleine n'insistait pas, sauf pour la messe du dimanche.

Félix finit enfin par avoir la paix, hormis les mesquineries, les affrontements et les quelques raclées écopées lors de ses allers-retours à la polyvalente. Des inconvénients avec lesquelles il avait appris à composer, réussissant à se claquemurer dans l'impassibilité et demeurer zen face à l'adversité, quelle qu'en soit l'âpreté.

Exactement comme avec Odette les dents blanches et Josiane la rouquine à lunettes, debout au milieu du salon, à s'entredéchirer sur son cas, encouragées dans leurs délires par une bande de soiffards belliqueux.

Des éclats de voix déplacés, dans la circonstance, qui alertèrent Alice, alors en conversation avec la petite Prévert qu'elle aimait bien.

En fille ouverte à la modernité et aux nouvelles expériences, Marie-Ange s'intéressait au Feng Shui et ses possibles applications à la culture maraîchère.

Intarissable sur le sujet, Alice avançait, avec l'audace d'une funambule, sur un concept d'orientation des légumes en respect du sens de l'écoulement de l'eau. Sur le même fil, elle suggéra d'augmenter le débit de la rivière par la construction de cascades, jusqu'à l'obtention du Chi favorable aux récoltes.

Des suggestions que Marie-Ange écoutait avec une fascination et un étonnement teintés d'humour, comme quand Alice proposait de repeindre les clochers d'église en brun et bourgogne, afin d'atténuer le souffle, mortel pour l'environnement, de leurs flèches empoisonnées. Comme quoi on n'avait pas poussé la réflexion très loin ni très fort, tant à Kyoto qu'à Bali. Ni après, d'ailleurs.

Durant leur discussion, Marie-Ange s'étonna des brefs coups d'œil qu'Alice lançait du côté de Félix.

Questionnée, la tante avoua souffrir pour son neveu, pris au piège de ce qui ressemblait à un début de chicane de famille. Qu'il subisse les malveillances de tout un chacun sans jamais broncher la révoltait. Pâle de colère, elle se tourna vers le Bouddha cracheur et lui envoya un message subliminal que Marie-Ange intercepta : « Faites, Ô *Bienheureux*, que mon neveu se transforme en samouraï et qu'il les décapite tous ! »

Quand Alice rouvrit les yeux, un miracle était en route grâce à la magie de la petite Prévert, qui fendit la foule d'un pas militaire pour se diriger vers la bande d'enragés qui encerclaient Félix.

Alice remercia Bouddha de l'avoir entendue, à défaut de l'avoir bien comprise, tandis que Marie-Ange attrapait Félix par la main et l'extirpait, avec l'aplomb d'une âme en paix, du nœud de vipères, pour lui offrir des condoléances qu'elle ne sut trop comment formuler, faute d'habitude dans ce genre de civilités.

Le cercle se reforma derrière eux pour assister à un nouveau round d'altercations entre des belligérants qui n'avaient ostensiblement plus besoin du bouc émissaire.

Félix, qui planait dans des paradis éthyliques non identifiables, s'inclina devant Marie-Ange en y allant d'une révérence au déséquilibre stupéfiant.

—Merci de cette visite, dit-il sur un ton grand seigneur en se redressant. Bon *timing* pour débarquer sur ma planète. Vous me sauvez, princesse !

Marie-Ange le trouva si farfelu, si charmant et si déplacé, qu'elle ne put qu'écarter les yeux. Félix apprécia, éprouvant en face d'elle, d'habitude si troublante, si déstabilisante, une assurance qui lui allongea les ailes d'un cran.

Du coup, il décolla.

—Vous avez les plus beaux yeux de la galaxie, murmura-t-il en soutenant son regard. Je vous embarque pour le paradis !

—Félix ! Sois raisonnable, pouffa Marie-Ange. C'est ta tante...précisa-t-elle en pointant Alice qui leur envoyait la main, ravie du résultat. Elle n'en pouvait plus de te voir subir la torture au milieu de ces sauvages.

Des Iroquois autour d'un feu de camp jaillirent dans une section précise du cerveau imbibé de Félix. De là à imiter un Amérindien sur le sentier de la guerre, il n'y avait qu'un pas qu'il exécuta en titubant légèrement.

–Arrête de faire le fou, chuchota Marie-Ange entre deux fous rires.

Avec une belle insouciance, Félix arrêta de danser.

Quand il fut immobile, quelque chose d'irréel continuait de graviter autour d'eux.

–Ma tante ou pas, chuchota à son tour Félix en osant prendre la main de son interlocutrice, c'est gentil de te soucier de moi.

Aussitôt, une impression d'inconvenance s'installa.

Marie-Ange récupéra doucement ses doigts. Le temps qu'elle jette un rapide coup d'œil aux alentours, Félix avait baissé la tête. À l'exception d'Alice, personne ne semblait se préoccuper d'eux.

Dans une belle communion d'esprits, ils sourirent à cet instant hors du temps et du commun, sans se rendre compte que M. le maire les observait de loin, l'air contrarié.

Fendant la foule de son pas claudiquant, celui-ci zigzagua jusqu'au buffet où Civic était en grande conversation avec la dinde du général Roméo, si délicieuse au dire des convives, qu'elle éclipsait l'autre général et son poulet.

En homme à qui on n'en passait pas une, même dans la langue de Mao, Roland avait pleine conscience que le charme tout neuf de son soi-disant neveu opérait sur cette fille en voie de se lancer en agriculture. Et il n'avait pas tout à fait tort. Depuis le début de la journée, Félix avait gagné plus de points dans le cœur de la belle, que Civic en des années.

Cependant, à l'inverse de ce que Roland imaginait, cela n'avait rien à voir avec la ferme des Légaré et ses quatre cents acres de terre. Quoique Marie-Ange fût la fille du grand Hubert, elle n'avait pas le profil d'une intrigante. Elle se serait méprise pour le reste de ses jours d'avoir songé, ne fût qu'une seconde, à séduire quelqu'un pour rafler son héritage. D'autant plus que le mariage ne faisait pas partie de ses plans à court et à moyen terme, nous le savons.

Elle était tout simplement conquise par Félix, qu'elle découvrait avec une belle imagination et de l'humour... un peu fantasque, mais rempli de finesse et si charmant. Bref, le genre de garçon qu'elle ne rencontrait pas souvent.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, jamais, avant aujourd'hui, Marie-Ange ne s'était attardée sur son regard. Jamais encore, avant ce matin, elle n'avait échangé avec lui autant de mots à la fois. Depuis qu'elle était toute petite, elle traînait, comme la plupart, son bagage de préjugés sur le mouton doublement noir de La Renonciation.

Déjà qu'ils n'étaient pas du même village, les occasions de rencontres avaient été quasi inexistantes. Du moins, jusqu'à la polyvalente. Et encore là ! Un mur. Félix semblait si différent, si solitaire, si réservé... Une énigme ambulante, un mystère à deux pattes qui intriguait plus d'une fille, surtout qu'il n'était pas laid pour un étranger. Marie-Ange n'y coupa pas, Félix piquait sa curiosité. Mais très vite, elle finit par le juger hautain et prétentieux, avec ses airs de n'aimer rien ni personne. Le genre à ne pas côtoyer. Et encore aujourd'hui, elle ne lui connaissait pas d'ami véritable.

En fait, elle ne se rappelait pas l'avoir vu à une danse ou une fête. Rien ne transpirait de sa vie en circuit fermé, si ce n'est qu'on l'entendait parfois jouer de la trompette au coucher du soleil, ou qu'on l'apercevait sur le dos de sa jument, en train de courir les bois et faire « Dieu sait quoi et le diable s'en doute », n'auraient pas manqué de préciser les mauvaises langues.

De quoi alimenter les rumeurs toutes plus folles les unes que les autres qui couraient au *Grand Express*, lieu où le principal intéressé ne mettait pratiquement jamais les pieds.

Roland, qui fulminait à l'idée que son propre fils puisse se faire damner le pion par son imbécile de neveu, s'impatia sérieusement à force de se tortiller le cou entre l'emballement de Marie-Ange pour Félix, l'excitation d'Alice qui leur balançait de loin des clins d'œil complices, et l'enthousiasme dévorant de Civic pour le dernier pilon de dinde. S'étant retenu, tout à l'heure, de lui tirer les oreilles, il se rattrapa, cette fois, en le poussant à agir à l'aide d'un superbe coup de pied au derrière.

Loin d'indisposer M. Muscle, cette stimulation inattendue procura du génie à son cerveau nourri aux blancs d'œufs. D'un geste volontaire, il abandonna la dinde et chargea sa physionomie d'un air inspiré, qui inquiéta tout de même un peu Roland.

Avec la discrétion d'un agent secret d'un film de série B, Civic s'empara d'un des canards qui picorait les miettes sous la table et se rapprocha de la source de son double problème en prenant soin de faire un large détour.

Médusé, Roland vit son fils se faufiler, à quatre pattes, derrière le canapé central, et longer le mur jusqu'au rideau de bambou et de branches de pin, où Marie-Ange et Félix roucoulaient de plaisir.

Désormais à portée de main de son objectif, Civic n'eut plus qu'à relâcher le canard et attendre le moment opportun pour passer à l'action, ce qui ne tarda pas. Quand Marie-Ange aperçut le palmipède à ses pieds, elle se pencha pour l'attraper.

—Pauvre petite bête, s'apitoya-t-elle, tu n'as pas l'air dans ton Feng Shui !

Toujours sur un nuage, Félix se pencha à son tour, curieux de savoir à qui ou quoi la jeune fille s'adressait.

Cette dernière sentit alors une main se glisser sous sa robe, pour la palper brutalement au creux de son intimité ; un geste d'une invraisemblable obscénité qui la fit se retourner, folle de rage.

Félix reçut un coude en pleine figure, qui ne fut pas sans lui arracher une plainte sourde. Puis Marie-Ange s'élança, le regard noyé de larmes. Avant même de comprendre ce qui arrivait, Félix encaissa un coup de genou dans l'entre cuisse, qui le scia en deux.

Félix se retrouva par terre, recroquevillé sur le dos, à gémir une douleur qui n'était rien en comparaison du désarroi et de l'humiliation qui s'ensuivirent.

—Alors elles t'intéressent, mes fesses ? railla Marie-Ange en s'installant jambes écartées au-dessus de lui pour l'obliger à regarder ce qui aurait dû être le plus beau spectacle au monde. Vas-y, mon cochon ! Sale vicieux ! Rince-toi l'œil un bon coup !

Félix, ahuri, essayait de reprendre son souffle. Ce faisant, il ne pouvait que balbutier son incompréhension et fermer les yeux.

—J'étais pourtant prévenue, insista Marie-Ange en essuyant ses larmes et en le bourrant de coups de pied dans les côtes. Tes pauvres parents ! Le jour de leur enterrement ! Faut vraiment être taré !

Il y avait tellement de bruit et d'agitation dans le double salon, que l'altercation passa presque inaperçue, même aux yeux d'Alice, trop éloignée pour évaluer la gravité de l'incident.

Attendant la chance d'entrer en scène pour le deuxième acte de son plan, Civic se porta au secours de la belle avec une dégainée de Superman. Il attrapa Félix par les cheveux, le releva et lui lança :

—Tu fais honte à la famille, mon ostie ! Je vais t'apprendre le respect, moi !

Inévitablement, l'intégralité des Dalton rappliquèrent, poings en l'air, soudés comme un seul homme derrière leur père qui gardait en toutes circonstances un œil sur sa fille.

Abandonnant Félix à ses fils, Hubert remorqua Marie-Ange à l'écart pour une leçon de morale, trop heureux de cette preuve irréfutable qu'il était dangereux d'exciter les hommes comme elle ne cessait de le faire. Par respect pour les morts et pour l'hôtesse, Marie-Ange prit le parti de l'écouter sans broncher, tandis que Félix valsait entre les zones troubles de la honte et de la confusion, se heurtant sur tous les fronts à un mur gesticulant d'agressivité, d'où fusaient des insultes et des coups.

Étourdi par ce manège infernal, il s'engouffra tête première dans un vertige que l'alcool accentua. Sans crier gare, il se vida les tripes. Dégoûtés, les Dalton reculèrent, tandis que Civic écopait d'une douche marécageuse.

Roland limita les dégâts en poussant son neveu dehors, où il entreprit de le nettoyer au jet d'eau. Alice excusa le malheureux en prétextant un débordement d'émotions et, rassurée sur son sort, créa une diversion en lançant son karaoké funéraire.

Pour Félix, recroquevillé à même le sol de la cour, insensible au jet d'eau froide imposé par son oncle, ce fut la fin de la journée la plus mouvementée et la plus abominable de sa jeune vie.

Pour Roland, ce fut la première fois qu'il lui était donné d'épuiser le contenu de sa garde-robe. Mais au-delà de tous les désagréments que lui causait son neveu, et aussi incroyable que cela puisse paraître, il semblait satisfait de la tournure des événements.

—Faut pas t'en faire avec la p'tite Prévert, mon Félix. T'es au début d'une nouvelle vie, dit-il en rangeant le tuyau d'arrosage. Des filles avec qui t'auras pas le temps de t'ennuyer, il va t'en mouiller dessus, et pas des froides ! Fie-toi sur moi, je sais de quoi je parle !

Puis avec des gestes ressemblant à de l'affection, il aida le jeune à se relever.

—Oublie pas que maintenant, je suis ta seule famille... Faut me faire confiance ! Je te l'ai dit et je te le répète : je suis là pour t'aider.

Il poussa son neveu vers la porte de la cuisine en continuant de lui parler comme un père à son fils.

Il souriait malgré lui, ce qui n'échappa pas à Geneviève, toujours accrochée à sa fenêtre de l'autre côté de la rue. Devinant sans avoir à l'entendre où M. le maire voulait en venir avec l'orphelin, elle sourit à son tour, admirative.

Pour l'aimer, ce diable d'homme, bout d'criss, elle l'aimait !

Le lendemain des funérailles, le vent souffla si fort qu'il emporta les dernières feuilles avec lui. Un poète aurait raconté que les arbres s'étaient décoiffés jusqu'au dernier par solidarité envers le jeune Légaré, sauf qu'à La Renonciation, les poètes se montraient d'une impénétrable discrétion, tout comme Félix qui se terra chez lui dans une intraitable solitude, à attendre que disparaisse sous la neige son envie d'exister.

Le village tourna la page Légaré et entama le chapitre de l'hiver qui s'installait plus tôt que prévu dans l'Almanach et qui s'annonçait rude, à en juger la hauteur des nids de guêpes et l'épaisseur de la pelure des oignons.

Quand Marie-Ange vint récupérer son *side-car* au garage, il pleuvait. Une averse glaciale qui cinglait le visage et plaquait les vêtements au corps.

—Tu me prêtes ton manteau de pluie, demanda-t-elle gentiment à son jeune frère plus prévoyant qu'elle.

Gaby, qui s'était stationné en face du restaurant pour qu'on le remarque au volant, éclata d'un rire sadique.

C'était le benjamin des Dalton. Un roquet de peau et d'os, court sur pattes, qui concentrait en lui tous les défauts de la famille. Il avait accepté d'accompagner sa sœur parce qu'il venait d'obtenir son permis de conduire et qu'il saisissait toutes les occasions d'emprunter le minibus familial. Autrement, jamais il ne lui aurait rendu ce service.

—Trou duc ! lui balança Marie-Ange en claquant la portière.

Comme elle ne portait qu'une petite robe de coton, elle frissonnait. En un éclair, Gaby fit demi-tour et l'éclaboussa.

Trempée des pieds à la tête, elle courut vers le garage, la robe moulée au corps, ruisselante de beauté, et d'une volupté à pulvériser les prétentions des *pin-up* à grosses babines qu'on retrouve dans les clips de rappeurs au fond de culotte soporifique et à la tuque de laine vissée sur la tête, peu importe la saison. Le genre de réflexion à trotter dans la tête de Roland Papineau, qui la regardait accourir vers lui en enjambant les flaques d'eau.

Une fois à l'intérieur du garage, Marie-Ange s'ébroua dans le contre-jour de la porte, affichant la découpe d'une paire de cuisses parfaites. En connaisseur, Roland apprécia, mais sans en faire une histoire. La jeune fille flirtait trop avec l'innocence pour lui donner le goût des jeux interdits. Pour que l'envie de dégainer lui pompe le sang, il avait besoin d'un peu de vice, d'une obscénité bon marché et d'une complicité bas de gamme, accompagnés de bouches en cul de poule et de clins d'œil racoleurs. Rien à voir avec Marie-Ange, ni avec sa femme, d'ailleurs.

—Toi, t'es comme ta mère, belle et chaude comme le soleil, finit-il par dire en se faufilant derrière le comptoir.

Marie-Ange prit sa veste de cuir dans le *side-car*, puis l'enfila pendant qu'il préparait la facture, qu'elle trouva salée.

D'un air entendu, Roland lui proposa un marché.

—Tu deviens la *Miss* de mon festival et on oublie ce que tu me dois !

En prononçant ces paroles, l'œil qu'il posa sur elle roula sur ses courbes enchanteresses.

—On les connaît vos *Miss*, elles ont toujours le cul à l'air !

—Là, tu charries pas mal !

—Si peu, cingla Marie-Ange en le regardant droit dans les yeux, qu'il avait malicieux.

—La beauté, c'est fait pour être montrée, ma parfaite ! philosopha Roland en lui reprenant la facture des mains. Sans ça, le grand manitou nous aurait tous faits aveugles !

Avec une patience de chat face à sa proie, il tournait et retournait la facture dans ses grosses mains, en ne regardant nulle part.

D'indécision, Marie-Ange soupira.

–J'aurai mon mot à dire sur le costume ? finit-elle par demander.

–Si ça peut te rassurer, répliqua Roland. Affaire conclue ?

Avant d'accepter, la jeune beauté devait en parler à son père. Roland s'indigna pour la forme, mais dans le fond, il n'était guère surpris. Le contrôle d'Hubert sur son clan ressemblait à celui qu'il aurait souhaité imposer à sa propre famille. Avec Civic, aucun problème ; ce dernier mangeait dans sa main comme un goinfre. Avec Alice, par contre, c'était une autre histoire. Non seulement sa toute lisse était rarement là où il l'attendait, mais dès qu'il cherchait à lui serrer les ouïes, elle lui glissait entre les doigts.

À l'évidence, il était loin d'avoir la poigne du bonhomme Prévert ! Pour ça, il eût fallu qu'il cultive plus de méfiance, davantage de soupçons. Dans le fond, pour faire un véritable Hubert de lui-même, il aurait fallu qu'il éprouve la crainte d'être cocu.

Alice avec un autre homme... Une aberration qui le faisait pouffer de rire chaque fois que l'idée l'effleurait. Tout le contraire de la belle Isabelle avec son sourire de porte ouverte et ses hanches d'accroche-cœurs. Qui n'avait pas été témoin d'une crise de jalousie d'Hubert Prévert ! Jaloux à déraciner des arbres ! Un fou furieux à la mémoire d'éléphant qui continuait d'avoir Roland dans le collimateur à cause d'une brève histoire avec Isabelle, à l'époque du *never been kissed*.

Que le bonhomme applique le même traitement à sa fille ne surprenait donc pas, d'autant plus que la petite avait le sans-gêne bien exposé sous ses tenues débraillées, ainsi qu'une liberté d'esprit et une joyeuse insouciance des convenances qui la cataloguaient d'emblée au top des Marie-couche-toi-là.

Mais c'était pour qui ne la connaissait pas, car sous ses allures de petite délurée, elle demeurait vertueuse. Personne n'en doutait, à l'exception des mauvaises langues et, bien entendu, de son père. Ne dit-on pas que la jalousie, comme l'amour, rend aveugle ?

Roland insista malgré tout pour obtenir une réponse sur-le-champ, par pur plaisir de voir Marie-Ange se rebiffer.

–Demander la permission ? plaisanta-t-il d'un ton moqueur. Toi, une féministe patentée... Laisse-moi rire !

En guise de réponse, son interlocutrice se contenta d'enfourcher sa moto et de mettre son casque. Derrière son mutisme, Roland la devinait prête à griffer.

–Marie-Ange Prévert, ricana-t-il, la fille qui se vante de savoir comment remettre n'importe quel homme à sa place !

–C'est pas d'un homme qu'il s'agit, mais de mon père, précisa Marie-Ange en enfonçant ses cheveux sous le casque. J'ai pas envie de le contrarier ! Pas après ce qui s'est passé chez vous !

–Mélange pas tout, grogna Roland, maintenant sur la défensive. Félix Légaré et les Papineau, ça fait deux !

–Pour vous dire la vérité, je ne m'attendais pas à un geste si grossier de sa part, répliqua Marie-Ange en démarrant la moto. Surtout pas à l'enterrement de ses parents !

–Je te rappelle que Félix ne fait pas vraiment partie de la famille ! hurla Roland pour couvrir le bruit du moteur.

–Les hommes sont tous pareils ! Toute la maudite gang !

Elle fit avancer le *side-car* au ras de la grande porte et fit gronder le moteur, debout sur les repose-pieds.

Dès que Roland ouvrit la porte, la moto fila. Il la regarda s'éloigner en se disant que cette fille avait définitivement le sang chaud pour rouler sous cette pluie glaciale.

Il ferma les yeux sur le souvenir des seins d'Isabelle, qu'il avait effleurés quelque trente ans plus tôt. Avec le même éblouissement qu'à l'époque, il se remémora la brûlure de ses doigts au contact de la peau, ainsi que celle plus cuisante, suite à la gifle que lui avait value cette audace.

Comme chaque fois qu'il évoquait ce souvenir, il s'abîma les sens sur le regret d'avoir laissé passer une si merveilleuse fille pour courtiser la petite Alice qui, en comparaison, avait si peu de seins et si peu de fesses ; mais – il se devait de le reconnaître – un très très grand magasin.

Il revint à Marie-Ange, qui était déjà loin. Le ronronnement du moteur s'estompait sous la pluie qui redoublait.

Sauter sur sa moto par un temps pareil... Il n'était pas loin de penser qu'elle avait plus de couilles que son fils qui avait la chance de tâter ce morceau de choix et qui n'en profitait pas. Une fois de plus, il en voulait à ce dernier de gaspiller sa vigueur à soulever de la fonte et brasser de la machinerie dispendieuse, au lieu de se consacrer à envoyer cette fille au septième ciel. Son fils transformé en engin à dilapider de l'énergie dans un mouvement inutile et sans fin qui partait du frigo et se terminait dans des gaz à effet de serre !

Roland rabattit la porte en sacrant inutilement contre le déluge de pluie qui s'installa au-dessus du village, telle une punition du ciel pour les nombreux péchés engrangés par certains paroissiens, au dire des mauvaises langues.

Après quelques jours de temps exécrable, l'automne retrouva sa palette de nature morte, une palette aux couleurs des chasseurs à l'affût, eux aussi grands pourvoyeurs de ce genre de nature. François Roberge faisait partie de ceux-là. Tous les ans, quand les feuilles viraient au rouge, il cédait à la même frénésie et consacrait tous ses temps libres aux préparatifs, histoire de ne pas rater l'ouverture de la chasse. Ceci impliquait les prospections en forêt, les miradors à retaper dans les arbres, les pommes à distribuer pour servir d'appât, l'équipement à nettoyer pour neutraliser les odeurs, les sessions de tirs d'entraînement et les conversations à alimenter entre chasseurs impatients de tuer leur *buck*.

Cette année, il était en retard et si les choses se poursuivaient ainsi, il ne serait pas prêt pour le grand jour. D'où son humeur massacrant lorsqu'il pénétra dans l'étable des Légaré, où les vaches meuglaient leur désapprobation devant leurs conditions frisant l'abandon.

François Roberge n'avait qu'une parole et il l'avait donnée à Raoul Légaré avant que celui-ci ne parte pour l'Europe : « T'inquiète pas, le voisin, tu peux aller t'épivarder dans les vieux pays ! Ta ferme, je m'en occupe comme de la mienne ! »

À l'annonce des tristes événements, Roland Papineau lui avait demandé de poursuivre son vaillant travail. « L'affaire de quelques jours, le temps que mon neveu remonte à la surface. Tu sais qu'avec moi, tu ne seras jamais perdant ! »

Même si cela ne l'arrangeait guère, François avait accepté pour faire plaisir à M. le maire, un homme qu'il était préférable d'avoir de son côté, et pour rendre service à Félix qu'il aimait bien, en dépit de son manque d'ambition. En brave type, il compatissait à la peine de l'orphelin, ce qui ne l'empêchait pas de réprouver une oisiveté que le jeune semblait traîner comme un début de misère.

À son avis, Félix n'avait rien à gagner en restant cloîtré toute la journée pour s'apitoyer sur son sort. Rien ne valait l'épuisement physique pour extirper une douleur, aussi immense fût-elle. Rien de mieux que la défonce corporelle pour chasser les idées noires et se refaire le moral. Et ce n'était pas le travail qui manquait chez les Légaré !

Il en était à la distribution du fourrage quand ses enfants pénétrèrent dans l'étable. Confronté à la moue de Matéo et au regard fuyant de Camille, sa grande fille de neuf ans, il pressentit que quelque chose clochait avec la jument.

– Bon, qu'est-ce qu'elle a, Delphine ?

– Rien, hésita la petite.

– Elle est pas dans son box, c'est ça ?

Matéo jeta du haut de ses sept ans un regard biaisé à sa sœur, geste qui se passait de commentaire.

François planta la fourche dans le foin et se dirigea vers la porte en tapant du pied pour nettoyer ses bottes. Les enfants se précipitèrent vers la maison en sautillant, contents de s'en tirer sans une gueulante.

Étendu bras en croix sur le lit, Félix ne dormait pas. En entendant du bruit au rez-de-chaussée, il s'entortilla dans les draps d'une couleur douteuse.

François pénétra dans la maison derrière les enfants. Sitôt la porte franchie, il fut assailli par une odeur de renfermé qui le cloua sur place. Nullement incommodés par le fouillis et la fétidité des lieux, les enfants

s'engouffrèrent en chahutant dans le couloir et montèrent l'escalier, sans se soucier de leur père consterné par le désordre de la cuisine qui témoignait de la survivance chaotique d'une bande de rescapés sans foi ni loi et sans hygiène. S'il se fiait, du moins, au nombre de boîtes de conserve ouvertes, de canettes, d'emballages éventrés, de bouteilles et de pots vides éparpillés au milieu des restants et la vaisselle sale qui jonchaient les comptoirs et la table.

À l'étage, Matéo ouvrit doucement la porte de la chambre de Félix, que Camille appela, mais sans résultat. Les deux jetèrent un coup d'œil à l'intérieur, pour constater que la pièce, tout aussi bordélique que la cuisine, semblait déserte.

Un pied, invisible de la porte, dépassait toutefois des draps entortillés. Camille poussa son frère pour qu'il entre. En frémissant de peur, celui-ci s'agrippa au chambranle. Les petits se donnèrent la main et avancèrent vers la garde-robe, prêts à déguerpir à chaque pas.

À travers une trouée dans les draps, Félix suivait leur déplacement en retenant sa respiration. Quand il les vit passer près du lit, il se redressa en poussant un cri terrifiant.

Pourtant habitués à ce genre de guet-apens, Camille et Matéo hurlèrent de frayeur en roulant sur le lit, Félix par-dessus eux, dans un joyeux *melting-pot* de gigotements assaisonnés d'exclamations et de rires. Ce rôle de grand frère lui plaisait. Il adorait ses petits voisins, dépositaires, comme tous les enfants, d'une pureté des sentiments, une transparence qu'ils perdraient à l'adolescence. Hélas.

Lorsque la voix courroucée de François résonna dans l'escalier, Félix retrouva son masque de zombie. Il se leva, enfila le premier pantalon qui lui tomba sous la main et descendit avec les gestes d'un pantin déprogrammé. Les petits lui emboîtèrent le pas en silence, quand il entendit François, appuyé dans l'ébrasement qui séparait la cuisine du couloir, lui lancer sur un ton de reproche :

—Delphine s'est encore échappée. T'as donc pas réparé la barrière ?

—J'ai oublié.

—Tu devrais aérer, ça sent le diable, indiqua François d'un ton qu'il voulait neutre. L'ouverture de la chasse approche et j'ai mes contrats de déneigements... Sans ton aide, je ne pourrai pas continuer à m'occuper des deux fermes.

—Je le sais.

—Le fumier s'entasse et les vaches ont besoin d'une nouvelle litière... Tu le sais-tu, ça aussi ?

N'osant pas regarder son voisin, Félix hocha lentement la tête en signe d'acquiescement.

—Faut te secouer, reprit doucement François en s'approchant de la porte. La vie vaut la peine, tu verras... Mais à condition d'y mettre un peu du tien, cibole !

Puis il fit signe à ses enfants de le suivre.

Avant de partir, Camille offrit à Félix son plus beau sourire et Matéo sa plus belle grimace. Ils rattrapèrent ensuite leur père qui se dirigeait vers l'étable.

Le temps de chausser des bottes et d'enfiler une veste, Félix était dehors à son tour. Il retrouva Delphine de l'autre côté de la colline, en train de brouter en bordure de l'étang où il n'y avait encore pas si longtemps, un jeune pirate avait sabordé un nombre fabuleux de vaisseaux, et sauvé du naufrage plusieurs princesses à la peau d'ébène.

Dès que la jument aperçut Félix, elle secoua sa crinière. Salut élégant ou sornioiserie ? Allez savoir ! Depuis qu'il la négligeait, Delphine avait changé de comportement et il n'aurait pas été étonné qu'elle rumine une vengeance.

Elle se laissa pourtant approcher sans écart de conduite. Reconnaisant, il s'appuya contre son flanc chaud du soleil. Un mur de tendresse qu'il caressa de l'épaule et du coude, le nez enfoui dans le pelage, à la recherche d'une odeur associée au bonheur.

Il n'eut pas envie de la monter pour retourner à la ferme, préférant marcher à ses côtés. Une promenade en toute amitié qui les conduisit au sommet de la colline. Il s'arrêta sous le cerisier sauvage qui abritait ses rêvasseries depuis le jour où il avait obtenu la permission de venir seul jusqu'ici, il y avait de cela pas mal d'années.

C'était un lieu magique, son bout du monde à lui. En été, il aimait se prélasser sous l'ombrage du vieil arbre en regardant au large, plus loin que l'horizon, les îles de soleil et les pays chauds que Raoul parcourait dans les livres en attendant de les visiter. « À ma retraite disait-il, quand tu prendras la relève. »

Pauvre Raoul...

Combien de fois Félix était-il venu sous cet arbre ? Combien de fois, sous son feuillage, avait-il réinventé le monde et les filles ?

Parfois, il jouait de la trompette, les yeux dans le soleil couchant et se prenant pour Miles Davis. Des mélodies à planer sans frontières, de l'Andalousie à des déserts de sable rose, puisant des rythmes dans les virevoltes des robes à falbalas et la mouvance des caravanes qui défilaient sur le fil d'un imaginaire bien nourri.

Il n'y avait pas de plus beau point de vue sur La Renonciation ; tous ceux qui étaient montés jusqu'ici partageaient cet avis. Au-delà de la maison et des bâtiments de ferme qui s'offraient au premier plan, on découvrait, en contrebas, le petit village posé au milieu des vallons et de quelques collines. Ce panorama où l'œil ne s'ennuyait jamais était traversé d'est en ouest par la Rivière-aux-Sables, une rivière indomptable qui charriait les aventures et les dérives de plusieurs générations de petits explorateurs et de bambocheurs, la plupart fils et filles de La Renonciation ou de Longue-Pointe, qu'on devinait à la flèche de son clocher dressé sur les pleins et les déliés d'un horizon de femme alanguie.

Dire si c'était beau !

Même aujourd'hui, dans la grisaille de l'automne, rien n'aurait pu empêcher Félix d'apprécier le paysage de son enfance. Pas même son regard noyé de larmes. Un spectacle de vie heureuse qu'il se remémorait, les yeux fermés, en caressant la crinière de Delphine, complice muette de sa douleur et de ses angoisses, incapable d'autre chose que d'être debout à côté de lui, frissonnante et soumise au silence qui s'étendait à perte de vue. Une minute de paix au-dessus de La Renonciation que Félix considérait comme une accalmie au milieu de sa propre tourmente. Le calme d'avant la tempête qui bouillonnait dans ses veines.

Parce qu'à force d'accumuler les coups durs et les déceptions, sa confiance s'effritait, et l'insubordination le gagnait. Il sentait monter en lui une révolte contre la vie et contre Dieu, lesquels faisaient preuve d'une mauvaise foi évidente dans l'élaboration de son bonheur. Dieu et la vie confondus dans une conspiration du malheur qu'aujourd'hui, il imaginait ourdie depuis son premier battement de cœur.

Lui qui avait cru jusqu'à tout récemment à sa bonne fortune, lui qui avait l'habitude du pardon, n'avait à présent aucune difficulté à justifier sa rébellion. Il n'avait qu'à penser à Marie-Ange écartelée de rage au-dessus de lui ou à Maminette en pièces détachées sur la place Saint-Pierre de Rome. Deux injustices flagrantes qui prouvaient que la vie ne l'aimait pas. Alors pourquoi s'en faire avec elle ?

Quant à Dieu, il n'osait pas encore l'avouer de front, mais il finissait par l'horripiler. Lui et sa Sainte Famille ! Lui et l'entière de son Église ! Lui et sa multitude de promesses jamais tenues, toujours remises à plus tard, dans une autre vie ; encore elle ! Il en avait plus que ras-le-bol de ce suce-énergie, de ce prédateur de bons sentiments qui opérait toujours à sens unique, de ce sauveur universel qui n'était jamais là quand on avait besoin de lui !

En proie à une violente exaspération, Félix se demandait avec une stupeur grandissante ce qu'il y avait de si anormal d'espérer vivre entouré de gens et de choses qu'on aimait. Pourquoi ne pouvait-on pas être toujours heureux ? Pourquoi n'avait-on pas droit au bonheur de la naissance jusqu'à la mort, sans interruption ? Et qu'on ne lui serve pas l'histoire du paradis à la fin de ses jours ! Son paradis, il l'avait trouvé et on le lui avait retiré. Son paradis, c'était ici, sur cette ferme, entre Maminette et Raoul. Un paradis modeste, mais c'était le sien et il s'en serait contenté ! *Ad vitam æternam* !

Un coup de feu retentit au loin, puis une volée de corneilles s'éparpilla en croassant au-dessus de la rivière. Delphine se cabra, et le silence retomba sur ce qui ressemblait à un règlement de compte entre un cultivateur et un coyote ou un renard. En quelques minutes la brunante s'épaissit, emportant le reste de vivacité du paysage. Félix se dit qu'il était temps de redescendre au niveau de la sordide réalité, et de l'avenir qui en découlerait.

Sur le sentier conduisant à la ferme, il songea à son oncle qui n'avait jamais été aussi accommodant, aussi miséricordieux. Dans le fond, c'était peut-être lui qui avait raison : pourquoi chercher à s'enraciner ici, maintenant qu'il était seul ? Pourquoi s'acharner à suivre une destinée qui semblait l'éconduire à chaque nouvelle tentative de filer dans le droit chemin que ses parents avaient prévu pour lui ?

Le soir même, il organisa un conseil de famille.

Il éprouvait le besoin d'être rassuré avant d'entamer sa suite du monde, et aussi, l'envie d'un repas avec les défunts, de renouer avec le rituel d'eux trois autour de la table, eux trois soudés par les faits et gestes anodins d'une journée toujours bien remplie pour Madeleine et Raoul, qui n'avaient pas l'habitude du temps perdu ; hormis, un peu, le dimanche.

Il fit l'effort de repousser dans les armoires et les tiroirs le désordre pêle-mêle, par souci de plaire à Maminette qui aurait été horrifiée à la vue de sa cuisine sens dessus dessous. Il sortit ensuite la nappe crochétée et la vaisselle des grandes occasions, puis emprunta au salon les fleurs en plastique du Sacré-Cœur, qu'il plaça dans un vase au centre de la table, avec, de chaque côté, les bougeoirs en argent, reçus en cadeau le jour du vingt-cinquième anniversaire de mariage. Après quoi, il ouvrit des pots de marinades et une boîte de raviolis, qu'il disposa, avec un souci d'élégance, dans les plus beaux plats à service. Il aligna un reste de biscuits soda dans la corbeille à pain et sortit des whippets pour le dessert.

Quand il était petit, pour le faire rire, Raoul les enfournait en une bouchée. Et ça fonctionnerait encore aujourd'hui, Félix en avait la gorge nouée de certitude.

Après avoir remonté de la cave un gallon de vin maison, il installa Maminette en face de lui, et Raoul au bout de la table, à leur place habituelle. Bien que Raoul paraisse coincé sur la photo, les dorures du cadre le confinaient à une certaine élégance. Un peu jeune, peut-être, mais c'était le seul portrait de lui d'une dimension raisonnable. De son côté, Maminette avait l'avantage d'un support plus vibrant. Haute en couleur, bien que figée sur pause, elle semblait d'une scintillante gaieté sur l'écran de la télé qu'il avait installée sur une chaise, avec le magnétoscope par-dessus.

Ces préparatifs l'ayant occupé une bonne partie de la soirée, le repas, vu l'heure tardive, se transforma en réveillon. Avec les bougies allumées, les dernières bières vidées et le gallon de vin entamé, l'illusion atteignit un certain degré de perfection.

Félix assura le service avant d'engager la conversation autour d'une question aussi lancinante qu'un mal de dents : allait-il chausser les bottes de Raoul ou suivre les conseils de son oncle ?

Maminette avait toujours tout décidé à sa place. Le fait de devoir maintenant jongler seul avec son existence le terrifiait... Hormis l'envie de renouer avec les joies quotidiennes du passé, sa seule ambition s'accommodait de musique. Une aspiration qui l'éloignerait du village à coup sûr.

En y réfléchissant la bouche pleine de biscuits soda, il s'arrima à l'idée que sa mère, en le détournant si jeune des travaux de la ferme, lui avait peut-être pavé la voie de la ville. Et Raoul, avec ses obsessions de voyages au bout du monde, ne cautionnait-il pas, à sa façon, le désir de son fils d'élargir ses horizons ?

Hélas, déménager à Montréal signifiait se séparer de tout ce qui lui restait à aimer de ce monde. C'était aussi oublier que le couple l'avait adopté dans l'espoir que la maison se remplisse d'une ribambelle de petits Légéré.

D'un autre côté, après ce qui s'était passé avec Marie-Ange, et la honte qu'il en avait ressentie, il n'avait ni le courage ni l'envie de se montrer au village. Alors d'y faire sa vie...

Même avec l'aide du gallon de vin et d'un joint, il n'obtint pas des défunts l'assentiment dont il avait besoin pour leur survivre dans la pérennité. Raoul demeura figé dans son cadre et Madeleine ne dépassa pas les limites de l'extrait choisi sur une vidéo où elle gazouillait d'amour pour son fils à chaque sollicitation de la télécommande : *Play. Rewind. Pause. Play. Rewind. Pause.*

Quand le gallon fut vide, Félix le fracassa sur le mur. La vérité éclata en même temps, incisive comme les éclats de verre éparpillés dans la cuisine.

À coup sûr, il en voulait à Maminette et Raoul d'avoir été le chercher si loin pour l'abandonner si tôt. Il acceptait mal d'avoir été repêché, puis largué. En définitive, il les trouvait égoïstes, cruels, même, de ne pas l'avoir emmené ! Il hésita entre le fusil de chasse et la trompette, le temps de fumer un dernier joint et de laisser la musique l'envahir pour adoucir son désespoir.

Le reste de la nuit, il le passa dans l'écurie, avec Delphine, à jouer de la musique pour son plaisir, et taper sur des bongos pour s'abrutir, dans des rythmes primitifs, jusqu'à ne plus supporter ses doigts et ses paumes endoloris.

Les jours suivants, il chercha des solutions dans les albums de photos, comme si le passé aurait eu un quelconque pouvoir sur son futur. À gratter les souvenirs, il n'exhuma rien de bon. Qu'une stigmatisation de

sa solitude et une accentuation de son délire de la persécution. Un douloureux sevrage de la vie familiale. Puis soudain, il tomba sur une étrange photo de lui quand il avait quatre ou cinq ans. Le petit Félix entre les statues de Marie et de Joseph. Lui, ce négrillon en culottes courtes, à la place de Jésus dans une reproduction grandeur nature de la Sainte famille.

Félix ne se souvenait pas où cette photo avait été prise, peut-être à l'oratoire Saint-Joseph ou encore, à Sainte-Anne-de-Beaupré, mais il se rappelait précisément son impitoyable crise pour qu'on l'immortalise en fils de Marie et de Joseph, les plus merveilleux parents de la terre et du ciel, toutes catégories confondues. Du moins, l'avait-il sincèrement cru et même, hurlé très fort dans le sanctuaire, au risque de peiner ses parents adoptifs. La photo le montrait triomphant et encore aujourd'hui, il conservait intact le souvenir de l'invulnérabilité éprouvée entre les deux statues. Un talisman kodachrome qu'il colla sur le mur de sa chambre.

De se contempler en si bonne et sainte compagnie l'apaisa, le temps de réaliser que Marie et Joseph appartenaient à l'Église qu'il venait de rétrograder. Il décrocha la photo du mur, la déchira et décrocha le crucifix. Dans un élan purificateur, il songea même à débarrasser la maison de toutes ses bondieuseries. Puis il se modéra en imaginant l'incompréhension de Maminette, qui du ciel, risquait de lui tomber sur la tête avec son sourire d'entre deux planches. Une exhibition qu'il n'aurait pu supporter.

Félix recolla la photo et la réinstalla à sa place, avec l'intention de masquer les visages de Marie et de Joseph avec des photos de parents laïques. Un accommodement raisonnable qui lui semblait moins sacrilège.

Dans les vieux magazines et les revues collectionnées par Raoul et Madeleine, il chercha les visages d'une mère et d'un père substitués. Encore là, des choix s'imposaient, comme si désormais, sa vie allait être jalonnée d'une suite ininterrompue de décisions à prendre. Le calvaire de la liberté, il l'apprenait à la dure. Il découpa des têtes de femmes et d'hommes susceptibles de faire de bons parents, en privilégiant les couples déjà constitués. La recherche d'une stabilité. Une garantie de durabilité.

Au top du palmarès, se classèrent Céline et René, ex æquo avec Angelina et Brad. La petite fille de Charlemagne aurait très certainement détenu une longueur d'avance dans le cœur de Maminette. Félix n'en doutait pas une seconde, pas plus qu'il doutait du choix de Raoul, un homme tricoté serré à la fibre éminemment patriotique.

À ces avantages, s'ajoutait, en faveur de Céline celui de symboliser la famille nombreuse. À ce chapitre, Angelina Jolie ne faisait pas le poids avec ses histoires d'amour sulfureuses et ses tatouages. Par contre, René posait problème face à Brad : avec sa voix de parrain et sa progéniture sortie du congélateur, il était un peu âgé pour jouer le rôle du père idéal. Sa réputation de pilier de casino n'arrangeait rien non plus. Plus facile de s'imaginer en train de jouer au baseball avec Brad Pitt qu'à une table de poker avec le *manager* québécois. S'ajoutait en faveur du couple d'acteurs l'adoption de beaucoup d'enfants. La balance pencha définitivement de leur côté lorsque Félix s'imagina dans son lit, avec Angelina Jolie penchée sur lui pour le border et lui donner le *goodnight kiss*.

Les Dion-Angelil disparurent donc au fond d'un tiroir et la photo de Félix en culottes courtes entouré de ses nouveaux parents adoptifs irradia le mur.

Cette utopie du bonheur se transforma en contrariété sans l'aide de rien ni personne. Félix avait beau fermer les yeux sur la réalité, elle ne s'effaçait pas : qu'il s'encadre entre Madeleine et Raoul, Marie et Joseph ou Angelina et Brad, quelque chose clochait. Et c'était sans compter la couleur de la peau...

L'humeur aussi sombre que le soir qui s'installait aux fenêtres, il envoya les *Brangelina* rejoindre les Dion-Angelil dans le tiroir. Ceci fait, il alluma une bougie et un joint pour s'aider à décoller vers des ailleurs multicolores.

Le chatolement de son visage dans les vitres l'hypnotisa. À la faveur des jeux d'ombres et de lumières, il modela à partir de ses traits, le visage hypothétique de ses parents, les vrais, ses géniteurs. Des inconnus dont il ne savait absolument rien, sinon que sa mère l'avait donné en adoption le jour de sa naissance...

Peut-être ne l'avait-elle jamais tenu dans ses bras ? Peut-être l'avait-elle éjecté comme un chagrin, une maladie, un cancer, quelque chose d'horrible qui la rongerait depuis des mois ? Peut-être avait-elle refermé les cuisses sur lui comme on ferme la fenêtre sur un vent glacial ? Et son père... Avait-il été la goutte d'un soir, ou le trop-plein d'une histoire d'amour qui aurait mal tourné ? Était-il seulement au courant de son existence ? S'en souciait-il ? Et elle ? Songeait-elle quelquefois à lui ? S'il pensait parfois à sa vraie mère, peut-être qu'elle aussi ? Peut-être à son anniversaire ? Impossible, selon lui, de donner le jour à quelqu'un et l'oublier pour toujours. D'ailleurs, avait-il réellement été abandonné ?

Sur ce point, comme sur tout ce qui concernait son adoption, Maminette et Raoul avaient toujours entretenu un mystère aussi impénétrable que le mystère de la Sainte Trinité. Un mystère aussi incompréhensible que la résurrection ou la vocation. Un mystère légal comme la foi. Un mystère auquel Félix se confronta des jours et des nuits dans le silence de la maison ancestrale, à peine dérangé par les va-et-vient de François qui venait faire le train, les visites éclair de Civic et Roland, qui débarquaient tour à tour avec de la nourriture préparée par sa tante, et la troublante irruption de la propriétaire du *Grand Express* qui réussit à le distraire brièvement de ses vaines tentatives de résoudre l'énigme de son adoption.

Alice ne s'inquiétait pas outre mesure du mutisme de son neveu, ni de son goût prononcé pour la solitude. À vivre dans le sillage d'une mère accrochée aux soutanes comme le fut Madeleine, elle savait qu'il n'en était pas à sa première retraite fermée, et tant que les astres se montreraient favorables aux Poissons, elle n'entendait pas intervenir dans sa vie ; ou du moins, très peu.

Par contre, son dérapage avec la petite Prévert la tracassait. Elle n'arrivait pas à comprendre le comment et le pourquoi de cette agression. Un petit si calme, d'habitude, si réservé ! Même en admettant qu'il ait abusé de la gourde de Sau Sen Kong, ce n'était pas dans sa nature d'être si grossier...

Pour éviter une récidive, elle s'employait à empêcher de nouveaux démons de resurgir dans le corps de son neveu en cuisinant des petits plats qu'elle bourrait d'une pharmacopée à détendre un imam coincé au milieu du défilé de la Gay Pride. Et comme elle ne conduisait pas, elle demandait à son fils de s'occuper des livraisons.

Que Civic accepte sans rechigner l'étonnait moins que l'empressement de son petit canard qui offrait ses services avec un humanisme aussi claudicant que sa démarche. Alors, en femme clairvoyante, elle prit l'habitude de prévenir son neveu avant chaque livraison. Une prévenance qui permettait à Félix d'éviter les mauvaises surprises.

De toujours tomber sur une maison vide contrariait terriblement Civic, qui n'avait pas revu son cousin depuis l'enterrement. Il digérait mal d'être privé des retombées du scandale déclenché par son coup de génie. Il aurait volontiers joui de tourner Marie-Ange dans la plaie honteuse du cousin. Se moquer de lui, l'humilier et le tourmenter eût été un baume sur l'affront que lui faisait son père d'avoir déjà oublié son exploit, d'autant plus que Marie-Ange l'évitait, ce qui compromettait sérieusement des fiançailles déjà mal ficelées.

Pour Roland, ce fut tout le contraire. Que la maison du neveu fût déserte chaque fois qu'il s'y rendait n'était pas pour lui déplaire, de même que l'incroyable désordre qui y régnait était loin de le révolter. Il se contentait de se boucher le nez en entrant, déposait la nourriture par-dessus les restes qui s'accumulaient sur la table et entamait une inspection des lieux, à la recherche d'une piste ou d'un indice qui l'amènerait à comprendre pourquoi son fantomatique neveu tardait à décriquer en ville.

Son inquiétude augmenta, toutefois, le jour où il découvrit la télévision installée sur une chaise, en face d'une photo encadrée de son beau-frère.

Les sommations répétées de François Roberge l'ayant achevé, il décida d'utiliser son joker, un dangereux prototype de séduction massive, une arme fatale capable de réduire son neveu à la raison sans délai, mais hélas, dotée du pouvoir de se retourner contre lui... Il n'avait pas intérêt à l'oublier. D'où son hésitation avant de traverser la rue pour rejoindre Geneviève et s'enfermer à lui promettre un lundi de fesses en l'air dans le jacuzzi du *Motel Capri* si elle l'aidait à faire décoller Félix pour la ville.

À La Renonciation, tout finissait par se savoir et Roland réalisait qu'il risquait gros à renouer avec sa maîtresse depuis qu'il avait juré à son intraitable beau-père, d'effacer de sa vie la propriétaire du *Grand Express* en échange d'une généreuse participation à son projet de festival.

Isidore Bellehumeur avait été informé de la scandaleuse liaison de son beau-fils avec la vieille fille, par l'entremise d'une lettre anonyme. Le jour même où il reçut cette missive, il avait convoqué son gendre et lui avait servi un ultimatum pour que cesse, au nom de la morale, cette répugnante et inadmissible fréquentation qui éclaboussait le nom des Bellehumeur, et altérerait tôt au tard le fragile équilibre de sa très chère et très sensible fille : « Mon Dieu, quel abominable cauchemar tu vas nous faire vivre si elle l'apprend ! »

Sans contredit une fausseté car, sous une apparence de vertu et derrière l'étalage de ses responsabilités familiales, Isidore dissimulait une jalousie mesquine que Roland avait intérêt à ne pas mésestimer. En vérité, le

bonhomme était tout simplement incapable de supporter qu'un Papineau réussisse là où il avait lamentablement échoué, du temps où il voisinait quotidiennement l'esseulée vieille fille qui avait toujours refusé de lui céder, au mépris des cadeaux et les relances calculables en années. Et gare à la récidive !

Loin de se soucier des états d'âme du vieux Bellehumeur, Geneviève monta à la ferme des Légaré par un soir de pleine lune, sur l'élan de la promesse de raccommodage amoureux avec l'homme de sa vie.

Elle portait une tenue *all dressed*, comme la pizza toute chaude sortie du four, agrémentée d'un bar portatif rempli à flot. Comme Roland lui avait demandé de mettre le paquet, il allait de soi que sous sa jupe, froufroutaient ses plus audacieuses dentelles. Autour des yeux, elle était parée d'un maquillage emprunté à une revue de mode qui certifiait d'un droit acquis à la libre expression, peu importe les conséquences. Elle flairait bon le parfum des grands jours, comme sa peau fraîchement sortie du bain et la lotion dont elle s'était enduite pour adoucir les endroits stratégiques.

Au final, il ne faisait aucun doute qu'elle était prête à aller jusqu'au bout de ses ressources pour respecter l'engagement si délicieusement malhonnête de conditionner Félix à un nouveau départ dans la vie. Mission qui mouilla plusieurs de ses nuits d'un scénario écrit et réécrit dans un déluge ravageur de concupiscence, d'imaginer le blanc de sa chair au milieu de ce fantasme tout noir dont rêvaient bien des femmes. « Ce beau jeune nègre », osa-t-elle se murmurer en frémissant jusqu'à la plante des pieds.

Malgré des préparatifs qui n'escomptaient rien du hasard, sa surprise fut totale, et son bouleversement palpable sous la dentelle, quand Félix, après avoir raflé la moitié de la pizza et siphonné trois gin-fizz, tomba à genoux devant elle, raide de désir nonobstant les précautions secrètes de sa tante pour diluer sa libido.

— Je sais pourquoi vous êtes ici, ma mère m'a prévenu !

Le reste de la bouteille de gin y passa.

Lancée par un si beau préambule, Geneviève profita des Doba Caracol à la radio pour se hisser sur la table. Dans une touchante confusion, elle amorça un striptease qu'elle dédia secrètement à Roland et à sa défunte sœur, maintenant qu'elle avait sa bénédiction.

Félix savoura les déhanchements de l'enjôleuse qui déboutonna sa blouse en roucoulant :

Étrange comme je t'aime

Étrange comme je t'aime

Wowowowowo

Quand il obtint un aperçu raisonnable des seins dardés vers lui comme des jouets offerts à un enfant, il se raccorda à la contemplation amorcée le jour de l'enterrement, en enfonçant son regard sous la jupe. Sans le lâcher des yeux, Geneviève se trémoussa dans un jeu de ronds de jambe qui laissa peu de choses à l'imagination. Félix s'approcha de la table pour mieux voir, l'érection visible sous le jean tendu à craquer. Geneviève, qui n'en demandait pas tant si rapidement, s'émut de cette grossissante preuve d'intérêt. Avec un frémissement de pouliche, elle souleva plus haut sa jupe et se fendit d'un écart qui lui arracha un râlement.

Le slip au fond du nid de froufrous et de dentelles fit son entrée en scène. Un slip blanc, comme celui de la petite Prévert le jour de l'enterrement !

La débandade s'avéra totale pour Félix, qui roula de honte et d'humiliation sous la table au souvenir du brutal spectacle de Marie-Ange qui, jambes écartées au-dessus de lui, le traitait comme le pire des obsédés. Geneviève fut incapable de comprendre l'étiollement de son spectateur à la vue de sa petite culotte qu'elle avait eu la délicate attention de choisir virginale.

À quatre pattes sur la table, elle se pencha pour le relancer. De voir apparaître à l'envers, la figure convulsée de Geneviève sous son maquillage obscène, créa un court-circuit dans le cerveau déjà sous haute tension de Félix. Incapable de prononcer une syllabe, empêtré dans la honte et le ridicule, celui-ci se précipita à la cave où il se claustra. Abandonnée à son désarroi et à ses frustrations, la vieille fille fondit en larmes, assise dans les restes de pizza.

Après une douloureuse attente baignée du foldingue espoir de voir Félix réapparaître, elle résolut de partir, le corps en feu, la rage au cœur, et le slip tâché de sauce tomate, ce dont elle ne s'aperçut qu'une fois de retour chez elle, ce qui la fit basculer dans le dégoût chaotique d'une abominable litanie de grossièretés sur le sexe, les hommes et la maternité.

Félix ne refit surface que le lendemain matin, après avoir passé la nuit dans le caveau aux légumes à ressasser, avec un masochisme envahissant, le désastre de ses récentes incursions dans l'intimité féminine. La preuve irréfutable, après son délire au cimetière, qu'il n'était destiné à nul autre amour que l'amour maternel.

Devant les restes de pizza et un café qu'il ne but pas, il s'enracina dans l'urgence de retrouver sa vraie mère, désormais la seule personne au monde capable de lui prodiguer la tendresse nécessaire à la préservation du goût de vivre.

Plus tard, en pénétrant dans le salon, il remarqua un poinsettia qui s'étiolait, faute de soin, comme la plupart des plantes de la maison. Une négligence qui aurait peiné Maminette. Surtout le poinsettia, le cadeau qu'il lui avait offert à Noël. Son dernier.

Il téléphona à sa tante, qui avait le pouce vert, et la seule qui saurait quelque chose, s'il y avait quelque chose à savoir au sujet de ses véritables parents.

Par chance, c'était dimanche, le magasin était fermé et elle était seule à la maison. Les philodendrons, le lierre, les langues de belle-mère, les violettes africaines et le cactus de Raoul rejoignirent le poinsettia dans la boîte du pick-up. Il jeta par-dessus une couverture et descendit au village.

Alice, entièrement vêtue de rouge, était couchée sur le plancher du salon, enroulée dans un tatami de bambou, comme l'exigeait sa nouvelle technique de neutralisation du chi négatif, cet horrible intrus qui rôdait autour d'elle chaque pleine lune.

Au téléphone, elle avait eu la prévenance d'informer son neveu qu'elle expérimentait une nouvelle méthode de reconditionnement par un procédé de son invention, inspiré du Feng Shui et de la préparation des sushis. Aussi, Félix ne s' alarma pas lorsqu'il la vit saucissonnée sur le plancher, dans l'attente que le souffle cosmique du dragon se coince dans le bambou et s'y emprisonne.

Il s'assit en retrait avec le poinsettia dans les bras, patientant en comptant les représentations de Bouddha qui ornaient la pièce. Un inépuisable passe-temps.

Quand Alice jugea l'opération achevée, elle ouvrit les yeux et aperçut son neveu. Elle roula donc sur le côté pour se libérer du tatami qui s'étala sur le plancher. Puis, d'un bond qui n'avait pas son âge, elle prit de la verticale et s'empressa d'embrasser son invité.

—Mon chéri, tu m'as l'air aussi défraîchi que ce pauvre poinsettia, constata-t-elle en lui retirant le pot des mains.

—Le reste des plantes est dans la camionnette, dit Félix.

—Dépose-les à l'entrée de la serre, lança-t-elle en se dirigeant vers la verrière à l'autre bout du couloir. Après, viens me rejoindre à l'Écllosion. Un petit remontant ne devrait pas nous faire du tort.

Elle traversa la serre et disparut derrière le rideau de verdure qui masquait l'entrée de ce lieu si particulier qu'elle appelait l'Écllosion : son laboratoire horticole, un refuge décoré avec une élégance zen. Un petit coin secret qui amalgamait l'atelier du fleuriste à l'officine de l'apothicaire, avec, sur un mur, un alignement de bocal de plantes sèches, de poudres et de granules en quantité et en variétés suffisantes pour dévergonder un herboriste.

Le temps que Félix rentre les plantes, Alice concocta au shaker un cocktail rose comme ses joues. En prenant soin de s'orienter sud-est, elle versa la mixture dans des verres de type *Art déco* si insolites que Félix ne put s'empêcher de sourire. Il se sentit fondre, et cela n'avait rien à voir avec la moiteur des lieux ni le remontant auquel il avait à peine goûté.

De respirer le parfum suave de sa tante, cette fleur enchantée, si vive, si joyeuse, si pleine d'énergie et si attentionnée, le faisait se sentir déjà mieux. Après Maminette et Raoul, ce petit bout de femme se révélait la plus merveilleuse chose dans sa vie. D'ailleurs, n'eût été l'impossible M. Muscle, il y a longtemps qu'il aurait accepté sa proposition de s'installer chez elle.

Le verre terminé, il flotta au milieu des plantes et des fleurs, à imaginer le présent. Il serait resté ainsi une éternité ou deux tellement il était bien. Alice l'observait du coin de l'œil. À l'entendre batifoler avec un air béat, elle se demandait si elle n'avait pas un peu forcé la note euphorisante de l'élixir. Elle suivit son regard lorsqu'il leva les yeux au ciel, et d'un même élan, ils franchirent la verrière et se propulsèrent dans une conversation qui n'avait rien de rationnel. Deux électrons libres de réinventer le monde, ou d'en découvrir de nouveaux.

Après un délire où les effets du cocktail s'amalgamèrent à la tendance naturelle qu'ils avaient de se mettre sur orbite, ils se retrouvèrent face à face, les yeux dans les yeux, pour la minute de vérité.

Félix confessa qu'il était talonné jour et nuit par la nécessité d'appartenir à nouveau à quelqu'un qui l'aimerait sans condition. Alice le prit dans ses bras, l'embrassa comme un fils et réitéra son invitation à venir vivre chez elle. Torturé, Félix l'écouta jusqu'au bout, avant de refuser. Puis il aborda la délicate question de ses parents biologiques, et l'obtention de son aide pour les retrouver.

Chagrinée au point d'en tressaillir, Alice s'imagina les désordres qu'une telle démarche entraînerait chez un être aussi sensible. Avec une sincérité évidente, elle déclara ignorer tout des détails de l'adoption, un sujet classé tabou par sa belle-sœur.

Comme Félix insistait, elle lui conseilla de ne pas remuer le passé, l'encourageant plutôt à regarder devant lui.

—Si c'est vraiment une famille qu'il te faut pour t'épanouir, mon chéri, fonde la tienne. À vingt ans, ça ne devrait pas être trop compliqué. Tu es beau garçon et les filles vaillantes ne manquent pas ; à condition de ne pas les effaroucher en démontrant un appétit de coq jamais sorti de sa cage !

Alice faisait allusion, ici, aux méthodes cavalières qu'il avait déployées avec la petite Prévert. Une erreur d'aiguillage dont elle ne s'aperçut que trop tard.

Alors que le spectre de Marie-Ange glissait entre eux, Félix dérailla et la conversation avec lui. Prostré sur son malaise, il réussit à faire preuve d'assez de politesse pour ne pas détalier comme un voleur. Pourtant, l'envie de fuir le dévorait. Il ne pensait qu'à déguerpir pour se soustraire au regard chargé d'incompréhension de sa tante. Disparaître avant d'avoir à tenter d'expliquer l'inexplicable.

Alice ne le tourmenta pas plus longtemps. Après s'être assuré qu'il était en état de conduire, elle le laissa filer.

Plombé dans la morosité, Félix prit le volant et traversa le village à la vitesse d'un escargot sur l'acide. Sa cervelle bouillonnait et il avait le cœur dans la gorge. Dans le chemin qui montait à la ferme, il s'arrêta deux fois pour vomir, ce qui lui permit d'arriver chez lui les idées claires pour interroger les moteurs de recherche sur Internet et épulcher les réseaux de retrouvailles.

Cette nuit-là, Alice ne dormit pas plus que son neveu. Le désir obsédant de l'aider à trouver un nouveau sens à la vie la garda éveillée jusqu'à l'ouverture des fleurs d'*osteospermum* sous les premières lueurs du soleil. Astrologie, cristallomancie, numérologie, cartomancie, Yi Jing... Toutes ses ressources, ou presque, de l'art divinatoire y passèrent.

Chaque fois, l'oracle concordait avec son intuition. Que ce soit dans les cartes, à travers le cristal, sous les chiffres, dans les astres ou entre les lignes du *Livre des mutations de la Chine ancienne*, la même allégorie du couple se profilait : un homme une femme, le noir le blanc, le yin le yang, Félix et Marie-Ange ! Ils étaient faits l'un pour l'autre, c'était écrit partout ! Elle avait bien discerné, ici et là, quelques biffures, mais il ne s'agissait que de gribouillis qu'elle attribua à leur récente mésaventure. Après tout, quel couple pouvait se vanter de ne compter aucune rature de parcours ?

À l'abri de ce raisonnement, elle bâilla et s'étira au-dessus de la jonchée d'objets divinatoires qui recouvraient la table. En dépit de la fatigue, elle jubilait. Son neveu était sauvé. Il ne restait qu'à équilibrer les forces du yin et du yang au sein de ses rapports avec Marie-Ange, contrebalancer sa passion tumultueuse par du sang-froid, l'agression par la réceptivité, et activer la direction sud-ouest de sa future relation avec Marie-Ange, grâce à des cristaux glissés en douce dans leur intimité respective. La routine, dans ce genre de situation. Mais avant tout, elle devait les convaincre qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, une opération délicate compte tenu de l'abominable abomination qui les séparait depuis le jour de l'enterrement.

Le hasard vint à la rescousse d'Alice en lui envoyant la petite Prévert, qu'elle n'avait pas revue depuis ce qu'elle appelait « le problématique événement ».

C'était bientôt l'anniversaire d'Hubert Prévert et maintenant que Marie-Ange avait de l'argent en banque, elle tenait à lui offrir un cadeau qui ne passerait pas inaperçu. Une façon parmi tant d'autres de prouver au paternel qu'elle excellait dans l'art de faire fructifier la terre et que sa manière d'aborder la culture maraîchère

valait de l'or. Elle avait donc enfourché sa moto pour se rendre au magasin général de La Renonciation, qu'elle préférerait, par principe, aux grandes surfaces de Bonneville.

Alice l'accueillit comme une bénédiction de Bouddha et son empressement à la recevoir aurait trahi le fond de sa pensée si la petite avait été sur ses gardes, ce qui n'était pas dans les mœurs de cette fille de cœur.

Rassurée que le courant passe toujours entre elles, Alice obtempéra aux désirs de sa providentielle cliente, qui hésitait entre des jumelles et une lunette d'approche pour fusil de chasse.

En bonne marchande, Alice déballa l'inventaire du magasin en faisant l'éloge des modèles les plus attrayants. Un embarras de choix face auquel Marie-Ange prit le temps de réfléchir. Alice en profita pour glisser un premier cristal dans le sac à dos de la jeune femme et engagea la conversation sur des banalités du quotidien, en espérant trouver une façon d'aborder le sujet qui lui brûlait les lèvres.

Tandis que son interlocutrice essayait une paire de jumelles, Alice joignit les mains, résolue à dévoiler avec la solennité de l'ange Gabriel dans l'annonce faite à la Vierge Marie, la volonté des astres à propos d'elle et de son neveu. Mais juste avant qu'elle ouvre la bouche, la petite court-circuita ses intentions en déposant précipitamment les jumelles qu'elle tenait braquées sur le *Grand Express*, avant de se détourner, le regard effaré.

Alice s'empara d'une lunette d'approche et dirigea son regard de l'autre côté de la rue. Le panoramique du restaurant, qu'elle effectua à travers la vitrine de la salle à manger, l'amena jusqu'à la fenêtre de la cuisine où s'encadrait son mari, appuyé sur un comptoir, l'index de la main gauche fourré dans l'échancrure d'un corsage qui ne pouvait appartenir, vu son plat relief, qu'à Geneviève Lachance.

Pas plus tard que la veille, Roland avait ri au nez de sa complice quand elle avait souhaité être payée en espèces frémissantes et renversantes pour son intervention auprès du neveu. L'opération séduction n'avait peut-être pas offert le succès escompté, Geneviève le reconnaissait volontiers, mais elle avait rempli sa part du contrat, et ce n'était pas de sa faute si ce puceau avait disjoncté à la vue de ses charmes. Roland s'était montré intraitable et ils s'étaient montés l'un contre l'autre à la vitesse de pit-bulls lâchés dans l'arène. La vieille fille était partie sans régler son plein d'essence, les idées guerrières et les crocs sortis, alors qu'il s'était esquiné la voix à proférer des menaces jusqu'à l'extinction de sa colère.

De retour au bon sens, rattrapé par la crainte que l'arme fatale se retourne contre lui, Roland avait passé le reste de la soirée et une bonne partie de la nuit à ruminer des solutions. Aussi, dès l'ouverture du *Grand Express*, il avait traversé la rue et s'était faufilé dans la cuisine du restaurant par la porte arrière pour doubler la mise.

—Une fin de semaine rien qu'avec toi si tu remets ça avec le jeune !

La réponse ne s'était pas fait attendre.

—Capri, c'est fini ! Ta croisière en jacuzzi, tu la feras avec ton neveu, si ça te chante ! Moi, je débarque !

Geneviève s'était sentie trop humiliée face au jeune homme pour oser le relancer. Voilà qui expliquait ce refus si catégorique, même si elle mourait d'envie de faire plaisir à son ancien amant.

Roland, qui la devinait palpitante derrière son apparente fermeté, avait glissé le doigt dans son corsage, en lui murmurant des cochonneries aussi frétilantes que sa main.

Et c'était ce geste qu'avait surpris Marie-Ange en essayant des jumelles. Et c'était ce même geste qu'observait Alice avec la lunette d'approche la plus puissante en magasin, une lunette assez performante pour voir la chair de poule courir sur l'échine de la vieille fille, qui s'arma d'un sursaut de dignité.

—Bas les pattes, grogna-t-elle en s'écartant avec la volonté farouche de résister le plus longtemps possible.

—T'as la croûte fragile, ma sexy, plaisanta Roland en l'attrapant par la taille.

—Si tu pensais un peu moins à ton neveu et un plus à moi, on n'en serait pas là, soupira Geneviève en cherchant mollement à se libérer.

Roland la bécota dans le cou en la suppliant de l'aider, puis s'attarda sur la nuque, un des nombreux points G de cette femme sur qui il n'avait qu'à souffler pour la rendre incandescente.

Malgré l'impatience grandissante de la clientèle, Geneviève s'abandonna aux caresses de son amant, qu'elle remboursa d'une confidence marmonnée entre deux râlements.

—Ton neveu est venu voir ta femme, dimanche. Il a passé toute la matinée avec elle. T’aurais dû le voir quand il est reparti : un vrai déterré !

Lasse du spectacle, Alice rendit la lunette à Marie-Ange, retranchée derrière la lecture des modes d’emploi.

—À mon avis, c’est le meilleur choix, estima Alice sans trahir la moindre émotion. Avec ça, ton père pourra compter les mouches autour des yeux du chevreuil avant de tirer.

Incapable de jouer la comédie plus longtemps, Marie-Ange leva les yeux sur Alice.

—Ça ne vous fait rien ? interrogea-t-elle en désignant le restaurant de la tête. Vous le laissez faire ?

—Ce n’est pas d’hier que je suis au courant des infidélités de mon mari, finit par avouer Alice.

—Ça ne vous dérange pas ?

Alice haussa les épaules. Après avoir longtemps pleuré, elle l’admettait, elle avait choisi d’en rire.

—Ce n’est quand même pas normal, rétorqua Marie-Ange en jetant un coup d’œil du côté du restaurant.

—Ma plus grande déception... enchaîna Alice après une brève hésitation, ma vraie désillusion, c’est de ne jamais avoir pris de plaisir à faire l’amour.

Marie-Ange n’avait pas le visage assez grand pour contenir ses yeux écarquillés.

—Jamais ? Pas une fois ? Même au début ?

—Pas une fois, répéta Alice. Et pourtant, je l’aimais, mon Roland.

Elle baissa les yeux et prit les mains de la jeune fille entre les siennes, le temps de trouver le ton juste pour poursuivre.

—En amour, il faut écouter son cœur, c’est entendu. Mais ce n’est pas suffisant pour être heureuse, crois-moi, ma petite.

Soudain, l’assourdissante pétarade d’une bande de motards qui envahirent la rue Principale détournait l’attention de Marie-Ange.

Frustrée par cette arrivée inopportune, Alice se boucha les oreilles. Et elle ne fut pas la seule : de l’autre côté de la rue, une Geneviève vibrante de désir, le sexe à fleur de peau, rectifia sa tenue, contrariée de partout.

Marie-Ange braqua la lunette d’approche sur les motards, qui se regroupèrent autour des pompes à essence. Parmi eux, elle reconnut Pascal Legrand, le vétérinaire, un assommant prétentieux qui lui faisait une cour de parvenu, et le pharmacien Robert Robinette, un être immonde qui l’aperçut à travers la vitrine, avec la longue vue braquée dans leur direction. L’affreux lui envoya la main et se vautra, avec obscénité, sur la selle de sa moto. La bande s’esclaffa en jetant un coup d’œil du côté du magasin, à part le vétérinaire qui avait commencé à faire le plein d’essence.

—Être si crasse du dedans et si laid du dehors, grinça Marie-Ange en déposant la lunette, ça ne devrait pas être permis !

—Pour ça, il est loin de l’image du prince charmant, renchérit Alice.

—Le prince charmant ! Pfft ! Encore une invention pour berner les filles ! lança Marie-Ange en affichant une moue à déjanter le plus optimiste des hommes.

—Il existe pourtant, rectifia Alice en songeant à Félix, il existe.

Mais la petite ne l’écoutait pas. Les yeux rivés sur la bande de motards, elle poursuivit sur sa lancée :

—Je suis tannée de les voir rôder autour de moi comme des vautours. Ils n’arrêtent pas de blaguer sur ma virginité !

Un nuage noir couvrit l’éclat habituel de ses yeux. Elle secoua la tête telle une bête sauvage prise au piège, et son visage disparut sous l’abondante chevelure couleur miel de feu.

D’un geste maternel, Alice repoussa quelques mèches et dit :

—Ce sont des imbéciles, ma chérie.

—Je me demande si j'ai raison d'attendre l'homme idéal pour découvrir l'amour. Parfois, j'ai envie de céder à l'un de ces imbéciles, comme vous dites. N'importe lequel, juste pour avoir la paix !

—Se jeter dans les bras du premier venu n'arrangerait rien, tempéra Alice. Tu passerais pour une Marie-couche-toi-là !

—Si ce n'était pas de mon père...

—C'est à toi de faire la différence entre le premier venu et celui que tu élimineras ton homme idéal, conseilla Alice. De là à attendre les yeux baissés et les jambes croisées qu'on t'épouse... non merci !

Armée d'un sourire impertinent, elle s'assura que nul n'écoutait avant d'avouer qu'elle regrettait d'être arrivée vierge au mariage. Sans détour, elle raconta comment elle s'était retrouvée, avant que la noirceur soit tombée sur sa nuit de noces, écrasée sous le poids de l'horrible réalité de son époux flamboyant neuf.

Le dos calé sur la banquette arrière de la limousine de location, les yeux sur le plafonnier et les poings crispés, la jeune mariée réalisait qu'elle venait d'épouser un amant coups de boutoir, dépourvu de volupté et de patience.

En moins de deux interminables minutes de contorsions, l'homme avec qui elle s'était engagée à passer le reste de sa vie, s'était pourfendu à démontrer qu'il ne serait jamais capable de rivaliser avec les candides caresses de la main qu'elle avait apprise à s'offrir au couvent. Une habitude qui l'aidait, encore aujourd'hui, à surpasser ses frustrations sans jamais, hélas, se satisfaire pleinement.

Marie-Ange gloussa de surprise au dévoilement si cru de la sexualité en porte-à-faux de cette délicate petite femme hors du temps.

—Pourquoi vous êtes-vous mariée dans ce cas-là ? s'enquit-elle, déconcertée.

—À coup sûr, si je m'en étais douté...

—Il ne fallait pas vous marier, insista Marie-Ange.

—Qu'un homme te respecte, soupira Alice, les yeux dans le vague, on nous vend ça comme si c'était un gage de bonheur.

Roland avait été nettement plus attiré par les rebondies de la dot que par les formes émaciées de la fille, et le scrupuleux respect dont il affligea sa promise jusqu'au mariage en avait témoigné. Une réserve fortifiée par la crainte de déplaire aux futurs beaux-parents qu'il semblait avoir courtisés avec plus d'empressement qu'Alice. Aucun tripotage, pas un attouchement, ni même un frôlement équivoque durant toute la durée des fiançailles. D'où cette totale méconnaissance du futur mari, jusqu'au soir fatidique.

—Crois-moi, chuchota Alice à Marie-Ange qui n'en revenait toujours pas, Félix a peut-être été un peu rude, mais en amour, un peu de débordement vaut mieux que trop de retenue.

—Quand même, balbutia la jeune fille, il y a des limites.

—Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas à magasiner pour trouver l'homme de ma vie. Et je l'essaierais à fond avant d'acheter, fie-toi sur moi !

Pendant qu'en habitués, les motards faisaient eux-mêmes le plein, Roland sortit du *Grand Express* en maudissant Civic qui n'était pas au poste.

En le regardant traverser la rue avec l'humeur d'un bulldozer, Marie-Ange l'imagina en amant coups de boutoir, étendu sur la frêle Mme Papineau. L'image força un sourire sur son visage révolté.

Au garage, les motards se firent signe, puis l'un d'eux s'écria en gesticulant du côté de Roland :

—Un p'tit tour au Fest de Burlington, ça ne te tente pas, Papineau ?

—Manquer le dernier rallye de la saison... tu ramollis mon Roland ! railla un autre.

Robert Robinette ricana en poussant du coude un grand sec qui frappait du plat de la main sur le drapeau américain brodé sur son blouson.

—Toujours en révolte contre les États, monsieur le maire ?

Les blagues et les moqueries fusèrent ainsi, jusqu'à ce que Roland s'emporte tel qu'ils l'avaient prévu.

—L'été prochain, *chopper* de criss, c'est les Américains qui vont venir icitte !

Puis il s'égosilla à les convaincre que La Renonciation allait devenir le Cap-de-la-Madeleine de la moto, jurant sur la tête des Papineau qu'il en faisait son miracle personnel !

Un remous de scepticisme taquin émergea du groupe de motards, qui embarquèrent sur leurs engins en chantant : « *Paroles, paroles* » dans des imitations variées plus ou moins réussies de Dalida.

Rageur, Roland les regarda s'éloigner en téléphonant à Civic, qui se garda bien de répondre.

Alice profita de l'accalmie créée par le départ des motards pour se lancer dans le vif du sujet : sa surprise, après avoir consulté les astres, de constater que ceux-ci s'enlignaient tous sur le désir prophétique que Marie-Ange et Félix forment un couple. Du même souffle, elle rappela à la jeune fille, qu'en amour, la modération n'avait pas toujours meilleur goût. Donnant l'impression de tout gober, Marie-Ange remercia la marchande pour la généreuse ristourne octroyée sur ses achats. En propriétaire attentionnée et vendeuse de bons sentiments satisfaite du devoir accompli, Alice la raccompagna à la porte.

Marie-Ange sortit du magasin avec la lunette d'approche dans un emballage cadeau, la tête enrubannée d'une vision mercantile des fiançailles et l'esprit chargé d'une prédiction amoureuse si décollée de la réalité, qu'elle en était stupéfiée. Comme si des cartes ou des chiffres pouvaient décider du destin de quelqu'un ! Surtout quand ce quelqu'un se présentait sous les traits de Félix Légaré !

À la rigueur, pour faire plaisir à Mme Papineau, elle aurait été prête à pardonner l'écart de conduite de ce détraqué. Mais de là à l'épouser ! Quelle idée irrecevable, même dans ses cauchemars les plus tordus !

Roland pénétrait dans le garage quand il vit la petite Prévert sortir du magasin général, le visage en point d'exclamation. En apercevant sa toute lisse, tout sourire derrière la double porte, il s'inquiéta. Repensant à la visite dominicale de Félix, des liens se tissèrent dans sa tête.

Forcément, il n'avait pas oublié le début d'idylle entre son neveu et la petite Prévert. Et cela, le jour de l'enterrement, sous le regard complice d'Alice. Pas plus qu'il n'avait oublié le pouvoir de séduction des quatre cents acres de terre des Légaré.

Il rejoignit la jeune fille à son *side-car* pour lui dire :

—Alors, ma belle, t'as pas oublié qu'on a des affaires à régler, tous les deux ?

—Je ne pense qu'à ça, monsieur Papineau ! ironisa Marie-Ange en coiffant son casque.

—Moi qui croyais que t'étais venue me donner une réponse, sourit Roland. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur d'une si belle visite ?

En guise de réponse, elle lui montra le cadeau acheté pour l'anniversaire de son père.

—Pis mon neveu, interrogea-t-il avec un fond d'inquiétude mal dissimulée dans le regard, histoire de vérifier où elle en était avec Félix, il te fait toujours le même effet ?

Marie-Ange associa le curieux intérêt de M. le maire pour ses états d'âme vis-à-vis Félix aux révélations abracadabrantes d'Alice. Le complot des Papineau pour lui coller leur débauché de neveu dans les pattes se confirmait.

Du coup, elle fila sans crier gare.

Ce départ précipité conforta Roland dans ses soupçons. Songeur, il rejoignit sa toute lisse, et s'employa à la confesser avec un raffinement d'hypocrisie qui aurait peut-être attendri la principale intéressée si elle n'avait pas vu ce qu'elle avait vu plus tôt.

Acculé à l'inébranlable mutisme de sa femme, Roland piqua une crise et débarrassa le plancher, sans pour autant renoncer à découvrir le fond de l'histoire.

Par la suite, Alice n'entendit plus parler de lui jusqu'au souper, où il fit preuve d'une relative bonhomie. Après le journal télévisé, il prit une douche, un événement exceptionnel pour un soir de semaine, et s'enroba d'une humeur de beurre mou pour rejoindre sa toute lisse dans son lit aux draps fleuris de roses aussi grosses que des tournesols.

Alice, qui faisait semblant de dormir, le laissa patauger dans un authentique raffut amoureux de jeune mâle jusqu'aux limites du déraisonnable, en feignant de ne pas comprendre où il voulait en venir avec ses caresses de lamantin et son questionnaire présenté sur un ton malicieusement badin.

Quand elle en eut assez, elle remballa la marchandise et se boucha les oreilles.

—Trop tard, mon cher, ton temps est écoulé !

Pris à son propre jeu, Roland, qui surchauffait gravement, reçut l'ultimatum comme un seau d'eau lancé sur le dos d'un chien en rut.

—*Chopper* ! Pourquoi tu ne collabores pas un petit peu ?

—Collaborer, collaborer... répéta Alice en contenant un rire, tu ne te serais pas trompé de côté de rue, par hasard, mon canard ?

Une répartie sans appel qui expédia Roland dans son lit à toute vitesse, le moral à plat, mais loin d'avoir la queue entre les jambes.

Pendant qu'on s'occupait de son avenir, Félix démêlait son présent en concordance avec les forces statiques de Maminette et de Raoul, qui n'avaient pas quitté leur place autour de la table depuis le soir du réveillon improvisé.

Sans égard à la poussière qui les affublait d'une mine grisâtre et leur probable décomposition amorcée au cimetière, ils continuaient de rayonner sur la vie de leur fils adoptif, qui les prenait pour ce qu'ils avaient toujours été : un repère, un phare, les indestructibles piliers de son intégrité au milieu d'un voisinage qu'il découvrait chamboulant de décadence, et dont les mœurs semblaient assez relâchées et corrompues pour contaminer jusqu'au nouveau curé. Il en eut d'ailleurs bientôt la preuve.

Dans l'espoir d'obtenir le conseil d'une personne impartiale relativement à sa volonté de renouer avec ses parents biologiques, Félix décida de se présenter à la prochaine confesse.

Remorqué dans le pieux sillage de Madeleine bien avant l'âge de raison, il connaissait l'horaire de Curé, qui n'avait nullement changé avec l'arrivée du nouveau. En garde partagée entre plusieurs villages, dont Longue-Pointe, l'homme de Dieu se présentait à La Renonciation le samedi matin pour célébrer la messe du dimanche et le jeudi après-midi pour les confessions.

En pénétrant dans l'église, Félix fut surpris de la trouver déserte. À croire que les mauvaises langues trempaient désormais dans le vinaigre, et que le reste des paroissiens frayaient avec la sainteté en ne pêchant plus, à l'exception du poisson de la Rivière-aux-sables.

Si la voiture de Curé n'avait pas été stationnée devant l'église, il aurait cru s'être trompé de jour et aurait rebroussé chemin. Mais elle resplendissait à côté du parvis, insolente du plaisir qu'elle offrait à se laisser conduire la capote rabattue, aussi jaune, petite et sportive que celle de l'ancien curé était noire, grosse et poussive.

Ne trouvant pas Curé dans le confessionnal, Félix le chercha. Malgré sa révolte contre Dieu et sa coterie, il conservait assez de respect pour traverser le chœur sur la pointe des pieds et ouvrir avec une révérence de circonstance la porte de la sacristie.

Malheur à lui ! À ne faire aucun bruit, il surprit Curé, la soutane retroussée, en face de son portable branché sur le Saint-Siège d'une rousse au jubé débordant d'impudicité, promise à avaler des verges et des verges d'indulgences, tant elle avait la bouche ronde et les lèvres mobiles.

Décontenancé par l'immensité du péché dont il était témoin, l'orphelin resta figé derrière la porte entrouverte, n'osant ni bouger ni parler, par crainte d'attirer l'attention du prélat. Une crainte absurde, considérant l'état de Curé qui, loin de se prélasser, s'agitait du bras et de la main, le souffle court et les épaules

valseuses, le regard rivé à l'écran où s'éparpillait lubriquement la fille équipée de mamelles à injection et d'une bouche en siphon.

À force d'inertie dans le dos du prêtre, Félix eut le temps de faire le tour de cette nouvelle abomination et de vomir en silence, son reste des valeurs religieuses.

Aussi, lorsque l'homme de Dieu atteignit un paroxysme qui le fit se raidir sur sa chaise et rabattre le couvercle de sa soutane sur une déjection miraculeuse de vitalité qu'il nettoya plus tard à la vadrouille, ce fut la goutte... que dire... le flux qui fit déborder Félix, en plus de noyer ses dernières illusions dans une exaspération qui culmina au point d'échapper un cri rauque et se transformer en courant d'air. Scandalisé, il traversa l'église sans se retourner, s'engouffra dans son pick-up et démarra, avant que Curé jaillisse sur le parvis, plus pâle et plus cerné que le Christ en croix, qu'on apercevait derrière lui.

Félix blêmit à son tour, en voyant Curé bondir dans sa voiture et se lancer à sa poursuite, avec des crissemments de pneus qui alertèrent tout le village. Le petit bolide jaune faillit rattraper la camionnette au bout de la rue Principale, qu'ils franchirent à la vitesse des catastrophes sous les applaudissements des enfants, les cris des femmes et les protestations des plus sages. Le fils Papineau fut sans doute le seul témoin à ne pas réagir, cloué par la frayeur au siège de sa voiture que le pick-up faillit emboutir.

Pour Curé, la course se termina à l'hôpital de Bonneville, après que les pompiers volontaires du canton l'eurent extirpé de la voiture enroulée dans le panneau « Bienvenue à La Renonciation », une œuvre magistrale de l'ancien forgeron qui n'avait pas lésiné sur les dimensions ni sur l'épaisseur du métal.

Dans le cas de Félix, qui avait ralenti, soulagé de ne plus voir de jaune dans son rétroviseur, ce fut le début de la fin d'un temps de réflexion qui, à son avis, avait duré trop longtemps.

Il retourna chez lui avec la farouche envie de se couper du monde.

Quand la nouvelle de l'accident le rattrapa, il barricada portes et fenêtres pour échapper à la foule de curieux qui ne tardèrent pas à arriver par grappes, avides de détails émoustillants sur les enjeux de cette course infernale entre leur bouillant curé et l'énigmatique fils adoptif des défunts Légaré.

Seul dans l'obscurité de la maison assiégée, Félix pleurait, pendant que dans sa tête, repassaient en boucle, les sordides clichés de l'homme de Dieu branché sur un site porno, la main en délire. Des images saugrenues qui rejoignirent celles moins fraîches, mais tout aussi avérées, de la propriétaire du *Grand Express* avec sa pizza dégoulinante de sexe, et celles de Marie-Ange Prévert, écartelée au-dessus de lui en même temps qu'elle lui crachait des vulgarités. De douloureuses réminiscences qui se superposaient, portées par le bourdonnement de la foule abêtie par sa soif de scandales.

Dehors, on s'impatientait. Certains parlaient même d'enfoncer la porte. Félix passa la tête sous le robinet d'eau froide, chercha la télécommande pour mettre Maminette sur *mute* au cas où l'envie d'intervenir lui prendrait, et téléphona à son oncle pour réclamer son aide.

Roland était à Bonneville, chez Mylène, comme chaque fois qu'une contrariété le démangeait.

Cette brave femme opérait dans le sous-sol de son bungalow un petit commerce équitable qui fonctionnait dans la discrétion. Elle recevait sa clientèle sur rendez-vous, de sorte que ses visiteurs ne se croisaient jamais dans l'escalier qui donnait le ton de la maison en affichant les tarifs dès l'entrée, sur un grand tableau où courait l'écriture minutieuse d'une ancienne élève des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, enluminée ici et là de l'anatomie féminine reproduite dans un style floral.

En femme de tête, Mylène, qui fut institutrice dans sa première vie, aimait l'ordre et fuyait les ambiguïtés. Si bien, qu'avant de descendre, le client choisissait et payait. L'affichage réservait parfois des surprises ou soulevait quelques interrogations chez les non-initiés, mais pour les habitués, tout était merveilleusement explicite.

En services de base, Mylène proposait la vigoureuse à quarante dollars, la double boule à soixante et la turlutte à cent. Pour une poilue de base, il fallait déboursier le double, et plus encore pour le recto verso. À chacune de ces indémodables valeurs sûres s'ajoutaient les extras : costumes, accessoires, jeux de rôles... toute une série d'options à tarifs variables, répertoriées par catégorie, pour parer à une foule de caprices. Le tableau affichait également les spéciaux du mois, les promotions, les prix de groupe et l'abonnement annuel, qui donnait droit à des rabais et des privilèges à faire saliver un chasseur d'aubaines.

En général, Roland se contentait d'une vigoureuse aspergée, mais vu son état archi-tendu, il s'était offert

la turlutte cosmopolite en totale. Douché, huilé, il était étendu sur la table de massage, les mains derrière la tête et les yeux rivés au miroir du plafond, qui renvoyait une image de Mylène les seins baladeurs et le string sur les talons, en profonde conversation avec la sensibilité de son client, toujours aussi inventive et généreuse dans l'utilisation d'une langue internationale que les hommes comprennent et apprécient dès le premier mot.

En général, elle concluait une turlutte cosmopolite dans sa version de luxe, en moins de trois quarts d'heure. Avec un client prompt comme Roland, qu'elle surnommait : « mon p'tit lion », elle avait espéré, avant de se mettre à la tâche, bâcler le tout en une demi-heure, ce qui lui aurait laissé le temps de faire quelques courses avant le prochain rendez-vous, mais hélas, cette fois-ci, le lion n'avait rien du lapin. Trop de soucis rôdaient dans sa tête, elle le devinait bien. Quarante minutes d'écoulées et aucun résultat, n'en déplaise au redoublement d'ardeur de Mylène, qui craignait de ne pas parvenir à le remballer avant l'arrivée du prochain client.

Au grand soulagement de l'hôtesse bientôt à court d'arguments, l'amélioration devint palpable suite à un coup de téléphone.

Quand le *Smartphone* de son client sonna, il lui fit comprendre, d'un signe, qu'il désirait voir qui l'appelait.

Avec la dextérité d'une péripatéticienne aux mille qualités, Mylène attrapa l'appareil, l'ouvrit d'une main et le braqua devant les yeux du p'tit lion sans interrompre l'application de la turlutte qu'elle accéléra encore d'un cran, consciente par expérience, que cette distraction téléphonique risquait d'annihiler tous les efforts déployés jusqu'ici.

Elle se méprenait. Au début, il y eut bien un peu de mou, du relâchement dans la concentration, le temps que Roland consulte l'afficheur et pitonne. Mais dès qu'il prit l'appel, elle ressentit les effets bénéfiques de cette providentielle communication, et sans qu'elle ait à se surpasser, le lionceau rendit grâce plus efficacement et rapidement qu'elle l'eut espéré.

Félix avait appelé son oncle pour implorer son aide. Une oreille collée à l'appareil et l'autre bouchée de l'index pour atténuer la rumeur confuse de la foule, il avait eu du mal à reconnaître la voix de celui-ci. Une voix saccadée, ardente et fragile à la fois. Et lorsqu'il raccrocha, à peine une minute plus tard, il demeura perplexe : avait-il oui ou non obtenu l'appui de son oncle ? Difficile d'interpréter les suraigus et les trémolos reçus en guise de réponse à sa demande...

Entre-temps, dehors, l'anarchie s'installait.

Soudainement, une sirène de voiture de police hurla, puis on frappa violemment à la porte. Aussitôt, la foule se tue. C'était la police provinciale, représentée par le sergent Jocelyne Sanschagrin et son coéquipier Pit Ménard. Ils souhaitaient interroger Félix Légaré à propos de l'accident. Une curiosité malsaine secoua la foule qui s'agita.

À l'intérieur, Félix tremblait d'effroi. Au lieu d'ouvrir la porte et de risquer le pire, il monta à l'étage et se montra à une fenêtre, ce qui suscita de vives réactions. Il y en eut pour rire, d'autres pour maudire.

Ne sachant quelle attitude adopter, Félix choisit de les saluer de la main.

—T'as intérêt à pas faire le malin, Légaré ! beugla la petite sergent, juchée sur la pointe des pieds, l'affaire est sérieuse !

Des villageois approuvèrent, certains se scandalisèrent et d'autres, moins nombreux, ricanèrent.

—Vous avez un mandat ? exigea de savoir Félix, que la peur rendait brave, et qui pour une fois, connaissait ses droits. Pas de mandat, pas d'ouverture de porte !

Personne ne réussit à le faire descendre et il répondit aux questions à partir de la fenêtre, avec la foule aux premières loges.

Entre l'accident auquel il n'avait pas assisté et l'inadmissible débauche de Curé qu'il passa sous silence, l'enquête des policiers s'avéra aussi stérile que brève. À court d'arguments, ils s'effacèrent et les villageois finirent par rentrer chez eux en ressassant leur mécontentement, abandonnant l'orphelin à son oncle qui débarqua un peu plus tard, en Roi lion.

—Prends ça cool, mon gars, je me charge de tout !

Difficile, pour Félix, de rester calme.

Décision prise, il ne songeait qu'à déguerpir. En avoir eu le courage, il serait parti en *backpacker*, à l'identique des routards du livre du même nom qui parcouraient le monde avec leur vie à l'épaule. Adieu La Renonciation et bonjour la grande ville, cette porte ouverte sur la liberté qu'il n'oserait franchir, hélas, qu'avec l'aide de son oncle, il n'en était que trop conscient. Déjà qu'à Bonneville, il se sentait perdu, comment imaginer affronter seul Montréal, cette fourmilière grouillante d'étrangers ?

Des vingt et un jours qui suivirent, Félix conserva très longtemps la morbide sensation d'une suite ininterrompue de nuits cauchemardesques, le tout martelé de coups de téléphone à son oncle qui ne savait plus quoi inventer pour amener son neveu à ses fins et qui rabâchait avec l'outrecuidance d'un vieux renard :

—J'ai ma fierté, MOI ! Faut prendre le temps ! Je ne voudrais pas que mon neveu débarque à Montréal avec les poches vides et des soucis en tête !

L'esprit de famille cousu au portefeuille, Roland s'était engagé à installer Félix en ville, mais à ses conditions, qui tardaient à être remplies. La prudence lui conseillant de ne pas se débarrasser du neveu avant d'avoir réglé l'histoire de la ferme qu'en entêté, il refusait de vendre :

—C'est sentimental, mon oncle, faut comprendre, disait-il toujours.

Lucide par rapport à la précarité de sa situation financière, Félix appréciait les efforts de son oncle, sauf que pour l'instant, il se sentait incapable de se départir de la maison de son enfance, comme si d'y renoncer avant d'avoir refait sa vie lui porterait malheur. Il aurait l'impression de trahir Maminette et Raoul, et éprouverait le sentiment de leur infliger un nouveau châtiment.

C'était viscéral et malgré des impatiences de toxico, il repoussait les échéances, comme s'il avait besoin de prendre ses distances avant d'abandonner la demeure de ses parents à son oncle, de patienter jusqu'à ce que les souvenirs perdent de leur éclat, qu'ils se figent dans le temps et retournent à la poussière du pardon en même temps que ses parents adoptifs.

Dans ces conditions, Roland eut beau souffler le chaud et le froid, il n'obtint rien de mieux que le réveil de son ulcère.

Un mal qui ne cessait d'empirer, à force de digérer sous une fausse impassibilité les railleries des villageois, railleries suralimentées par la propriétaire du *Grand Express*, curieusement plus pressée que M. le maire de voir disparaître de la région ce «jeune noir-bec», comme elle le surnommait en grinçant des dents.

D'ailleurs, n'eût été des qu'en-dira-t-on, elle l'aurait elle-même reconduit à Montréal avant qu'il se confie, s'échappe ou que s'ébruite l'aventure tire-bouchonnée de ridicule de leur désastreuse soirée pizza. Une volonté farouche de se débarrasser de l'orphelin auquel aurait probablement adhéré Curé s'il n'avait pas été plongé dans le coma, un état loin de le rendre disponible pour des réflexions aussi terre à terre.

Au milieu de cette agitation outrancière, il n'y eut qu'Alice pour s'inquiéter sincèrement du dépérissement de Félix qu'elle avait encouragé, à sa façon, à faire le grand saut en ville, lors de la seule visite qu'il lui rendit durant cette période.

—Pour quelqu'un comme toi, mon chéri, qui est si sensible, si doué, ce serait une bonne chose. Là-bas, tu pourrais t'exprimer à ta mesure, l'avait-elle assuré en lui caressant la joue, avant d'ajouter sans qu'il n'ait pu savoir si elle était sérieuse : et puis il y a le fleuve, une bien bonne chose pour un Poisson !

Devant son neveu, en femme de cœur, Alice masqua son chagrin et sa déconvenue en dépit de la débandade de ses plans. Pour elle, il était clair que si Félix déménageait à Montréal, il s'éloignerait de la petite Prévert, ce qui constituerait un indubitable handicap à une union pour laquelle elle militait sans relâche, et qu'elle croyait favorisée par les astres. Mais il y avait pire. Sur un plan strictement personnel, et sans trop vouloir l'admettre, elle s'était sentie trahie, bafouée, reniée par les arts divinatoires qui n'avaient rien suggéré pour l'aligner, avant tout le monde, sur la piste de l'éloignement. L'impression que son intuition, d'habitude si fiable, l'avait larguée...

Peu importe le nombre de cocktails qu'elle ingurgita, ou qu'ils fussent aux couleurs de l'arc-en-ciel, le sentiment perdura et, en mauvaise joueuse, elle s'entêta à boudier les astres, le ciel, la terre entière et même, feu sa belle-sœur, à qui elle reprochait d'écouler des jours paisibles au cimetière, au lieu d'avoir, comme elle, à supporter la bêtise de ce village d'arrière-ban, coincée entre les indécidables d'un mari anthropophage qui ne rêvait que de manger du prochain, et la morosité de son gobeur d'œufs de fils à déclinaison pas du tout variable, qu'elle devinait plongé dans la névrose d'une valse-hésitation à propos du départ de son cousin.

Effectivement, Civic hésitait entre se réjouir ou s'affliger du départ de Félix, incapable d'en évaluer les retombées sur sa propre vie. Si d'un côté, il n'aurait plus à craindre de perdre sa place dans le cœur volage de sa mère, en contrepartie, il perdrait son souffre-douleur, un défouloir difficile à remplacer.

Et c'était sans parler de l'obsessive et inavouée admiration qu'il sentait naître, à l'endroit de ce cousin à la beauté éclatante, nonobstant sa couleur, assez brave pour affronter seul la grande ville, alors que lui, bien qu'il fût un Papineau, n'aurait jamais ce courage, même s'il en mourait d'envie.

Loin de se douter de l'attention qu'on lui portait, Félix continuait d'arpenter les heures et les jours comme un prisonnier sa cellule, livré à une épreuve d'endurance qui culmina avec l'encan organisé pour se débarrasser des animaux, du roulant de ferme et des vieilleries. Une dispersion des biens matériels des défunts dont les profits serviraient, au dire de son oncle, à rembourser les dépenses encourues depuis l'enterrement.

En homme avisé, Roland Papineau s'était adressé à Hubert Prévert, malgré le glacial entêtement de celui-ci, qui évitait les Papineau depuis l'enterrement. Comme prévu, les deux hommes s'étaient entendus. Hubert, qui n'avait pas l'habitude de laisser filer une bonne affaire, avait accepté sans regimber. Pour Roland, c'était une occasion en or de revivifier ses accointances avec le plus gros éleveur bovin de la région. Il n'oubliait pas non plus, les bénéfices qu'engendreraient un mariage entre son fils et la petite Prévert.

Enfant, Félix avait souvent accompagné Raoul à des encans de fermes, ces événements d'un jour ou deux courus par les gens de la terre, qu'ils soient fermiers de souche ou gentlemen-farmers, maquignons ou revendeurs débarquant le camion vide et les poches pleines pour repartir dans l'état contraire. Un petit monde d'habitues qui traficotaient en se changeant les idées aux dépens de la dispersion d'un troupeau ou du dépouillement d'une maison. L'aventure n'était jamais triste, même si derrière ces enchères à ciel ouvert se cachaient souvent de sombres échecs, des faillites et des drames familiaux.

Entre les plaisanteries et les moqueries qu'on s'échangeait dans des éclats de rire, et la bière vendue sous le comptoir de la cantine mobile, s'installait dès le début de la matinée une ambiance de foire, submergée par l'odeur grasse des frites, des hot-dogs, des hamburgers et de la poutine, laquelle, au dire des experts, était meilleure que celle du *Grand Express*.

Sinon, pendant l'encan, pour se déridier, l'assistance pouvait compter sur les blagues égrillardes de l'encanteur, qui connaissait les manies et les vices de tout le monde, sur les bravades rancunières des revendeurs qui s'étrillaient joyeusement à propos d'inoubliables coups fourrés, sur la compétition bon enfant entre voisins pour l'achat d'un outil, d'un meuble ou d'un souvenir, ou encore, sur les surenchères inconsidérées des novices dont on riait sous cape lorsque le grand Hubert les encourageait à faire grimper de façon exorbitante le prix d'objets aussi dérisoires qu'un bidon de lait troué ou une égoïne rouillée.

Cette vision plutôt sympathique des encans s'écrabouilla sous la charge de l'impitoyable réalité, le matin où l'orphelin vit débarquer le clan des Dalton entassés dans un camion, avec écrit dessus en grosses lettres jaunes « Les Encans Hubert Prévert ».

Fort heureusement, l'oncle suivait dans son paquebot. Félix n'eut donc pas à se mêler au processus de l'installation et ce fut de derrière les rideaux de sa chambre qu'il assista amèrement au montage du chapiteau.

Sur le coup de neuf heures, Hubert Prévert se pointa en compagnie de sa femme convertie en secrétaire-comptable de la lucrative entreprise. La belle Isabelle s'avérait d'une remarquable efficacité pour ne rien échapper des transactions, et noter sur des fiches individuelles les achats des clients qu'elle connaissait tous par leur prénom.

Quand la cantine mobile arriva, il y avait déjà pas mal de monde, et Civic, chargé du stationnement, ne savait plus où donner du sifflet qui résonnait à travers la confusion qu'entretenait Félix, avachi sur son lit, le front luisant, en proie à ce qui ressemblait à une fièvre de grand malade.

Apparence mensongère qui dissimulait, sous les sueurs qui accablaient son visage, une forme de béatitude. Loin de souffrir, il se prélassait derrière le masque d'une douloureuse hébétude, dans la sérénité des paradis chimiques, la tête aussi fondante que du sucre à la crème.

Par deux fois, son oncle était venu le relancer pour qu'il se prépare, la tradition exigeant qu'on présente le propriétaire au début de l'encan. Parti se laver, Félix était ressorti de la salle de bain un flacon de pilules à la main : des Xanax, une prescription contre les angoisses du voyage, que Maminette avait eu la distraction d'oublier avant de partir pour l'Europe.

Il en avait pris deux et puis encore deux, pour finir par ne plus répondre qu'à l'essentiel vital, et encore...

Après quelques tentatives infructueuses pour le remettre sur pied, Roland estima avoir besoin d'aide pour le transformer en quelque chose de présentable. Son premier réflexe fut de téléphoner à sa femme, qui refusa. Malgré tout l'amour qu'Alice portait à Félix, elle n'était pas prête à sortir de chez elle avec une boussole du Feng Shui illisible et des dimensions néfastes dans le carré magique.

Au risque de s'attirer les foudres du beau-père, Roland se tourna vers Geneviève qui se fit prier, le temps d'être appréciée à une plus juste valeur que la dernière fois.

Satisfaite d'une négociation qui ne tourna pas autour du pot, elle accrocha un «*retour dans quinze minutes*» à la porte du restaurant, emprunta le VTT d'un voisin et vola au secours de son amant.

Les nerfs au calme sous une bonne rasade de gin, la vieille fille rejoignit la ferme des Légaré en passant par les bois. Puis elle stationna l'engin derrière la grange sans attirer l'attention de Civic, pourtant sur le qui-vive.

Pour demeurer incognito, comme l'avait exigé M. le maire, elle s'affubla d'une combinaison de pluie empruntée au coffre du quatre roues et approcha de la maison en saluant de biais quelques villageois impossibles à éviter. Après quoi, elle se faufila dans la cave par un soupirail.

Pour digérer son exploit, elle acheva la flasque de gin, trempée de sueur sous l'imper, et mouillée plus encore dans son intimité par cette aventure digne d'un film de Bollywood. Un genre de comédie musicale qu'elle venait de découvrir récemment, avec la différence, toutefois, qu'elle se taperait le prince Roland avant la fin du film, puisqu'il le lui avait promis au téléphone. Un dénouement trop osé pour le prude cinéma indien.

Le regard de rat mort que Félix posa sur elle la rassura quant au risque d'être rattrapée par leur ridicule mésaventure. Soumise au dégoût d'avoir craqué pour cette larve, elle géra l'état de déchéance dans lequel le jeune homme marinait avec l'efficacité d'une infirmière du Troisième Reich.

Après une douche glacée et quelques paires de gifles, Félix posa enfin les yeux sur du concret. Un café fort et une acupuncture sauvage de doigts pincés et d'ongles chevillés dans la chair complétèrent le traitement. Quand il put se tenir assis tout seul, Geneviève le rasa, et ils ne furent pas trop de deux pour l'habiller.

Son neveu désormais présentable, Roland entraîna l'infirmière sous l'escalier, en l'embrassant à pleine langue pour lui arracher la promesse de retenir la sienne. Geneviève jura, supplia et en redemanda sur les genoux, avant de disparaître comme elle était apparue, la bouche crémeuse, le ventre en feu et les jambes molles.

Une fois seul, Roland réajusta son pantalon, avant de rejoindre son neveu qu'il encouragea à sortir de la maison à l'aide d'une solide tape dans le dos.

En franchissant la porte, Félix passa d'un monde dans un autre, tant il avait l'impression de s'enfoncer dans un aquarium. *Vingt Mille Lieues sous les mers*.

La rumeur sourde de la foule qui s'écarta pour le laisser passer filtra au travers du scaphandre qui lui servait de tête. Une faune bigarrée, frétilante, grouillante et déplaisante qui se pressa devant le hublot embué de sa perception comateuse saturée aux médicaments. Au passage, il reconnut quelques murènes, dont Odette-la-racoleuse et deux ou trois requins au milieu desquels s'agitait Éloi, l'aîné des Dalton, une bière à la main et l'autre porteuse de menaces.

Poussé par son oncle qui le bourrait de coups dans le dos, il traversa ainsi quelques océans et plusieurs tempêtes, bringuebalé par la hantise de tomber sur Marie-Ange dont l'apparition aurait suffi à lui couper l'oxygène sous le nez. Par chance, ils franchirent la cour sans la croiser et rejoignirent Hubert Prévert qui les attendait, le regard de glace, sous le chapiteau que Félix prit pour une grotte sous-marine.

À côté de lui se tenait sa femme Isabelle, d'une beauté d'anémone de mer. Elle lui envoya la main avec un sourire apaisant, qu'il perçut comme une bouée sur le chemin de la remontée. Quelque peu rassuré, il ferma les yeux, le temps de renouer au mieux, avec lui-même. Un vertige s'installa soudainement, mais son oncle le rattrapa juste à temps pour lui éviter de chuter.

Le temps de se retrouver assis, la voix d'Hubert s'emballa au micro et l'encan débuta dans un brouhaha familial.

Enveloppé dans la vacuité des barbituriques, soulé par le ronronnement des enchères, Félix dérivait avec les premières transactions vite bâclées et sombra dans un bien-être précaire autour duquel il se lova jusqu'à ce que, parmi les bulles de conversations qui mourraient autour de lui, perla le chant d'une sirène.

Aiguillonné par la mélodieuse rengaine, il finit par émerger de la somnolence et s'étirer le cou. Il n'eut

pas à chercher longtemps la source de son trouble : Marie-Ange rayonnait au centre de l'arène, aussi charmante que sa voix.

À l'occasion, la jeune fille servait de pointeuse à son père, un rôle où elle se démenait si bien qu'elle réussissait à faire grimper les enchères à des prix exorbitants, débauchant les plus modérés à l'aide d'un sourire ou d'un déhanchement.

Il fallait la voir diriger l'attention de l'encanteur vers un acheteur potentiel à l'aide d'un « hop hop ! » ou d'un « hola ! » bien sonore, pointant d'un doigt gracieux parmi la foule opaque qui débordait du chapiteau, ceux qui désiraient renchérir.

Un spectacle qui déclenchait des jalousies quand les maris s'emportaient un peu trop loin dans les enchères, achetant au prix du neuf, des objets défraîchis dont ils n'avaient nul besoin, juste pour le plaisir de voir Marie-Ange poser les yeux sur eux avec une importance qu'ils n'auraient jamais eue autrement.

Malgré le danger encouru à observer la belle valseuse aux gestes tentaculaires qui irradiait le chapiteau de son innocente sensualité, Félix s'émerveilla. Il savait qu'à trop se frotter à son charme de méduse, il risquait d'atroces brûlures à l'amour propre et peut-être, l'asphyxie ; mais il s'en foutait.

L'idée qu'elle se démenait pour lui, pour ce qui lui appartenait, l'émouvait et plutôt que de détourner son regard et de se boucher les oreilles, il se laissa entraîner dans les abysses par sa voix. Oubliant leur récent affrontement, il se leva pour l'applaudir en affichant un sourire aussi large que le hublot qui lui servait de tête.

Roland le rassit brutalement, mais il était trop tard. Croyant à la provocation, Marie-Ange fonça sur lui, transformée en monstre marin.

— En plus d'être débile, t'es rien qu'un sans-cœur, un vrai !

Une implosion du cœur qu'elle murmura à l'oreille de Félix en le regardant droit dans les yeux, le visage balafre d'une grimace de dégoût.

— Je plains ceux qui t'aiment ! ajouta-t-elle en pointant du doigt derrière elle, avant de l'ignorer pour de bon.

Félix comprit où elle voulait en venir lorsqu'il aperçut Delphine, qu'on poussait dans l'arène. Delphine, que Marie-Ange attrapa par la bride. Delphine, qu'on s'apprêtait à vendre aux enchères !

Félix se sentit exploser. Hiroshima à la minute maudite. De honte, il se claquemura en lui-même, ses oreilles bourdonnèrent, sa vue se troubla. Plongeur en perdition, il succomba au mal des profondeurs.

Dans un brouillard, il entendit son oncle hurler au-dessus de lui :

— Tassez-vous, tassez-vous ! Vous voyez pas qu'il manque d'air !

Dans un sursaut de lucidité, Félix ramassa ce qui lui restait de vie et s'enfuit à quatre pattes. Hystérique, menaçant, pitoyable, il bousculait tout le monde, avec, au fond des oreilles et entre les dents, la chanson des Colocs :

Pardonne-moé, pardonne-moé

J'ai pas voulu, j'ai pas voulu

Pas voulu t'abandonner dans le moment le plus rough

Je suis le lâche des lâches pas le tough des tough.

En s'engageant sur le tablier du pont Champlain, la resplendissante *Lincoln* dodelina de la suspension, balourde et discordante au milieu du trafic alerte et compact de l'heure de pointe. Roland conduisait penché sur le volant, les yeux distendus et les idées éparpillées. À ses côtés, Félix était écrasé sur la banquette. Les deux habillés pour les grands jours, repassés et pomponnés, aussi reluisants sous le soleil de ce matin glacial que la voiture astiquée la veille par Civic.

Roland retira brièvement une main du volant, le temps de secouer son neveu qu'il croyait assoupi. Mais ce dernier ne dormait pas. Comment l'aurait-il pu ? La journée comptait parmi les plus marquantes de sa nouvelle vie, après, dans l'ordre, l'enterrement et l'encan. Du reste, sous son parka, il portait les mêmes vêtements qu'aux funérailles, y compris la chemise de Raoul dans laquelle il flottait démesurément, du fait qu'il avait maigri.

Si Félix avait fermé les yeux en apercevant au loin la structure métallique du pont, c'était pour mieux les rouvrir au sommet, avec l'envie que Montréal lui apparaisse d'un coup, dans son intégralité. Il voulait que son regard se perde dans la carte postale de la montagne et du bouquet de gratte-ciel massés au pied du Saint-Laurent, ce fleuve des livres d'histoire où circulaient des bateaux venus du monde entier et qu'il traversait maintenant, avec le sentiment de franchir une nouvelle frontière de son existence.

En sentant la voiture amorcer la descente du tablier, il souleva les paupières et se redressa pour admirer ce Montréal dont il ferait bientôt partie. Lui, Félix Légaré, fourmi d'une fourmilière qui s'étendait à perte de vue et vers laquelle il roulait comme des dizaines et des centaines d'autres, sur trois colonnes, sans intimité, les yeux rivés à la nouvelle journée qui débutait. Un Montréal aux milliers d'appartements, avec chacun ses amours, ses ennuis et ses drames et qui sait, peut-être, dans l'un d'eux, la mère et le père à qui il devait d'avoir bientôt vingt ans.

Félix ne fut pas surpris par l'incoercible émotion qui le gagna lorsqu'il imagina la scène des retrouvailles. Par contre, il ne s'attendait pas au sentiment de fierté ressenti à l'idée de se retrouver pour la première fois au bon endroit au bon moment.

Ragaillardi, il jeta un coup d'œil à son oncle tendu au volant, qui fredonnait pourtant un air country... toujours le même.

Surveillant son neveu du coin de l'œil, Roland prit le temps de lui faire part de sa satisfaction d'un large sourire. Depuis la disparition de sa sœur et du beau-frère, tout avait fonctionné comme il l'espérait, ou presque. Quelques dérapages, quelques détours sur le chemin de ses ambitions, dont les quatre cents acres de terre qu'il n'avait pas encore réussi à arracher à ce branle-dans-le-manche de Félix ; mais rien d'incontrôlable, rien de vraiment inquiétant.

Tout bien considéré, il se serait méfié de la facilité. En homme d'expérience, il appréciait les quelques imprévus placés sur son chemin, qu'il considérait comme des panneaux avertisseurs visant à l'empêcher de s'assoupir sur la voie du destin qu'il s'organisait avec une malice de proxénète. D'ailleurs, il avait le pressentiment que ce contretemps finirait par pirouetter à son avantage. Le neveu avait tout le potentiel pour se ruiner en ville et il était bien décidé à l'aider en lui indiquant des raccourcis. Après une trentaine d'années d'étude de marché dans les bars à *poupounes*, les motels et les *tourist rooms* de la métropole, il aurait mérité d'être nommé docteur honoris causa du baise-en-ville. Alors les bonnes adresses, il les connaissait aussi bien que la sienne. Félix n'aurait que l'embarras du choix pour dilapider son héritage.

En dépit des aléas de la circulation qui ne donnait aucun signe d'essoufflement, Roland souleva une fesse pour en lâcher un vrai de vrai. Du concentré de satisfaction de fabrication régionale qui ramena Félix au bout de son nez et à son oncle qui, stimulé par ce relâchement précurseur de bon temps, repassa mentalement l'horaire des vingt-quatre prochaines heures.

Après le traditionnel *smoked meat* sur la rue Sainte-Catherine, il emmènerait son neveu digérer à *La Pitoune du sexe*. Un agréable préambule à une journée bien remplie qui, pour le jeune, se terminerait dans son nouvel appartement, et pour lui, dans une suite du *Splendid Motel*, en bonne compagnie. Le tout aux frais du défunt beau-frère. Après tout, pour s'être occupé aussi consciencieusement de son fils adoptif depuis qu'il n'était plus en mesure de le faire lui-même, Raoul lui devait bien ça.

Roland bifurqua vers le centre-ville en couinant de satisfaction. Dans sa tête défilait pour une énième fois le plan fort simple qu'il avait élaboré pour parvenir à son but : aplatis au plus vite la galette de l'héritage pour asseoir Félix sur des dettes.

Il avait la certitude qu'avec un *shylock* aux fesses et une batte de baseball à deux doigts des rotules, son neveu le supplierait de l'aider. Rendu là, non seulement il obtiendrait la terre à un prix défiant la raison, mais par-dessus le marché, il passerait pour le héros de l'histoire qu'il ferait répandre dans tout le village avec la complicité de sa Sexy à grande langue. Roland Papineau, encore une fois vainqueur, et ce, sur toute la ligne !

Le notaire étant prêt depuis le lendemain de l'enterrement, il ne manquait que la signature de l'héritier. Simple formalité qui transitait hélas par le gaspillage des économies de Raoul et Madeleine. Roland en était désolé pour eux, mais avec un empoté comme Félix, si peu doué pour les travaux de la ferme, c'était le prix à payer pour que cette terre si parfaitement exposée au soleil et à la vue ne retourne à l'état sauvage. Le travail acharné de défrichage du premier Légaré débarqué dans la paroisse ne serait pas vain. Sur ce point, Roland avait la bonne fortune de croire qu'en sauvant la ferme de l'abandon, il obtiendrait une reconnaissance éternelle de l'aïeul, ce qui le mettrait à l'abri d'éventuelles représailles des récents défunts, admettant que de là-haut, ils en fussent capables.

Loin d'imaginer ce qui trottait dans la tête de son oncle, Félix s'imbibait par tous les sens de ce Montréal dans lequel il s'infiltrait par le tunnel Ville-Marie. En retrouvant à sa sortie, la lumière aveuglante du soleil placardée sur les édifices de la rue Viger, il avait l'impression d'émerger d'un ventre. C'était dire à quel point il tournait en rond sur son obsession de maternité.

—La rue des quêteux pis des dopés ! s'exclama Roland avec une grimace qui en disait long sur son intolérance.

Pour quelqu'un qui n'avait jamais mis les pieds à Montréal, le choc était grand et Félix n'avait pas assez d'yeux pour contempler tout ce que cette ville grouillante déroulait sur son passage. Il assimilait en vrac ce que lui racontait son oncle trop bavard, ayant préféré s'abandonner à la cohue matinale sans avoir à subir un verbiage qui le ramenait invariablement à son point de départ.

Roland s'égara dans le Quartier latin en cherchant son fameux restaurant à *smoked meat*. Dire qu'il s'était vanté de connaître Montréal mieux que Bonneville...

Pour ne pas perdre la face, il se retrancha derrière la subite envie de montrer à Félix où se trouvait l'université qu'il fréquenterait dès la prochaine session. Une partie du campus était construite sur le site d'une ancienne église et pour le rappeler, les architectes avaient conservé les portes et le parvis. D'avoir à franchir chaque jour l'entrée d'un lieu saint ramena Félix à Maminette, et à son sourire d'entre deux planches, comme si de là où elle était, elle continuait d'imposer sa vertu.

L'omniprésence de la défunte s'estompa devant le Carré Saint-Louis, que l'oncle pointa en manœuvrant brusquement pour éviter un autobus qui ne donnait pas sa place, même à un Papineau. De songer qu'Émile Nelligan avait flâné sous ces arbres, peut-être en imaginant son vaisseau d'or, éleva Félix à la hauteur des cimes où il flotta avec la légèreté qu'offraient les cocktails de sa tante.

Transcendé, il s'adjudgea suffisamment de ressemblance avec le «poète maudit» qui aurait perdu la raison à peu près à son âge, pour prétendre lui succéder et s'investir dans la perpétuation d'une œuvre qu'il avait lue, relue, récitée et rêvée en cachette dès l'âge de raison, avec le même engouement que celles de Rimbaud et Baudelaire.

Surtout celle de Baudelaire, à cause de Jeanne, cette mulâtresse que le poète érigea dans son œuvre et dans sa vie en Vénus noire. Une incarnation exotique et sensuelle de la femme, qu'à l'adolescence Félix avait appris à chérir au creux de son lit et qui occupait encore à l'occasion, le ciel et la terre de ses nuits blanches.

Roland fit passer son neveu du rêve à la réalité et des souvenirs au plancher des vaches sitôt les *smoked meat* à l'ancienne de chez *Dunn's* avalés.

En moins de temps qu'il en faut pour caler une bière, l'orphelin se retrouva en face d'une vénus noire exclusivement pour lui, à condition de lui mettre un dix piastres dans le juke-box. Une Antillaise que Roland avait payée en surplus sous la table pour qu'elle fasse des prodiges dessus.

Avec son sexe épilé à deux doigts des yeux et la possibilité de lui sentir la raie du cul une narine à la fois, la poésie n'avait qu'à bien se tenir, et Félix aussi. À *La Pitoune du sexe*, les filles ne versaient pas dans le romantisme facilement et si l'idée d'être sentimental sautait à l'esprit d'un client, mieux valait passer son tour.

N'en déplaise aux prétentions de son oncle, Félix ne vit rien de jouissif à être enfermé dans une boîte, avec une déesse consentante à faire des choses qu'il ne pouvait même pas imaginer. Seul comptait qu'elle fut de la même couleur de peau que lui. Un hasard qui lui tombait dessus pour une première fois. Il décida donc d'en faire sa sœur de sang et lui offrit tout ce qu'il avait dans les poches pour qu'elle s'habille et le suive.

L'Antillaise de service couvait ce matin-là, une humeur massacrant, à cause d'un mari qui s'égarait chaque fois qu'une fille lui montrait patte blanche et touffe blonde. De plus, elle était catholique pratiquante et danseuse d'expérience, ce qui revenait à dire qu'elle fuyait l'insolite et se méfiait des jeunes clients toujours trop exigeants, souvent imprévisibles et parfois violents.

Cela dit, elle empocha sans broncher tout l'argent que Félix voulut bien lui tendre, remonta son slip, se signa par trois fois en marmonnant une prière et vira des talons aiguilles, à la recherche d'un client plus docile.

Cette femme de tête avait vu juste à propos des ennuis que pouvait lui causer le jeune homme. N'ayant pas l'habitude de boire le matin et encore moins du cognac en *chaser*, Félix se retrouva l'esprit bandé sur une idée fixe : il s'était déniché une sœur et il allait la protéger !

D'un bond, il fut debout devant elle et, la main accrochée à la dentelle du slip pour la retenir, lui souffla à l'oreille.

—Aie confiance, petite sœur, et suis-moi. Tu vas voir que je ne suis pas un sans cœur !

—Tu perds ton temps, le jeune ! répliqua la danseuse en multipliant les signes de croix et en fronçant ses sourcils dessinés au crayon rose.

Félix insista, un œil au plafond et l'autre qui ne voulait rien dire.

—J'ai des relations, là-haut... On va t'aider à changer de vie !

Trop croyante pour entendre pareil blasphème, la danseuse projeta sa figure en avant afin de lui flanquer sous les yeux un gros plan des rides et des cernes atténués par le maquillage.

—Basta, fils, sacrilège ! J'ai l'âge d'être ta mère !

Elle venait de jeter de l'huile sur le feu qui dévorait Félix d'une passion familiale alimentée au cognac.

Si la réaction qui s'ensuivit s'était contenue à hauteur de pantalons, la danseuse aurait su comment réagir. Mais Félix n'exprimait rien de menaçant sous la ceinture ; c'était du cœur qu'il débordait dangereusement. Un embarras que nul, à *La Pitoune du sexe*, n'était équipé pour soulager. D'où le désarroi de la danseuse quand son jeune client tomba à genoux en bredouillant une supplique où le mot *maman* revenait trop souvent.

— Il faut que ça tombe sur moi ! soupira-t-elle, en le prenant par un bras pour l'aider à se relever tandis qu'il la regardait avec un débordement de sollicitude.

Félix semblait faire si pitié qu'elle finit par l'enlacer.

C'est ainsi qu'il se retrouva la tête blottie entre ses seins. L'image était trop forte pour la combattre. Il s'aboucha au mamelon d'ébène et le tэта goulûment. Comme la danseuse allaitait encore son dernier rejeton, le lait se mit à gicler.

Après *Dunn's*, la bière et le cognac, il n'y avait pas de place, chez Félix, pour un liquide aussi riche. Il recracha donc le trop-plein sur les pieds de la pauvre femme, qui hurla de dégoût et d'effroi en voyant l'état de ses chaussures presque neuves. Elle s'en tirait pourtant à bon compte, Félix ayant déjà démontré, peu de temps auparavant, qu'il savait gerber mieux qu'un geyser. Aussi, aurait-elle pu se retrouver transformée en toile de Jackson Pollock.

C'est là qu'intervint le *bouncer*. Il fit son boulot et Félix vola sans escale jusqu'à la ruelle, où il atterrit dans une posture à faire perdre le sourire à Maminette.

Roland occupait le box voisin avec une Orientale du quartier Hochelaga surnommée L'Express Sud, pour s'offrir une spécialité qu'il expérimentait avec succès.

En entendant des cris et en voyant la tête du *bouncer* apparaître, il comprit que son neveu avait des problèmes, sauf qu'il se trouvait en jouissive posture, la danseuse à cheval sur lui, lancée sur ses cuisses comme une locomotive à vapeur, dans un va-et-vient de la croupe qui le conduisit à l'extase suprême sans dégât apparent, à l'instant précis où Félix décollait dans les bras du *bouncer*.

Rendu à quai, L'Express débarquée, son souffle retrouvé, Roland se précipita au secours du neveu qui gisait dehors, empalé dans la haie du voisin.

Par chance ce matin-là, au contraire de la danseuse, le fier-à-bras n'avait pas l'humeur massacrante. Félix n'avait donc pas goûté à la dérouillée qui accompagnait normalement une sortie par l'entrée des artistes. Comme son oncle, il ne souffrait d'aucun dégât apparent. Aussi, finirent-ils par en rire, après que Roland eut calmé le portier et l'Antillaise à l'aide d'un billet brun qu'ils devraient se partager.

La suite de cette journée mémorable se joua sur le mode «Félix aux pays des Merveilles», dans une introduction à un monde se situant aux antipodes du sien, à la remorque de son oncle qui avait organisé leur emploi du temps avec la célérité d'un guide touristique payé au forfait.

D'abord, ils visitèrent l'appartement que Roland lui avait loué. Un meublé qui plafonnait au vingt-troisième étage du *Bellevue*, un luxueux complexe immobilier. La vue exceptionnelle sur le parc du Mont-Royal et les gratte-ciel du centre-ville ne reflétait que la pointe d'une foule de commodités proposées par le complexe et «son équipe de plus d'une centaine de personnes au service de la clientèle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par année», tel que mentionné dans le dépliant remis à Félix.

Des avantages considérables, selon Roland, auxquels s'ajoutaient les extraordinaires ressources d'un réseau piétonnier souterrain sur plusieurs niveaux, avec des centaines de magasins, des cinémas, des salles de spectacle et tout et tout... reliés par le métro. Une ville sous la ville qui aurait ravi Dracula, étant donné la possibilité qu'elle offrait, de passer l'éternité sans voir le soleil. Une curiosité si réputée qu'en hiver des touristes débarquaient en pyjama et en pantoufles, avec l'objectif précis de circuler pendant des jours et des semaines d'un bout à l'autre de la ville, alors que le thermomètre indiquait -30° Celsius.

Sceptique, Félix n'exprima que de la gratitude, par crainte de blesser son oncle. Mais les yeux accrochés aux arbres du Mont-Royal qui lui en rappelaient d'autres, il se demanda combien de temps il parviendrait à tenir dans la peau de Dracula ou d'un touriste en pyjama...

Après avoir ouvert un compte à la Caisse populaire du Quartier latin, Roland s'égara à nouveau dans la ville, pour satisfaire un caprice de son neveu qui s'était juré de faire plaisir à Maminette en rendant visite au Frère André, un petit homme au grand cœur ratatiné, exposé sous scellé derrière une grille en fer forgé suite à un odieux vol commis dans les années soixante-dix. Heureusement, la relique fut retrouvée intacte deux ans plus tard, dans le sous-sol d'une maison. Une belle histoire que Maminette se plaisait à raconter chaque fois qu'elle obtenait une faveur de ce saint homme.

Combien de fois Félix l'avait-il entendu dire : «Un jour, mon petit, tu vas prendre ton bâton de pèlerin et tu vas venir avec moi à l'Oratoire. Ensuite, on va grimper sur le toit de Montréal à genoux ; on lui doit bien ça, au p'tit frère.»

Roland tourna et vira autour du chemin de la côte Sainte-Catherine et de la côte Saint-Luc assez longtemps pour que ses connaissances religieuses passent toutes par son aboyeur à blasphèmes. Un coin de rue de plus et il manquait de vocabulaire.

La litanie de jurements et de sacres qu'il proféra en cherchant le chemin de l'Oratoire aurait été suffisante pour qu'on leur interdise l'accès du lieu saint ou que la statue de Saint-Joseph, à l'entrée, leur tourne le dos. Ce qui se serait avéré un miracle.

Un de plus dans ce sanctuaire qui les collectionnait avec un souci de rentabilité qui déplut immédiatement à Félix. Mais ni le Frère André ni Saint-Joseph ne se manifestèrent. Il fut donc libre d'entreprendre le pèlerinage dédié à Maminette.

Un circuit qu'il effectua sans enthousiasme et sans son oncle, qui l'attendit à la brasserie la plus proche, sous prétexte qu'il boitait trop pour monter jusqu'à la basilique et faire le Chemin de la Croix grandeur nature.

Félix tourna la page de l'Oratoire et du saint Frère André, comme il tournerait celle du Centre Bell et de «la sainte flanelle», dénomination employée par son oncle pour désigner les Canadiens de Montréal et qui trahissait la dévotion des Québécois pour leur *sacrée sainte équipe de hockey*. L'Oratoire et le Centre Bell, deux temples avec leurs dieux et leurs idoles qu'une foule en mal d'exister vénérât ou haïssait, selon les réussites, les échecs ou le score de la partie.

En fervent adorateur des Canadiens, Roland n'aurait jamais visité Montréal sans assister à un match de hockey. C'était aussi prévisible que le *smoked meat* chez *Dunn's*, *La Pitoune du sexe* et le *Splendid Motel*. Toujours aux frais des défunts, il avait réservé des places dans la meilleure section, autour de la patinoire.

Félix, qui n'avait pas la fibre sportive tricotée serrée, ne trouva rien de grisant au privilège de voir cracher les joueurs en gros plan et d'entendre le sang gicler quand ils laissaient tomber les gants. Quant aux

vendeurs qui proposaient un tas de souvenirs inutiles avec le même zèle outrancier que ceux de l'Oratoire, il les associa aux vendeurs du Temple, du temps des pharisiens.

Décidément, plus les siècles s'écoulaient, plus c'était du pareil au même ! S'être pris pour Jésus ou pour le tueur Marc Lépine, il ne se serait pas gêné pour faire un grand ménage. Mais il n'avait pas le ressort qui transforme une révolte intérieure en champ de bataille. Même en colère, même assujetti à la pire injustice, il demeurerait un homme de paix. C'était inscrit en lui.

La preuve de ce pacifisme absolu se révéla à la sortie du Centre Bell, lorsque l'échine courbée sur l'indignation, il acheta comme son oncle, et à la grande insistance de ce dernier, une pierre officielle de la Place du Centenaire. Une méprisable acquisition qui tomba au fond de lui comme un pavé dans la mare, déclenchant son exaspération, mais sans troubler la surface de ses bonnes manières.

Aussi stoïque que le buste du Frère André face au défilé de ses admirateurs, Félix écouta le vendeur pérorer autour de cette chance unique de passer à l'histoire grâce à une brique des plus réglementaires qu'on ajouterait à des milliers d'autres pour ériger cette fameuse place à la gloire des Canadiens.

Une brique de quatre pouces par huit avec, gravé dessus, le logo de l'équipe et un message personnalisé qui certifierait pour la postérité son adoration de «la sainte flanelle». En supplément lui serait livrée une copie conforme à afficher fièrement à la maison, avec plaque commémorative et certificat de reconnaissance attestant cet achat à un prix que Félix jugea scandaleux.

Avec cette pierre sur l'estomac déjà malmené, le reste de la soirée tomba dans le vide et le dépucelage prévu par son oncle n'eut pas lieu, n'en déplaise au bouquet de filles fluo qui s'ébouriffèrent autour d'eux.

Elles s'étiolèrent entre les néons des nombreux bars qu'en titubant, ils visitèrent avec un zèle de fêtards, et les promenades en taxi que Félix apprécia pour la couleur des chauffeurs et leur façon de l'appeler «frère», trop à côté de lui-même pour les relancer par des marques d'affection, comme il l'avait si bien fait avec la danseuse de *La Pitoune du sexe*.

Et quand aux petites heures, il s'accrocha à la paroi de l'ascenseur pour débouler sous son toit en tuiles d'isolation acoustique, ses frères noirs, comme les filles multicolores, disparurent de sa mémoire, en même temps que l'oncle dans son taxi.

Toutes à l'exception d'une : Emmanuela, la pétulante Emmanuela ! Une rousse aux faux cils doublement racoleurs et à la poitrine exponentielle que son oncle avait pelotée sans fausse pudeur jusqu'au dernier *last call* du *Bâton Rouge*, et dans le taxi qui avait ramené Félix chez lui, avant de poursuivre sa route vers le *Splendid Motel*, pour y laisser l'oncle tripoteur et la fille répandue sur lui avec des gloussements de poule de luxe.

Comment aurait-il pu oublier cette fille qui, aux toilettes de leur dernière escale, avait pissé dans l'urinoir à côté du sien, aussi debout que lui, avec des éclaboussures d'étalon et des roucoulades de baryton pour qu'il promette de ne rien dire à son oncle.

Cette nuit-là, en dépit de la fatigue de la journée et des abus de la soirée, il ne dort pas. Du balcon de son nouveau royaume, la tête dans la brume, au chaud sous sa couverture d'enfance, il contempla Montréal de la même manière que la veille, de sous son arbre fétiche, il avait contemplé une dernière fois son village d'adoption.

Pour lui tenir compagnie, l'éternel Nelligan rappelé à son souvenir par ce poème chuchoté en observant le brouillard glacial du petit matin se lever sur la ville :

Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir

Comme après de longs ans d'absence,

Que de s'en revenir

Par le chemin du souvenir

Fleuri de lys d'innocence,

Au jardin de l'Enfance...

L'oncle se pointa de très bonne heure pour récupérer sa voiture abandonnée dans le stationnement souterrain du *Bellevue* après la partie de hockey.

Il était visiblement de mauvaise humeur.

– Ouais... ben si t'as plus besoin de moi, *chopper*, je sacre mon camp !

Il avait la bouche en tremblement de terre, la figure violacée et le regard biaisé. Félix eut envie d'exprimer de la sollicitude ou de la complicité, mais rien de convenable n'émergea à la surface de son esprit volatil. Il se contenta donc d'acquiescer d'un hochement de tête.

Roland le prit dans ses bras, le temps de lui souhaiter bonne chance, et s'enfonça dans l'ascenseur.

Du balcon, Félix regarda la *Lincoln* disparaître au bout de l'avenue. L'oncle effacé dans la grisaille du temps maussade, il ne resta que la pluie glaciale à contempler et des poèmes à inventer. Il sortit sa trompette mais n'osa pas en jouer par crainte de déranger. Alors il fit semblant.

Le temps s'assombrit tant, qu'il n'eut bientôt plus rien à voir. La faim le ramenant à la réalité, il rangea sa trompette, ferma le bec au poète et découvrit un frigo aussi vide que son ventre. Mais il n'était pas aussi dépourvu que le corbeau de la fable ; il savait que tous les fromages de la terre se terraient sous ses pieds et qu'il n'avait qu'à prendre l'ascenseur pour les cueillir.

Avec l'authentique palette de billets bruns que lui avait refilets son oncle en échange d'une signature au bas d'un bout de papier et les cartes qu'on lui avait remises à la Caisse populaire, il détenait la clé de la ville, qui mangea très vite dans sa main, à condition qu'il tende la sienne, avec, au bout des doigts, du fric ou du plastique.

Refusé à l'université, il s'enferma dans les bars à la mode et Montréal le mena au train platine d'un *jet-setter* de métro. Il se plut à *surfer* sur un conte de fée éthylique et chimique, réalisant ses caprices avant de les avoir imaginés en compagnie d'une foule d'amis instantanés, une bande de désopilants profiteurs alléchés par l'inépuisable générosité de ce prince de la nuit doté de surcroît, d'assez de notoriété pour leur éviter de faire la queue à la porte des endroits branchés.

Toujours partant pour faire la fête, toujours le premier pour régaler et le dernier à aller se coucher, Félix promenait son insolente beauté d'un bout à l'autre de la ville avec la maestria impertinente d'une diva. Un comportement je-m'en-foutiste et espiègle qui lui valut bientôt le prénom de Sassy. Un sobriquet qu'il adopta, au même titre que le rôle de bambocheur endossé avec une facilité surprenante, compte tenu des vertus de son éducation.

En effet, qui aurait pu prédire, à part le diable ou Roland Papineau, du pareil au même auraient affirmé les méchantes langues, que le jeune homme élevé par deux parents aussi catholiques et attentionnés que Raoul et Madeleine Légaré, se serait pris au jeu d'un Dracula en pyjama ?

À ce rythme cadencé d'extravagances où le jour empruntait sa part de fantaisie à la nuit, le système connut assez rapidement des ratés. Félix téléphona donc à son oncle qui rétablit d'un coup de baguette Internet le flot interrompu de tous les plaisirs *undergrounds* qu'offrait le centre-ville de Montréal.

Après avoir remercié son sauveur d'une signature électronique, il poursuivit sa vie de nuits cousues de lignes blanches ; des petits sachets qu'il achetait à des prix fort peu raisonnables à un *pusher* de la station de métro Berri que les habitués appelaient Pax Pope, un sobriquet attribué en raison de ses qualités de racoleur et de prêcheur *Peace & Love*.

Outre sa disponibilité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, cet homme au passé énigmatique avait l'attrait de fréquenter le Carré Saint-Louis, ce petit parc pour ainsi dire magique dans cette ville miroitante de surprises.

Conquis, Félix ne prêta à Pax que de bonnes intentions et bourra ses poches d'argent. Des poches qui semblaient avoir des trous immenses à en juger la rapidité avec laquelle, sitôt pleines, elles se vidaient. Mais Félix s'en foutait comme il se foutait de tout.

Pour qui le fréquentait, il semblait d'une frivolité sans limites, aussi insaisissable qu'une *rock star*, bien que derrière les apparences et sous les bulles de champagne, il n'avait rien de léger sur la conscience. Loin de célébrer l'insouciance, il enterrait une douleur. Sa douleur. Un mal immense qui se répandait en lui comme le sida, et qui pesait durement sur son existence.

Désormais, Félix ne vivait que pour retrouver ses parents biologiques. Et dès son arrivée, à peine ses bagages défaits, il avait étreint le métro jusqu'à la station Longueuil et s'était précipité dans les bureaux du *Mouvement Retrouvailles* pour les supplier d'accélérer le processus d'investigation. En contact avec eux via le Net depuis son infructueuse conversation avec sa tante, il entretenait le sentiment qu'on ne fournissait pas assez d'efforts pour l'aider.

D'autres organismes eurent droit à sa visite. De *Montreal Angels Adoptee's* aux *Retrouvailles chez Florelou*, tous virent l'orphelin débarquer, porteur d'une rage intérieure impossible à réprimer.

Son cas n'étant pas des plus compliqués, il obtint relativement vite des résultats. Si rapidement qu'il succomba à l'angoisse de la vérité désormais palpable. Lui qui attendait depuis si longtemps de connaître ses origines, dut se faire violence pour ne pas renoncer.

Pour son père, ce fut vite classé. Sans doute n'existait-il officiellement que dans le souvenir de sa mère. Et encore, il eut fallu que cette «maman» tombée des registres officiels veuille bien s'en souvenir.

Maman, un mot qu'inconsciemment, il avait conservé intact en prénommant affectueusement sa mère adoptive Maminette.

Et dire qu'aujourd'hui, c'était un mot qui ne désignait rien.

Maman, un mot inutile.

Pas que sa mère biologique fut disparue ou morte, mais pire ! Elle était bien vivante, cette femme ; à ce qu'on lui avait expliqué, irrémédiablement pleine d'une autre vie pour désirer l'enterrer lui, ce fils qu'elle n'avait peut-être jamais vu, qu'elle n'avait peut-être jamais voulu voir. Nier le fruit de sa chair, répudier son propre sang, juguler une partie de soi !

Bien entendu, ce ne fut pas en ces termes qu'on apprit la vérité à l'orphelin. On avait pris des précautions, arrondi les coins, et temporisé. Mais la déchirure fut la même, le désordre aussi grand. En quelques phrases, pourtant choisies par des gens qui avaient l'habitude, on lui injecta une souffrance à claquer debout, le tourment d'un millier de rats qui le boufferaient vivant...

Profondément attristé mais loin d'abandonner, Félix proposait de l'argent, offrait des cadeaux par personne interposée à cette mère qui acceptait tout. Tout, à part le rencontrer. Elle refusait catégoriquement de le voir et s'opposait à tout contact. Ni téléphone ni lettre... Zéro. Il ne saurait jamais rien d'elle sinon qu'elle existait.

Un renvoi au néant qu'il comblait en s'assommant tous les soirs. Un intolérable rejet qu'il tentait de noyer auprès des assoiffés qui gravitaient autour de lui, cette bande de noctambules, que par dérision il appelait *la familia* et qu'il s'efforçait de ne jamais décevoir, maquillant son désespoir en grandeur d'âme, avec le secret de sa tragédie bien à l'abri sous la frivolité. Parce qu'au fond, tout au fond, rien ni personne ne l'intéressait vraiment. La seule qui comptait pour lui, c'était cette «maman du refus global» dont il n'avait pas même la signature au bas d'un document.

Félix avait si puissamment besoin de cette mère, il avait si impérieusement envie d'échanger avec elle, qu'il lui parlait dans le grand miroir du vestibule. Un matin de nuit plus glauque que les autres, elle lui répondit. Un dialogue s'établit, avec une récurrence du sentiment d'appartenance qui le soulagea un peu.

Il fit ensuite installer des miroirs dans chaque pièce pour ne pas la perdre de vue, pour tenir constamment dans son champ de vision cette mère qui lui ressemblait, avec sa bouche pulpeuse et les mêmes yeux ambrés. Puis il acheta une perruque, pour qu'elle soit plus précisément à l'image qu'il se faisait d'elle. Enfin, il habilla sa bouche de rouge grenat et plaqua du rose sur ses sourcils, à l'image de la danseuse de *La Pitoune du sexe*.

À travers elle, il découvrit le plaisir du magasinage, avec un faible pour les chaussures, qu'elles fussent à talons plats ou aiguilles, et les cothurnes qu'il adopta naturellement. Il ne concevait pas sa mère autrement qu'excentrique. Une femme de caractère, d'une audace folle, avec la dégaine d'un top model au style qu'un Jean-Paul Gaultier ou un John Galiano aurait été heureux d'inventer.

Très vite, il délaissa le classicisme des magasins de luxe au profit de l'extravagance qu'offraient les boutiques des jeunes designers, les friperies en vogue et les comptoirs de charité. Il imaginait sa mère flash

et sexy, et ce fut ainsi qu'elle s'installa dans sa vie. Une séductrice d'un glamour R&B, avec des emprunts au romantisme victorien en réminiscence de sa tante, son unique modèle de femme épanouie.

Une maman *sassy* à souhait, qu'il regardait parader dans les miroirs avec une satisfaction et une fierté inimaginables. D'ailleurs, c'est ainsi qu'il la prénomma : Sassy, Mama Sassy. Elle était assez impudente et coquine pour mériter ce qualificatif.

Mama Sassy et lui devinrent inséparables, comme ces perruches qui ne peuvent vivre qu'en couple, et tout aussi colorés dans leur incessante jacasserie qui se répandait dans ce qui était devenu l'appartement de la jovialité. Elle jouait de la trompette mieux que lui et n'avait pas peur des voisins. Il l'initia à Xavier Cugat et au mambo de Raoul et Madeleine. Ensemble, ils apprenaient la samba, le hula hawaïen et les danses bollywoodiennes. Sassy se déhanchait avec grâce et élégance et il en raffolait. Tout, chez elle, l'emballait, de son bagou dans la futilité à sa façon de rire ou de le narguer du haut de ses talons aiguilles. Le privilège d'avoir une mère exactement comme il l'imaginait et qui lui ressemblait autant, l'enchantait.

La première fois qu'il mit les pieds hors de l'appartement dans les cothurnes de Mama Sassy, personne ne broncha. Ni dans l'ascenseur ni dans l'entrée. Pas même le portier qui le salua avec le même sourire figé qu'à l'habitude. Même chose dans la rue. À part le coup d'œil égrillard de quelques hommes qui se retournèrent au passage, rien d'équivoque. Il était sa mère et tout le monde l'acceptait, même Pax Pope qui semblait connaître tous les recoins des relations humaines et de l'amour.

L'approbation de celui que Félix considérait comme un gourou, l'encouragea à sortir définitivement Mama Sassy de la garde-robe pour la présenter à *la familia*.

Afin de souligner le grandiose événement, il réserva le cabaret en terrasse le plus éclaté de Montréal. Sous le coup de minuit, au bras de Pax en redingote au revers doré, il fit une entrée surprise sous les feux d'artifice. Le couple fendit la foule au son de *I Will Survive*, un choix loin d'être innocent. D'une élégance de *drag-queen* au Mardi-Gras de La Nouvelle-Orléans, Mama Sassy rayonnait de beauté sous la voilette d'une capeline démesurée, les jambes gainées d'un pantalon en lamé Paco Rabane et le corps drapé dans un audacieux sari turquoise, avec, vissée dans le nombril, une aigle-marine de la taille d'un œuf de caille dénichée à l'Armée du Salut. La centaine d'invités, déjà bien rodés à l'exubérance par les générosités du bar ouvert, hurlèrent leur étonnement et déployèrent une complaisance sans mesure jusqu'à la fermeture, laquelle eut lieu lorsque l'horizontale devint la position idéale pour trop de monde et que les camions à ordures entamèrent leur ronde matinale. Un triomphe.

Progressivement, Félix s'effaça derrière cette mère qui avait tout pour plaire et dont il ne se lassait pas d'être fier, trop heureux d'être le fils unique de cette merveilleuse créature qu'on adorait et qu'on *bitchait* avec autant d'impétuosité, que ce soit au *Cabaret Mado* où il renoua avec Emmanuela, ou au *Café Cléopâtre*, de hauts lieux du travestissement. Grâce à son ensorceleuse trompette, Mama Sassy s'imposa très rapidement en artiste de talent adulé, non seulement par les habitués des lieux, mais également par ses pairs. Un exploit dans la jungle des *drag-queens*, ces facétieux et imprédictibles oiseaux de nuit dont le plumage exotique aurait pu faire pâlir d'envie des oiseaux du paradis.

Entre ces fabuleux volatiles, qu'ils fussent de la Nouvelle-Guinée ou du centre-ville de Montréal, et Roland Papineau, peu enclin aux voyages, il y avait quelques océans et une mer d'ignorance, ce qui n'empêchait pas M. le maire d'avoir le vent dans les plumes en ce printemps hâtif d'une année qui s'annonçait éclatante de rebondissements. Du moins, selon son horoscope chinois. Peut-être un peu trop. Une prédiction d'Alice qui veillait sur le karma de son mari lorsqu'elle n'avait pas mieux à faire. L'occasion s'était présentée dans la nuit de ce matin-là :

—Canard, si tu veux mon avis, change de cravate. Le pourpre est en contradiction avec ton Feng Shui !

Roland le prit de haut, indubitable comme l'air du temps.

—Dans cette affaire, ma toute lisse, je brasse les cartes depuis assez longtemps pour qu'elles retombent du bon bord !

—Du pourpre et du bleu avec la lune en chien... je t'aurai prévenu !

Voyant son époux rigoler en douce, Alice n'insista pas et trotta vers l'Écllosion. Peu de temps après, Roland franchit la porte de la maison et huma l'air chargé des odeurs printanières.

Aussi léger qu'une hirondelle, il se dirigea vers le garage en fredonnant son fameux air country, ce qui ne l'empêcha pas de boiter plus que d'habitude à cause de ses chaussures en cuir verni des grandes occasions.

Les fleurs et les fièvres passionnelles poussaient avec la même vigueur à La Renonciation qu'au Carré Saint-Louis et plus bas, sur la rue Sainte-Catherine, où refleurissaient les excès de crinolines et de balconnets fleuris de prothèses sous des dentelles qui coûtaient la peau des fesses, elles aussi gainées, et parfois siliconées.

Tandis que la Rivière-aux-Sables retrouvait sa fougue d'indomptable dans les brumes et le givre, Montréal surgissait de la grisaille sous les premiers rayons de soleil. Et tandis que les derniers bancs de neige s'épuisaient à fondre en saletés accumulées, le macadam retrouvait sa véritable signification et les lampadaires redevenaient accueillants pour les chiens des *squeegees* qui débarquaient des banlieues en tenue de gala à chaînes et clous pour célébrer la misère jusqu'au prochain hiver.

C'était ça, aussi, le printemps montréalais : une faune qui reprenait une place visible dans la société. Pax Pope en faisait partie et l'amour qu'il prêchait recommençait à bondir d'oreille en oreille. Des envies d'effleurements et d'entrelacements rôdaient partout, des balcons aux bancs de parc, des toits aux arrière-cours, des terrasses aux espaces de stationnement.

Cette frénésie de vivre et de s'accomplir printanière frappait autant les citadins que les habitants de fonds de rang. Et Roland, ce matin, en était la preuve vivante et trépidante, du moins à le voir gambader vers l'église avec sous le veston, des ambitions qui croissaient plus vite que les crocus en bordure du parvis.

Pauvres crocus ! Il leur manquait la voix pour prévenir M. le maire qui traversait le parterre de son pas claudicant, le nez en l'air, satisfait de constater d'un coup d'œil circulaire, à quel point le soleil était au rendez-vous dans un ciel clair, avec cette teinte rosée en couche de fond qui augurait une magnifique journée. Il faisait beau, vraiment beau ! Peut-être même un peu trop.

Les prédictions d'Alice rejaillirent sur sa bonne humeur et son firmament se coiffa d'un sombre pressentiment lorsqu'il se remémora le jour de l'enterrement, coiffé du même ciel bleu qu'aujourd'hui, ciel sous lequel il avait subi cette sale humiliation qui demeurerait encore gravée au dos de son amour-propre.

Roland chercha à contrer le mauvais sort en retirant sa cravate pourpre, mais il était trop tard, le cuir verni de sa chaussure gauche s'enfonçait déjà dans la plate-bande boueuse. Du coup, il trébucha.

Les crocus cherchèrent à déménager, bien qu'ils en fussent incapables, face à l'envahisseur, qui s'étala de tout son long dans le parterre, qui envoya un SOS aux accents de succions bulbeuses.

À part la douleur muette des plantes, il n'y eut rien d'autre à entendre, jusqu'à ce que M. le maire sorte la tête de la gadoue. Il en avait partout !

La suite ne concerna que Dieu, la Sainte Famille, les objets de culte qu'une église se plaît à mettre en évidence et Curé, étonné plus que scandalisé du torrent de blasphèmes jaillissant de la bouche du magistrat qui batifolait dans sa plate-bande en costume du dimanche.

—On peut dire que vous avez une sacrée culture religieuse, lança sadiquement l'homme de Dieu en se penchant sur l'abominable homme des boues. Quelle richesse de vocabulaire liturgique. Incroyable, pour un non-pratiquant !

Roland préféra se taire.

À quatre pattes dans le désastre, la bouche encombrée d'une bouette de crocus, ce n'était pas la position idéale pour se lancer dans la vendetta ou le calembour, d'autant plus qu'il était en mission pacifique.

En tentant de se relever, il glissa et retomba sur le dos dans la fange. On aurait dit un goret essayant d'échapper à la bêtise humaine, dans l'arène bourbeuse d'une foire au cochon.

Curé gloussa, la tête immobile et le cou raide, séquelles de l'accident qui l'avait laissé quelques jours entre la vie et la mort, et plus de deux mois à l'hôpital de Bonneville. Léger handicap qui le gratifiait d'un air de noblesse figée qui ne lui allait pas si mal. Plusieurs paroissiennes le chuchotaient et il se trouvait des méchantes langues pour prétendre qu'il exagérait cette incommodité par coquetterie.

Quoi qu'il en fût, le côté grand seigneur de Curé n'importuna pas Roland, qui s'intéressa plutôt à son air narquois. Pour une fois, il n'était pas contre les moqueries du prêtre, qu'il interprétait comme un encouragement. Après tout, en ce matin du grand jour, il ne s'était peut-être pas déplacé jusqu'ici inutilement. Son ultime tentative de rallier l'homme de Dieu à sa cause avait peut-être une chance de réussir. Il le flaira

derrière la sotte impertinence de Curé et accrocha un sourire à son masque de boue, confiant malgré les apparences de marquer des points.

Avec autant d'ardeur et de conviction que lorsqu'il sacrait, Roland s'excusa auprès de Dieu et de tous les saints du calendrier. D'une indulgence douteuse, Curé lui tendit la main et l'arracha à la plate-bande avec la facilité déconcertante d'une bête de trait.

Roland retrouva une position honorable et marmonna un « Merci Curé » assoupli à la sincérité.

Curé, qui s'essuyait les mains sur le tronc d'un arbre, pointa l'église de l'index, dans un mouvement du corps surréaliste où ni la tête ni le cou ne bougèrent.

—N'oubliez pas qu'à travers moi, c'est Dieu qui vous a tendu la main.

—On peut dire qu'il a une bonne pogne, le gars d'en haut, lança Roland en s'essuyant la figure avec sa cravate.

—Il est comme moi ; il n'aime pas les poignées de mains mollassonnes.

Roland sauta sur l'occasion pour établir une complicité entre eux.

—Pour ça, Curé, t'es un homme, un vrai, comme moi !

—Nous avons peut-être plus de choses en commun que vous l'imaginez, insinua Curé avec un regard malicieux.

—Je le savais, *chopper* ! répliqua Roland sans trop chercher à comprendre. On est fait pour s'entendre ! Y a que la soutane pour nous séparer, j'en mettrais la main en enfer !

—Dieu vous entende ! Mais si vous ne devenez pas un meilleur chrétien, il n'y a pas que votre main qui goûtera à l'enfer !

Cette fois-ci, Curé éclata de rire, ce qui lui donna l'air d'une marionnette secouée par les épaules.

Aucun doute pour Roland, une brèche s'ouvrait enfin dans la farouche obstination de Curé à le honnir, autant lui que ce que le prêtre ne se gênait pas d'appeler « les magouilles du maire ».

La figure boueuse, mais les idées claires, il s'engouffra dans cette trouée avec, en remorque, sa demande refusée par trois fois en autant de visites, la dernière ayant laissé les deux hommes au bord de l'empoignade.

—J'ai foi en toi, Curé, laissa-t-il entendre en s'ébrouant.

—Voilà une bonne nouvelle, plaisanta celui-ci en reculant d'un pas pour éviter d'être aspergé de boue.

—Et on dit que la foi peut déplacer des montagnes, martela Roland, avec des gestes de politicien en campagne électorale. Alors, un prêtre avec une belle décapotable neuve, par une si belle journée, ça devrait pouvoir promener Dieu jusqu'au rang Légaré !

Cette fois-ci, Curé afficha un regard conciliant.

—Avec un maire tenace comme vous, La Renonciation porte mal son nom. Dieu m'est témoin que vous n'abandonnez pas facilement !

Roland avala le compliment et vira de son destin les prévisions alarmistes d'Alice. Comme il ne voulait pas salir son *Harley*, il s'invita dans la sacristie pour un nettoyage superficiel.

Avec du vin de messe, les deux hommes trinquèrent à leur réconciliation et Curé raccompagna son visiteur à sa moto en répétant qu'on pouvait compter sur lui.

Roland, à demi nu sous un surplis trop petit pour lui, transportait son costume du dimanche dans un sac à ordures. Il avait la dignité en berne, mais cela ne l'empêcha pas d'afficher un sourire triomphant en enfourchant son *chopper*.

L'homme de Dieu le laissa filer avec son illusion de victoire, démangé cependant, par l'envie de lui balancer au visage que ses basses manigances d'homme sans foi ni morale ne comptaient pour rien dans son acceptation de se prêter à ses bouffonneries.

S'il avait finalement décidé de bénir les prétentions de Roland Papineau et de Hubert Prévert, son nouvel associé, c'était parce qu'Isabelle serait la marraine de l'événement. En l'apprenant, il avait aussitôt changé d'idée. D'ailleurs, si le maire n'était pas venu en personne le relancer, c'est lui qui aurait été s'offrir.

Cette Isabelle l'enflammait et jamais il ne laisserait passer une occasion de se brûler la peau à son contact, en attendant d'aller rôtir en enfer, de préférence avec elle. Tel était le destin qu'il convoitait et même Dieu n'y pouvait rien !

Curé revêtit sa soutane la mieux ajustée à sa carrure d'homme dans la force de l'âge, pendant que Roland faisait un détour par chez lui pour remballer sa dignité dans un nouveau complet, profitant de ce fâcheux contretemps pour tenter une ultime fois de convaincre sa femme de l'accompagner.

Malheureusement pour lui, elle s'obstina dans son refus, par crainte que ses prédictions se réalisent.

—Ma toute lisse, criss ! supplia Roland en désespoir de cause.

—Bâtard, mon canard ! se moqua Alice, je n'ai pas envie de finir dans un sac à poubelle comme ton costume du dimanche.

Cela dit, elle le poussa vers la porte qu'elle claqua derrière lui. Humilié, Roland enfourcha son *chopper* avec une acrimonie qui se répercuta dans un crissement de pneus d'une stridence à désorienter le Feng shui du village.

Sa mauvaise humeur se dissipa en même temps que le nuage de caoutchouc brûlé qui planait au-dessus de la rue Principale, quand il découvrit la file de véhicules qui refoulaient du rang Légaré jusqu'au troisième virage sur la route de Bonneville.

Tous les petits et grands personnages qui comptaient pour quelque chose dans la région s'étaient donné rendez-vous chez les Légaré, dont la cour laissait croire que les Hell's Angels y tenaient une fête de bienfaisance.

Malgré une pointe d'agacement chez quelques invités froissés de ne pas être accueillis par le maire qui se faisait désirer, il régnait une ambiance bon enfant nullement altérée par les pétarades des motards et les coups de sifflet de Civic, qui réglait la circulation comme il s'autorisait désormais à le faire dès qu'il y avait plus de trois voitures à garer au même endroit.

Considérant que le champ prévu pour le stationnement débordait, qu'une armada de motos encombrait la cour et que l'on continuait d'arriver dans le chemin qui bouchonnait, le futur représentant de l'ordre commençait sérieusement à regretter son initiative. Il avait beau s'époumoner à en perdre foi en l'autorité, sa cervelle nourrie au blanc d'œuf montait en neige sous le fouet du désordre appréhendé.

Un début de cauchemar qui prit de l'amplitude et s'étira dans tous les sens, avec l'arrivée d'Isidore Bellehumeur au volant de son motorisé flambant neuf, un classe A de quarante-cinq pieds et quatre extensions qu'il conduisait du bout anarchique et pêle-mêle de ses soixante-dix-neuf ans. Très vite, le chaos s'installa autour de ce monstre de luxe, un petit trésor de trois quarts de million que le semi-retraité triomphant immobilisa à mi-côte pour satisfaire la curiosité des villageois qui affluaient et refluaient tout autour.

Civic s'éparpilla au milieu de la cour dans une supplication de coups de sifflet qui ne dérangèrent personne d'autre qu'Isidore, qui décida de répondre par les multiples bouches de son klaxon.

En souriant de ses trente-deux dents de porcelaine chinoise, le septuagénaire déclencha du bout tremblotant de l'index gauche une rangée de deux octaves d'avertisseurs pneumatiques d'une puissance sonore supérieure à l'entendement. Un caprice que le vieux coquin de mélomane s'était offert en option et qui jouait sur commande plusieurs extraits musicaux, dont une pièce de György, ce Hongrois qui avait eu l'audace de composer le prélude d'un opéra pour des klaxons de voitures.

L'onde de choc qui en résulta brisa le mur des badauds sidérés. La plupart apprécièrent, mais parmi les vieux, il y en eut pour courir aux abris comme à l'époque de la menace soviétique. Par chance, personne ne fut piétiné, hormis l'autorité de Civic, qui, l'orgueil en berne, régressa au rang d'un œuf brouillé et se barricada dans sa voiture aux vitres teintées.

Ainsi débutait une autre journée mémorable dans la vie du petit monde de La Renonciation. Et c'était exactement ce que M. le maire souhaitait : une journée mémorable pour souligner le coup d'envoi de son *Festival permanent du Chopper*, une idée de génie pour mettre son village sur la carte.

Il n'existait pas de meilleur site que la terre des Légaré pour tenir son festival, si bien que la mort accidentelle de la sœur et du beau-frère avait donné un fantastique coup d'accélérateur à ce projet qu'il ruminait dans le quasi secret depuis quelques années.

La ferme ne lui appartenait pas encore, mais ce n'était qu'une question de temps, puisque son neveu était au bord de la strangulation financière. Au milieu de l'hiver, il était allé constater de visu le progrès des dégâts et il était revenu chez lui avec un fou rire de 153 kilomètres et l'envie stratégique de profiter de l'effervescence printanière pour harnacher les politiciens à ses ambitions et officialiser les ententes avec ses partenaires financiers. D'où l'importance que cette journée ne passe pas inaperçue. Et sur ce point, encore une fois, Roland Papineau serait vainqueur ! Vainqueur au-delà de ses espérances !

À preuve, le soir même, le *Grand Express* battit un record de clientèle, la télé régionale diffusa un reportage en direct de La Renonciation et, dès le lendemain, M. le maire et son projet de *Festival permanent du Chopper* s'étalèrent à la une de *La Voix du Centre* avec plusieurs photos que les méchantes langues prétendirent de couleur pourpre. Une perception plus ou moins fondée qui découlait d'une mauvaise qualité d'impression, ou peut-être le stigmate imposé par les astres pour entériner la clairvoyance d'Alice...

Il faut dire que Roland Papineau n'avait pas l'habitude de jouer dans les demi-mesures, au lit comme en affaires. Pour que l'inauguration de son *Festival permanent du Chopper* ressemble à du jamais-vu, il avait loué deux chapiteaux, réservé les services du plus gros traiteur de Bonneville et réussi à piquer la curiosité de tout le monde grâce à une campagne d'informations distribuées au goutte-à-goutte à partir du *Grand Express*, avec la complicité de Geneviève Lachance qui avait repris du service, dans sa vie, à titre de directrice « officieuse » des communications, et qu'il avait déjà rémunérée à plusieurs reprises dans la chambre 26 du *Motel Capri*, leur Q.G.. Avec, en prime, la promesse de financement d'une terrasse pour le *Grand Express*. Un *must* pour accueillir tous les nouveaux futurs clients qui débarqueraient à La Renonciation.

Une association nullement désintéressée des deux côtés, dont Roland ne tarda pas à vérifier le bien-fondé et l'efficacité en matière de battage publicitaire, compte tenu de l'incroyable afflux de voitures aux abords du rang Légaré, qu'il emprunta en s'engageant sur le bas-côté du chemin, au risque de croquer son *chopper*.

Zigzaguant entre les véhicules, il réussit à se faufiler jusqu'à la cour de la ferme, saluant les connaissances qu'il dépassait. Ni le chaos créé par le motorisé du beau-père coincé à mi-côte, ni l'absence de sa femme, ni la désertion de son fils, rien n'aurait su lui faire perdre le sourire tant il appréciait de voir que tout ce qui se comptait à deux pattes dans la région était présent, avec, en lame de fond, au pied de l'estrade, des dignitaires descendus de Québec, le berceau des subventions.

Sous les hourras et les applaudissements de la foule qui l'ovationna, Roland frissonna. Les oreilles molles, il balbutia du spasme, gagné par un bienheureux vertige qui le déséquilibra. Il salua de la main en se disant que ce devait être ça, le fameux orgasme des femmes.

Le temps d'apprécier une popularité bien méritée, il monta sur l'estrade en compagnie d'Hubert Prévert, aussi gris que son costume. La femme de ce dernier suivait dans une robe fuchsia que les méchantes langues déclareraient plus tard de couleur pourpre.

À sa traîne se trouvait Curé, armé d'un goupillon, le nez en tire-bouchon pour capter l'effluve de la sculpturale Isabelle qu'en douce, il déshabillait des yeux avec un appétit de Minotaure. Détail qui n'échappa pas à Geneviève Lachance, qui rongea son string au pied de l'estrade à force de se tortiller l'envie d'être là-haut avec eux, à côté de M. le maire qu'elle n'avait jamais vu aussi ravagé d'émotions.

Après des salutations d'usage qu'il avait eu la finesse de prévoir ultracourtes, Roland se dirigea vers le rideau tendu dans un coin de l'estrade. En marchant, il balaya d'un furtif coup d'œil le parterre d'invités visiblement captivés. La main sur le rideau, il leva la tête au ciel et se laissa éblouir par le soleil, le temps d'en vouloir à sa femme pour ses prévisions alarmistes.

Le rugissement des 500 *horse-power* du motorisé du beau-père, qui barra le fond de la cour d'un point d'interrogation de quarante-cinq pieds de long le ramena brutalement à ses appréhensions de désastre. Sa main lâcha le rideau pour descendre à hauteur de son entrejambe et de sa mauvaise habitude, mais inutilement, puisque Isidore stationna son engin avec une facilité qui lui valut une salve d'applaudissements.

Du coup, Roland lâcha un soupir de soulagement, et la confiance remontée à hauteur d'épaules, il agrippa le rideau qu'il fit disparaître d'un geste emprunté aux magiciens.

Apparurent alors aux yeux de l'assemblée épatée, les deux mille trente-trois heures du minutieux travail du maire de La Renonciation, qui avait récupéré, pendant plusieurs mois, la consommation du village en

cartons d'emballage, en journaux, en boîtes de conserve, en bouteilles, bidons, pots et une foule d'autres contenants qui s'ajoutèrent aux huit caisses de bâtonnets de popsicle et de pogo et aux trois barils de capsules de bière recueillies au *Grand Express*.

Une montagne d'objets de recyclage patiemment accumulés, que Roland avait encore plus patiemment transformés en une réplique à l'échelle, du site officiel du *Festival permanent du Chopper* !

Un chef-d'œuvre de précision, à inscrire dans le *Guinness des records* qui obtint un succès immédiat auprès des invités qui se bousculèrent pour admirer dans le détail les ambitions de ce maire pas comme les autres. Même les méchantes langues prises de court durent en convenir.

Pour passer à l'histoire comme l'autre Papineau, Roland comptait faire de La Renonciation le Cap-de-la-Madeleine des motards, rien de moins ! C'était sa cible, son objectif, sa nouvelle raison d'exister.

La maquette illustrait la première étape des travaux à effectuer sur la terre des Lëgaré. Ainsi, au sommet de la colline, autour du cerisier sauvage où son neveu avait jadis la mauvaise habitude de venir rêvasser, il installerait le *Chopperlodge*, un motel avec piscine en forme de piste de course.

Dans l'érablière serait aménagé un camping et dans la cabane à sucre, un dépanneur baptisé *Chopsoir*. Le poulailler servirait de centre d'accueil, l'étable accueillerait une série de *Pawn Chops*, l'écurie une boutique de souvenirs où l'on vendrait du *Chopper Wear* et la grange se verrait transformée en restaurant, avec une piste de danse au rez-de-chaussée. Au menu : des *Chops de lard* et du *Chop suey* qu'on dégusterait en buvant des *Chopes de bière*.

La maison hébergerait le musée du *Chopper*, tandis que se tiendrait au salon, une exposition exhibant tous les trophées du maire, ses motos de compétition et des photos grandeur nature de ses exploits.

D'une verve de colporteur, Roland termina sa présentation par ce qu'il considérait être son coup de maître : l'aménagement de la fosse à purin en arène de rodéos de motocross baptisée *Choppodrome* !

L'imagination était au rendez-vous et la proposition piqua les curiosités. Mais nul besoin d'être comptable agréé pour comprendre que l'investissement de base se calculait en chiffres à rallonge susceptibles d'effrayer les gens d'influence, même les plus enthousiastes, qui se mirent à considérer le bout de leurs chaussures par crainte de croiser le regard du maire.

Contrarié mais le sourire avenant, Roland, qui avait prévu le coup, se lança dans la déclinaison des retombées économiques qu'un complexe touristique comme le sien engendrerait.

Avec l'assurance d'un agent immobilier sur son meilleur coup de la décennie, il les appâta à l'indéniable succès de Sainte-Madeleine et son camping pouvant accueillir deux mille familles, un site touristique réputé dans tout le Québec pour ses festivals rétro et western.

Il continua de les émoustiller par une apologie du Domaine Rouville, dont le Noël du Campeur de juillet attirait chaque année quinze mille participants, et conclut en les assommant avec le festival western de Saint-Tite, dont les visiteurs se comptaient par centaines de milliers et les retombées financières, par millions !

Avant que le parterre digère l'information, Roland se tourna du côté de la grange en faisant de grands signes. Aussitôt, les portes s'ouvrirent au son de l'accordéon et des guitares des Dalton qui, pour l'occasion, étaient chromés comme des *choppers*.

Le prélude hurlant qu'ils propulsèrent à fond dans les haut-parleurs hérissa l'humeur des villageois, habitués à une musique plus près du trot et du galop que des courses de *dragsters*. Cependant, tout le monde ou presque retomba dans ses chaussures quand le groupe entonna la chanson thème du festival sur un air country bien connu de ceux qui fréquentaient le maire depuis quelque temps :

Si t'es comme moi dans la vie

Si t'es comme moi mon ami

T'as deux amours tour à tour

T'as deux amours pour toujours

Si t'es comme moi au secours

Si t'es comme moi en amour

T'as une chérie pour la nuit

Pis un Chopper pour la vie

Le temps d'un couplet, la foule accompagna les Dalton en tapant des mains et en reprenant le refrain :

Envoye envoye mon cavaleur

Si t'es comme moi dans la vie

Embarque sur ton chopper

Envoye envoye mon glob'trotteur

Si t'es comme moi dans la vie

Viens faire un tour au festival permanent du Chopper !

En entendant l'assemblée chanter avec enthousiasme sa propre composition, Roland mûrit un deuxième orgasme qui, à la fin de la chanson, explosa en même temps que les applaudissements de la foule.

Sourd aux protestations des quelques femmes offensées par le déballage d'autant de machisme en si peu de mots, il tangua jusqu'au centre de l'estrade dans un état d'extase qui aurait dépassé n'importe quelle faveur de la luxurieuse Mylène, même *sa totale* en version super-de-luxe.

Les yeux humides et les genoux flageolants, il s'empara du micro.

—Honorable assemblée, gens d'ici et d'ailleurs que je remercie d'être venus, mesdames et messieurs, veuillez réserver une chaude réception et une bonne main d'applaudissement à la ravissante Mademoiselle Marie-Ange Prévert, notre première *Miss Chopper* à vie du *Festival permanent du Chopper de La Renonciation* !

Dans un vrombissement de moteur amplifié par les guitares de ses frères, Marie-Ange surgit du garage sur un *chopper* de collection, prêté par le concessionnaire *Harley-Davidson* de Bonneville. Le genre d'engin *vintage* à souffler la vedette dans les expositions, d'autant qu'il était présenté entre les cuisses de la petite Prévert, le corps moulé dans une combinaison en peau de caribou couleur de feu.

Une entrée en scène qui appartenait à la mythologie. Un haut fonctionnaire qui avait complété son cours classique le confirma haut et fort :

—Aphrodite sur le dos de Pégase ! Baptême, on assiste au début d'une nouvelle légende !

L'allusion au fameux cheval ailé gonfla quelques bulles parmi la foule, sans rallier Roland qui entretenait pour la mythologie la même vacuité que pour les arts en général, plus particulièrement pour la poésie de son neveu auquel il songea tout à coup, ce qui ne l'empêcha pas d'apprécier le spectacle, fasciné, comme la plupart, par la beauté troublante de l'amazone sur le monstre de chromes.

Marie-Ange et le *chopper*, deux extravagances en équilibre l'une sur l'autre, lancées dans la cour au son d'une musique qui résonnait de toute la puissance des *woofers* sur les bas-ventres et au fond des tripes des passionnés du genre.

Des vibrations d'une intensité à perturber Civic, toujours emmuré dans sa voiture. Réalisant que son éventuelle fiancée était le point de mire de l'assemblée, il se gonfla d'une envie de s'afficher en futur propriétaire de la déesse sur deux roues qui tournait autour de la cour avec la virtuosité d'une artiste de cirque. Il ouvrit la portière sans voir la barrière que quelqu'un avait rabattue contre sa voiture pour se stationner. Le frottement de tôle résonna comme une explosion à ses oreilles, avant de lui arracher un lamentable cri du cœur.

Livide, il se pencha pour constater les dommages, tandis que la barrière valdinguait devant la moto. Marie-Ange évita l'obstacle en donnant un coup de roue, provoquant une embardée du *chopper* qui donna des sueurs froides à son propriétaire et un fulgurant coup de chaleur à Roland.

Comme il n'y eut aucun dégât d'importance, l'amazone poursuivit sa tournée triomphale, encouragée par ses admirateurs qui formaient une haie d'honneur. Du coup, l'incident s'avéra clos pour tout le monde, à l'exclusion de Civic qui s'élança à la poursuite de la moto en gesticulant.

Marie-Ange ralentit, intriguée par le comportement anachronique de celui que tout le monde considérait déjà comme son fiancé. Sous les regards attentifs des invités, prêts à applaudir ce qu'ils crurent un numéro surprise, Civic s'accrocha d'une main à la moto tandis que l'autre valsa vers sa poitrine.

Choquée d'autant d'impertinence dans un moment pareil, Marie-Ange donna un violent coup d'accélérateur. Aussitôt, la moto se cabra, Civic chavira et la combinaison en peau de caribou éclata sur le corps de la conductrice, qui continua de fendre la foule tous seins dehors, plus nue que nue en égard à la blancheur immaculée de sa jeune poitrine aux pointes rebiffées qui rayonnaient au milieu des lambeaux du vêtement qui craquait de partout.

Civic fut le seul, et c'était là son drame, à approcher suffisamment *Miss Chopper*, pour apercevoir la rupture d'une première couture au niveau de la poitrine. Son empressement pour prévenir sa promesse de l'imminence d'un désastre avait été mal interprété par la principale intéressée, laquelle avait provoqué l'éclatement simultané des autres coutures de la combinaison en cherchant à lui échapper.

Pour plusieurs villageois et l'entière des mauvaises langues, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'un coup monté par M. le maire, toujours en mal de publicité. Evidemment, on ignorait que les coutures avaient cédé parce que la combinaison était demeurée simplement faufilée au dernier essayage, plutôt que d'être solidement recousue.

Chose sûre, cette négligence dûment préméditée par la mesquinerie de la couturière qui voulait se venger après avoir noté que M. le maire ne l'utilisait qu'en coulisse, dépassait en retombées les plus audacieuses prévisions de la vieille fille qui regretta son geste dès qu'elle vit le visage cramoisi, pour ne pas dire pourpre, de son gros loup.

Connaissant l'homme mieux que lui-même, elle devina au rude coup de tête en sa direction qu'il la tenait pour responsable, et à son frémissement des narines qu'il se retenait de sauter en bas de l'estrade et de se ruer vers elle pour la talocher, comme savait si bien le faire Gabin, au cinéma, lorsqu'une femme le contrariait. Gabin, bien sûr, qu'elle continuait d'associer à l'objet de ses désirs.

Mordant sa lèvre supérieure, Geneviève chercha refuge dans sa bouteille, comme l'aurait fait en pareille circonstance Jinny de la populaire série télévisée. Un besoin de s'étourdir au goulot de la flasque de gros gin qui la reconduisit derrière une voiture, à l'abri des regards indiscrets.

Pendant ce temps, les Dalton s'étaient rués sur Civic, qui n'en menait pas large malgré l'épaisseur de ses pectoraux gonflés à l'hélium. Sur l'estrade, Isabelle était montée sur une chaise, avec l'aide pernicieuse de Curé, pour décrocher le rideau et voler au secours des trésors de sa fille. Un spectacle intolérable pour Hubert Prévert, cloué sur place par le scandale de tous ces hommes qui s'intéressaient aux seins de sa progéniture. Une bande de sales voyeurs qui affichaient le même regard torve que les acheteurs à l'encan, lorsqu'ils examinaient les pis des vaches.

À côté de lui, Roland, les yeux fermés pour qu'on ne puisse pas deviner ses véritables états d'âme, ruminait la mésaventure. Au début, il s'était emporté, mais sous son air courroucé, il n'avait pas tardé à s'égayer de ce bon coup, compte tenu de l'importance accordée à l'incident par l'équipe de télé et le photographe de *La Voix du Centre*. Vainqueur, Roland Papineau ! Vainqueur, comme d'habitude !

C'était avant le formidable coup de poing décoché par Hubert Prévert, sorti de sa léthargie avec une rage de taureau devant la pince à castrer. Un direct de la droite, balancé avec une splendeur de champion, qui envoya Roland valser autour de son partiel jusqu'aux pieds de la vieille fille qui se vautra sur lui sous prétexte de lui donner les premiers soins, excitée comme une gamine qui aurait gagné le gros lot à la tombola, par ce cadeau tombé de l'estrade.

À partir de cette spectaculaire dégringolade, les gens et les circonstances se bousculèrent et s'enchevêtrèrent dans une turbulence qui ne permit à personne, par la suite, de rabouter le fil des événements. Aussi, s'obstina-t-on durant des mois autour des témoignages de tout un chacun, sans jamais parvenir à s'accorder, hormis pour maudire les journalistes et leur couverture médiatique qui, au dire des villageois, n'eurent aucune difficulté, eux, à s'entendre pour ridiculiser la région et ses habitants.

Marie-Ange, qui avait tout vu et tout entendu de sa position privilégiée au centre de la cour, comptait comme l'un des rares témoins recevables, mais personne ne songea à l'interroger.

De toute façon elle n'aurait pas collaboré, préférant enfouir sa déception parmi les souvenirs à bannir, plutôt que de partager cette pathétique expérience qui conforta son mépris de l'humanité.

Mépris qu'elle ne refoulerait plus, elle s'en fit la promesse. Pas tellement à cause des femmes et de leur hypocrisie, ni à cause de l'insolence et de la grossièreté des hommes face à sa nudité, situation délicate qu'elle n'était pas près d'oublier, mais plutôt parce que tout le monde l'avait abandonnée à son embarras au premier signe de violence. Même les plus enfiévrés par le déballage de ses charmes avaient préféré aller se taper dessus, plutôt que de profiter du spectacle. Un brutal rappel de la véritable nature de l'homme qui préfère de loin la guerre à l'amour.

La preuve irréfutable, pour Marie-Ange, s'il en fallait une, que la cruauté et la barbarie l'emporteraient toujours sur le don de soi et la miséricorde.

Jamais elle n'oublierait la folie meurtrière dans le regard de son père, qui passa à côté d'elle sans la voir, pour se précipiter dans sa camionnette et brandir sa scie à chaîne en frémissant de haine. Jamais, non plus, elle n'oublierait la lueur inhumaine dans les yeux de ses frères lorsqu'ils s'étaient lancés à la poursuite de Civic.

Les Prévert ne furent pas les seuls à réclamer une part de sang. En moins de temps qu'il fallut à Geneviève pour traîner M. le maire sous l'estrade et à Curé pour pousser sa flamme éternelle sous le rideau et s'entortiller dedans avec elle, la foule se lança dans une mêlée destructrice qui n'épargna rien ni personne, excepté la victime sur son *chopper*.

Un *derby* de démolition qui transforma la cour des Légaré en zone sinistrée et qui s'acheva avec l'arrestation de Roland Papineau et de Hubert Prévert qui, menottes aux poignets, prirent le chemin de Bonneville en compagnie d'une vingtaine d'invités, incluant les Dalton et Geneviève Lachance qui avait plaidé la défense de M. le maire à coups d'ongles... Le constable Pit Ménard en porta longtemps la preuve au visage.

Dans un excès de zèle, on embarqua même la petite Prévert, sous une inculpation d'attentat à la pudeur. Témoin de la scène, sa mère fut incapable d'intervenir, trop secouée par sa virée sous le rideau en compagnie de Curé et de son goupillon qu'elle avait senti et ressenti, palpitant, raide et chaud sous la soutane. Un voyage érotique non consommé qui avait miraculeusement échappé à tout le monde, grâce à la surprenante retenue de l'homme de Dieu qui, dans la tourmente, avait réussi à disparaître en toute discrétion après avoir malaxé et pétri les fruits à peine défendus d'une Isabelle abandonnée à une bienheureuse honte, aussi brûlante que la déclaration d'amour murmurée à sa nuque. Une révélation au parfum de scandale qu'elle fit le serment de conserver graver sur toutes les parties de son corps que Curé avait chéries de ses mains canoniques.

La police ne s'était pas pointée à la ferme des Légaré par hasard. Isidore Bellehumeur avait alerté la Sûreté du Québec sur l'insistance explosive de sa femme, affolée de se retrouver au milieu de ce qu'elle qualifia : « Une émeute raciale ! »

La sergente Jocelyne Sanschagrin et le constable Pit Ménard avaient été les premiers à débarquer. Sept patrouilles s'étaient ensuite amenées, ainsi que trois ambulances. Quinze policiers au total. Un record régional ! Le seul auquel pourrait prétendre le *Festival permanent du Chopper*, qui ne survivrait qu'en histoires à raconter et en factures ruineuses à acquitter. Du moins, selon le premier bilan dressé par Roland Papineau, alors qu'il descendait le chemin de la ferme assis sur la banquette arrière d'une voiture de police en compagnie du grand Hubert, son désormais pire ennemi. Fallait-il vraiment que les astres fussent contre lui, pour permettre un dérapage si dévastateur sous un ciel si bleu ?

L'âme en charpie, il soupira du regret d'avoir porté du bleu et du pourpre avec une lune en chien en se repentant de s'être moqué des prédictions d'Alice. Puis, la gorge nouée par un début de sanglot, il tourna la tête vers son voisin de menottes qui regardait droit devant lui, imperturbable dans son rôle de martyr.

Pourtant, c'était bien lui le coupable ! C'était bien le grand Hubert qui avait démarré les hostilités avec son fracassant coup de poing assené sans avertissement ! C'était bien à cause de cette sauvage agression que des clans s'étaient formés parmi la foule et qu'on avait commencé à se taper dessus sans discernement, pour ensuite tout saccager. Une injustice flagrante, considérant l'impuissance de Roland qui n'avait eu, ni les moyens ni le temps, de se montrer belliqueux, alors qu'il gisait sous l'estrade, la mâchoire en papier mâché et le partiel dans la poche, livré aux soins intensifs de cette sangsue de Geneviève, les oreilles bourdonnantes des bénédictions confuses du curé, qui ruait et se débattait comme un diable au-dessus... Allez savoir pourquoi !

Roland renifla, plus amer qu'une écorce de citron, dont il prit la couleur en songeant aux accusations portées contre lui.

Jamais il n'aurait couru pour chercher le fusil de chasse du défunt beau-frère si cet enragé d'Hubert ne s'était pas précipité sur la maquette pour commettre un massacre à la scie à chaîne.

Deux mille trente-trois heures de minutieux travail réduit en bois d'allumage ; cela méritait bien quelques trous dans la carrosserie d'un pick-up. Un geste sorti des tripes, du donnant-donnant dans un règlement de compte qui ne concernait ni la police, ni Isidore, ni Blanche. Surtout pas Blanche Bellehumeur qu'il pressentait heureuse de ce dénouement à l'emporte-pièce, elle qui snobait l'univers du deux roues et qui reprochait à son beau-fils de salir la réputation de la famille en s'acoquinant avec des motards, ces sauvages barbus, vêtus de cuir, à qui on cousait des ailes dans le dos quand ils se faisaient prendre à faire des mauvais coups.

Aucun doute que la vieille écornifleuse allait profiter de l'esclandre pour obliger son mari à revenir sur sa promesse d'investir dans le projet. Et sans Hubert Prévert et sans l'argent des beaux-parents, le festival était acculé à la faillite avant même la première pelletée de terre. Un sort inévitable, à moins d'un miracle. Et les miracles, Roland savait depuis longtemps qu'ils ne s'accomplissaient préférablement qu'avec les poches pleines...

La reine des nuits montréalaises était gardien de parking le jour. Elle se faisait appeler Biscotte, elle avait trente-quatre ans et elle était devenue abominablement jalouse du succès de Mama Sassy qui attirait gloire et beauté aussi facilement qu'elle, la *bad luck* en amour et les rhumes de cerveau, tant elle se gelait le jour, la racine sur le plancher *slutché* de sa guérite, dans un stationnement situé au coin d'un boulevard traversé par les vents du fleuve.

D'un physique en dessous de la moyenne, Biscotte, dans le civil, n'avait rien d'une étoile et trois heures d'astucieux préparatifs n'étaient pas de trop pour transformer l'obscur gringalet Ben Turcotte en la plus sulfureuse et étincelante *drag-queen* de la stratosphère québécoise, aussi célèbre pour son jeu de jambes, de loin la plus belle chose qu'elle puisse montrer au naturel, que pour l'humour craquant et pétaradant qu'elle colportait sur scène comme dans la vie. Sensible aux mots d'esprits pourvu qu'ils fussent aussi tordus qu'elle, elle avait la langue assez bien pendue pour se faire comprendre de l'internationalité et *partouzait* en dollars, en euros, en roubles ou en bahts, pourvu qu'on l'arrosât de cocktails, qu'on lui poudrât le nez et qu'on payât comptant.

D'une efficacité à faire oublier des défauts percutants sous la postiche et le maquillage, la reine des nuits montréalaises se donnait en réalité un mal de folle pour régner sur les bars et les cabarets, où des *bling-bling* s'encanaillaient entre deux visites au Palais des Congrès. Un trône conquis à genoux et à quatre pattes, dans l'ombre des arrière-cours et des toilettes d'un royaume qu'elle n'avait pas envie de partager.

Personne n'en doutait, elle était prête à tout pour conserver sa couronne et défendait son territoire contre les prédateurs avec la vaillance du bel Achille face aux Troyens. Une comparaison loin d'être innocente, puisqu'elle était oblitérée, comme le mythique guerrier, d'une certaine vulnérabilité lorsqu'elle portait des talons hauts. Un handicap qui la faisait dégringoler très bas chaque fois que Cupidon lui décochait une flèche.

La dernière se prénomait Mama Sassy et elle était empoisonnée. Ben Turcotte et Biscotte le réalisèrent en même temps, l'un et l'autre transpercés d'un amour impossible à vivre ou à fuir, condamnés tous les deux à une dégradante agonie sous l'effet combiné de l'envie et de la jalousie, les plus éprouvantes des maladies lorsqu'on souffre d'être amoureux.

Quand l'énigmatique Mama Sassy était apparue dans le décor exigu du milieu des *drag-queens*, Biscotte avait été plus qu'intriguée par cette météorite tombée des étoiles qui sortait du fric de ses robes avec l'aisance d'un magicien et qui faisait se redresser les virilités de tout acabit en jouant de la trompette avec le brio d'un charmeur de serpents. Comble de sorcellerie, la nouvelle venue abritait, sous des airs de diva, une innocence de chérubin qui avait tout à apprendre, même l'amour. Attendrissante découverte qui réveilla dans l'entourage frelaté de la perle noire des sentiments qui n'appartenaient qu'aux divagations des lecteurs de romans Harlequin.

Bientôt, le nom de Mama Sassy fut sur toutes les lèvres, peinturlurées ou non, et ils furent nombreux à faire la queue autour d'elle pour le plaisir érotique de respirer sa peau pralinée ou de plonger les yeux dans l'ambre magnifique des siens, en trépignant du désir d'être le premier à introduire la langue dans sa bonbonnière.

Biscotte n'échappa pas au phénomène. À force d'imaginer glisser ses longues jambes dans le lit de la diva en chocolat, elle développa une crise d'urticaire qui l'obligea à abuser de fond de teint.

Mama Sassy, loin d'être troublée par le cirque autour d'elle, n'affichait aucune attirance vers un sexe ou l'autre, comme si à ce chapitre, la beauté noire n'entretenait aucun autre désir que celui, platonique, de servir de machine distributrice de pâmoisons.

Déconcertée par cette attitude, mais pas lâcheuse, Biscotte se rabattit sur la collégialité, qu'elle s'acharna à rendre exclusive en la gonflant d'une foule de petites attentions déstabilisantes auxquelles Mama Sassy finit par répondre avec cohérence.

En quelques semaines, les deux *drags* devinrent assez intimes pour inviter Ben Turcotte et Félix Légaré à se rencontrer. Une erreur fatale, puisque Ben tomba instantanément amoureux de l'angélique jeune homme dissimulé sous les artifices de la non moins irrésistible Mama Sassy.

En homme et femme d'expérience, Ben et Biscotte étaient conscients d'avoir gaspillé beaucoup d'amours à les vivre en accéléré. La crainte que cette nouvelle histoire n'aboutisse dans les replis d'un kleenex jeté à la poubelle d'un sauna et qu'on n'en parle plus, les empêcha d'aborder l'ange noir par le bas de la ceinture à la première occasion.

Au lieu de forcer le tempo, ils se résignèrent à laisser filer du temps sur le dos de leur passion, roués qu'ils étaient depuis l'âge ingrat à la vertu primordiale de la patience, ce solvant capable d'aplanir la plupart des situations problématiques quand on n'a pas reçu beauté et grâce par les voies naturelles.

Sous le couvert d'une sympathie toujours un peu plus chaude, Biscotte profita de son statut de reine des nuits montréalaises pour papillonner autour de Mama Sassy, tandis que le jour, dans sa guérite, Ben imagina une vie bourgeoise à quatre au vingt-troisième étage du chic *Bellevue*. Un scénario retouché entre deux clients à stationner, dans une parfaite dérivation d'un quotidien qui aurait pu ressembler à celui, idéalisé, de deux couples d'échangistes comblés d'avoir enfin trouvé les bonnes pointures, à enfiler chez soi, après un bon repas, en toute intimité et sans se presser.

Ben et Biscotte finirent par se rendre à l'évidence que le déploiement du grand jeu ne valait pas la chandelle qui continuait de leur être interdit de brûler par quelque bout qu'ils eussent choisi. Rien, absolument rien chez le romantique Félix ou l'exubérante Mama Sassy ne frissonnait, ne retroussait ou ne bosselait sous les accolades, les discrets frôlements ou les attouchements accidentels.

Pas un muscle, un poil ou un cil pour répondre aux efforts de séduction déployés avec une assiduité de maître charmeur par le dévoué et prévenant Ben ou la séduisante Biscotte, pourtant dotée d'un statut de femme à l'irréfrénable bagou, fut-il nécessaire de le rappeler. Envers et contre tous et toutes, le chérubin continuait de fendre la vie de nuit et de jour avec la même indifférence sexuelle. À se demander s'il n'y avait pas du hongre sous le poulain...

Côtoyer la perfection sans parvenir à s'en rassasier ressemblait trop à un calvaire pour satisfaire une reine. Après avoir craqué si fort, Biscotte s'émietta. Les illusions rassies, elle développa une aversion assaisonnée d'envie et de jalousie, que Ben engraisa entre les trois murs de sa guérite. Des sentiments faciles à cultiver dans le sillage du séduisant Félix, qui se transformait en sublime Mama Sassy et vice-versa avec une odieuse simplicité, alors que Ben peinait des heures devant son miroir pour faire apparaître Biscotte, aussi ruineuse en produits de beauté et subterfuges qu'une starlette hollywoodienne à l'approche de la quarantaine.

Cette injustice, déjà insurmontable, s'aggravait de l'aisance financière de Félix, qui s'offrait, au bon plaisir de ses caprices, des grasses matinées de star en cure de désintox ou des virées de magasinage de femmes voilées en excursion à Paris, alors que Ben s'écœurant l'existence chaque jour, dès six heures du matin, à aligner des voitures sur son coin de boulevard.

Un matin plus blême que les autres, il fut écrit, sur le mur des toilettes d'un bar de *la Main*, en des mots qui ne se rapportent pas, que Mama Sassy ne récolterait pas indéfiniment richesse, gloire et beauté, sans semer la haine autour d'elle.

L'épithaphe, tracée au rouge à lèvres, muta au rang de vérité, un soir que la reine des nuits montréalaises, trop poudrée pour performer sur scène, fut chahutée par les spectateurs qui venaient de faire un triomphe tapageur à la joueuse de trompette.

À sa sortie de scène, Biscotte sembla si démunie, que Mama Sassy s'empressa de la rejoindre pour la consoler.

Folle de rage, Biscotte lui sauta à la gorge et serra très fort en couinant.

– Va te faire enculer par ta trompette, la Brownie's !

Mama Sassy qui suffoquait dangereusement, répondit d'un coup de genou entre les jambes de Biscotte, qui aussitôt, se rappela qu'elle était avant tout un homme. Elle lâcha prise en poussant un cri.

Tandis que Mama Sassy cherchait son souffle et que les habitués affluaient pour ne rien manquer de ce qui s'annonçait comme le meilleur spectacle de la soirée, Biscotte se redressa, terrifiante.

–Ç'a pas encore le trou du cul dessiné et ça vient nous écœurer !

Puis elle agrippa la perruque de Mama Sassy qui pirouetta. Les spectateurs en mal d'action, de plus en plus nombreux à former un cercle autour d'elles, encouragèrent Biscotte, qui rua, gifla et cogna Mama Sassy, décoiffée au propre comme au figuré.

–On n'est pas au cinéma *Golden Boy* ! cingla Biscotte entre deux bordées de coups. Ici, on fait pas semblant, c'est pas un terrain de jeu ! Ici, on se la sue pour gagner notre vie, mon joli !

Mama Sassy ne répliqua pas. Félix non plus. Il demeura recroquevillé, acculé à l'inertie, non pas par la vacherie des spectateurs qui continuaient de japper leur parti pris, mais par la haine et le mépris qui flottaient dans les yeux de Biscotte, et de Ben qu'il apercevait, tapi sous le savant maquillage. Ben, le sympathique et complaisant Ben, qu'il avait eu tort d'estimer en frère.

En plongeant dans le monde insolite des *drag-queens*, Félix s'était découvert une famille. Une authentique famille qui avait relégué aux impostures ses parents biologiques et le groupe de fêtards qu'il dorlotait depuis son arrivée à Montréal, et qu'il avait ironiquement baptisé «*la familia*». Avec Biscotte, il avait découvert la confraternité, et les sentiments qui en découlaient. Un échange de tendresse qui le comblait et auquel il prêtait une amplitude, que rien ni personne n'égalerait jamais, sauf, peut-être, le grand amour, celui qu'on attendait toute une vie.

Biscotte et Ben ou Ben et Biscotte, peu importe, figurait comme une des rares personnes dans le désert de sa vie affective. Pour le suivre, l'aider ou le secourir, il aurait tout abandonné, tout sacrifié. Et voici qu'en traître, celui-ci le déconsidérait avec un odieux mépris.

Voici qu'il faisait preuve de la même abjection à son égard que Marie-Ange à l'enterrement de ses parents, et plus encore le jour de l'encan. À quelques mois d'intervalle, les deux s'étaient penchés sur lui pour le renier, avec le même acharnement.

En grand naïf qu'il était, Félix avait ouvert son cœur et on en avait profité pour le piétiner sauvagement. Une double trahison qui anéantissait chez lui toute aspiration à une vie normale. La cruelle évidence de sa solitude. Le rappel inexorable qu'il aurait à survivre en perpétuel orphelin, seul, jusqu'à la mort, cette incontournable finalité que tout le monde affrontait en solitaire. C'était bien là la seule justice, à laquelle il pouvait désormais prétendre.

À cet incommensurable chagrin s'ajouta bientôt une brutale dégringolade au niveau du trottoir, provoquée par le revers de fortune programmé depuis La Renonciation par Roland Papineau.

À la même vitesse qu'il s'était découvert *jet setter* de métro, Félix se retrouva clochard de surface, avec pour tout bagage sa trompette et un fourre-tout rempli d'objets glanés dans l'appartement abandonné en toute hâte.

Boycotté par Biscotte, il évita le monde des *drag-queens* et chercha à renouer avec son ancienne *familia*. Sans l'argent qui avait fait son succès, les portes des endroits branchés claquèrent ou cessèrent de s'ouvrir devant lui.

Tourmenté par la Caisse Populaire qui exigeait le paiement des cartes de crédit, poursuivi par les gestionnaires du *Bellevue* qui réclamaient des mois de loyers impayés, harcelé par son oncle qui souhaitait obtenir sa signature au bas d'un acte notarié en échange du règlement d'un kilomètre de dettes, Félix se transforma en ombre de la rue. Une fatale déconvenue qui le charria, des recoins des passages souterrains, aux lits malodorants des refuges pour itinérants, en passant par le Carré Saint-Louis.

À croire qu'il se lançait sur les traces du poète qu'on disait maudit, peut-être autant que lui.

Ah ! la fatalité d'être une âme candide
En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers,
D'avoir une âme ainsi qu'une neige aux hivers
Que jamais ne souilla la volupté sordide !
D'avoir une âme douce et mystiquement tendre,
Et cependant, toujours, de tous les maux souffrir,
Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir...

Félix attendit que résonne au fond de lui le dernier vers avant de relever la tête. Il était assis sur un banc, face à la fontaine, sans maquillage ni perruque et vêtu d'une robe aussi sombre que son espoir d'être aimé.

L'après-midi achevait, et il faisait beau comme dans une de ces journées dorées d'automne qui restent

gravées en mémoire. Il agrippa sa trompette pour improviser du Miles Davis, comme il l'avait si souvent fait, assis sous son arbre en surplomb de la ferme familiale. Se surprenant à songer à Delphine, sa vue s'embrouilla. Puis la musique virevolta autour de lui ; si belle, qu'elle sonnait irréaliste.

Des passants s'arrêtèrent, charmés par ce concert d'un autre monde, tandis que d'autres firent demi-tour. On sortit sur les balcons et peu à peu, un groupe de badauds se referma autour de l'étrange musicien en robe noire, qui jouait avec la virilité mystique d'un dieu africain.

Ébloui de soleil, Félix était ailleurs, à galoper sur le dos de sa jument dans des déserts de sable rose. Montréal avait disparu. Plus de trace de Ben le méprisant ni de l'insolente *familia*. Plus d'oncle arrogant. Seul comptait le soleil dans ses yeux et sa trompette qui le rendait heureux.

Quand il revint sur terre, Pax Pope passait le chapeau parmi la foule qui applaudissait. Félix éprouva de la gêne, non à cause des acclamations auxquelles Mama Sassy l'avait habitué, mais à cause de Pax qui ne se gênait pas pour forcer la charité des spectateurs à l'aide du pittoresque chapeau de cow-boy garni de plumes de mouette qui le coiffait été comme hiver.

Avec sa longue chevelure ébouriffée et une barbe de flibustier d'où perçaient un regard d'ours brun, une bouche gargantuesque et la proéminence d'un nez de tête chercheuse, l'homme d'une quarantaine d'années affichait une laideur pittoresque, en concordance avec le long corps noueux qu'il portait comme un encombrement.

Il aurait été chevalier errant en Espagne dans une autre vie, que cela n'aurait étonné personne ; à moins qu'il ne fût la réincarnation d'un moine, de l'ordre de ceux croisés dans la littérature érotique du célèbre marquis, ces religieux de la décadence qui passaient leur temps à se goinfrer et à boire, quand ils ne profitaient pas de leur ascendant sur la bêtise humaine pour ramoner à satiété les jolies innocentes aux fesses roses dont on leur avait confié l'âme.

Peu importe, les femmes flairaient à distance l'érotisme sauvage de pur-sang qui se dissimulait sous son manque d'attrait physique. Et bien que le personnage n'avait rien d'un playboy, nombreuses étaient celles, qui succombaient à ses avances.

Rarement déçues, ses éphémères conquêtes dégouлинаient de ses bras, épuisées, attendries, troublées et, la plupart du temps, prêtes à récidiver, malgré la honte de s'être abandonnées dans une bestiale sensualité, à un habitué des bancs de parc. Parmi elles, il y en avait même pour avouer publiquement, qu'en amour, le *pusher* du Carré Saint-Louis valait le détour.

Une flatterie d'aucun attrait pour Pax, qui n'aimait pas plus prendre des détours, que faire du sentiment. D'une paresse cultivée avec un art qui lui garantissait un air zen, et d'un opportunisme décomplexé, il acceptait tout ce que le hasard portait à sa bouche ou lui coinçait entre les jambes, avec une préférence pour les restaurants indiens et les femmes mûres, sachant par expérience, qu'elles donnaient toujours plus qu'elles recevaient, exactement comme la cuisine de l'Inde qui, à peu de prix, explosait les papilles d'une infinité de sensations.

À ce double penchant pour la facilité, s'était récemment ajoutée l'amitié du jeune Félix, qu'une sauterelle de bar gay en manque de substances lui avait présenté.

Enthousiasmé par la générosité malade de cet étrange ovni débarqué de la campagne, le *pusher* avait absorbé avec un naturel désopilant les prodigalités de ce nouveau client, volontiers reconnaissant de participer à la dilapidation d'une soi-disant fortune qu'il n'avait même pas à se pencher pour ramasser ; exactement comme aujourd'hui, alors que le chapeau se remplissait de la largesse des spectateurs touchés par le concert improvisé du jeune musicien au look hybride qu'il n'avait encore jamais vu si à fleur d'émotions, même le soir de son affirmation au son de *I Will Survive*.

En moins d'une demi-heure, Pax rafla ce qu'il récoltait en une semaine à se dessécher la gorge sur les thèmes de l'amour et la charité. Une recette assez miraculeuse pour afficher un brin de compassion lorsque Félix s'avoua aussi dépourvu que la cigale quand la bise fut venue.

Motivé par un rapide calcul mental où la trompette joua son rôle d'additif, l'homme de la rue se prit au jeu de la fourmi. Convaincu qu'il saurait trouver dans le métro une place lucrative pour promouvoir le talent de son protégé, il offrit à ce dernier de lui servir de *manager* et de partager l'appartement qu'ils loueraient dès qu'ils en auraient les moyens.

Les feuilles mortes qu'on ramasse à la pelle n'avaient rien de romantique pour Pax, qui voyait chaque

année arriver l'automne en début de misère, obligé de consacrer la majeure partie de ses gains au logement alors que la charité des gens diminuait, ceux-ci préférant sans doute faire l'amour et la guerre chez eux, bien au chaud, plutôt que d'en discuter au milieu des bourrasques de pluie glaciale.

Même déroute pour le *pusher* dont la clientèle réduisait de moitié dès les premiers grands froids. À croire qu'en hiver, les Montréalais se contentaient de se geler les pieds au lieu de chercher à planer.

Pax empocha la monnaie, remit le chapeau à sa place et sortit un bout de joint racorni qu'il alluma.

—L'important dans la vie, mon *Cherry Blossom*, ce n'est pas d'avoir un beau jeu, c'est de jouer celui qu'on a.

Il tendit le mégot à Félix qui hésita, trop perturbé pour avoir envie de décoller. Pax le lui coinça entre les doigts et l'empoigna par les épaules.

—T'es pas obligé de répondre tout de suite ; on a toute la vie devant nous.

Cela dit, il le serra contre sa poitrine, le temps de réfléchir à une suite.

—Moi, les émotions, ça me fait des trous dans le ventre, pas toi ?

Félix répliqua en tirant sur le joint qui lui brûlait les doigts.

—T'as rien contre l'exotisme ? interrogea Pax sans attendre de réponse.

De sa démarche d'automate caoutchouté, il entraîna son nouveau protégé du côté de la rue Saint-Denis, qu'ils descendirent en direction du Quartier chinois où il connaissait un « *All you can eat* » ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, fournissant un *doggy bag* sans trop d'insistance.

Tous les dix pas, il changeait de trottoir, soit pour saluer un habitué du quartier, régler des comptes, jouer au tombeur de ces dames, ou simplement se mêler de ce qui ne le regardait pas. Les brèves conversations s'enchaînaient d'un individu à l'autre, débridées, explosives, aléatoires.

Ce flot de verbiage haut en couleur, ponctué d'hilarité et de coups de gueule, escorta Félix jusqu'au bas de la rue. Après l'errance des derniers jours, il appréciait de ne rien avoir à gamberger d'autre que de suivre quelqu'un avec l'ivresse d'un gamin.

En bas de la rue, un *blues* de fond de cave suintait du *Bistro à Jojo*. Pax s'arrêta devant la porte du mythique établissement. En se déhanchant au rythme de la musique et en mimant une trompette avec ses doigts, il adressa un sourire de renard à Félix, avant de le pousser à l'intérieur avec une tendresse d'impresario flairant le bon coup.

Il y avait là plusieurs figures connues du *show-business* montréalais, ce qui impressionna Félix, mais pas Mama Sassy, qui adopta d'emblée cette grotte aux murs encombrés de souvenirs *blues* et sa clientèle d'habitues. Pax s'approcha sans souci des musiciens regroupés sur la petite scène pour présenter Félix en des mots qui sortaient de l'ordinaire. La tête de forçat assis à la batterie et qui répondait au prénom de Bob invita alors le jeune inconnu à la tenue hybride à se joindre à eux. Félix sortit sa trompette de l'étui et Pax s'effaça en direction du bar, satisfait de ce bon placement.

Adieu le « *All you can eat* » du Quartier chinois et *welcome* la bière à l'œil et les pointes de pizza livrées au bar et dévorées sans bonnes manières entre deux tournées générées par les prouesses de Félix et de Mama Sassy, confondus dans une forme musicale qui attirait émerveillement et sympathie.

Une blonde à crinière se coula au milieu de la bande, un micro à la main. Il s'agissait d'une autre reine de cette ville éclectique. D'une énergie de lionne, elle mêla sa voix de saxo aux instruments qui s'interpellaient avec une connivence tactile.

Depuis son arrivée à Montréal, Félix avait croisé quelques figures connues, mais c'était la première fois qu'il côtoyait une de ses idoles. Marjo, une véritable icône dont il aurait pu interpréter chaque chanson, et qu'il ne reconnut pas sur le coup.

Quand leurs regards se croisèrent, une émotion toute neuve affleura l'embouchure de la trompette, qu'il poussa à des limites célestes. Les musiciens, qui flottaient à des niveaux intermédiaires répondirent avec des

échanges débridés qui s'entrelaçaient à la voix rocailleuse de la chanteuse qui s'attarda en face de Félix, en se faisant provocante. La trompette et la voix surfèrent sur des déferlantes à figer la bière dans les bouteilles des spectateurs.

La pierre des murs vibra et dans la tête de Félix, s'installa une nouvelle planète qui chassa loin, très loin derrière, les vicissitudes du monde des *drag-queens*.

Quand il retomba sur ses pattes, elles ne purent le supporter, et il s'effondra, ivre de fatigue, de musique et de débordements dans les bras compatissants de Pax, soûl et triomphant dans le rôle du père particulièrement fier de son prodigieux rejeton.

En quelques jours, Pax réussit à réunir la somme nécessaire au paiement d'un premier mois de loyer, qu'il leur resta à dénicher.

Étant donné qu'ils combinaient à eux deux, l'intégralité des préjugés qu'un propriétaire puisse entretenir à l'égard de futurs locataires, personne ne se précipita pour leur offrir un toit et Félix relégua, un temps, Mama Sassy au second plan pour mieux se fondre dans la faune des squatteurs du centre-ville. Une vie de clandestin qui se révéla une plaisante aventure plutôt qu'un cauchemar, maintenant qu'il n'était plus seul.

À part quelques créanciers lancés à sa recherche, personne pour s'inquiéter de la disparition de Félix sur les écrans radars, hormis peut-être Biscotte, contrariée de ne plus entendre parler de Mama Sassy, qui s'en faisait au point de ronger ses ruineux ongles à rallonge et de parcourir la rubrique des décès chaque fois qu'un journal lui tombait sous la main. Pas qu'elle se sentait coupable ou qu'elle éprouvait du remords ; ça, c'était plutôt le lot de Ben dans sa guérite, mais bien parce qu'elle s'ennuyait de son beau chocolat dont elle demeurerait secrètement amoureuse les jours de spleen.

Le monde est petit, on le répète à tout va depuis la nuit des temps et le hasard se charge de le prouver très souvent. Avec Biscotte qui arpentaient la rue Sainte-Catherine d'est en ouest et Félix qui circulait du nord au sud de la rue Saint-Denis, selon toutes probabilités, ils auraient dû se croiser.

Seulement voilà, Pax n'avait aucune intention de partager sa poule aux œufs d'or, et bien qu'il côtoyait Félix quotidiennement et que Biscotte venait régulièrement faire le plein au métro Berri, il réussit à battre le hasard sur son propre terrain en court-circuitant par de perverses machinations, les moindres chances de retrouvailles des divas. Une attitude paradoxale pour quelqu'un qui prêchait l'amour, la paix et la charité, mais l'homme n'en était pas à une contradiction près.

À la Renonciation aussi le fils Légaré tomba dans l'oubli, et ce, à la grande satisfaction de Curé, qui se serait réjoui de la disparition *ad vitam æternam* de celui dont il boycottait le nom et jusqu'au souvenir, avec la même détermination et le même acharnement que la propriétaire du *Grand Express*. Les deux, pour des raisons diablement comparables ; du moins, selon l'unique mauvaise langue à s'intéresser encore aux démêlés à propos de Borphelin. Sinon, plus personne, dans la vallée, pour s'enquérir de Félix, excepté son oncle et sa tante, la seule avec qui il communiquait depuis le début de son aventure montréalaise.

Au lieu du téléphone qu'il évitait, par crainte d'avoir à répondre à brûle-pourpoint à des questions embarrassantes, et sachant que sa tante abominait l'électronique, Félix préféra donner de ses nouvelles sous forme de petits mots anodins, gribouillés derrière des cartes postales. Une correspondance qui offrait, par son extrême brièveté, un net avantage sur les lettres jugées compromettantes à cause de la surabondance de place dont il aurait disposé pour trop en raconter et se trahir sur certains aspects de sa vie qu'il préférait garder secrets, d'autant plus qu'il savait, comme tout le monde au village, qu'en échange d'un café au brandy, le facteur offrait avant livraison, la lecture du courrier à l'irrévérencieuse Geneviève Lachance, incapable de s'empêcher d'être curieuse, même envers quelqu'un qui n'existait plus à ses yeux.

Ce choix stratégique demeura une précaution inutile pour Alice qui, dès la réception de la première carte postale, estima que le bristol illustré d'une fontaine au milieu d'un petit parc réunissait assez d'informations pour sonder tous les recoins de la nouvelle vie de son neveu. À chaque livraison, elle s'enfermait dans l'Écllosion, où elle se concoctait un ou plusieurs petits remontants, grands rassembleurs de ses connaissances en arts divinatoires. Puis, quand elle se sentait au zénith de ses capacités, son esthésie planétaire bien aiguisée par les cocktails, elle amorçait l'examen de la nouvelle carte postale.

Que ce fût à travers le choix de l'illustration ou du timbre, la séquence des chiffres de la date d'envoi, la couleur de l'encre utilisée ou les caprices de la calligraphie, chaque petit détail était soumis à la loupe de ses connaissances ésotériques, avec fenêtres ouvertes sur le passé, le présent et l'avenir, selon une méthode si conséquente qu'en une dizaine de cartes, son décryptage lui révélait les états d'âme de Félix mieux qu'une biographie de cinq cents pages, exception faite d'un curieux *vacuum* autour de l'amour, sujet qui demeura

nébuleux, en dépit de tous ses efforts divinatoires et tous les colis bourrés de cristaux de quartz qu'elle lui envoyait.

Malgré tout, chapitre par chapitre, Alice se confortait dans l'impression de connaître son neveu mieux que lui-même, sentiment qui lui concédait une bonne longueur d'avance sur la réalité quand elle ne reçut plus de nouvelles, ce qui l'empêcha de se tourmenter, contrairement à Roland qui s' alarma au point d'engager un détective privé. Une vaine initiative de retracer le disparu, qui lui valait chaque fin de mois un affolement à la hausse et une facture salée, minutieusement détaillée.

Que Félix Légaré n'existât plus autrement qu'en statistiques dans la colonne des morts violentes ne l'aurait pas dérangé, au contraire. Seulement, il aurait apprécié en être informé, question d'avoir les coudées franches pour la relance de son festival qu'il tentait de réorganiser en compagnie d'une brochette de nouveaux partenaires financiers, avec l'entêtement et l'opiniâtreté d'un homme décidé à manger le diable et ses cornes.

Ce n'était un secret pour personne, lorsque Roland Papineau mûrissait une ambition, rien ni personne n'aurait pu lui faire lâcher le morceau. Même chose quand il avait envie d'une femme au bout du gland, n'aurait pas manqué d'ajouter Geneviève Lachance, qui se pavanait devant l'armoire à glace de sa chambre.

—Pour l'avoir, tu vas l'avoir ton *hostess*, mon Roland, surina la vieille fille en enfilant la veste d'un tailleur noir démodé. T'as besoin d'avoir la queue remontée et les ailes bien accrochées !

La lampée de gin qu'elle avala aurait suffi à faire décoller une navette.

—Je te préviens, ajouta-t-elle en défiant le portrait de Gabin. Les poches d'air, non merci, j'ai déjà donné !

Le temps de grimper sur des talons aiguilles et d'ajuster sa démarche en s'évaluant dans le miroir, elle était prête à rejoindre M. le maire qui l'attendait à la ferme des Légaré, avec une impatience qu'il tâchait de calmer devant la réplique à l'échelle du site officiel du *Festival permanent du Chopper de La Renonciation*.

La même fameuse maquette aux centaines d'heures de minutieux assemblage qui avait subi un massacre à la scie à chaîne le printemps dernier, et qu'il avait entièrement restaurée depuis, avec une persévérance qui n'avait d'égale que la haine secrètement entretenue envers les Prévert, exception faite de la mère et de la fille qu'il continuait d'admirer pour leurs qualités de femmes faites pour l'amour, incapable d'oublier les seins d'Isabelle derrière ceux de la petite Marie-Ange, qu'il avait vue, comme tout le monde, aussi nue qu'on puisse l'être sur une moto.

Un cadeau dû à la négligence vengeresse de sa Sexy qui avait fini par avouer son infamie, et qui s'était déclarée prête à payer de sa personne pour être pardonnée, et ce, «avec un zèle de secrétaire d'avant la lutte des sexes», comme elle se plaisait à le répéter en roulant des hanches, des yeux et de la langue, chaque fois qu'elle en avait l'occasion. Soumission appréciée par le principal intéressé, qui se permit d'en abuser au lit, à table et dans l'organisation tentaculaire de sa revanche sur le destin, alors qu'il n'avait plus rien à gagner de plaire aux beaux-parents et qu'Alice continuait de l'ignorer avec la superbe d'une femme sous influence.

Dérangé dans le confort de ses élucubrations par des couinements, Roland se précipita à la cuisine où il découvrit le coupable sous le comptoir, derrière la troisième porte d'armoire. Il appela son fils qui se trouvait dehors à arpenter la cour, soucieux d'être à la hauteur des exigences du paternel qui l'avait chargé d'accueillir les invités, au nombre de sept, et de contenir les indésirables. Tâche laborieuse pour le fils Papineau qui se demandait à qui ou à quoi il reconnaîtrait un indésirable...

Roland apparut à une fenêtre avec un rat qui agonisait, coincé dans une souricière.

—Débarrasse-moi de ça au P.C. !

Il balança la chose au pied de Civic qui fit du sur place, ne sachant trop par quel bout aborder la pauvre bête qui gigotait par à-coups.

—Envoye ! Sors de ta guimauve pis embraye !

Sur ces mots, Roland disparut derrière la fenêtre, qu'il ferma en grognant de mécontentement.

L'inertie de son fils et le retard de Geneviève le propulsaient au bord d'un affreux pressentiment. Et par expérience, il savait que les pressentiments avaient de plus en plus l'habitude de se concrétiser en désastre. Sur le qui-vive, il inspecta le reste de la cuisine qui reluisait de propreté, à condition qu'on n'ouvre pas les armoires. Satisfait de l'alignement des plateaux de hors-d'œuvre intacts sur le comptoir, il ouvrit une bière pour conjurer le mauvais sort.

À l'arrivée de Geneviève, son ciel s'allégea de quelques nuages. Aussi pimpante qu'une chèvre de montagne en visite chez Monsieur Séguin, la vieille fille l'agrippa des quatre membres à la fois avec un appétit vorace qu'il eut du mal à réfréner.

Civic s'encadra dans la porte, encombré de la souricière vidée de son drame, éberlué à la vue de Geneviève Lachance suspendue au cou de son père... Un grondement de moteur qui enfla dans la cour, le propulsa dans un état d'effarement si absolu qu'il figea sur place sans savoir pourquoi ni comment.

Geneviève se dirigea vers la porte en hochant de la croupe, avec la fantaisie d'une sirène de bas-fond. Roland arracha la souricière des mains de son fils, et l'envoya valdinguer dans le fond d'une armoire juste avant l'entrée de Robert Robinette, escorté des cabrioles de Geneviève qui s'extasiait sur sa témérité.

—En moto par ce temps de chien ? Ouais, t'es faite *toffe* !

—T'as encore rien vu, fanfaronna le pharmacien en dégoisant de lubricité.

—Arrête, tu vas me faire rougir !

—Avec moi, c'est tiens-toi ben, rugit le pharmacien en frémissant du dentier.

Geneviève gloussa pour la forme, en poussant un coup d'œil narquois du côté de Roland, qui ricana ce qu'il fallait pour rester poli. Avec quelques secondes de retard, Civic éclata d'un rire mayonnaise qui tourna au vinaigre, en constatant qu'il n'était pas dehors pour accueillir le reste des convives qui arrivaient en bloc et stationnaient leur voiture dans le désordre.

Geneviève se précipita au-devant des six hommes qu'elle connaissait par leur prénom. Elle salua Paul-Ernest, des *Matériaux Laverdure*, Jean-Marie, le père du gros Burt, Arthur, qui s'engraissait dans l'élevage porcin, Joseph, qui gérait une compagnie d'épandage, Urbain, le producteur maraîcher, et Maurice, le notaire et l'unique conseiller municipal de La Renonciation, un homme chétif au regard torve que M. le maire utilisait sur tous les fronts.

La vieille fille les entraîna tous dans le salon, meublé pour l'occasion, où Roland les attendait en compagnie du pharmacien. Puis elle s'effaça dans un chaloupé qui fit tourner des têtes. Quand elle revint avec des rafraîchissements, son M. le maire gesticulait devant la maquette, le verbe en verve et les idées les unes à la suite des autres.

Deux heures trente-huit minutes plus tard, il ne restait pas plus à discuter, que de liquide dans les bouteilles ou de canapés dans les plateaux, qui s'entassaient sur le comptoir de la cuisine où Civic décompressait en raflant les miettes.

La rencontre s'affichait comme une victoire pour Roland, qui raccompagna ses invités dans la cour où les rires et les poignées de main firent bon ménage.

—On t'accote, mon Roland ! résuma Paul-Ernest au nom du groupe. On t'accote à condition d'avoir de la garantie !

Cette garantie, la seule que Roland pouvait fournir depuis qu'il n'avait plus l'appui des Bellehumeur, c'était la ferme et ses quatre cents acres de terre qui ne lui appartenaient toujours pas. Il y avait aussi le *Grand Express*, un dernier recours négociable de gré à gré avec la propriétaire, moyennant, il s'en doutait, la peau des fesses et tout l'attirail qui allait de pair, ou «par paire», aurait rectifié un malicieux. Mais pour l'instant, il s'interdisait d'y penser plus de deux minutes d'affilée, convaincu qu'il retrouverait son neveu et que celui-ci signerait l'acte de vente à rabais en disant merci. L'important, c'était d'avoir su intéresser de nouveaux investisseurs à son projet, et ce succès méritait d'être célébré dans la détente.

Pour se débarrasser de Civic, Roland l'envoya avec la mission de rapporter coûte que coûte de la mort-aux-rats, en sachant que le magasin général était en rupture de stock.

Rassuré de voir son fils foncer vers sa voiture, il trotta en fredonnant sa chanson favorite vers la glacière où refroidissait un mousseux américain. Il appela Geneviève qui ne répondit pas. Il n'eut pas à la chercher longtemps. En posant un pied au salon, elle jaillit de derrière le divan loué pour la journée, avec le regard d'une plante carnivore face à une mouche.

D'une agilité surprenante, elle enfourcha le dossier comme on enfourche une moto.

–Vroum vroum, monsieur le maire, susurra-t-elle en jouant des cuisses à pleins gaz. Qu'est-ce que t'en penses, de ta nouvelle *Miss Chopper*?

–Beau body ! Beau body, ma Sexy ! lança Roland en faisant sauter le bouchon.

–Approche, mon beau *rocker*, que je vérifie ce que t'as dans le *muffler* !

Geneviève, qui avait préparé ce coup d'éclat de longue date, était équipée de bottes cuissardes et d'une mini-jupe ultracourte, à l'image de la mythique B.B dans son non moins mythique numéro.

Sans doute, qu'avec un vrai *Harley* à enfourcher, une perruque blonde et du volume sous la camisole, il aurait été plus facile de croire à l'apparition du fantasma vivant. Mais Roland s'en foutait. Pour lui, la Bardot n'était qu'une vieille folle, qui valait moins que la peau d'un phoque, et Geneviève n'avait besoin d'aucun artifice supplémentaire pour être attractive ; du moins, le temps d'une « p'tite vite ».

La bouteille à la main, il s'étala sur le divan en conquérant. En femme goulue, Geneviève sauta sur le mousseux et sur l'homme pour les descendre à portée de bouche. Un festin de Babette, où elle officia à la fois en cuisinière et en cliente, heureuse de renouer avec un M. le maire aussi abordable qu'au bon vieux temps.

La suite ne se raconte qu'en émois à répétition aux quatre coins du salon, le temps de retrouver Roland vauté sur le divan, dans l'engourdissement d'une somnolence truffée de rêvasseries autour du retentissant succès de son festival, qui attirait une foule de visiteurs à faire rugir de jalousie le maire de Québec.

Bienheureuse vision qui le fit ronronner comme un matou de retour sur les cuisses de sa maîtresse après une nuit mouvementée sous les galeries du voisinage, et qui perdura jusqu'à ce que s'installe, sous ses yeux clos, l'impayable apparition de son neveu dans un accoutrement qui n'aurait dû convenir qu'aux shows de Las Vegas ou au Cirque du Soleil.

Geneviève, qui veillait sur le sommeil de son amant comme la femme d'un député sur le premier ministre, se vexa du brusque fou rire qui secoua son M. le maire des pieds à la tête. Perplexe, elle chercha en vain autour d'elle, la raison de cette hilarité, tandis que Félix, déguisé en *guidoune*, s'imposait en fond de scène à l'esprit de Roland. Un délire du subconscient inoculé huit mois plus tôt, lors d'une visite éclair à son neveu qu'il avait surpris dans la peau d'une greluche à faire bander un singe...

Ce jour-là, en pénétrant dans le hall d'entrée du *Bellevue*, Roland n'avait pas manqué de repérer la grande négresse qui tortillait des fesses dans le coin des boîtes aux lettres. Un cul expressif qui lui avait aussitôt donné des idées d'une précision mathématique. En homme du seul monde qu'il avait l'habitude de fréquenter lorsqu'il était en ville, il s'était empressé de féliciter la démonsse pour son élégance de chanteuse de cinq à sept, avant d'amorcer son numéro d'homme à la palette bien garnie. L'apparition de son neveu, derrière les traits de la beauté chromée, l'avait plongé dans un embarras non dissimulable autrement qu'en baissant les yeux.

Curieusement, Félix n'avait pas cédé à la panique, probablement à cause du blindage du maquillage et de la tête et demie de supériorité que lui accordaient les cothurnes. Le plus sérieusement du monde, il avait présenté Mama Sassy à son oncle, lequel avait fait preuve de suffisamment de rapidité d'esprit pour jouer le jeu. Et ce, au point d'accepter d'aller prendre un verre dans une brasserie chic du quartier, où son neveu semblait avoir des habitudes dans les deux sexes.

L'heure qu'ils avaient passée ensemble avait suffi pour rassurer Roland. À l'évidence, il aurait fallu être sourd et aveugle pour ne pas s'apercevoir que la ville était en train de siphonner le reste de matière grise de l'avorton. Une bonne nouvelle, compte tenu des reconnaissances de dette qui s'accumulaient. Et cette fois-ci, nul besoin de sa toute lisse pour prédire que Félix ou Mama Sassy, peu importe, le supplierait d'acheter la ferme avant même que Mylène affiche ses spéciaux du printemps.

Ce jour-là, il l'aurait parié à cent contre un !

–Et j'aurais perdu, *chopper* ! marmonna Roland en ouvrant un œil sur la réalité.

C'était un fait. Les spéciaux printaniers de Mylène étaient consommés depuis longtemps, et il en était toujours à la case départ avec son neveu, dont il était sans nouvelles. Funeste entrave pour quelqu'un d' impatient.

Tenaillé par la soif, au propre comme au figuré, il s'empara de la bouteille de mousseux, qui était vide. Les signes de colère qu'il affichait alarmèrent Geneviève, qui lui arracha la bouteille des mains avant qu'il la fracasse sur un mur. Puis elle alla chercher une bière, qu'ils partagèrent affalés côte à côte.

Accablé mais pas lâcheur, Roland se disait pour s'encourager qu'en disparaissant de la circulation sa greluche de neveu avait peut-être brouillé les cartes, mais pas son jeu. L'affaire rebondirait tôt ou tard sur le bureau du notaire. Un passage obligé qui n'avait d'incertain que le temps qu'il faudrait pour en arriver là. C'était du moins le leitmotiv qu'il se répétait comme un mantra lorsqu'il craignait de voir la ferme lui filer sous le nez.

Dans ces cas-là, il aurait préféré savoir Félix plus mort que vif. À condition qu'on retrouve le corps, pour simplifier la paperasse. Il n'avait pas honte de se l'avouer et parcourait sans remords les rubriques nécrologiques des principaux quotidiens de la province.

—Toujours pas de nouvelles? s'enquit Geneviève qui semblait lire dans ses pensées, mais qui surtout, n'avait pas vu passer de cartes postales depuis un certain temps.

—Comment tu sais ça, toi? rétorqua Roland en mode alerte.

—Quand tu fais cette tête-là, on sait à quoi tu penses, répondit la vieille fille en lui picorant le bout du nez. J'aimerais donc ça être un p'tit oiseau pour voir comment il se débrouille, le Félix.

—Me semblait que tu voulais plus en entendre parler?

—Que veux-tu... souffla Geneviève en l'attrapant par le bon bout avec dextérité, tout ce qui te préoccupe finit par me toucher.

Après l'avoir empêché d'aller plus loin dans sa volonté de revitalisation, Roland se leva et enfila son pantalon.

—Continue de l'oublier, ça vaudra mieux pour lui comme pour moi! lança-t-il.

Il n'avait parlé à personne, pas même à sa toute lisse, de la nouvelle orientation du neveu. Plus que toutes les épidémies de grippe présentes et à venir, il craignait que La Renonciation apprenne sa dégradante mutation. Quelle honte pour la famille. Il entendait déjà les moqueries de ses détracteurs qui n'hésiteraient pas à déformer son *Festival du Chopper* en *Festival du Travelo*! De quoi couvrir les Papineau de ridicule pour des années à venir, il n'avait pas besoin d'en douter.

Et il y avait pire! Les jours d'extrême découragement, il imaginait le retour de Félix à La Renonciation; il se le représentait en train de déambuler le long de la rue Principale, sur des talons à rallonge, la queue emballée dans de la dentelle pour faire compétition à sa Sexy. Une infernale probabilité qui lui retournait l'estomac et lui nouait les tripes. Un cauchemar qui réveillait les vieilles douleurs de sa jambe cabossée.

Roland avait tort de s'inquiéter, ce n'était pas demain la veille qu'il verrait son neveu débarquer.

Au milieu de la tourmente qui avait transbordé Félix du vingt-troisième du chic *Bellevue* à un obscur deux et demi au sous-sol d'un bloc appartement délabré du quartier Rosemont, celui-ci conservait une certitude: jamais il ne retournerait vivre à La Renonciation.

Plus jamais!

Anonyme au milieu de l'indifférence des gens de la ville, il jouissait d'assez de latitude pour parfaire une personnalité qu'il n'avait pas terminé de découvrir, et cela lui plaisait. Son oncle avait eu la sagesse de lui montrer le chemin du monde urbain et il l'en remerciait. Montréal semblait taillée à la mesure de ses aspirations, alors qu'à La Renonciation, dans ce trou perdu, il ne pouvait rien espérer de mieux que de tourner à vide en subissant la malveillance des Dalton, assaisonnée des sarcasmes des uns et des autres.

Bien sûr, il regrettait son arbre, autant qu'il avait honte de s'être lâchement séparé de Delphine. Tante Alice aussi lui manquait. Il s'ennuyait de son extravagance, de ses parfums, de la douceur de sa voix et de leurs décollages dans des univers insoupçonnés. Mais le chapitre du village était clos. Désormais, il s'enorgueillissait d'être un citoyen, et qu'on ne lui parle plus du charme de la campagne.

S'il ne s'était pas encore débarrassé de la ferme, c'était par crainte de faire de la peine à Maminette et Raoul. Il n'était pas prêt à couper le dernier cordon qui le liait aux seules personnes qui l'avaient vraiment aimé.

Ne rien brusquer, attendre, c'était sa façon de porter le deuil, n'en déplaise à son oncle qu'il rembourserait en lui donnant, le moment venu, la terre ancestrale.

Si celui-ci s'était montré assez généreux pour avancer de l'argent sans jamais poser de question, il saurait patienter. Félix en avait la conviction, autant qu'il entretenait désormais la certitude que la joie de vivre ne se comptait pas nécessairement en billets de banque. À preuve, depuis son arrivée en ville avec du fric au bout des doigts, rien de véritablement heureux n'était survenu, alors que maintenant, depuis qu'il n'avait plus rien de palpable sous la main pour acheter son bonheur, la vie s'adoucissait, abstraction faite de Mama Sassy dont les besoins de superflus continuaient d'être difficilement négociables.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Félix n'avait désormais besoin de rien d'autre que sa trompette, d'autant qu'en ayant tout perdu, il avait gagné un ami, un frère, un père : Pax Pope, entré dans sa vie par le trou de ses revers financiers, la preuve sur deux pattes, et parfois quatre, qu'il était possible d'être heureux en se satisfaisant des hasards de la providence. Pax Pope, ce pape de l'amour que Félix admirait pour son talent particulier de leur inventer chaque jour une vie aussi pittoresque qu'imprévisible.

À développer la thèse de l'homme parfait en fumant un joint, on risque de s'étouffer. Ce fut exactement ce qui arriva à Félix, écrasé sur le divan-lit. Il était si dévotement voué à l'adoration de son nouveau dieu, qu'il ne remarqua pas immédiatement la fumée.

Rejoint par le nuage, il ne mit pas de temps à cracher ses poumons. En écho, une toux de baryton s'accorda à la sienne, mais il était trop préoccupé par sa propre survie pour s'en soucier.

Le temps pour Félix de chercher à comprendre ce qui se passait et l'appartement s'était métamorphosé en fumoir à saumon. À l'aveuglette, il réussit à ouvrir la porte d'entrée. La fumée s'engouffra dans le couloir et dans la cage d'escalier transformée en cheminée. Le bloc appartement entier toussa, ainsi qu'une grande partie du quartier.

Quand Félix put enfin entrouvrir les yeux, ce fut pour apercevoir Pax au milieu des effilochures de fumée, les yeux clignotants, la voix inaudible. D'une main, il brandissait un plateau de biscuits calcinés et de l'autre, le numéro 9 de *Mainmise*, un magazine de la contre-culture des années 70 dont il possédait un autre exemplaire, inclassable parce que dépourvu de sa couverture.

Avec une vieille édition du Kama-sutra de Vatsyayana et une parution de *Plexus*, une antique revue française dédiée à la sexualité, les *Mainmise* constituaient l'essentiel de sa bibliothèque, le puits de savoir d'où il soutirait des bribes de philosophie et des sujets d'expériences granobiologiques, comme la fabrication de chandelles en cire naturelle ou d'un dentifrice à partir d'huile essentielle de clou de girofle.

Parmi tous ses articles d'un intérêt mitigé pour un opportuniste, Pax préférait ceux consacrés à des domaines lucratifs, telle la culture du psilocybe, un champignon hallucinogène au goût vraiment infect qu'il essayait justement de rendre attrayant, en le cuisinant selon une recette élaborée dans le Bas-Saint-Laurent, et généreusement partagée, à l'époque, par ses inventeurs dans les pages du mythique magazine.

Absorbé par l'article de la page d'à côté qui expliquait comment fumer avec des pipes à fruits, dont la banane et le melon, il avait oublié le four et ses galettes. Ce qui leur valut la visite des pompiers et une menace d'éviction. La seconde.

Sombre, humide et mal chauffé, le minuscule appartement aux fenêtres condamnées et au mobilier précaire n'offrait rien d'attrayant, mais Félix aurait été chagriné de devoir le quitter.

Premièrement, il était difficile, dans leur condition, de trouver un propriétaire relativement conciliant. Ils avaient arpenté les rues de Montréal, et épluché les annonces classées assez longtemps, pour se souvenir du handicap qu'ils présentaient au premier abord, et plus encore au second. Deuxièmement, l'hiver était rude et les squats surpeuplés, ce qui n'arrangeait rien.

Et puis, il y avait Madame Larose, Maryse de son prénom, la voisine du troisième, une serveuse du *Royal Barbecue* qu'un chauffeur de taxi yougoslave battait aussi régulièrement que possible en dépit d'horaires de travail conflictuels.

Félix avait développé avec cette femme, qui par ses rondeurs de jument lui rappelait Delphine, un faisceau de relations intimes qui concouraient à un épanouissement mutuel à travers le plaisir charnel, mais aussi la poésie, l'art, les travaux domestiques, et la liste s'allongerait, il le devinait. Une complicité étonnante, qui se moquait des écarts d'âge, des différences de mentalité, des limitations imposées par Branko, le mari jaloux, et des manigances de Pax qui prédisait, chaque fois qu'il les surprenait à fricoter ensemble, que ça finirait mal. Et il avait hâte.

Suspicieux à propos de tout ce qui concernait son protégé, Pax n'aurait pas hésité à court-circuiter cette relation, s'il en avait eu le pouvoir. Comme il se l'était permis, d'ailleurs, dans le cas de l'encombrante Biscotte.

On aurait même pu prédire qu'un jour, il se serait permis d'aller voir le Yougoslave pour lui ouvrir les yeux à coups de délations. Mais il savait que Branko avait la mèche courte et que de ce fait, il pouvait vous exploser en pleine figure. Déjà qu'il démontrait une totale aversion pour l'anarchie ambulante que représentait le voisin : « Z'un crotté à z'envoyer au goulag ! »

Il y avait matière à réfréner l'envie de jouer les délateurs et Pax préférait subir, se plaisant toutefois à sauter sur toutes les occasions pour déprécier l'intruse qui le méprisait en silence et parfois même, avec le sourire, consciente du dangereux ascendant de l'imposteur sur sa « petite merveille », comme elle surnommait Félix, ou cette Mama Sassy, qui l'intimidait avec son intarissable bagou et ses manières mondaines.

En femme habituée à aimer davantage qu'à être aimée, Maryse s'accommodait de toutes les fantaisies de son chérubin noir, pourvu qu'il continue de faire partie de sa vie. Un sort qui réjouissait Félix, confortablement installé dans une relation triangulaire où il tenait un rôle majeur. Satisfait de son fragile bien-être, en souhaitant que ça dure, il louvoyait entre Maryse et Pax sans trop s'inquiéter des antipathies qui couraient dans son dos.

Maryse, qui n'était pas du genre à cocufier son mari, ne se sentait pas infidèle, même quand elle suçait son beau chocolat. Du plus profond qu'on pouvait fouiller dans son âme de chrétienne, il n'y avait aucune culpabilité, pas d'adultère, aucun péché, sinon celui véniel, de céder à un peu de gourmandise. En succombant à sa petite merveille, elle s'offrait simplement une gâterie, une compensation, au même titre que ces femmes bafouées et refoulées qui compensent leurs manques en s'empiffrant de crème glacée.

La première fois, ce fut un lundi, jour de repos.

Comme tous les matins de ses jours de congé, elle était descendue faire son lavage au sous-sol, là où les propriétaires avaient installé, dans un coin de la chaufferie, deux laveuses payantes et une sècheuse réputée pour sa voracité, que les locataires avaient surnommée « Piranha ».

Ce matin-là, en pénétrant dans la salle, elle avait eu la surprise de découvrir un jeune homme de couleur accoutré d'une robe noire, et qui pleurnichait au-dessus de la petite table qui servait à plier le linge. Elle ne s'était pas formalisée de sa tenue, car la nuit, au *Royal Barbecue*, elle voyait pire. Ce qui l'avait touchée, c'était le désespoir de ce grand garçon qui fixait un tas de vêtements avec le regard de Maria Goretti, le couteau enfoncé dans la chair. Image pieuse de sa jeunesse resurgie en raison de la posture résignée du jeune homme, et bien entendu de la robe noire.

Pour faire une surprise à Pax qui dormait, Félix était allé au dépanneur acheter du savon et de l'eau Javel, avant de rafler tout le linge dans l'appartement et réquisitionner une machine, qu'il avait bourrée au maximum par souci d'économie.

Comme Maminette n'avait jamais permis que son petit trésor touche au linge sale et qu'après la tragédie de sa disparition c'était Sylvie, la femme du voisin de ferme, qui s'en était occupé, il était arrivé en ville aussi vierge de la machine à laver que du reste.

Au *Bellevue*, où on se chargeait de tout, il n'avait eu qu'à payer pour obtenir ce service. Puis, après son éviction du chic complexe, il avait eu assez de soucis pour reléguer ce genre de problème en fin de liste. Enfin, depuis qu'il bambochait avec Pax, celui-ci avait paré au plus urgent grâce à une copine, qu'il astiquait en échange.

C'était donc la première fois qu'il touchait à la lessive, et sans doute la dernière, puisqu'au sortir de la machine, la garde-robe complète de Pax et le peu de vêtements qu'il partageait avec Mama Sassy avaient pris la couleur d'un désespoir verdâtre.

Une déplorable bétise qui allait se transformer en désastre au réveil de Pax, qui sous son air décontracté coordonnait le négligé de ses tenues, avec la méticulosité d'une personne habillée comme une carte de mode. D'où l'importance accordée à sa garde-robe, et d'où la tête de sainte martyre affichée par Félix, signe évident, pour Maryse, qu'elle débarquait en plein drame.

— *Qu'est-ce qui t'arrive, ma grande, pour faire cette tête de no man's land ?*

Surpris, il leva les yeux sur l'apparition, qui elle, baissa les siens sur la pile de linge verdâtre. Sa poitrine turbulente, d'un blanc de crème fraîche, débordait de la petite robe de coton qu'elle avait l'habitude de porter pour vaquer aux travaux ménagers du lundi.

À travers le flou de son regard embué de larmes, Félix eut l'impression qu'un *milk shake* format géant s'inclinait devant lui. Un parfum de fruit frais envahit ses narines. Abricot ou pêche, il n'aurait su le dire...

Décontenancé, il détourna la tête en haussant les épaules.

Maryse récidiva d'une voix douce en marquant la rime, une habitude contractée à force d'imiter les «Françoise Durocher» de Michel Tremblay, en passant ses commandes au *Royal Barbecue*.

–*C'est tu ce tas de guenilles-là qui te trouble tant, ma fille ?*

Le majeur en l'air, Félix se fit cinglant :

–Je m'appelle Félix et les filles je les encule !

La réplique ne se fit pas attendre, aussi rimée que la précédente.

–*Pardonne-moi, mon petit Félix, mais avec ton look mixte, tu ne dégages rien de fixe.*

Félix s'essuya les yeux du revers de la main et dévisagea son interlocutrice, aussi rousse qu'elle avait la peau blanche. Elle avait des yeux bleus magnifiques, et toute la compassion du monde en toile de fond.

–*Faut que je te dise, je m'appelle Maryse*, poursuivit-elle avec le plus beau des sourires.

–*Félix, Maryse, ça mixe !*

Impossible de résister. Pris au piège de cette machine à faire des vers, Félix s'égaya d'un sourire.

Déjà, Maryse inspectait les vêtements, triant ce qui pouvait être récupéré en débitant le cours 101 du lavage à la machine. Un exposé tout en rime qu'elle termina si près de Félix, qu'il n'eut plus que les yeux bleus dans son champ de vision.

Il osa enfouir ses doigts dans la lourde chevelure rousse d'une odeur de citronnelle, qu'il huma avec sensualité. C'était si bon, qu'il ferma les yeux pour mieux la respirer. Ses doigts brûlaient. De l'autre main, il agrippa un sein, d'une douceur à fendre les cœurs les plus endurcis.

Fascinée par la bosse qu'elle voyait croître sous la robe, Maryse lâcha la pile de vêtements. Elle n'eut qu'un désir, celui de glisser la main sous le tissu, et ne s'en priva pas. La rencontre du membre d'ébène, si masculin sous la féminité de la culotte de soie qui l'emprisonnait, déclencha en elle, une agitation si démesurée qu'elle perdit l'équilibre.

Félix eut le temps de voir qu'elle était nue sous la robe. Il poussa un soupir qui plut à Maryse. Avec l'intensité d'une marée de pleine lune, elle s'abattit sur lui et le dégusta en des câlineries et des chatteries de femme rompue à la volupté, ce qu'elle n'avait jamais soupçonné être, et qui se révéla instantanément lorsqu'elle plongea la main sous la robe du jeune homme. Un effet surprenant pour une femme qui n'avait jamais éprouvé le désir à ce point, même avec son Yougoslave.

De son côté, Félix avait rarement été confronté d'aussi près, au désir d'un être de chair. Sa dernière expérience du genre remontait à la rocambolesque tentative de séduction opérée par la propriétaire du *Grand Express*. L'aventure qui avait lamentablement échoué, s'était pourtant amorcée dans une fureur érotique qui ressemblait beaucoup à ce qu'il éprouvait au contact de Maryse.

Pour la deuxième fois de sa vie, son corps répondait d'une façon percutante à l'appel du sexe, sans qu'une quelconque notion d'amour n'entre en jeu. Un phénomène atypique qu'il apprécia jusqu'à l'épuisement, surpris par le frénétique réveil de ses pulsions sexuelles pour une femme de deux fois son âge... encore une fois.

Pourtant, depuis qu'il était à Montréal, les occasions de s'étendre sur le sujet, loin de manquer, s'étaient enchaînées, mais sans jamais le pénétrer. Il ne se montrait jamais disponible, absent ou trop préoccupé ; et quand la nature le rappelait à l'ordre normal des choses, avec l'innocence des purs, il réglait le compte à sa sexualité d'une main en ne songeant à rien, sinon aux quelques images glanées en cours d'adolescence. Des visions presque enfantines très éloignées de ce qu'évoquait l'opulente et sensuelle Maryse avec qui il roulait parmi le linge épars sur la table et bientôt, en dessous.

Un voluptueux prélude avant que les deux se retrouvent allongés tête-bêche sur le plancher de la chaufferie, chacun ayant la figure enfouie entre les cuisses de l'autre, l'un à laper du plaisir au milieu d'un havre de chair immaculée, l'autre à se régaler d'une sucette au chocolat format géant.

Ce lundi de première rencontre, Félix avait joui autant de fois que Maryse qui avait atteint le paroxysme d'une façon surprenante, mais non déconcertante, à quatre reprises. Pour tout avouer, elle avait choisi d'accéder à l'extase, en se frottant le sexe contre la cuisse de son amant, qui la lui avait volontiers prêtée durant les

intermèdes, le temps qu'il reprenne son souffle, les doigts accrochés à la tignasse rousse. Une façon originale de se satisfaire, qui conserva Félix puceau, Maryse se trouvant trop vieille pour être la véritable première.

Désormais, les lundis, ils se retrouvaient le temps d'une brassée de lavage pour essorer leurs pulsions dans un réduit, au fond de la chaufferie, que l'inspirée rouquine avait transformé avec beaucoup de coquetterie en lupanar. Sinon, ils se rencontraient selon les hasards souvent planifiés par Maryse, que ce soit sous une galerie, sur le toit ou encore, dans le taxi du Yougoslave quand il cuvait ses bières au lit.

N'en déplaise aux méchantes langues, ces rendez-vous galants ne visaient pas que les jeux sexuels. L'échange entre ces deux êtres esseulés, fortuitement outillés pour s'entendre, déborda du lit pour envahir tous les aspects de la vie.

Mama Sassy réussit finalement à apprivoiser Maryse, qui découvrit le plaisir du copinage entre voisines. Comme la serveuse avait du talent en couture et une machine à coudre héritée d'une vieille tante, elle se prit au jeu de confectionner des vêtements à sa nouvelle amie, dont la garde-robe était au point mort.

Avec l'imagination créatrice d'une novice, elle inventa des tenues qui convinrent à ravir aux deux personnalités de sa petite merveille. Une recherche de style hybride qui poussa Mama Sassy et Félix à se fondre l'un dans l'autre, jusqu'à devenir ce joueur de trompette au sexe ambigu que les habitués du milieu finirent par appeler Sassy en toutes circonstances.

Heureuse Maryse qui se retrouva avec un amant et une copine sous le même toit, dans les mêmes vêtements et sous la même peau. Un trois dans un à faire se délecter plus d'une humanité.

Félix ne perdit rien au change. Au contact de cette surprenante femme, il apprit à s'intéresser aux rimes et assonances, ainsi qu'à la poésie qu'il n'avait fréquentée qu'à travers Émile Nelligan. Ensemble, ils s'initient aux alexandrins, qu'ils se plurent à insérer dans leurs conversations.

Cette fantaisie rallia Pax, qui avait la langue assez déliée pour répliquer à satiété en vers. Il finit par y prendre vraiment goût, comme à tout le reste, d'ailleurs, à force de voir se balader si près de ses yeux une abondance qu'il baptisa « les trésors de la Voie lactée ». Une évocation qui lui permit de faire du rattrapage sur le compte de Maryse, avec qui il se plut à devenir cordial, conscient désormais que cette femme d'une centaine de kilos valait son pesant de qualités. À commencer par celle de le faire bander.

Si bien qu'un soir de nuit sans lune où le chauffeur de taxi yougoslave s'était payé un voyage à Toronto pour voir jouer son équipe de hockey, Pax lança une offensive sans détour et sans oublier de compter les pieds.

– Deux semaines que j'en peux plus, Maryse, faut que j'me mette !

– Sois pas vulgaire, mon Pax, l'amour ça se mérite, argua Maryse en cherchant le secours d'un Félix qui avait déjà pris parti.

– Pour lui c'est un gros max, dis oui juste pour le trip.

Pax déboula sur elle, les mains en position, le membre ardent.

– C'est vrai, deux s'maines sans cul, y a d'quoi péter au frette !

Maryse l'évita avec une souplesse surprenante.

– N'insiste pas, c'est non même si tu m'étripas !

Elle semblait si confuse et si vibrante à la fois, que Pax ne la crut pas. Inquiet, Félix se précipita entre eux pour éviter le pire, aussi conciliant qu'il pouvait l'être face à un Pax remonté plus haut que le nombril.

– Donne lui sa chance, Pax, c'est clair qu'elle n'est pas prête !

– C'est ça ! Liguez-vous contre moi, bande de traîtres ! hurla Pax en appuyant sur la rime, ceinture défaite.

– Yougoslave ou pas, il est temps qu'elle s'émancipe !

L'argumentation alexandrine s'acheva avec la chute de son pantalon. Il s'empêtra dedans, incapable de retenir Maryse qui se défila en bredouillant des excuses. Elle était si bouleversée, qu'elle oublia la rime.

Loin d'être désarçonné, Pax reprit la même verticale que son sexe intrépide et se tourna vers Félix avec

des yeux d'appétit, le souffle rauque, disposé à fermer les yeux sur l'ambiguïté, pourvu qu'il plante son dard quelque part. Au lieu de rencontrer le semblant de femme qu'il espérait, il tomba sur un mâle à poigne de fer.

D'une prise de bras, Félix arracha toute envie d'introduction par effraction à son scabreux gourou qui valdingua contre le mur avec une violence surprenante. La mésaventure s'arrêta là et tout rentra dans l'ordre, et dans le pantalon.

Comme ils étaient fin soûls tous les trois, cette soirée n'eut aucune conséquence sur leur amitié croissante. D'ailleurs, quelque temps plus tard, alors qu'on se disputait la coupe Stanley assez loin de Montréal pour que Branko soit absent plus de vingt-quatre heures, le trio fusionna dans un accord impeccable, où chacun récolta sa part de jouissance et d'extase sans qu'un soupçon de remords vienne troubler leur prise de plaisir en commun.

Maryse était rentrée du boulot avec une bouteille de vodka, une cruche de rouge et deux poulets *all dressed* du *Royal Barbecue*. Félix, et surtout Pax, l'attendaient avec des appétits de fumeurs d'herbe et un cédérom appartenant à Wendy, la copine d'un ami à un voisin qui s'était amusée à réaliser un montage avec le meilleur matériel visuel disponible sur le Net, relativement à l'authentique *Festival de Woodstock*, soit celui de soixante-neuf. Au dire du voisin : « un collage pur vintage » que le trio regarda affalé sur le divan, devant les poulets et la télévision à écran géant de Branko.

Que ce fameux festival de l'amour et de la paix eut lieu en soixante-neuf fit beaucoup rire Maryse, qui n'avait pourtant pas fumé. Il faut dire qu'elle carburait solide à la vodka et qu'elle n'avait pas mis de temps à les rattraper.

En doctoral spécialiste de l'époque, Pax expliqua comment ce rassemblement emblématique de la culture hippie était devenu l'un des plus grands moments de l'histoire de la musique populaire. Il s'agissait, après tout, du seul événement ayant su attirer dans un même concert, les plus grands noms de la scène rock de l'époque.

Il raconta comment ce festival, organisé pour recevoir cinquante mille personnes, finit par en accueillir plus de quatre cent cinquante mille, ce qui créa le plus important embouteillage de l'histoire des États-Unis, et comment la région fut déclarée zone sinistrée suite aux pluies diluviennes qui s'abattirent sur les festivaliers, créant une indescriptible pagaille... Mais ni Maryse ni Félix ne l'écoutèrent et Pax finit par se taire, fasciné lui aussi par la féerie des images qui défilaient sur l'écran.

De ces trouvailles glanées sur le Net, Wendy avait écarté le scabreux et l'inconvenant pour ne conserver que ce qui avait contribué, au-delà de l'événement musical, à faire de *Woodstock* une légende toujours aussi présente dans l'imaginaire collectif mondial ; et de la première à la dernière séquence, on assistait à une vaste messe de l'amour entre disciples du *Flower Power*.

Hommes, femmes, enfants... ils étaient des milliers, fleuris de la tête aux pieds, à communier aux mêmes sentiments et fraterniser avec une désinvolture que rien n'aurait su troubler, pas même la pluie et la boue quand elles se mirent de la partie.

Maryse tomba à la renverse devant toute cette jeunesse qui s'envoyait en l'air avec le sourire, pour retomber les uns dans les autres avec l'insouciance d'Adam et Ève avant l'apparition du serpent et de la pomme. À force d'admirer la beauté de ces jeunes corps nus ou à demi-nus s'aimer en plein jour et en toute liberté, elle succomba à l'envie d'être parachutée dans ce jardin d'Éden du vingtième siècle, aidée en ce sens par les gélules d'ecstasy que Pax avait glissées dans les chaussons aux pommes qui accompagnaient les poulets.

Pour Félix, ce fut une révélation métaphysique. Devant la ribambelle d'enfants qui déambulaient dans une totale liberté au milieu d'une multitude qui se baladait avec des sourires de terre d'accueil, il eut la sensation d'accéder à l'amour universel.

Comme Maryse, il découvrait un paradis. Son paradis. Et chausson aux pommes ou pas, il fut persuadé d'avoir sous les yeux, le fameux village global dont Pax parlait abondamment dans la rue lorsqu'il tendait la main ; cette époque magique que le prêcheur du Carré Saint-Louis aurait souhaité vivre et qui le berçait d'illusions depuis le début du visionnage du cédérom.

Le regard incrusté dans l'écran et les effets de l'ecstasy aidant, Pax eut l'impression de franchir les portes d'un libre-service de la défonce sensorielle où l'on n'avait qu'à choisir pour se rassasier les sens à l'infini. Une aubaine pour ce profiteuse condescendant qui n'aurait eu aucune réserve pour abuser de l'interminable générosité de cette foule, où tout se partageait avec une simplicité sans bornes, du joint à la bière qu'on se passait sans se soucier de leur retour, à ces étreintes fraternelles ou charnelles qui ne s'encombraient pas de présentations. Détail qui l'émut tant il avait horreur du gaspillage de temps que représentaient les préliminaires en amour.

Autre chose séduisait Pax : le caractère nomade de la foule d'où émergeaient des véhicules convertis en dortoirs ambulants, des fourgonnettes et des camionnettes, des fourgons de livraison, d'anciens corbillards, des autocars et des autobus de toutes les grosseurs et de tous les âges, avec une prédominance de véhicules scolaires aménagés, décorés et peinturlurés selon les besoins et les goûts de ces gens du voyage, version jeunesse américaine. Des centaines d'engins motorisés plantés au milieu de la marée humaine comme une invitation à prendre la route de la liberté.

Celle empruntée par Kerouac que Pax avait lu et beaucoup envié, et tous les autres chemins de la vaste Amérique qu'avaient sillonnés en leur temps, les hordes de hippies avec le même sens du partage et du don de soi qu'ils affichaient sur l'écran géant, qu'il fixait en fredonnant un leitmotiv emprunté à Ray Charles.

Hit the Road Pax

And don't you come back

no more no more no more no more...

Quand il n'y eut plus que les os du poulet dans les plats en polystyrène et du gris sur l'écran, ils étaient tous les trois si décollés dans leurs illusions qu'ils se jetèrent l'un sur l'autre avec l'envie fusionnelle d'aller au bout de quelque chose.

Maryse ouvrit les bras et ils transformèrent le lit *king size* en dortoir ambulant, pour un voyage qui les reconduisit très tard le lendemain matin.

Félix toujours puceau mais combien relax et Pax comblé d'avoir brassé et transpercé autant de chair à volonté, paressèrent le reste de la journée auprès d'une Maryse qui dégoulinait de bonheur en se délectant de croissants trempés dans le café au lait.

Chacun de leur côté de la montagne de bien-être qui les séparait et les unissait tout à la fois, les deux compères échafaudèrent une suite de vie en concordance avec les influences des chaussons aux pommes et de *Woodstock*.

— *Cet été, mon frère, lança Pax en s'étirant les orteils, sais-tu ce qu'on va faire ?*

Félix se redressa, illuminé.

— *Cet été, mon frère, on se tape un trip humanitaire !*

Pax se redressa à son tour, fendu d'un sourire de gamin.

— *Cet été, on se trouve une van et on change d'air !*

Ils s'étreignirent par-dessus Maryse, qui les repoussa chacun de leur côté du lit.

— *Du calme, mes petits frères, ça fait pas mon affaire !*

Sur le coup, le projet ne plut pas à Maryse, trop cadennassée à Branko et au *Royal Barbecue*. Mais comme elle était aussi généreuse que les deux mamelles de la France du temps d'Henri IV, elle ne bouda que le temps d'enfourner le dernier croissant.

Pax aurait volontiers fait installer des roulettes sous le lit et le réfrigérateur de Branko pour partir sur-le-champ vérifier si on pouvait encore s'éclater comme au *Woodstock* de soixante-neuf.

Il savait qu'il existait du monde comme lui. Il en croisait, à l'occasion, au Carré Saint-Louis et au Vieux-Port où il descendait l'été pour vendre des doses d'illusion et prêcher l'amour aux touristes. Parmi ces accros de l'amour et de la paix, beaucoup n'en valaient pas la peine ; il l'avait flairé depuis longtemps. Il y avait les indéracinables, un ramassis de vieux indécrottables cramponnés à leur aberration de vouloir refaire le monde qui ne conservaient qu'une confuse hallucination de leurs idéaux. Un club de grands-pères et de grands-mères de la décrépitude qu'il préférait ignorer. En contrepartie, il y avait les *babas cool*, une bande d'égocentriques qui détenaient le pouvoir et en abusaient toute la semaine pour renouer les week-ends avec les mœurs idéalistes de leur jeunesse. Ceux-là, en général, ignoraient la faune de la rue ou s'en méfiaient. Une arrogance que le *pusher* leur renvoyait à la figure avec la superbe d'un habitué et un mépris à peine dissimulé quand tombaient par hasard des pièces de monnaie.

Bien sûr, ce n'était ni sur eux ni sur les indécrottables que Pax comptait lorsqu'il songeait à tisser des liens avec un monde à la générosité sans effort et au partage sans retour. Il ciblait les jeunes qui s'affichaient en victimes de la déroute sociale des générations précédentes, ceux de la *Génération Exit*, comme ils s'appelaient eux-mêmes par dérision, une fratrie d'éternels adolescents qui avaient fait leurs classes dans les mouvements pacifistes et écolos, avant de devenir des adeptes du libre-échange dans un monde qu'ils ne songeaient ni à refaire ni à sauver. Toute une jeunesse désireuse de profiter de la vie au jour le jour qui redécouvrait, quarante ans après leurs parents, les plaisirs simples de la vie en groupe dans des cabanes en bois rond, sous des tipis ou des yourtes.

L'aventure séduisit d'emblée Félix bien qu'il avait répudié le rural et l'agricole. Il était convaincu que de partir avec un invétéré citadin comme Pax équivalait à emporter Montréal avec soi.

Restait Maryse, qui les écoutait, aussi calme qu'une photo du Mont Blanc, mais avec une turbulence dans le regard qui témoignait de son véritable état d'âme.

Encore une fois, sa générosité remonta à la surface, suave et palpable comme ses seins que Pax, en fin psychologue, déballa avec une rare douceur. Elle se laissa tripoter par ses hommes qui, de chatouillis en chatouillis, lui firent reprendre du désir.

Le départ d'une nouvelle tournée de jouissances qui s'allongea jusqu'à ce que la nuit tire les rideaux, signal du retour imminent de Branko.

Félix et Pax redescendirent en fond de cale avec la tête dans les nuages et la garantie en poche d'une participation financière de Maryse, qui s'arrangerait pour les rejoindre de temps en temps. Ainsi débuta un confortable ménage à trois, qui dura jusqu'à ce que le Yougoslave débarque à l'improviste, un lundi matin, et les surprenne dans son lit *king size*.

Maryse se retrouva à l'hôpital avec deux côtes fracturées, la peur au ventre et la promesse de Félix de ne pas porter plainte contre Branko, en dépit des menaces de mort qu'il avait proférées avec un couteau à la main.

Pax, qui s'était éclipsé par le toit au premier signe de danger, trouva le courage de descendre à l'appartement pour récupérer ses affaires personnelles, avant de s'enfuir dans l'ouest de la ville où il bivouaqua, le temps que Félix resurgisse au Carré Saint-Louis, le bras droit raccommode d'une dentelle de points de suture.

Plus désemparé qu'à son éjection du *Bellevue*, six mois plus tôt, il ne conservait du désastre de ce funeste lundi qui l'avait, comme Maryse, expédié à l'hôpital, que ce qu'il avait sur le dos et sa trompette dont il ne pourrait plus jouer pour un sacré temps.

Bien que le printemps fût amorcé, l'hiver tardait à se retirer et les nuits à la fraîche dégageaient des saveurs d'Antarctique qui ajoutèrent une couche de désagrément à la tragique fatalité de Félix et de Pax, d'autant plus que Maryse, en peu de temps, les avait habitués à un ultra confort bourré de petites attentions.

S'ajoutait le risque de tomber sur le Yougoslave, qui souhaitait régler le compte à Pax : « Z'un crotté à zigouiller ! »

Branko n'était pas du genre à lâcher le morceau avant d'obtenir vengeance. Aussi, avait-il confié à ses collègues la mission de prendre Pax en chasse, lequel se retrouvait désormais avec le quart des chauffeurs de taxi de la ville sur le dos. Autant dire que l'air de Montréal devint irrespirable pour le duo, peu doué pour circuler incognito. Un Don Quichotte psychédélique accompagné d'un suprême de nègre à froufrous, n'avait aucune chance de passer pour l'homme invisible, même dans le très coloré village gay.

Un soir, alors que l'horloge Molson s'esquintait les aiguilles à marquer le retour du troupeau en banlieue, il arriva ce qui devait arriver et Félix retira ses cothurnes pour sprinter derrière Pax, un as du cent mètres haies quand il s'agissait de sauver sa peau.

À moins d'un coin de rue derrière eux, trois policiers en civil, avec des têtes aussi louches que celles qu'on peut voir dans un film de Scorsese. Parce qu'en complément de l'acharnement des chauffeurs de taxi, Pax avait réussi à se mettre à dos l'escouade antigang. Une histoire d'ego blessé qui risquait de très mal se terminer si les policiers parvenaient à les rattraper.

C'était à prévoir, en perdant contact avec ses anciennes habitudes, l'étalon du carré Saint-Louis n'avait pas tardé à se retrouver « à la tête d'un sérieux problème de queue », comme il le répétait lui-même en palpitant des cinq membres à la fois.

N'ayant plus de temps à consacrer aux femmes depuis qu'il survivait au milieu d'un sauve-qui-peut quotidien, il était devenu rapidement en manque de copulation. Un sevrage d'une abominable cruauté, compte tenu du souvenir de l'abondance d'affection déversée par Maryse.

Assailli d'envies impossibles à combler, il ramait contre des pulsions qui l'avaient classé dans la catégorie «animal en chaleur», plutôt que dans celle plus passe-partout des poètes de l'amour libre. Pour ne rien arranger, et contrairement à son glorieux passé d'emberlificoteur de catégorie supérieure, il s'était retrouvé avec un pouvoir d'attraction en régression, comme si à force d'être pourchassé, il glissait du rang de prédateur à celui de victime. Résultat : plus il draguait, plus il accumulait les échecs.

Une débandade qui s'était confirmée quand pour la première fois de sa carrière de séducteur, il s'était fait repousser par une squatteuse d'à-peu-près son âge, sous prétexte qu'elle ne baisait pas avec les vieux *schnocks* ! Un glaive dans le cœur du Casanova de la rue, qui avait sauté à la gorge de l'impertinente pour se rajoinir à ses yeux.

La fille avait bredouillé des excuses, le temps de placer un appel de détresse sur son *beeper*. Pas de chance pour Pax qui était tombé sur une balance de la police...

En moins de temps qu'il faut à un poulet *St-Hubert* avant d'être livré, il en débarqua trois. Et pas du quart de portion. Des mastodontes qui n'étaient pas du genre à se faire demander : «L'aile ou la cuisse?»

Pax l'avait compris en une fraction de seconde, l'espace-temps nécessaire à son adrénaline de le transformer en *turbojet* et de s'éclipser avec Félix dans son sillage, pour entamer une véritable course à obstacles dans le dédale des ruelles du Plateau.

Ils réussirent à semer leurs poursuivants moins en forme qu'ils ne le paraissaient à première vue. Ils furent donc saufs, mais pour combien de temps ? L'interrogation demeura en travers de la gorge de Pax jusqu'à ce qu'il s'arrête, plié en deux sur un point de côté. Félix le rejoignit, haletant d'efforts et d'angoisse, ses cothurnes dans une main, l'étui de sa trompette dans l'autre. Il avait aperçu un policier sortir son arme et les sirènes des véhicules, qui se rapprochaient, ne promettaient que du pire.

Ceci étant dit, infiltré par la peur de mourir avant de goûter à l'amour véritable, il décolla en direction du bas de la ville où se trouvait le terminus d'autocars. Lui qui s'était toujours laissé porter par les gens et les événements, décida de prendre sa vie en main avant qu'on ne la lui volât pour de bon et le premier passant qu'ils croisèrent en fut quitte pour vider ses poches. Devinant qu'il aurait un mal fou à se pardonner cet assaut, Félix en fut sérieusement ébranlé. Pas assez, cependant, pour changer d'idée et rembourser la victime.

De ruelle en ruelle, ils débouchèrent sur le boulevard De Maisonneuve pour un dernier sprint. Félix devança Pax qui s'époumonait à cracher du sang – un drame pour cet homme de paix et d'amour qui n'avait pas l'habitude de faire de vrais efforts – et dévala la rue à un rythme d'enfer.

Personne n'aurait pu l'arrêter, sauf la mort, mais elle n'était pas au rendez-vous. Il en eut la certitude quand il déboucha sur le terre-plein du terminus, fort occupé à cette heure. Éperonné par un déchaînement de musique qui lui venait des tripes, il s'enfonça dans la foule bigarrée comme s'il eut été à *Woodstock* en 69. Au milieu de ce mirage, Pax apparut, l'œil fou, chapeau à la main, la longue chevelure ébouriffée, à bout de souffle d'avoir tant couru. Félix reconnut en lui le phénix de l'amour et de la paix qu'ils vivaient ensemble s'ils parvenaient à sauter dans l'autocar de la liberté.

À l'exception d'une mouffette sur le chemin des poubelles, rien ne circulait dans les rues de La Renonciation depuis la fermeture du *Grand Express*. Plombée d'un ciel sans lune à ne rien voir venir, la petite vallée dormait dans un calme de plaine à rassurer un troupeau de bisons insomniaques. Des mauvaises langues auraient parlé de la quiétude d'un cimetière avant le bal des revenants, mais comme tout le monde, les mauvaises langues se calfeutraient dans leur maison où personne ne pouvait les entendre.

Bien que les jours fussent relativement chauds pour la saison, les nuits demeuraient fraîches et chez les Papineau comme ailleurs, c'était derrière des portes et des fenêtres closes que la vie continuait d'offrir le meilleur et le pire à l'humanité, qu'elle tenaillait de ses fantaisies depuis Adam et Ève et qui sait, depuis plus loin, encore, sur d'autres planètes, car il y en avait pour le supposer. Et pas que des mauvaises langues.

Pour l'instant, c'était le pire qui se déversait dans les oreilles de Civic, pris en sandwich sonore entre les criailleries de scie circulaire dans la cuisine et le délire musical d'Alice qui karaokait au salon. Le charivari couvrait la voix du commentateur du *World Heavyweight Championship*, le titre le plus prisé dans l'univers de la lutte professionnelle, que M. Muscle tentait de suivre à la télé de sa chambre, pourtant située à l'étage.

Une tragédie pour ce sportif de salon, qui vidait un troisième sac de chips jumbo sans parvenir à assouvir sa frustration de ne pouvoir entendre ce qu'on pensait du combat à sa place. Cependant et en dépit d'une cervelle en guimauve, il conservait assez de jugeote pour comprendre qu'il était inutile de négocier le silence avec sa mère et qu'il serait risqué de déranger son père lorsqu'il réglait un problème de Feng Shui.

Dans la cuisine, la colère de Roland Papineau tournait plus vite que les 3800 tours minute de sa nouvelle scie lancée dans le découpage des armoires. Une excentricité de sa toute lisse qui avait découvert que le yin du réfrigérateur et celui de l'évier dominaient l'énergie yang de la cuisinière, elle-même trop près de la fenêtre pour retenir l'énergie du Chi. Catastrophe appréhendée que le Feng Shui conseillait d'éviter en déplaçant la cuisinière et l'évier « avant la prochaine lune, mon canard », avait insisté Alice qui s'était repliée au salon pour chanter inlassablement la chanson thème du film *Titanic*, en duo avec Céline Dion.

De l'autre côté de la rue, les fenêtres de l'appartement au-dessus du *Grand Express* reflétaient le même hypocrite calme que chez les Papineau, personne ne pouvant apercevoir derrière les motifs floraux des tentures, les virevoltes incantatoires de la diablesse de vieille fille, dotée d'un feu au cul d'une puissance si infernale que les pompiers bénévoles du canton n'auraient su l'éteindre sans le renfort d'une ou deux escouades accourues de la ville.

Minuit approchait et Geneviève Lachance en était à son cinquième dry martini. La peau couverte d'une chair de poule à effaroucher un coq de combat, elle parcourait le vide de sa chambre avec une impatience de météorite en désir d'atmosphère. Le frémissement des dentelles autour de la nuisette qui ne cachait rien de ses formes athlétiques signalait l'imminence d'une éruption de son humeur. Au passage, elle jeta un coup d'œil au tiroir de la table de nuit, où s'alignaient sur deux étages, des godes d'une fantaisie à transformer une cavalerie d'amazones en souris de laboratoire.

Avoir su que son gros loup qui tardait à la rejoindre, était aux prises avec un problème de Feng Shui, la vieille fille se serait immédiatement colmaté l'effervescence avec un outil de sa panoplie. Mais celui-ci n'avait pris ni le temps ni la peine de la prévenir du fâcheux contretemps qui le garderait chez lui pour la soirée.

La patience en suspension entre les cuisses, elle s'écrasa la figure contre la vitre de la fenêtre, les rideaux rabattus autour de la tête pour passer inaperçue, dans une pose qui proposait au crucifix et à la photo laminée de son acteur préféré, une vue prohibée de sa lune en branle-bas de combat.

Effrontément impassible derrière ses rideaux clos et d'une précision de scanneur, elle scruta la maison d'en face. À croire que les Papineau étaient de sortie.

Courroucée par l'évidence que l'homme de sa vie ne se présenterait peut-être pas pour l'anéantir, elle termina son verre d'un trait.

—Le maudit cochon se fout encore une fois de moi !

Sans en détenir l'assurance, Geneviève en avait l'intuition et c'était suffisant pour amorcer l'échafaudage d'une vengeance aussi douloureuse que sa nécessité d'appartenir à quelqu'un.

Provocante, elle hurla de rage en se tournant vers le crucifix.

— Pis toi, mon p'tit Christ ! Qu'est-ce que t'attends pour faire un miracle ?

Elle compta mentalement jusqu'à trois... par deux fois... sans résultat. Elle ferma les yeux et se mordit la lèvre supérieure, ce qui la rendit vilaine, sauf qu'il n'y avait personne pour s'en rendre compte... définitivement le drame de sa vie.

À force d'attendre l'impossible, les paupières closes, elle invita le vieux Bellehumeur qui s'infiltra dans la chambre par le trou de la serrure. Elle l'imaginait rampant à ses pieds, le nez sur ses cuisses qu'elle n'ouvrirait qu'à condition qu'il martyrise M. le maire dans ce qu'il avait de plus sensible : son *Festival permanent du Chopper*, l'entreprise de sa vie, à ce qu'il racontait, sans qu'on lui pose la question.

Elle imaginait Roland Papineau, son Roland, écartelé, broyé, sous la puissance des relations de l'affreux Isidore. Mais pas trop, quand même, pour qu'elle puisse être en mesure de recoller les morceaux...

Un frisson de dégoût la parcourut à l'idée de fréquenter le dentier du septuagénaire, qui disparut par où il était apparu.

À la place, elle imagina un terrible accident. Alice écrabouillée et Roland en fauteuil roulant, totalement dépendant. Le jour, elle l'installerait ici même, à la fenêtre qu'elle ferait agrandir pour son confort, et le soir, après la fermeture, quand elle monterait avec un plateau chargé d'un souper d'amoureux, il serait tout à elle.

Chamboulée, elle éclata en sanglots.

Les larmes ruisselèrent, assez pour suggérer une petite flaque à ses pieds. L'image d'un Roland incontinent s'imposa, la poche urinaire débordante. Un raffinement d'inconfort qui le placerait totalement à sa merci...

Ses divagations débouchèrent sur l'horreur lorsqu'elle réalisa que ce genre d'infirmité s'accouplait presque toujours avec l'impuissance et qu'elle perdrait ainsi, une immense partie des effets bénéfiques de son gros loup.

Regrettant d'avoir été si méchante, elle s'agenouilla face au Messie crucifié, dans l'espoir d'être pardonnée d'autant de cruautés. Toujours à genoux, elle s'approcha de la table de nuit où elle plongea la main. Ses doigts exercés reconnurent son châtiment dans la rangée du bas : un godemiché aussi nouveau qu'une racine de vigne.

Elle s'allongea sur le lit pour s'administrer la pénitence à l'instant où le vrombissement d'un moteur en décompression et des sifflements de freins à air comprimé, retentirent dans la rue, l'empêchant d'aller plus à fond dans son désir de mortification.

Abasourdie, elle se rua à la fenêtre pour constater que l'express de nuit Montréal-Bonneville s'arrêtait à La Renonciation, un événement qui ferait plusieurs fois le tour du village, exception faite de la mouffette qui venait de violemment rencontrer son destin.

Les genoux de la vieille fille fléchirent lorsqu'elle aperçut un couple descendre de l'autocar au milieu d'un nuage de fumée blanchâtre. À quatre pattes, elle rampa jusqu'au mur où elle décrocha le crucifix. Avec la dévotion d'une pécheresse, elle porta l'objet à ses lèvres palpitantes et l'embrassa avec des tremblements de vibreur en marmonnant une prière. Un début d'expiation qui lui donna la hardiesse de retourner à la fenêtre, non sans un détour par la cuisine pour un supplément de bravoure qu'elle s'administra au goulot de la bouteille.

Pour Geneviève, c'était aussi limpide que du gin, qu'elle ne rêvait pas. À hurler au miracle, elle venait d'en provoquer un, et de la catégorie « Jugement dernier », par-dessus le marché ! En interpellant le Christ sur la croix avec une insistance outrancière pour qu'il l'aide à mettre de l'ordre dans sa vie privée, elle n'avait réussi qu'à s'attirer les foudres du Ciel ! Dans son trouble qui prenait racine dans le dry martini, il n'y avait pas d'autre motif pour expliquer le débarquement, en pleine nuit, de Jésus et de Marie-Madeleine, cette fille de mauvaise vie qui avait la réputation de suivre le Christ partout, par Dieu sait quel intérêt et le diable s'en doute.

Quelques mètres plus bas, sur la rue Principale, l'express repartait. Si le chauffeur avait pu brûler l'asphalte en redémarrant, il l'aurait fait, mais tout express qu'il fut, l'autocar n'avait pas l'énergie d'un *dragster*. Il s'éloigna à la vitesse de ses moyens, dissipant derrière lui le nuage de fumée provoqué par le joint de calibre olympique sur lequel tirait Pax Pope.

Roulé un instant plus tôt, ce joint avait été allumé au nez du chauffeur après que celui-ci eut refusé en ricanant de s'arrêter à La Renonciation. En guise de protestation, Pax s'était extirpé des poumons assez d'air pour produire un cumulus de cannabis qu'il avait soufflé dans le dos du chauffeur. Le pauvre homme avait sauté sur la pédale de frein en s'esquintant la gorge à force de tousser.

Sans doute qu'il aurait du mal à rejoindre le terminus, mais ce n'était plus le problème de Pax qui décantait au milieu de la rue Principale, surpris d'être si seul au milieu de pas grand-chose.

Un brin décontenancé, il tendit le joint à Félix qui lui, tirait sur sa robe en broyant du regret de débarquer à La Renonciation en pleine nuit. Le brûlot aux lèvres, il chercha l'aide de Mama Sassy qui pour une fois, demeura coite, probablement décontenancée par la tranquillité des lieux.

Pax plana du regard d'un bout à l'autre de la rue Principale figée dans la nuit. Au désarroi visuel de se retrouver au milieu d'un village échappé d'un film en noir et blanc des années 50, s'ajoutait l'odeur de la mouffette qui gisait au milieu de la rue, noire et blanche comme tout le reste. Désagrément accentué par les effets du joint qui l'enfonçait plus creux dans la déception de s'être laissé entraîner si loin de sa zone de confort.

L'odeur devenant insupportable, il se pinça le nez dans un geste qui lui releva la tête assez haut, pour que son regard s'accroche à la fenêtre d'où Geneviève les épiait, la nuisette en cavale, le crucifix dans une main et le godemiché dans l'autre, aussi colorée et sexy qu'un Dali.

Ému par ce tableau d'avant-garde au milieu d'un village si reculé dans le temps, Pax s'escrima dans une déclamation en alexandrin d'un ronflant délire poétique qui laissa Geneviève pantoise derrière les rideaux.

Avant qu'elle s'en remette, l'ardeur du poète bifurqua vers des impératifs nettement plus organiques. N'étant pas du genre à laisser passer une occasion de s'éreinter, surtout par les temps de disette qu'il traversait, Pax gesticula explicitement de la main à hauteur de ceinture, en enfilant deux doigts de l'autre, dans sa bouche, pour siffler avec l'intensité d'un train à vapeur.

L'onde de choc atteignit la vieille fille, qui perdit son équilibre à peine reconquis, avant de disparaître de la fenêtre.

Félix fit le gros dos en se bouchant les oreilles, traumatisé à l'idée de réveiller tout le village, qu'il aurait préféré affronter dans une tenue plus convenable. Ce manque d'aplomb irrita Mama Sassy, qui émergea de sa léthargie pour protester par un solo de cothurnes qui résonnèrent sur le bitume.

Félix apprécia, fier de cette mère de toutes les audaces, à qui il donna libre cours pour sortir la trompette de l'étui, traverser la rue, et jouer la sérénade sous les fenêtres de la propriétaire du *Grand Express*. Concert savouré par Pax, qui se fendit d'un sourire aussi long que la rue Principale qui s'illuminait maison par maison.

Geneviève était encore éparpillée sur le parquet de bois flottant imitation chêne lorsqu'elle entendit monter la mielleuse sonorité de la trompette de Félix, lancé dans une interprétation de *Someday My Prince Will Come* que n'aurait pas renié Chet Baker ou Miles Davis, son idole.

Les idées de la vieille fille s'entrechoquèrent mollement sous l'influence de la musique racoleuse qu'elle n'arrivait pas à rabouter à l'apparition de Jésus et de sa Marie-Madeleine.

Accrochée au crucifix et au godemiché comme à des talismans qu'elle serrait sur son cœur, elle eut la témérité de jeter un nouveau coup d'œil par la fenêtre. Passe encore que Marie-Madeleine ait la couleur du charbon et joue de la trompette, mais jamais elle n'admettrait que le robineux suspendu au mur de sa chambre puisse être Jésus. Non seulement il était trop vieux, mais il avait l'œil trop surnois pour ça !

Pax, qui s'était lancé dans l'escalade du mur en utilisant le tuyau de la gouttière, ne se laissa pas démonter par la réapparition de la vieille fille qui se mordait maintenant la lèvre supérieure. Rien pour décourager le Casanova de la rue qui enjamba gaillardement le dormant de la fenêtre.

—On se fait un petit Vendredi saint, ma belle ? Plaisanta-t-il en retombant sur ses pattes avec l'agilité d'un vieux matou rompu à l'exercice.

Comme Geneviève ne semblait pas comprendre, il pointa le crucifix et le gode en faisant, avec la bouche et des doigts, des allusions qu'elle n'eut aucune difficulté à décoder.

—Si tu veux, je complète le trio, je ferais le bon larron ! enchaîna Pax en laissant tomber le pantalon.

— Bout d'criss, murmura Geneviève en découvrant un braquemart comme elle n'en avait encore jamais vu, même en plastique.

Sidérée d'autant de polissonneries en si peu de gestes, de mots et de temps, la vieille fille n'eut plus assez de dents pour se mordre la lèvre. Ses yeux prirent donc le relais pour renchérir dans la surprise. Ils devinrent si ronds et montrèrent tant de blanc, que des ampoules de cent watts n'auraient pas eu plus d'éclat.

Pax, qui avait déjà les mains baladeuses, s'esclaffa en l'entraînant vers le lit.

—T'as devant toi, le pape de l'amour, ma radieuse. Je sens qu'on va se faire du bien à tous les deux.

Félix continua de jouer, bien que Pax l'ait abandonné au milieu de la rue Principale. Il continua de jouer, malgré les villageois qui rappliquaient, sidérés, et malgré les élancements de son bras suturé. Perché sur ses cothurnes, jambes écartées sur la robe noire remontée, le corps arqué, il levait loin, très loin de La Renonciation ou du Carré Saint-Louis. Enivré par les éclatantes sonorités qu'il extirpait de l'instrument, il flottait dans le merveilleux ailleurs d'une harmonie sans fin. À sa façon, il était Dieu. Un dieu d'indulgence et de concordance, le dieu de la tolérance occupé à répandre l'amour et la paix avec plus de virtuosité que Pax, son grand Pax Pope, même lorsqu'il était remonté et qu'il s'enflammait à son propre discours.

Chez les Papineau, la scie s'était tue. Civic écoutait la lutte d'une oreille, l'autre toujours envahie par le karaoké d'Alice, maintenant lancée dans une interprétation houleuse de la chanson des naufragés d'Enzo Enzo.

À l'autre bout de la maison, dans la cuisine aux armoires charcutées, lumières éteintes, Roland tentait de respirer par le nez. Planté devant la fenêtre dont il avait écarté légèrement les rideaux, il piaffait de rage ; le taureau dans l'arène face à un matador en robe noire qui jouait de la muleta sonore de l'autre côté de la vitre au grand plaisir des villageois de plus en plus nombreux à s'attrouper, certains en robe de chambre et d'autres en chemise de nuit, si pressés de sortir de chez eux par crainte de manquer quelque chose du phénomène nocturne.

Parmi la foule, ils étaient plusieurs à avoir reconnu le neveu du maire et on attendait avec fébrilité, que s'ouvre la porte de la maison des Papineau. Les méchantes langues ne l'avaient pas assez longue pour prédire, à coups de médisances et de calomnies, un dénouement spectaculaire ; et nul besoin d'être psychologue ou sexologue diplômé pour envisager une finale à l'emporte-pièce. Et on n'avait pas tort puisque Roland n'avait qu'une envie : transformer à 3800 tours minute son neveu en portes d'armoire.

Heureusement pour Félix, la rallonge électrique n'avait pas une longueur suffisante. Il y avait aussi que Roland prenait rarement ses désirs pour des réalités. Et la réalité exigeait qu'il ne déraile pas, tant que son neveu ne serait pas passé chez le notaire.

Pourtant, le pire de ce qu'il avait appréhendé était en train de se produire, mais en plus ahurissant, encore, qu'il n'aurait su l'imaginer dans le plus abominable des cauchemars : Non seulement le neveu débarquait en pleine nuit, déguisé en fanfreluche de taverne juchée sur des chaussures d'oiseau de la préhistoire, mais il avait l'audace de réveiller tout le village.

Survolant la foule, le regard furibond de Roland s'accrocha aux fenêtres de la voisine.

Que cette dernière ne fût pas au poste l'étonna. Elle qui était inoculée du vice de la curiosité, qui avait le don de ne jamais rien loucher, comment pouvait-elle rater l'aberrant retour de Félix ?

C'est là qu'il se souvint qu'ils avaient rendez-vous.

Du coup, un trait de contrariété s'ajouta à son visage déjà fort raturé. À cause d'Alice et de son foutu Feng Shui, il était passé à côté des petites gâteries de sa Sexy qu'il n'avait aucun mal à imaginer en train d'engloutir sa frustration dans le martini, avec le résultat qu'elle aurait, au réveil, une tête de pastèque avariée et l'haleine de la vengeance planifiée.

En matière de rendez-vous escamoté, le gros loup avait un lourd passé de récidiviste et la vieille fille hissait la barre des ultimatums, de plus en plus haut. Cette fois-ci, à n'en point douter, il y aurait menace de chantage. Une complication qui s'ajoutait à l'impertinent retour du neveu suce-la-queue et la cuisine en chantier de démolition.

Boitant plus qu'à l'ordinaire, Roland se dirigea au salon, où sa toute lisse s'égosillait à chanter des catastrophes aquatiques en anglais. Rien pour le calmer. Décidément, ce n'était pas sa journée ! Et elle n'était pas terminée, même si l'horloge passait minuit.

Dehors, c'était presque la fête. On allait chercher des chaises de parterre, des couvertures, le café circulait et les bouchons de bière volaient en l'air. Ne manquait que l'odeur du barbecue pour se croire au *Festival du spare ribs de Longue-Pointe*.

Au milieu de cette foire, Félix improvisait, soudé à la musique qui déferlait en spirales de la trompette, seul dans une bulle sonore que n'arrivait pas à troubler l'attroupement qu'il voyait grossir autour de lui quand il ouvrait les yeux.

Il n'avait pas souhaité s'exhiber et pourtant, il avalisait cette démonstration spontanée, insufflant à l'instrument toute sa passion pour la musique des grands jazzmen, heureux d'imposer aux habitants de La Renonciation une partie de sa vraie nature, un cadeau de l'irrévérencieuse Mama Sassy chez qui il puisait le cran nécessaire.

Aussi, lorsqu'une rumeur confuse virevolta au-dessus de la foule et que les têtes se tournèrent du côté de la maison des Papineau, alors qu'Alice ouvrait la porte d'entrée, il continua de jouer, aussi inspiré que le clairon Guillaume Rolland, dont le buste avait connu ses heures de gloire dans le salon des Légaré.

Un jeune héros d'une guerre en Algérie, que Raoul avait admiré pour avoir, au risque de sa vie, sonné la charge au lieu de retraiter, dans une bataille perdue d'avance.

En fait de charge, ce fut la frêle Alice qui s'élança, élégante, malgré l'heure tardive, dans une tenue excentrique de Madame Butterfly version héroïne de manga.

Nullement étonnée qu'il y ait autant de monde agglutiné devant chez elle en pleine nuit, elle traversa la rue Principale en hôtesse de l'improbable, saluant ses invités, aussi à l'aise qu'au milieu de son salon lors de ses fameuses réceptions.

Quand Félix aperçut ce petit chaperon rose échappé de Tokyo sautiller vers lui et qu'il reconnut sa tante, il cessa de jouer et tendit les bras. Alice le rejoignit avec la joie sincère de revoir un être cher après une longue absence.

Nullement effarouchée par la robe noire et plutôt ravie de lui trouver une mine inspirée, elle l'embrassa comme un fils. Le fils prodigue qu'elle aurait souhaité à la place de son gobeur d'œufs. Une triste vérité qui profitait de ce moment de pure émotion pour jaillir à la surface, et qu'elle renvoya au sein de sa maternité refoulée, à l'aide d'un éclat de rire un peu trop appuyé, honteuse de préférer un étranger à l'enfant de sa propre chair.

Roland, qui suivait la scène dissimulé derrière la porte entrouverte, apprécia la célérité de sa toute lisse qui avait pris le neveu par la main pour l'entraîner vers la maison, en promettant d'organiser une grande fête pour célébrer son retour.

Elle le fit d'une façon si naturelle que les villageois oublièrent de réagir. Personne pour se montrer choqué ou rire du duo qu'on aurait pourtant juré prêt pour la mascarade. Les méchantes langues étaient confondues, un fait rarissime.

Mieux encore, l'excentricité conjugquée d'Alice et de Félix suggéra à Roland une parade pour expliquer l'inexplicable accoutrement de son neveu, dont on parlait comme d'un revenant. Sitôt sa femme à l'intérieur de la maison, il sortit en refermant la porte derrière lui, et affronta la foule avec l'assurance du magistrat qu'il était.

—Je me demande ce qu'il m'a pris de vouloir être le maire d'une bande d'arriérés pareil ! Vous saurez qu'en ville, dans le grand monde, y en a qui fête l'Halloween à l'automne, pis au printemps !

Avant que quelqu'un ouvre la bouche, il joua des talons pour rentrer chez lui.

—Faut être de son temps *chopper* ! lança-t-il d'un ton supérieur, sortez de votre cour un peu !

La main sur la poignée de porte, il ajouta en ciblant les fenêtres d'en face, résolument désertes malgré les lumières allumées :

—Allez... rentrez chez vous, le *show is over* !

Il claqua la porte derrière lui, furieux de tout.

Depuis que l'Internet se mêlait de la vie quotidienne, on ne pouvait plus dire n'importe quoi n'importe comment à n'importe qui. De ce fait, son histoire d'Halloween serait contestée dès le lendemain. Malgré tout, il se dit que c'était mieux que d'avouer *tout de go* que son neveu, qui avait déjà le tort d'être noir, était devenu une tapette à talons, un enculé à jupette. En détournant la vérité, il gagnait du temps. Et le temps, c'était une dose d'espoir, une injection d'air dans les poumons d'un noyé, l'espérance de tenir jusqu'à l'arrivée d'un quelconque secours.

Les espoirs de Roland d'éviter le scandale rétrogradèrent au rang des illusions en entendant les éclats de rire de Civic qui tournait autour de Félix comme un athée autour d'un miracle, en débitant de la sottise autant que la télévision. La preuve cinglante et désespérante qu'il serait très difficile de légitimer l'accoutrement du neveu aux yeux des villageois, même s'il affichait une certaine sobriété vestimentaire en comparaison de ce qu'il avait eu la préséance de voir à Montréal. La famille Papineau n'allait tout de même pas célébrer la fête de la citrouille tous les jours, quoiqu'avec la garde-robe de sa toute lisse, l'option aurait été envisageable...

Des divagations métaphysiques de massacre à la tronçonneuse propre au grand Hubert rebondirent aux quatre coins de l'envie de Roland d'en finir une fois pour toutes. Une fièvre criminelle qu'il dissimula sous l'air faussement cordial d'un vendeur de voitures sur le point de conclure une affaire.

Avec amabilité, il attrapa son neveu par les épaules pour échanger, d'homme à homme et entre membres d'une même famille, des salutations d'usage. Ce fut Mama Sassy qui le remercia pour son hospitalité, en le regardant droit dans les yeux, aussi à l'aise avec lui que sur la scène du *Cabaret Mado*. Ceci, au grand ahurissement de Civic qui demeura bouche bée, plus blanc que la page blanche d'un romancier en panne.

Cette attitude d'œuf brouillé déclencha chez Roland une colère qu'il avait réussi à contenir jusque-là, et ce fut en quatre chapitres et autant de coups de pied au cul, qu'il inculqua à sa progéniture, une formidable leçon de savoir-vivre.

Alice se contenta de lever les yeux au plafond, pleinement consciente que M. Muscle et ses fesses d'acier ne risquaient rien de trop blessant de la part de son petit canard boiteux, dont les coups avaient perdu beaucoup de vigueur depuis son accident de moto. D'ailleurs, au grand étonnement de Félix, chagriné d'être la cause de ce débordement de violence familiale, Civic retrouva de l'expression au visage et l'air imbécile heureux qu'il adoptait chaque fois qu'il se sentait impliqué dans quelque chose d'important. À croire que chez lui, cervelle, coccyx et sentiments étaient soudés.

Le reste de la soirée déjà fort entamée se déroula dans une apparente civilité qui n'abusa personne excepté Civic, qui s'imaginait pour une rare fois en harmonie avec son paternel. Convaincu de devenir enfin un vrai Papineau, il retourna à son combat des champions, aussi abruti qu'un Romain aux jeux du stade, un sac de croustilles sous le bras au lieu du pain à l'orge distribué dans la Rome antique.

Alice entraîna Félix vers la serre, tandis que Roland s'éclipsa du côté de la cuisine sous prétexte de terminer les travaux. Il n'avait aucune envie de parler affaires avec son neveu en présence de sa toute lisse, qui n'approuverait rien de ses véritables intentions; de cela, il n'avait même pas le loisir d'en douter.

Félix retrouva l'Éclosion avec une émotion toute neuve, puisque c'était la première fois qu'il remettait les pieds dans un lieu cher après une longue absence. Face à sa tante, qui exhalait un de ses inoubliables parfums, il se permit une larme qu'elle sécha du bout du doigt. Pendant qu'il renouait avec l'intimité de cet univers si particulier, elle prépara un cocktail de bienvenue vert d'espoir qu'elle assaisonna à sa façon, heureuse de constater que la provision de cristaux placés dans les bagages de son neveu le jour de son départ et ceux qu'elle avait continué de lui envoyer par la suite, avaient fait leur effet malgré la distance.

Elle se promit de consulter les astres dès que possible, pour l'aider à guider Félix dans sa conquête de Marie-Ange, promise au grand amour, quitte à le découvrir sous une robe. Après tout, il y avait des Écossais en kilt, des Arabes en djellaba et des Grecs en fustanelle, ce qui ne les empêchait pas d'être de vrais hommes.

Un sursaut d'hésitation traversa Alice à propos des Grecs et de leur mauvaise réputation. Tant de blagues circulaient au sujet de l'ambivalence de leur sexualité, qu'il devait sûrement exister un fond de vérité. Elle jeta donc un coup d'œil du côté de son neveu, pour s'assurer qu'il n'avait rien du profil hellénique.

Écrasé dans un des confortables fauteuils en osier, Félix, toujours lancé sur les ailes du joint qu'il avait fumé en compagnie de Pax, rêvassait en contemplant Alice, *shaker* à la main. Au milieu de cet environnement zen, elle était encore plus authentique qu'une barmaid montréalaise d'un café à la mode. On aurait dit un ange sur l'ecstasy et pourquoi pas, Alice au pays des merveilles.

Aussi, quand elle le rejoignit avec des verres roses sur un plateau fleuri en lui demandant à quoi on reconnaissait un *gentleman* grec, il ne fut pas étonné. Ils avaient si souvent bourlingué ensemble dans les replis de la fantaisie pour passer outre à une quelconque logique dans la conversation.

Il se contenta de hocher la tête en souriant, prêt pour la suite qui se présenta en même temps que le cocktail de bienvenue.

—Un *gentleman*, en Grèce, expliqua Alice qui avait puisé la blague dans le répertoire de son père, grand raconteur d'histoires grivoises, c'est un homme qui attend d'être sorti avec une fille au moins trois fois avant de faire des propositions à son frère!

Cette bouffonnerie vrilla entre eux, aussi légère qu'un vent de folie. Ils trinquèrent à l'amour dont ils parlèrent abondamment, et ceci, sur l'insistance d'Alice qui s'efforçait de conserver un bout d'orteil au sol. Félix l'initia à Mama Sassy et raconta comment Ben Turcotte l'avait déçu. Il l'informa de la présence de Pax Pope, son mentor, qui avait fait le voyage avec lui et qui donnait, en ce moment même, des cours particuliers de l'autre côté de la rue.

Alice fut enchantée d'apprendre qu'un loup de la ville s'était introduit dans le poulailler de son mari, d'autant plus que cette escapade chez la voisine démontrait que ce Pope, qui semblait avoir une si grande influence sur son neveu, était porté vers le sexe opposé. Un soulagement en regard des inquiétudes qui s'étaient pointées en même temps que le récit de l'ambiguë relation du petit avec la toute aussi ambiguë reine des nuits montréalaises.

Félix, qui flottait loin au-dessus des questionnements de sa tante, affichait une candeur aussi verte que le cocktail qu'il terminait tranquillement. Il parla de Maryse, la serveuse aux débordements de tendresse à rallonge, et de l'amour à trois. Une aventure qui expédia les derniers doutes d'Alice aux calendes grecques, avec tous les sous-entendus que cela pouvait comporter.

Un peu plus tard, quand elle le reconduisit jusqu'à la porte de la chambre d'amis, il la serra dans ses bras en lui chuchotant à l'oreille son bonheur de compter pour elle.

Cette fois, ce fut au tour d'Alice de verser une larme. Elle aurait souhaité donner des nouvelles de Marie-Ange, mais elle n'osa pas, par crainte de troubler la joie des retrouvailles. Pour les mêmes raisons, Félix avait évité de parler d'avenir. Sa tante semblait si contente de le voir revenir pour de bon, qu'il décida d'attendre qu'elle rencontre Pax avant de lui avouer que la vie l'attendait ailleurs, et qu'il était ici uniquement pour finaliser la vente de la ferme et régler ses dettes avant de prendre la route de l'amour universel.

Cette nuit-là, chez les Papineau, personne ne ferma l'œil trop longtemps. Personne à l'exception de Civic, qui, gonflé de chips, de Pepsi diète et d'orgueil à la sauce paternel, cuvait la victoire de son idole *Triple H*, le roi des rois de la lutte professionnelle, en ronflant avec les saccades d'une *Constellation d'Air Afrique*.

Quand Roland monta se coucher, vers les quatre heures, avec l'intention indéracinable de conduire le neveu chez le notaire à la première heure, Alice était toujours à l'Écllosion, en consultation avec l'au-delà, qui s'entêtait à ne pas lui donner de réponses nettes au sujet de son neveu. Quant à Félix, le front écrasé contre la vitre de la fenêtre mansardée, il ruminait un bonheur vaporisé des béatitudes artificielles concoctées par sa tante, les yeux dans les étoiles, avec Maminette et Raoul en hachures de cosmos.

Le souvenir de Delphine et des circonstances de sa vente par Marie-Ange balaya tout. Il plongea dans un désordre émotif qui l'empêcha définitivement de trouver le sommeil ; et quand l'aube esquissa à sa vue le paysage par trop familier de la colline de son enfance, il enfila le premier vêtement chaud qui lui tomba sous la main, sortit de la maison sans faire de bruit, emprunta le vélo d'Alice qu'il savait dormir dans le hangar et pédala jusqu'à la ferme familiale.

Un frisson lui zébra l'échine lorsqu'il arriva au sommet du rang Légaré, et qu'apparut le toit de tôle argentée luisant de la rosée du matin. Il n'était pas monté ici depuis la vente aux enchères, jour maudit où il s'était défoncé la douleur dans les pilules de Maminette et qu'il avait fui dans les bois avec le furieux désir d'en finir collé aux tripes. Dans une nuit d'errance, il y avait digéré le néant de sa vie future, jusqu'au retour implacable du soleil qui, visiblement étranger à son désarroi, l'avait renvoyé à lui-même et au village, où il était demeuré jusqu'à son départ pour Montréal.

La broussaille d'herbes hautes rabattues au sol par l'hiver l'empêcha de pédaler jusqu'à la maison. Au milieu du calme flamboyant du soleil levant, il prit le temps de souffler en contemplant cette maison qui lui appartiendrait jusqu'à la signature des papiers chez le notaire. Les souvenirs d'une vie à trois qui avait comblé son enfance, affluèrent dans le désordre du regard qu'il posait autour de lui, de la grange abandonnée aux intempéries qui raviva un bouquet d'odeurs qu'il n'aurait pas crues si chères à son cœur, à la corde à linge en perdition qui fut, en son temps, une délirante pourvoyeuse de fantômes, au potager méconnaissable où il se gavait de petits fruits et de tomates chaudes du soleil couchant, jusqu'à son arbre dont il aperçut, derrière le dos rond de la colline, les ramures gorgées de printemps.

Puis, quand son regard accrocha l'écurie, le souvenir de l'odeur de Delphine le transperça d'une douleur inconnue. Il s'ébroua pour ne pas avoir à imaginer ce qu'elle était devenue. Ses yeux dégringolèrent à ses cothurnes qui s'enfonçaient dans le sol saturé d'eau. Prenant conscience de sa tenue, il s'approcha d'une fenêtre qui lui renvoya le reflet de son hybridité. Une image baroque qui lui coula un sourire espiègle entre les lèvres.

Il se demanda comment Maminette et Raoul l'auraient accueilli, ainsi affublé. Il espérait au mieux, même si cela n'avait point d'importance. Sa vie ne serait hélas plus jamais comme avant. Une fois de plus, il se heurtait à l'injustice du destin qui lui avait retiré beaucoup trop tôt les clés de son paradis sur terre. Le seul qui importait. Avec la nostalgie d'un exilé, il essaya d'imaginer quelle aurait été sa vie, s'il avait grandi dans le sillage de Maminette et Raoul. Sans doute qu'il serait resté avec eux, collé à leur réalité et qu'il aurait fini par épouser une fille du pays, pour leur donner la trêlée d'enfants espérés.

Le cœur serré par le ressentiment, il poussa le vélo jusqu'à la petite galerie de la cuisine d'été dont la porte n'était jamais fermée à clé, faute de serrure. Que le poêle à bois ne fût plus à la place qu'il avait toujours occupée le dérouta. Seuls demeuraient suspendus dans l'espace-temps des souvenirs, l'odeur inoubliable du pain grillé sur la fonte et le délicieux son de la raclure du couteau sur la mie dorée que Maminette enduisait de beurre, de confiture de prunes au miel, de fruits rouges ou de bleuets.

C'est là qu'il se rappela que la maison avait été dépouillée de tout ce qu'elle contenait de vendable, le jour de l'encan. En fait, il ne restait rien, absolument rien. Ni sur les murs ni dans les armoires, les penderies ou les garde-robes. Pas un meuble, pas une chaise, aucun objet familial sous la poussière du temps, hormis un coffre entreposé dans sa chambre, qu'il n'avait pas envie d'ouvrir immédiatement.

Sur le coup, cet absolu dénuement le traumatisa, mais il n'en souffrit pas longtemps. À force de déambuler d'une pièce à l'autre, d'un étage à l'autre, il déboucha sur l'impression que la maison ne lui avait jamais autant parlé. D'ailleurs, était-elle vraiment vide ? La question se posait avec la même acuité que celle de son regard qui rebondissait d'un mur à l'autre, d'un plancher à l'autre, sur toutes ces surfaces qui conservaient, encore intacte, la marque poussiéreuse gravée par le temps, des objets qui les avaient autrefois habillées. De l'empreinte des crucifix, à celles des encadrements, des miroirs, des étagères, des appliques et même, celles plus abstraites des rameaux de Pâques renouvelés tous les ans. Chaque porte, chaque mur, chaque plancher portait, griffé au dos, des évocations en demi-ton de l'univers douillet où s'était lovée une enfance heureuse, qui resurgissait au fur et à mesure, aussi tracée qu'une vérité.

Dans ces conditions, le vieux meuble stéréo ne fut pas nécessaire pour entendre Xavier Cugat et son orchestre. Dès le souvenir des premières notes de musique, Maminette apparut débarrassée de son sourire d'entre deux planches, belle comme la jeunesse qu'elle avait retrouvée entre les bras d'un Raoul du dimanche, amoureux comme toujours, qui l'entraîna sur les pas d'une entraînante rumba dans la promesse chuchotée à l'oreille de la rendre heureuse éternellement.

Les congas de Cugat résonnèrent à travers la vieille maison qui vibra. Happé par les souvenirs qui jaillissaient de partout, Félix vibra à son tour. Il n'avait qu'à tourner la tête ici et là pour renouer avec des parcelles de son enfance, comme si des dizaines de lui-même surgissaient de l'espace-temps pour se répandre dans la maison. Bientôt, des petits Félix de tout âge se mirent à cabrioler autour de lui, portés par des cascades de rires qui retentissaient d'une pièce à l'autre, dans le joyeux tintamarre qu'en général, on estime l'unique richesse des grosses familles, du genre de celle que Raoul aurait tant souhaitée. Une utopie qui transporta l'orphelin au bout de lui-même, en compagnie de ses chers parents adoptifs.

Félix redescendit au village transfiguré, comme Jésus à sa descente du mont Thabor. Une comparaison que n'aurait pas oublié de commettre Maminette si elle avait vu son cher petit dévaler le rang Légalé en roue libre sur le vélo d'Alice.

Mais comme Raoul, Madeleine était demeurée emmurée là-haut, dans les souvenirs d'une autre vie et il n'y avait personne d'assez matinal sur la route ou sur la rue Principale pour s'étonner du passage de l'étrange ovni à bicyclette. À part peut-être Guéguesse, comme on le surnommait dans la région, s'il avait eu la curiosité de regarder ailleurs que dans son dos.

Assis sur l'unique banc municipal de La Renonciation, Guimond Latendresse attendait l'ouverture du *Grand Express* en feuilletant *La Voix du Centre*, déposé à l'aube par un livreur de Bonneville. Se fiant aux feuillets qui tremblotaient entre les mains du vieillard qui se dévissait le cou entre le journal et la porte du restaurant, n'importe quel passant aurait pu croire qu'il grelottait de froid, bien qu'il fût emmitoufflé dans un épais parka, foulard de laine au cou et casquette à rabat sur les oreilles.

Loin d'être frigorifié, le vieux avait plutôt le feu au derrière. Depuis qu'il était à la retraite, il avait pris l'habitude d'être le premier client de Geneviève Lachance, qui le traitait comme tel. Un privilège qui avait pris énormément d'importance dans l'étroitesse de sa petite vie. Or, ce matin, non seulement la propriétaire n'avait pas encore ouvert la porte malgré dix-sept minutes de retard, mais ô scandale ! Quelqu'un était déjà à l'intérieur ! Un inconnu !

Insouciant du drame que provoquait sa présence, pieds croisés sous la table, bras en l'air et mains sur la nuque, Pax appréciait par tous les sens à sa disposition l'assiette qu'apportait Geneviève avec des couinements de souris prise au piège de l'amour. Elle avait les yeux confits de reconnaissance et le sourire indélébile sur les

lèvres boursoufflées à force d'avoir aspiré, suçoté, tété et pourléché toutes les parcelles d'et cetera et vice-versa de l'homme qui était tombé sur sa nuit.

Dire si la vieille fille resplendissait ! Personne ne lui avait jamais connu cet air-là, pas même elle. Métamorphosée, la propriétaire du *Grand Express*, tout comme Félix qui n'allait pas tarder à débarquer. On aurait dit la Madone des *sleepings*, cette délicieuse, scandaleuse et très audacieuse *Lady* des années folles, cette belle époque du début d'un temps nouveau où la terre était à l'année zéro et les femmes faisaient l'amour librement, comme le roucoulait si agréablement Renée Claude à la radio, et comme Geneviève le fredonnait à l'oreille de son unique client en déposant devant lui un spectaculaire quatre-œufs-toasts-bacon-saucisses-jambon.

Pax remercia la bienheureuse serveuse d'un solo de batterie sur son rebondi lunaire. Les fesses comblées, Geneviève se dirigea d'un pas léger vers la porte pour ouvrir distraitemment à Guimond Latendresse, qui n'avait surtout pas le goût de chanter.

Abandonné à la déconfiture d'une ouverture dont il n'avait pas obtenu la primeur, le vieux cultivait le désespoir d'un champion en titre doublé au fil d'arrivée. Et il avait besoin d'avoir le cœur bien accroché pour survivre à la suite qui se présenta sous la forme d'une espèce d'innommable chose noire, qui n'avait d'humain que le fait de savoir monter à bicyclette.

La soi-disant chose lui passa sous le nez en le saluant avec l'outrageante familiarité d'un « Bon matin, Guéguesse » qui enfonça le pauvre vieux dans une hébétude de boxeur au relevé d'un K.O.

Le temps de réagir, Guéguesse se retrouva mauvais troisième à l'intérieur du restaurant, et bon dernier dans les attentions de la propriétaire trop empressée à satisfaire les deux énergumènes qui ne pouvaient être autre chose, que des trouble-fêtes.

Une appréciation validée par le quatrième client à se pointer au restaurant en cette matinée prometteuse d'une suite de rebondissements non dépourvus de matière à scandale pour les méchantes langues du village, qui ne tarderaient pas à flairer l'aubaine et à rappliquer.

Ce quatrième client, c'était M. le maire qui débarqua dans une entrée fracassante, aussi enragé qu'un coq de combat à qui on aurait soufflé de la téquila au derrière. Pratique illégale d'une redoutable efficacité qui n'aurait cependant rien ajouté à l'humeur massacrant de Roland, déjà remonté à bloc par une nuit de gamberge dispersée entre les préoccupations causées par sa calamité de neveu, et l'éventuel affrontement avec sa Sexy dont il aurait pu s'attendre à tout, excepté la surprendre aux petits soins avec un barbu échappé des années 70 qu'elle dévorait des yeux avec un sourire de limace enroulée dans sa bave. Non seulement cette traînée avait l'indécence d'afficher un air béat, alors qu'il s'était tourmenté toute la nuit, mais au lieu de battre en retraite dans la cuisine, où il l'aurait rejointe pour une explication musclée, elle avait l'aplomb de rester plantée là, à côté de l'infâme !

Ayant une bonne connaissance des mœurs nocturnes de sa limace, Roland n'eut pas à réfléchir longtemps pour se douter du pire. Sa Sexy rayonnait trop pour ne pas être coupable. Elle irradiait le plaisir au point de sembler douée de phosphorescence, comme si chaque parcelle de peau à découvert portait la trace luisante de ses ébats avec l'étranger en train de dévorer d'un appétit de guerrier au repos, le plus copieux petit déjeuner jamais servi au *Grand Express* ; ce fameux Pax Pope que son neveu s'empressa de lui présenter sous les traits d'un guide, d'un mentor et de son meilleur ami. Un Montréalais, un érudit, un sage, en apparence, qui se permit d'éclater de rire la bouche pleine en entendant parler de lui comme d'un homme d'amour et de paix.

L'orgueil de Roland Papineau fit le tour de sa queue avant de remonter à la crête de son cerveau. Parce qu'il ne s'était jamais senti aussi humilié de sa vie, il grinça des dents et trépigna de sa jambe valide, prêt à voler dans les plumes de l'insolent qui continuait d'engloutir son petit déjeuner avec l'air ravi d'un téléspectateur devant sa sitcom préférée. Non pas que Pax Pope se montrait plus brave qu'à son habitude, mais en sa qualité d'étranger, il n'avait aucun repère pour évaluer le danger de sa propre situation.

Ce n'était toutefois pas le cas de Geneviève, qui passa du salace au tragique. Guimond Latendresse qui ne jouait pas plus les braves disparut sous une table en marmonnant le Sanctus, première prière qui affleura à la surface de son esprit décidément très perturbé. Quant à Félix, il se réfugia derrière Mama Sassy pour tenter en vain, de calmer l'oncle dressé sur ses ergots.

Autant dire que rien ni personne n'aurait su arrêter Roland, excepté sa toute lisse, qui fit une entrée providentielle dans une robe de chambre de satin bleu ciel, en roucoulant d'insolites mondanités, avec passablement de résonance dans la voix pour que son petit canard boiteux l'entende dans les dédales de sa fureur.

Le restaurant qui ne manquait pas d'airs bêtes redevint aussitôt fréquentable, comme si l'arrivée d'Alice, à la recherche de son neveu, avait eu l'effet d'un coup de baguette magique sur les humeurs, particulièrement sur celle, belliqueuse, de son mari qui tourna plusieurs fois sur lui-même, défiguré par ses efforts pour masquer la vive contrariété qui le rongait de l'intérieur.

Quand Roland trouva la porte, il la prit en pointant le garage de l'autre côté de la rue, bredouillant quelque chose qui ressemblait à une urgence.

Geneviève en profita pour pivoter des talons en direction de la cuisine, où elle chercha du réconfort au goulot d'une bouteille. De son côté, Félix s'élança avec la frivolité de Mama Sassy, vers sa tante pour l'embrasser sur les joues, pendant que le vieux Latendresse émergeait de sous la table, honteux d'être le seul à quatre pattes. Pax qui n'avait pas bougé d'un poil de barbe, attendit la suite avec la fourchette en suspens, intrigué au point d'oublier de manger.

Jamais il n'aurait cru qu'un si petit village puisse offrir autant d'extravagances. Il se demandait par quel tour de passe-passe un trou perdu comme La Renonciation parvenait à engendrer des personnages aussi flyés que la propriétaire de ce banal restaurant, qui jouait du lit comme Jimmy Hendrix jouait de la guitare ou Jorane du violoncelle dans *Vent fou* ! Une jouisseuse au désir si immodéré qu'elle lui avait presque foutu la trouille.

Et que penser de l'éblouissant petit bout de femme que Félix lui présenta après l'avoir embrassée et serrée dans ses bras avec une familiarité qu'il ne lui connaissait pas.

Cette incroyable tante Alice, d'une féminité d'orchidée au parfum enivrant qu'il reniflait en silence, surréaliste jusqu'au fond des yeux, si menue, si fragile, si éloignée de ses standards et pourtant, si troublante dans sa robe de chambre bleu ciel ; couleur qui égara l'homme à femme dans la réminiscence d'une adoration enfantine de la Vierge Marie.

Les yeux lumineux, Pax imagina Alice en madone des paradis artificiels glissant à sa rencontre pour le protéger ou le séduire, ou les deux. Un flash qui le fit basculer en état d'adolescence, pour conséquemment le ramener à sa fourchette et à son assiette qu'il se mit à engloutir avec une nouvelle frénésie.

Virevoltant entre les tables au milieu d'un babillage en perte d'inspiration, Alice fut soulagée de constater que l'étrange M. Pope avait cessé de la dévorer des yeux avec les narines au vent pour s'intéresser aux circonvolutions du chapelet de saucisses qui refroidissaient dans son assiette.

Bien que l'homme offrait le double avantage de rassasier la vendeuse de poutines et d'horripiler son petit canard boiteux, elle ne tenait pas à sympathiser avec lui. Son regard brûlant et son aura pourpre la dérangaient. Elle le soupçonnait d'être encombré d'une sexualité ravageuse à laquelle elle n'avait jamais été confrontée, comme si l'homme entretenait au fond de lui une charge érotique dévastatrice, quelque chose d'indomptable, capable de jeter perfidement la pagaille dans un corps et son âme.

La porte battante de la cuisine vibra au passage de Geneviève, forte du gin qui coulait dans ses veines. L'œil brillant, prête à tout, elle s'élança vers Alice, qu'elle aborda avec une amabilité démesurée.

—Chère voisine ! Quelle belle surprise il nous fait ton Félix, roucoula-t-elle en tirant un regard torve du côté du principal intéressé.

Le visage de la vieille fille stigmatisé par sa nuit de grenade dégoupillée n'échappa pas à Alice qui retrouva son aplomb.

—Un cadeau des astres, approuva-t-elle avant d'ajouter en se dandinant : et une bénédiction pour les vieilles filles !

Son ton malicieux fit écho chez Pax, qui prit le temps de ricaner entre deux bouchées. Du coup, tous les yeux se braquèrent sur Geneviève, qui tomba brutalement en bas de son assurance. Se mordillant la lèvre, elle remplaçait des chaises déjà en place.

Pendant quelques interminables secondes, on n'entendit qu'un crissement, sur le carrelage, accompagné en *off beat* du staccato de la mastication de Pax. Saugrenu concert qui déclencha chez une Geneviève au bord de la crise de nerfs, un irrépressible fou rire.

Ce n'est un secret pour personne, les fous rires ont la réputation d'être contagieux et la condition hystérique de la vieille fille qui semblait gonflée à l'hélium n'avait rien d'une exception.

Félix, qui fut le premier touché, donna libre cours à Mama Sassy, qui se joignit rapidement au délire sonore de Geneviève, transformée en baudruche musicale.

Emportée à son tour par une hilarité déchaînée, Alice savourait avec un arrière-goût de vengeance, le spectacle de la vieille fille entortillée sur elle-même, secouée de spasmes, pliée en deux par la douleur provoquée par le rire, les mains crispées sur le ventre, incapable de se ressaisir.

Pax prit du temps à réagir, mais les dépassa tous en intensité lorsqu'il s'esclaffa par les deux bouts à la fois, avec la vigueur d'un pétomane.

Guéguesse fut le seul à résister. Mains sur la bouche et jambes croisées, il faisait des efforts surhumains pour se contenir, ne serait-ce que par respect pour celle qu'il courtisait depuis des années.

Il n'aurait pas dû. Transformé en marmite à pression, il explosa du couvercle et éructa violemment son dentier, qui termina sa course au pied de Geneviève en tintant sur la même note que son rire de serpent à sonnette.

S'ensuivit un moment de silence, le temps que le grotesque incident irradie le cerveau de chacun. Puis il y eut une déflagration, des crépitements et un feu d'artifice de rires dont l'écho se répercuta jusqu'aux oreilles de Roland, embusqué derrière la porte du garage, de l'autre côté de la rue Principale. Le pauvre croyait qu'on se payait sa tête et le reste alouette !

La rage au ventre, il sauta dans sa voiture et fonça chez Mylène, comme chaque fois que surgissait dans sa vie un souci assez important pour lui déjanter le plasma cérébral.

En tant qu'abonné, Roland bénéficiait d'un rabais sur les spéciaux et quelques autres privilèges dont celui de pouvoir recourir aux services de tête de la péripatéticienne qui, pour la moitié du prix d'un recto verso, soit deux fois le tarif d'une turlutte ou le prix d'une poilue de base, s'ouvrait les charmes à la métaphysique en général et au réconfort psychologique en particulier. Autre avantage de l'abonnement annuel : en cas d'urgence, on pouvait débarquer sans rendez-vous, malgré un horaire toujours très serré... la seule chose qu'elle eut dans cet état, aurait soufflé une méchante langue. Ceci, toutefois, à la condition de savoir patienter jusqu'à ce qu'une petite place se libère entre deux clients.

Généreuse à sa façon, Mylène expédia un prospect de second choix en deux temps trois mouvements pour recevoir son gros lion avec toute l'attention qu'il méritait.

Confortablement assis au creux du fauteuil à pirouette recouvert de faux cuir, Roland s'abandonna aux soins thérapeutiques de sa confidente préférée, qui n'eut qu'à s'asseoir sur ses genoux et tendre l'oreille tout en gardant un œil sur l'horloge.

Toutes les contrariétés de M. le maire défilèrent alors dans l'ordre et le désordre de son accablement : le débarquement de son neveu dans un accoutrement digne du Mardi gras en compagnie d'un agrès de la ville qui flairait l'escroquerie, les soubresauts de sa Sexy qui le provoquait ouvertement, son fils qui tournait à vide, le Feng Shui de sa femme qui diabolisait son quotidien, les beaux-parents qui le méprisaient ouvertement, le grand Hubert qui se terrait chez lui avec ses fils pour ruminer une vengeance, et surtout, son festival qui n'aboutissait pas. Tout y passa et repassa, jusqu'à Curé qu'il soupçonnait de mauvaise foi.

Quand Mylène l'interrompt afin de lui montrer l'heure, il avait suffisamment fait le tour de ses contrariétés pour se sentir guéri. De toute façon, il n'avait pas le choix : c'était trop d'argent pour aucun résultat, d'où l'infailibilité du traitement.

Il aligna sur la petite commode rococo de chez *Beaux Meubles Liquidation*, les deux cents dollars de la consultation et remercia Mylène qui l'embrassa sur la joue, un autre privilège des abonnés. Après quoi, il s'effaça en empruntant la porte de côté pour éviter de croiser le prochain client.

Pour se convaincre qu'il allait vraiment mieux, Roland traversa la rue en fredonnant la chanson thème de son festival, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et se glissa derrière le volant de sa voiture, confiant de surmonter tous ses ennuis, à commencer par le plus urgent : son neveu qu'il entendait traîner de gré ou de ruse chez le notaire, et ce, dans les plus brefs délais, quitte à faire semblant de pardonner à Geneviève son hypothétique écart de conduite et endurer le temps nécessaire l'humiliante présence du barbu.

Au milieu de l'après-midi, il était de retour à La Renonciation, la tête truffée de solutions expéditives et le ventre bourré d'une poutine du *Bedon frit*, le casse-croûte de Longue-Pointe où Marie-Ange Prévert

travaillait à temps partiel. Il s'y arrêta aussi souvent que possible, dans l'espoir de croiser le grand Hubert qu'il n'avait pas revu depuis la journée fatidique qui les avait envoyés tous les deux derrière les barreaux.

En remontant la rue Principale, il se répéta l'essentiel des résolutions mûries durant le trajet. Un exercice qui finit par transformer le lion en agneau, avec assez d'efficacité pour qu'à sa descente de la voiture, nul ne puisse voir dépasser la queue du fauve sous sa peau de mouton.

Pour se donner du flegme, il ajusta sa démarche à la dégaine légendaire de Gabin qui en imposait, dans les films comme dans la vie. À la vue de l'écriteau « fermé » affiché dans la porte du garage, il se rappela qu'il n'avait pas encore trouvé quelqu'un pour remplacer Civic, les jours où le futur policier avait cours.

D'avoir oublié, dans sa précipitation matinale, qu'aujourd'hui c'était à lui d'assurer le service aux pompes ébranla sa couche de placidité artificielle. Son humeur s'assombrit d'un autre ton, en constatant que sa toute lisse et son neveu n'étaient ni à la maison ni au magasin général, abandonné à la cafouilleuse gouverne de Philémon, l'homme de confiance des Bellehumeur qui aurait mérité de prendre sa retraite avant eux.

Roland aurait été étonné de trouver Alice au *Grand Express*, sa toute lisse n'étant pas du genre à s'éterniser chez sa rivale au milieu des odeurs de friture, mais comme le restaurant semblait étrangement achalandé pour un milieu d'après-midi, il se permit d'en douter. L'humiliation du matin l'incita à faire une nouvelle fois le tour de ses bonnes résolutions avant d'y pénétrer. Rapidement, il élaborait un semblant de calme dont il se barbouilla le visage après s'être étourdi à coups de promesses de vengeance au moment opportun.

Il allait traverser quand sa Sexy s'encadra dans la devanture du *Grand Express* avec un sourire placide entre les lèvres et un éventail d'assiettes au bout des doigts. Il aurait préféré qu'elle échappe quelque chose ou du moins, qu'elle baisse les yeux plutôt que de le narguer de sa vitrine, avec un toupet qu'il jurait de lui faire regretter. D'un geste du menton, il voulut l'envoyer promener, mais dans le mouvant, ses yeux accrochèrent le ciel d'un bleu étourdissant, la couleur de sa déconvenue, il ne l'oubliait pas. Si bien que de sombres pensées traversèrent la rue avec lui, et qu'il pénétra dans le restaurant d'aussi mauvaise humeur qu'à sa sortie précipitée, quelques heures plus tôt.

Le *Grand Express* avait fait le plein de curieux, alertés par la propriétaire qui, avec le dessert du jour, avait promis des nouvelles juteuses à propos du fils Légaré. S'ajoutaient les voisins qui avaient assisté au concert improvisé de Félix, ainsi que les voisins des voisins. Bref, Geneviève avait réussi le coup fumant d'attirer à peu près tout ce que La Renonciation comptait de clientèle disponible en après-midi. Des spectateurs avides de rebondissements qui appréciaient l'entrée de M. le maire, aussi hilarante pour certains que l'entrée du mari cocu dans *Passe-moi ta belle-mère pour un soir*, la comédie qui était à l'affiche l'été dernier au *Théâtre de la Chute-à-la-Roche*.

Sauf qu'il n'y eut ni rire ni applaudissement.

À la place, s'installa plutôt un remous de silence au milieu duquel on aurait pu entendre gamberger une mauvaise langue, celle de la propriétaire des lieux, en l'occurrence, qui, en manque subit de courage, disparut dans la cuisine, ce qui ne manqua pas de provoquer des chuchotements dans l'assemblée aux aguets.

Roland ne fut pas dupe. Avant de perdre complètement la face ou que celle-ci n'éclate en furibonderies, il lança du pas de la porte quelques salutations fourrées de banalités qu'il souhaitait enjouées sous son air de mouton enragé.

Geneviève réapparut, imbibée d'audace, et s'élança vers lui, poursuivie par une odeur de bonbon à la menthe trempé dans le gin.

— Si tu cherches ton neveu, monsieur le maire, il est avec ta femme.

— J'ai-tu l'air du gars qui cherche sa moitié ? Me prends-tu pour le grand Hubert, railla Roland en prenant tout le monde à témoin.

Encouragé par des ricanements, il emprunta un air espiègle et se dirigea vers le comptoir.

— Si on ne peut plus venir prendre un café en paix, *chopper* !

— Ils sont montés à la ferme, ce matin...

Geneviève, qui connaissait Roland mieux que lui-même, flairait la bête féroce prête à bondir, sous sa peau de mouton hilarant. Elle aurait dû changer de sujet ou se taire, mais l'envie d'en rajouter la taquinait.

— Si tu veux mon avis, ils y sont encore !

Tous les yeux qui se promenaient de l'un à l'autre s'arrêtèrent sur Roland, qui tentait de se montrer imperturbable. Seul son pouce gauche qui trouva le chemin de sa contrariété trahissait ses émotions du moment.

Bien sûr, Geneviève s'en aperçut. Fière de son coup, et malgré les risques, elle poursuivit sur sa lancée, en se faisant intrigante.

– Je leur ai prêté ma voiture, car Félix avait l'air très pressé de montrer la maison à son ami !

C'en était trop pour Roland qui balaya violemment l'air d'une main, comme pour chasser une mouche.

– Si tu parles du sac à poils qui l'accompagne, *chopper* ! J'y toucherais pas, même en pensée ! J'aurais trop peur d'attraper des maladies !

À ces mots, Geneviève réussit à ne pas se mordre la lèvre. Hélas, ses yeux jouèrent la confusion et rien, à l'exception d'une douche glacée, n'aurait su éliminer le rouge qui colora son visage.

Elle se réfugia dans une tasse qu'elle remplit de café, partagée entre l'envie de pleurer, de rire ou de fuir. Un désordre émotif que Roland capta telle une nouvelle preuve, comme s'il en avait besoin, de l'escapade sexuelle de sa Sexy. Son orgueil déjà fort malmené s'écrasa contre le mur de la certitude tandis qu'autour d'eux, les villageois se dévissaient le cou pour essayer d'y comprendre quelque chose.

Trop enragé pour se soucier du qu'en-dira-t-on, Roland se leva en marmonnant des choses qu'il jugeait préférable de ne pas permettre aux autres d'entendre et, les ergots sous les bras et la crête vibrante d'indignation, pointa la tasse que Geneviève déposait devant lui, prête à un repentir qu'il ne remarqua pas.

– Ça sera pour emporter si ça te dérange pas !

M. le maire n'était pas seul à surfer sur le mode « à emporter ». Au même instant, sous le cerisier sauvage qui surplombait le rang des Légaré, des gens du voyage d'une espèce fleurie festoyaient autour d'un pique-nique étalé sur un matelas gonflable à confondre avec un tapis volant, tellement ils avaient l'air de planer.

Des farfadets de la planète Lunapar ou des suppôts de Satan en vacances sur terre, comme l'aurait déclaré Sylvie Roberge, la voisine de ferme des Légaré, si elle avait eu l'audace d'en rire.

Partie tôt le matin à la cueillette de crosses de fougère qu'elle vendait au marché de Bonneville, la jeune femme était tombée peu avant midi sur un trio de fêtards qui trinquaient et batifolaient au sommet de la colline. Une vision diabolique qui avait déclenché chez elle un effarement similaire à celui des petites Mexicaines de Terra Bianca, témoins de la plus récente apparition de la Vierge en Amérique.

Sans révéler sa discrète présence, elle était redescendue chez elle sur la pointe de ses bottes en caoutchouc et s'était réfugiée dans sa chambre sans desserrer les dents autrement que pour réclamer de l'eau de Pâques que depuis, elle engloutissait sans soif, jusqu'à tarir les réserves annuelles du village, au grand désespoir de son mari François qui croyait qu'elle était devenue folle.

À vrai dire, n'importe quel villageois tombé sur cette scène d'un romanesque surréaliste à renvoyer à leurs canevas les maîtres du genre, aurait couru la chance de s'en sortir avec le même tourment. Et pour cause. Qui aurait pu reconnaître, sous le masque de ces trois Grâces de carnaval, le jeune Légaré, vêtu de sa robe noire, ou la femme du maire drapée de satin bleu madone, les deux allongés avec une élégance de courtisanes, de chaque côté d'un grand efflanqué de patriarche que nul n'avait encore vu dans les parages ?

Difficile ou carrément impossible de les identifier, auraient murmuré les plus perspicaces, d'autant plus que les trois avaient la tête enfouie sous des tiores tressées de fougères et de pissenlits, qu'ils avaient eu la fantaisie de piquer d'iris jaunes, de sanguinaires, et d'hépatiques blanches et mauves qui abondaient autour de l'étang et à flanc de colline.

Loin des tracas soulevés par leur extravagante présence, les trois comparses carburaient à fond de verre dans les dédales magiques des cocktails préparés par Alice qui, du même élan créatif, avait improvisé un pique-nique composé d'une déroutante variété de bouchées à la reine, de barquettes en fête, de roulades printanières, de croustillants de vie, de fondants décadents et d'innommables coupelles et verrines qui transpiraient l'art de vivre et de jouir, le tout sorti comme par magie, et en moins de temps qu'il n'aurait fallu pour passer une commande au *Grand Express*, de la cuisine en chantier des Papineau.

Un festin aux parfums de la diversité, dont les restes se répandaient autour d'eux, dans une abondance qui avait eu raison de l'appétit insatiable de Pax, gavé depuis le matin comme une oie à la case départ des grandes migrations, un état d'engraissement qui aurait dû lui convenir totalement.

Après tout, n'était-il pas, à sa manière, un oiseau migrateur en transit obligé à La Renonciation, ce bled trop étriqué pour le contenir en entier, comme il l'avait effrontément expliqué à Geneviève en remettant ses culottes...

Vérité ou mensonge? Comment se fier à cet homme qui ne songeait qu'à papillonner d'une femme à l'autre?

Personne pour s'en douter, mais le gourou de toutes les opportunités n'était plus si pressé de partir malgré l'empressement affiché, jusqu'ici, de parcourir l'Amérique pour rencontrer ses frères et surtout, ses sœurs du partage à sens unique.

Bousculé dans ses états d'âme par les propriétés euphorisantes des nombreux mix dégustés depuis le milieu de la journée, Pax ressentait l'étrange envie de s'arrimer quelque temps, à ce petit coin de paradis enveloppé de satin bleu qu'il ne quittait plus des yeux.

Encore loin de l'avouer, il était en train de tomber amoureux d'Alice, aussi simplement qu'on tombait en amour de Woodstock à Bombay lorsqu'on avait des disponibilités pour le plaisir et la vie devant soi pour en disposer.

Ce coup de foudre, qui prenait des allures de coup de frein sur les envies du vieux routier de l'amour d'aller voir ailleurs, ne pouvait pas mieux tomber pour Félix, lui-même en questionnement sur l'utilité d'aller courir le monde à la recherche du bonheur, alors qu'ils avaient peut-être sous les pieds, le bout de terre parfait pour le cultiver.

Depuis son départ précipité de Montréal, il n'avait réfléchi à la suite de sa vie qu'à travers le prisme de cette époque pas si lointaine où tous les rêves semblaient permis. L'idée du trip humanitaire avait serpenté dans sa tête et dans ses tripes, jusqu'à rejoindre son envie viscérale d'appartenir à une famille, peu importe qu'elle se présentât sous la forme d'une tribu d'Amazonie ou d'un collectif poilu de la Gaspésie.

Comme Pax, et aussi, à cause de lui, il s'était senti prêt à prendre la route. Toutes les routes. Sauf que ce matin, en renouant avec la maison de son enfance toujours hantée par les ambitions légitimes de Maminette et Raoul, une petite lumière s'était allumée au fond de lui. Entre les murs dénudés de la maison abandonnée, il lui avait semblé qu'une nouvelle voie s'ouvrait pour entrer en contact avec ses frères et sœurs de l'amour universel.

D'élucubrations en extrapolations partagées avec Pax et d'Alice, le Félix assis sous l'arbre bouclait la boucle avec le Félix qui, aux aurores, avait succombé à la vision d'une ribambelle d'enfants cabriolant autour de lui, dans la maison ancestrale.

Dans le fond, pourquoi aller à la montagne si elle pouvait venir à eux? Le plus sérieusement du monde, il s'était posé la question. Et tout à coup, le fameux village planétaire portraiture par son mentor avait pris la dimension des quatre cents acres héritées de ses défunts parents... Félix n'en revenait pas et pourtant tout s'expliquait. L'irrépressible besoin qu'il avait eu, ce matin, de faire le point avec Pax sur leur avenir commun, prenait désormais tout son sens. Il comprenait, maintenant, pourquoi il s'était senti si exalté en redescendant au village!

Trouver Pax n'avait pas été compliqué. Abandonné la veille, accroché à la fenêtre chez Geneviève, qui n'était pas du genre à laisser glisser d'entre ses jambes l'aubaine d'un homme, d'autant que celui-là lui était livré à domicile, il l'avait retrouvé au *Grand Express*, trônant en seigneur des lieux.

Le passage impromptu de l'oncle lui avait permis de le récupérer, sans s'encombrer de la vieille fille avec qui il n'avait pas envie de partager son nouvel enthousiasme. Par contre, ils avaient emprunté sa voiture. Une mission confiée à Pax pendant qu'il aidait sa tante avec le pique-nique, une suggestion de Mama Sassy qui n'aurait jamais laissé son alter ego tourner une page de leur vie sans l'immortaliser.

Alice, à qui on ne présentait pas deux fois l'occasion d'organiser une fête, avait accepté de les accompagner sans se faire prier, malgré des réticences à l'égard de ce M. Pope qui les attendait dans la voiture, clé en main, obnubilé par la poussée de drôles de sentiments dans le désert de sa vie sentimentale...

Bien que Pax ne possédait pas le profil d'un prince, il devait gagner, le temps du trajet entre le restaurant et la ferme, l'impossible pari de se faufiler dans la peau d'un homme de qualité. Des efforts pour passer d'étalon bandant à chevalier servant, remarqués par Alice qui avait décidé de lui donner une chance.

Pendant la visite de la maison et des dépendances, Pax s'était répandu en galanteries d'une fantaisie charmante. Un déploiement qu'Alice avait accueilli avec une sérénité que son neveu ne lui connaissait pas. Pour gravir le petit sentier qui conduisait au sommet de la colline, elle avait même pris le bras du galant qui lui avait coulé un regard comme il ne s'en fabrique pas souvent. Le début d'une idylle qui n'avait pas fini de les surprendre tous les trois.

Félix n'aurait pu espérer mieux que son arbre fétiche au sommet de la colline pour partager les fruits de ses divines réflexions. Un choix qui avait plu à tout le monde ; et la joie d'être ensemble avait atteint son paroxysme lorsqu'ils s'étaient retrouvés seuls au monde à contempler le magnifique point de vue de la vallée fleurie des couleurs printanières.

Pour une fois, Pax s'était permis de ne rien dire, Alice avait oublié le Feng Shui et Félix avait joué de la trompette. Une merveilleuse façon de renouer avec la magie de son lieu de prédilection. Le pique-nique avait été déballé sans qu'Alice s'inquiète du souffle cosmique du dragon ou de l'orientation des plantes autour du matelas pneumatique qui les avait recueillis avec la microgravité d'un nuage.

Félix avait attendu le dessert, pour dévoiler sa nouvelle conception de l'avenir. Il avait parlé de sa ferme comme de la Terre promise, une maison ouverte à l'amour sans tabous et aux échanges réciproques de tendresse. Un lieu de vie partagée entre la compassion et la sagesse, ce qui rejoignait, sans qu'il le sache, l'idéologie des bouddhistes mahayana, et reprenait, dans un sens, l'assertion du philosophe allemand Leibniz, qui prétendait qu'aimer, c'était se réjouir du bonheur des autres.

Un idéal qu'ils avaient survolé sous les influences entrecroisées des cocktails célestes d'Alice et du joint que Pax avait roulé entre les dégustations abusives de loukoums à la fleur de sureau et des perles de coco au confit de bleuets sauvages.

Les clichés de la vie en commune et du retour à la terre des années 70 avaient déboulé. Ils s'étaient imaginés d'interminables tablées où les plats circulaient sans fin au milieu du désopilant tapage d'une marmaille qui appartenait à tout le monde, des dortoirs collectifs et des cabanes dans les arbres où on grimpe en bande, des rassemblements autour de l'étang, la peau nue offerte au soleil, et de la bière sur la glace, bien à l'abri, sous les roseaux. Sans compter les cortèges fleuris pour des expéditions à travers champs, au milieu d'un bouquet d'enfants de toutes les couleurs, les jam-sessions autour d'un feu de camp, les promenades d'automne à l'érablière, pour jouer dans les feuilles mortes au soleil couchant ou de la cueillette de champignons dans les brumes du petit matin, les bivouacs au sommet de la colline pour les Perséides du mois d'août, et les glissades en traîneau sous les pleines lunes d'hiver, et l'infini bonheur de ne jamais être seul.

Pax n'avait pas eu à réfléchir trop longtemps pour dénicher la place qu'il méritait au sein de cette confrérie du plaisir. Il s'était situé au centre, en nombril du bien-être permanent, dans la peau d'un sage, d'un maître, d'un guide, peu importe pourvu qu'il fût installé dans un hamac de format convivial, servi, choyé et régalez.

Pour sa part, Alice, qui s'était arrimée au concept, avait remercié les astres en silence. Elle s'était plu à planer au-dessus de ce doux délire avec une certaine retenue, consciente de sa tendance à décoller au premier souffle, prête à participer au projet à distance, sachant qu'elle puiserait dans cette effervescence, une sève de vie qu'elle irait digérer chez elle, en compagnie de ses plantes.

De retour de cette virée en Terre promise, ils demeurèrent longtemps côte à côte à écouter le vent, quand un bruyant vol d'outardes flécha le ciel printanier. De grandes voyageuses, de retour pour la saison, qu'ils suivirent du regard en s'étirant et en paressant, heureux d'être en si volatile communion.

À les observer, même de loin, si décontractés sous le couvert de leurs tiaras fleuries, facile de croire à la présence d'une mystérieuse trinité ésotérique. Quelqu'un d'aussi décollé qu'eux aurait pu s'imaginer l'incarnation d'un accouplement entre disciples du nirvana. Dans tous les cas, la scène égaierait n'importe quel témoin, à part peut-être Sylvie Roberge qui cauchemardait dans son lit, et très certainement Roland Papineau, planqué derrière un bosquet de mélèzes, qui découvrirait avec stupeur sa toute lisse en train de faire du rataplan au barbu.

Même s'il était trop éloigné pour mesurer l'éclat des prunelles d'Alice, Roland aurait juré qu'elle en pinçait pour le bouffon, rien qu'à la façon qu'elle avait de tendre le cou vers lui, en dodelinant de la tête. Il n'en était pas à une cocasserie près de sa toute lisse, mais le tableau qu'il avait sous les yeux dépassait en audace tout ce qu'il avait déjà enduré. Une atrocité pour quelqu'un qui n'avait encore jamais éprouvé de jalousie vis-à-vis son épouse.

Déjà qu'il avait eu à avaler le sourire de limace de sa Sexy, c'en était trop pour un seul homme en une même journée ! Le souffle court et le cœur patraque d'avoir ascensionné la colline d'une seule traite, il s'aplatit dans l'herbe pour flirter avec l'apoplexie.

Soumis à son désarroi, il patienta jusqu'à ce que la colère circule à nouveau dans ses artères pour tenter un geste. Un mitraillage de visions assassines le remit définitivement sur pied. Mauvais perdant mais réaliste, il ravala ses envies de carnage et rebroussa chemin sans se faire remarquer, résigné en apparence, mais le cerveau lancé comme un missile sur la voie des solutions pour se débarrasser au plus vite des deux indésirables.

À juste titre, Roland n'avait pas la réputation de faire dans la demi-mesure, pas plus qu'il n'était du genre à tarder pour rebondir. Avant d'être redescendu au niveau du commun des mortels, il crut savoir où dénicher l'irréfutable appât qui entraînerait son neveu loin d'ici. En enfourchant *Cherry Baby* stationné à l'orée d'un boisé, il se dit qu'il bâclerait l'affaire à la première heure demain matin, et lâcha un pet libérateur avant de lancer le moteur. Vainqueur, Roland ! Vainqueur, il le serait comme un vrai Papineau !

Il descendit le rang Légaré, chatouillé par l'envie de retourner au *Grand Express* avant le retour de l'insolent trio, se poser en maître incontestable des lieux, et faire comprendre à tout le village qu'il demeurait en contrôle de la situation.

Par manque de chance, le restaurant s'était vidé. Geneviève, qui se trouvait dans la cuisine, l'accueillit avec une arrogance qui le glaça dans son élan. Il jugea qu'elle empestait trop la joie de vivre pour risquer un tête-à-tête ou régler des comptes. Sans un mot ni un geste d'explication, il vira des talons et sortit en se retenant pour ne pas claquer la porte derrière lui.

Tourmenté, il se réfugia dans son garage, où il entreprit de dépoussiérer sa maquette. Une tâche ardue, compte tenu du tremblement de ses mains, d'imaginer sa Sexy et sa toute lisse sous l'emprise du sac à poils qu'il se promettait d'endurer sans broncher jusqu'au surlendemain. Mais pas une journée de plus...

Moins de cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il soit culbuté par la folle envie de retourner sur la colline, pour récupérer sa femme à la pointe du fusil. Au souvenir de sa promenade en voiture de police avec Hubert Prévert, il freina ses ardeurs, mais le simple fait d'y avoir songé le soulagea. Il retrouva une partie de sa lucidité et avec elle, assez d'aplomb pour déclencher l'opération « bon débarras » sans attendre au lendemain.

Le temps d'ouvrir le coffre-fort et de réunir autour d'un élastique une liasse de billets verts, il sauta sur son *chopper* et fila emprunter à son vieux complice, le marguillier de Longue-Pointe, son vieux *camper*, en vente depuis plusieurs belles saisons, un tas de rouille retapé avec un souci de déloyale apparence.

Rusé comme le renard qui avait désormais en sa gueule le fromage, Roland n'allait pas faire la bêtise d'affronter le barbu sans explorer toutes les facettes de l'opération envisagée. Persuadé depuis l'âge de raison qu'on n'est jamais trop prudent, surtout avec un agrès de la ville, il s'arrêta au *Bedon frit* pour réfléchir à la suite de son plan. Si bien que le soleil se couchait sur les hauteurs de la vallée quand il manœuvra pour stationner devant chez lui avec, en fond de cale, quelques bières et le bagou remonté à bloc du baratin indispensable à la vente, aux deux indésirables, d'un voyage à l'autre bout du continent.

Geneviève, qui fermait le restaurant, se précipita à sa rencontre, plus indiscrete que par nature, curieuse de savoir qu'est-ce que M. le maire faisait au volant d'un engin aussi décadent. Par souci de vengeance, Roland demeura imperméable à sa pluie de questions. En prime, il se permit de slalomer dans l'incongru et le déraisonnable pour le plaisir sadique d'entortiller la curieuse encore plus salement dans le mystère.

Quand elle s'aperçut qu'il se fichait de sa gueule, elle changea de tactique et la riposte ne tarda pas. Affichant un sourire aussi tordu qu'un hameçon, elle pivota du côté de la ferme des Légaré, une main en visière au-dessus de ses yeux.

—Un coucher de soleil si romantique, quelle chance elle a, ta femme, de pouvoir l'admirer à partir d'un si beau point de vue !

—Comment ça, *chopper* ? bégaya Roland qui s'était imaginé qu'Alice était rentrée bien avant lui.

—Toute la journée et la soirée là-haut... lança Geneviève comme on va à la pêche. À quoi faire ? Je me le demande...

Cette fois-ci, Roland mordit à pleines dents dans la corrosive insinuation qu'elle venait de balancer.

—Faut dire qu'elle est en bonne compagnie, ajouta la vieille fille en le regardant droit dans les yeux.

Menaçant, il se pencha vers la portière du véhicule, une main sous la ceinture.

—Toi, pars pas de rumeur !

—Après tout, ce sont des adultes, ricana Geneviève en tanguant de la croupe, avec une lubrique impertinence que Roland n'était pas prêt de lui pardonner.

–Comme on dit, pas de nouvelles, bonnes nouvelles...

Mine de rien, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur de l'habitable, avant de poursuivre son œuvre de démolition.

–Crois-tu vraiment qu'ils vont passer la nuit là-bas ?

Cela dit, elle se planta devant lui, la bouche ronde et l'œil en coin, pas plus énigmatique qu'une vitrine de *sex-shop*, prête à poursuivre langue première, dans la fange des médisances et de la calomnie, avec la cruelle intention de l'achever.

Roland ne lui en laissa pas le temps. Avant d'entendre tout haut ce qu'il appréhendait tout bas, il fit rugir le moteur du motorisé qui s'ébranla dans un grondement de tôle, abandonnant au milieu d'un nuage de fumée bleue la vieille fille qui toussa sa malveillance, faute de pouvoir la cracher au visage de celui qu'elle aimait décidément par-dessus tout.

À la ferme des Légraré, on était en mode retour à la normalité. Appuyé sur une aile de la voiture, Pax sirotait une dernière bière en effeuillant sa tiare fleurie avec le cynisme d'un prince consort satisfait de son sort. Réconcilié avec la ruralité, pourvu qu'elle porte le nom de La Renonciation, il entrevoyait le futur avec l'optimisme de quelqu'un qui n'aurait plus à se questionner sur le sens de la vie, sinon pour choisir entre deux félicités celle qui serait la plus jouissive.

En retrait, près de l'entrée du potager en friche, Félix arrosait un bosquet d'hydrangées, la robe coincée sous le menton et les yeux perdus dans les chatoiements incandescents du ciel qui n'arrêtait pas de roussir, heureux de cette fin de journée qui tombait pile sur ce qu'il espérait pour la suite de son nouveau monde.

Alice, à demi plongée dans le coffre où s'entassait le matériel de pique-nique, s'assurait qu'ils n'oublieraient rien. En se redressant pour fermer le coffre, elle aperçut son neveu en ombre chinoise sur le fond de soleil couchant, la tête courbée et les mains jointes sur le bas-ventre, mythologique dans sa posture d'homme ou de femme ou les deux à la fois, enchaîné à la terre par un jet d'urine doré du soleil impossible à tarir.

Un spectacle d'une rare ambiguïté qu'elle interpréta en fortuné présage des astres, comme si de là-haut on tenait à lui confirmer l'enchaînement de Félix à la ferme, et ce, d'une façon si viscérale qu'il lui serait impossible de refaire sa vie ailleurs. Bien qu'il n'existât aucune correspondance de ce phénomène urinaire dans le Feng Shui, et malgré son incapacité de se frayer une raison à travers la relation entre Félix et l'énigmatique Mama Sassy qu'elle tenait responsable de la féminisation de sa garde-robe, elle se conforta dans ses ambitions d'unir son neveu à la petite Prévert, refusant, de ce fait, de remettre en question une orientation sexuelle en apparence conflictuelle.

L'arrivée de Roland au volant du *camper* créa une diversion. À la vue du curieux engin qui s'essouffait dans la côte, Pax cala sa bière et Félix mouilla ses cothurnes, tous deux déstabilisés par l'apparition de ce véhicule échappé tout droit de Woodstock.

S'efforçant de ne pas trop rudoyer le moteur, Roland eut le temps d'apprécier la réaction des deux énergumènes, laquelle tranchait radicalement avec la mine soupçonneuse de sa toute lisse qui n'eut pas besoin de consulter les astres pour appréhender un coup fourré de son petit canard boiteux.

Roland stationna le véhicule au milieu de la cour, nullement inquiet par la réaction corrosive de sa femme. Qu'elle puisse tenter de contrecarrer ses plans pesait moins lourd sur la balance de sa vie, que de l'avoir surprise le ventre en l'air avec le barbu.

Il coupa le moteur en remerciant le ciel qui travaillait rarement pour lui et, le temps que Félix rejoigne Alice et Pax, il s'encadra dans la porte-moustiquaire de l'habitable avec le sourire d'un père Noël équipé d'une hotte en forme de *Cadillac 52*, avec une coquille de six mètres sur le dos.

Tacheté de beige et de rouille à la mode des vaches canadiennes, l'engin offrait le confort d'un lit double en arrière et d'un autre à l'avant. Deux réfrigérateurs, un poêle à gaz, des toilettes et une douche complétaient l'installation qu'on avait rehaussée du luxe d'un tapis *shaggy* mur à mur, et d'un système de sonorisation assez puissant pour amener toute la région.

Pour le prouver, Roland retourna à l'intérieur, pousser sur un bouton. La musique pop psychédélique du groupe The Mamas & The Papas envahit l'espace sonore dans un déferlement de décibels qui affola les haut-parleurs.

Malgré sa patte accidentée, il descendit du motorisé en se trémoussant avec un déhanchement d'Hawaïenne payée pour ça, et chanta en écho avec le mythique quatuor, la pièce *California Dreamin*, ce succès datant du

temps de sa jeunesse, sélectionné parmi le lot de vieilles cassettes trouvées à bord. Une incitation on ne peut plus directe pour les deux zouaves, d'aller voir là-bas s'ils y sont.

Félix et Pax s'échangèrent un regard qu'on ne retrouve que dans les films de Disney. Éblouie par autant d'efforts de séduction, Alice se laissa porter par cette musique de pacotille, admirative à son corps défendant de cet homme qu'elle n'aimait plus et qu'elle n'avait peut-être jamais aimé, mais qui continuait de la fasciner comme aux premiers temps par sa perspicacité et sa ténacité face à l'adversité.

La chanson terminée, Roland laissa tomber un trousseau de clés dans les mains de Félix en chuchotant :

—Cadeau pour toi, mon beau.

À voir la tête des drôles, il estima qu'il avait tapé dans le mille. Leur souffler de la poudre de perlimpinpin dans les narines ou les traiter aux *shooters* de potions magiques de sa toute lisse, il n'aurait pas mieux réussi à les émerveiller, surtout le grand efflanqué qui n'avait pas le nez assez long ni la langue assez pendante pour marquer son degré d'ébahissement.

Rassuré par l'apparente complicité de sa toute lisse, Roland n'eut pas à vendre sa salade trop longtemps, et avant que le soleil s'efface complètement derrière la colline, il se retrouva comme il l'avait prévu, dans le siège passager du motorisé, avec le barbu au volant, Alice et Félix les suivant derrière, dans la voiture de Geneviève.

Pax entama la descente du rang Légaré sur la musique que Roland poussait au maximum pour enterrer les rumeurs grinçantes de la carlingue ballottée par les molleses d'une suspension moribonde. Précaution dérisoire vu l'état planant du conducteur, trop émoustillé par les rutilances du tableau de bord et l'immense volant qu'il caressait d'un glissement rotatif des doigts, pour se tracasser des défauts de l'insolite *Cadillac*.

Le maire attendit tout de même qu'ils roulent sur l'asphalte pour baisser le volume, sortir le cognac et embrayer avec le charlatanisme d'un vendeur itinérant, sur les nombreux avantages de posséder un véhicule aussi remarquable et, forcément remarqué.

Enthousiasmé juste ce qu'il fallait, il fantasma à voix haute sur ceux qui menaient une vie de bohème tout en ayant de l'argent plein les poches. En reniflant d'émotion, il disait envier leur jeunesse et leur liberté, racontant soi-disant au hasard des histoires de voyages, avec une insistance qui aurait fini par tomber sur les nerfs de Pax si celui-ci avait été dans son état normal.

Roland croyait que le barbu gobait ses propos fallacieux comme des Prozac, mais il se fourvoyait. Derrière son air d'imbécile heureux imbibé de cognac et autres substances émoustillantes emmagasinées en cours de journée, Pax demeurait insensible à tout ce que son voisin de siège versait dans ses oreilles déjà copieusement sollicitées par la musique, les bruits épars de ferraille et les résonances détonantes du moteur.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, pour un homme qu'on disait porté sur le sexe, Pax se fichait pas mal que les Mexicaines des montagnes roulent des joints entre leurs seins ou que les Brésiliennes se baladent avec une ficelle entre les fesses.

Les siennes bien calées dans le siège capitaine recouvert d'une peau de mouton, il ne songeait qu'au jour où il conduirait la stupéfiante *Cadillac* au Carré Saint-Louis, pour l'ineffable plaisir d'épater la galerie des bobos qui, du haut de leurs balcons fleuris, l'avaient si souvent observé, méprisé, jugé et condamné, au même titre que tous les SDF qui hantaient le quartier.

Cette possibilité de se promener tel un escargot avec sa maison sur le dos résonnait chez lui comme une revanche sur son destin d'itinérant. Et ce fut submergé par une émotion de nourrisson, les yeux pleins d'eau, qu'il se barra d'un fier sourire.

En voyant le sac à puces fondre dans la béatitude, Roland jugea qu'il était temps de passer à la phase ultime de son plan. Il sortit donc la grosse liasse de billets verts de la poche intérieure de son blouson et retira l'élastique.

Cinq mille dollars de chez l'oncle Sam, qu'il dépla soigneusement en s'adressant au barbu comme à un complice.

—Écoute, le grand, je n'ai pas envie de faire de détours avec toi. T'as l'air assez intelligent pour qu'on s'entende du premier coup.

Pax, qui n'avait jamais vu autant de billets de cent à la fois, s'efforçait de ne rien laisser paraître de son trouble, en dépit d'une curiosité qui lui chatouillait cruellement les méninges.

Côté profiteur, il avait la couenne dure et la récidive fragile. La jolie couche d'altruisme dont il s'était enduit durant le pique-nique s'atténua à vue d'œil, diluée, absorbée par le fond de vilaine concupiscence qui tapissait ses vingt-trois paires de chromosomes.

Rappelé à l'ordre par les contrariétés d'une vie jamais facile quand on a les poches vides, il prenait conscience, en bon spéculateur, de l'importance de Roland Papineau sur l'échiquier de son futur immédiat. Roland Papineau, ce petit gros bancal dont il piétinait les plates-bandes depuis son arrivée. Roland Papineau, ce *Jack in the Box* qu'il avait fait l'erreur d'ignorer ou de mésestimer, ce qui revenait au même. Une bévue qu'il regrettait, sans trop savoir comment faire pour se racheter. Autant dire que la qualité de son sourire en était affectée.

Épiant Pax du coin de l'œil, Roland remarqua le changement chez son interlocuteur. Il en profita donc pour serrer la vis d'un cran.

—Tu dois savoir que mon neveu me doit un gros paquet d'argent.

—Moi, vous savez, les histoires de famille...répliqua Pax qui jouait de prudence en attendant la suite.

Sourire en coin et les yeux malins, Roland disposa les billets en éventail au bout de ses doigts de la main gauche.

Son œuvre achevée, il s'imposa en magicien prêt pour un tour de passe-passe. L'éventail se transforma en un gros papillon vert qui battit des ailes avant de s'envoler.

Butinant le pare-brise au passage, le papillon américain se posa sur le tableau de bord, juste en face de Pax.

—Ils sont à toi si tu m'amènes Félix chez le notaire, déclara Roland d'une voix qui n'autorisait pas les questions.

Pour se donner le temps de réfléchir, Pax changea de vitesse. Une manœuvre inutile qui fit grincer l'embrayage et gronder le moteur. Des secondes longues comme des minutes s'envolèrent avant qu'il allonge le bras en direction des billets.

Mais Roland, qui n'attendait que ça, rafla la mise avant lui.

—Va pas croire que je doute de ton influence sur mon neveu, expliqua-t-il en déchirant les billets en deux, mais en affaires, on est jamais trop prudent...

Il abandonna la moitié des billets sur le tableau de bord et fourra l'autre partie dans sa poche.

—Un deal c'est un deal ! T'auras le reste quand j'aurai réglé mes affaires. Avec cinq mille de plus pour débarrasser le plancher illico !

Cela dit, il se carra dans son siège, écrasant d'autorité. Il connaissait trop le pouvoir de l'argent pour douter du résultat. Il ne lui restait qu'à patienter, le temps que le poison de la concupiscence fasse le tour du barbu qu'il toisait en pianotant sur l'appui-bras.

En temps normal, Pax aurait fini par empocher. Sauf qu'il n'était pas dans son état normal.

Confronté au regard que Roland posait sur lui sans rien dire, il s'égara loin des préoccupations matérielles, et renoua avec un amour propre bafoué par des années de mendicité, aidé en ce sens par une vision tronquée, du fait qu'il ne pouvait voir que l'œil gauche de Roland. Un œil noir de mépris qui le fixait sans sourciller. Un œil inquiétant, menaçant comme une araignée au milieu de sa toile. Un œil funeste, aussi implacable que l'œil dans la tombe qui regardait Caïn. Une comparaison qui l'ébranla au maximum.

Pour échapper à cette hallucination et malgré les risques de perdre le contrôle du véhicule, Pax ferma les yeux durant un temps déraisonnable. Quand il les rouvrit, il était dans la tombe et c'était lui qui regardait l'œil. Et dans cet œil, derrière le rideau de l'iris, tout au fond de la pupille, il aperçut Alice. La merveilleuse Alice. Sa petite madone qui l'observait du fond de l'œil de son mari. Une vision insupportable.

Le peu de fierté qui lui restait, tomba dans sa jambe gauche. Au lieu de sauter sur l'occasion de faire un coup de fric, il sauta sur la pédale des freins, si brusquement, que Roland glissa de son siège. Derrière, Félix faillit les emboutir, mais ni Roland ni Pax ne s'en soucièrent, trop préoccupés par leurs propres émois.

Le motorisé dérapa vers l'accotement en couinant de tous ses ressorts épuisés, avant de s'immobiliser brutalement dans le fossé. Le nez de Roland s'écrasa sur l'arête du tableau de bord, tandis que Pax heurta le pare-brise, qui éclata. Un solide coup sur la tête qui acheva sa reconversion en homme de cœur.

S'arc-boutant des poings sur le volant, il se leva, splendide de dignité, ramassa tranquillement les moitiés de billets dispersés sur le tableau de bord et sans un mot ni un regard pour Roland qui gisait à ses pieds et qui le dévisageait en se palpan le nez, il balança tout le fric par le pare-brise fracassé, d'un geste grandiose qui le réconcilia définitivement avec lui-même.

La Rivière-aux-Sables s'encastrait dans les mœurs des habitants de la vallée avec la même tortueuse et frénétique passion qu'elle déboulait de La Renonciation à Longue-Pointe, installant son lit là où bon lui semblait quand elle ne décidait pas d'en changer brusquement, capricieuse dans la beauté et les catastrophes comme sa complice la nature. Une délinquante à qui même les vieux pardonnaient ses débordements, tant ils étaient conquis par le merveilleux qu'elle distillait dans leur vie depuis l'enfance.

Qui, dans la vallée, ne se souvenait pas du plaisir de patauger dans ses eaux vives, de braver ses cascades au milieu des éclaboussures et des rires, de chasser la grenouille, de déjouer le courant en construisant des barrages, de fabriquer des radeaux ou de jouer à cache-cache au milieu des roseaux ?

Qui n'avait pas pêché dans ses remous le crapet-soleil et l'achigan jusqu'à perdre la notion du temps ou taquiné l'omble de fontaine et la truite arc-en-ciel au printemps, ou simplement longé ses berges, la tête dans l'aventure et les pieds dans la rosée du matin ?

Et à l'adolescence, lorsqu'on chavirait pour un frôlement de joue ou de genou, main dans la main avec la passion naissante sur un tapis de mousse, les yeux dans les yeux, qui n'avait pas eu envie de se commettre derrière un rideau d'herbes hautes ?

Ou encore à l'âge adulte, pour des promesses de fiançailles et des serments d'amour prononcés sous la féerie neigeuse des pommiers sauvages en fleurs entourant la Chute-à-la-Roche, ce lieu mythique qu'on retrouvait dans la plupart des albums photo de mariage, et vers où roulait le fils Papineau à la tombée d'un jour plus gris que les autres, romantique comme cent kilos de nerfs à vif tellement il était concentré sur la conduite de sa voiture qu'il faisait zigzaguer entre les ornières passablement monstrueuses en cette fin de printemps.

Il s'était remis à pleuvoir et avec le mauvais temps des derniers jours, Civic aurait dû prévoir l'état pitoyable du tortueux sentier qui descendait vers la chute. Comme il avait risqué deux fois de s'enliser, il n'osait plus imaginer l'état de la pauvre *Honda*.

Les mains soudées au volant et les remords enfoncés dans la gorge, il poursuivait en dépit de tout, aiguillonné par la fierté qu'éprouverait son père en apprenant son exploit. Vainqueur, Civic ! Vainqueur comme un vrai Papineau !

Il fut frappé d'un doute lorsqu'il déboucha dans la clairière et qu'apparut dans la lumière des phares Marie-Ange enveloppée dans un poncho luisant de pluie.

L'angoisse de s'être mépris en acceptant l'insolite rendez-vous l'inonda de l'envie de rebrousser chemin, mais il était trop tard. Difficile de reculer maintenant qu'il était en face d'elle, surtout que la moto bloquait le seul accès au terre-plein qui permettait de faire demi-tour. En se donnant des airs qui ne lui appartenaient pas, il roula à la rencontre de sa fiancée, accotée sur le *side-car* boueux, immobilisa la voiture et ouvrit la portière du côté passager, cramponné tant bien que mal à l'admiration appréhendée de son père.

Le regard plombé, Marie-Ange prit le temps de retirer son imperméable et son casque, qu'elle balança derrière, avant de s'engouffrer dans la voiture en s'ébrouant.

Civic grimaça en la voyant dégouliner, tandis qu'elle fronça le nez parce qu'il empestait le parfum bon marché.

—C'est toi ou la voiture qui sniffe la pitoune ?

Prenant la question comme un compliment, il tendit le cou et répondit :

—*Adidas Ice Dive !*

—Sportif jusqu'en dessous des bras, plaisanta Marie-Ange en descendant un peu la vitre. T'aurais pas un peu forcé la dose ?

—Le top du top ! Ya que ma mère qui ne l'aime pas.

« Avec moi ça fait deux ! »

Elle retint sa riposte. Après tout, elle ne l'avait pas convoqué ici pour se le mettre à dos au premier désagrément. Donc, à la place, elle lui décocha son plus beau sourire. En retour, il tambourina nerveusement du pied droit, le pouce gauche sur le haut de la cuisse, prêt à exprimer de la contrariété. Pour faire mine qu'elle

ne s'en rendait pas compte, elle s'intéressa à la pluie sur le pare-brise. Il glissa un CD dans le lecteur et poussa le volume.

Du coup, une musique à pomper l'air des gymnases envahit l'habitable. Tellement, qu'elle posa une main sur son ventre assailli par les vibrations. Il lorgna de son côté en se grattant l'oreille, aussi alerte qu'un soldat de plomb. De sourire en sourire, elle finit par pivoter vers lui. Avant que ses lèvres atteignent leur cible, elle ferma les yeux.

Un maelstrom l'emporta.

Sous ses paupières closes défilèrent en un centième de seconde les cabrioles de son quotidien depuis l'abominable journée où elle avait été livrée nue à la foule, comme la dernière des Godiva de *Harley*. Méchanceté qu'elle ne pardonnerait à personne, pas même au destin !

Depuis ce jour fatidique, Marie-Ange s'efforçait de ne plus dévoiler un centimètre de peau. Qu'il fasse froid ou chaud, elle s'habillait jusqu'au cou avec le souci permanent de ne rien laisser transparaître de son anatomie de femme fatale.

Des précautions inutiles, puisque dès qu'un homme posait les yeux sur ses formes d'une sensualité difficile à camoufler, peu importe la quantité de vêtements superposés ou l'opacité des tissus, elle se sentait taraudée jusqu'à la moelle, trifouillée jusqu'au fond de l'intimité. L'impression de ne plus s'appartenir, d'être dépossédée d'elle-même, comme si depuis son striptease obligé, les hommes s'étaient acquis des droits sur sa chair ; comme si le fait d'avoir été exposée nue à leur convoitise, équivalait à une distribution marketing de laissez-passer pour un tour du monde de son affriolante beauté, avec, en suprême récompense, le privilège d'être le premier à cueillir sa pureté, la déflorer, la transpercer de son glaive de chair et de sang. Comme si tous souhaitaient remporter le trophée de sa virginité au terme d'un fabuleux voyage aller-retour entre ses cuisses immaculées, être celui qui la marquerait du sceau de sa virilité dans la mémoire collective des mâles, telle une vachette marquée au fer rouge par son propriétaire.

C'était visible dans le regard de la plupart des hommes qu'elle croisait. Tous impatients, tous conquérants. Tous, la langue en vadrouille, les yeux aiguisés et des doigts de sangsue. Tous prêts à la pourchasser, l'empoigner, la coincer. Tous prêts à tâter, serrer, frotter, presser, meurtrir et s'en vanter. Pas un jour sans qu'elle ne soit harponnée par des gestes dégradants, stigmatisée par des propos graveleux, invariablement condamnée à l'obscénité et à la défense de son intégrité. Une situation intolérable pour une fonceuse assoiffée de liberté comme elle, qui avait décidé que son parcours du combattant s'achèverait ici, à la Chute-à-la-Roche, avec la complicité du fils Papineau, le plus malléable des mâles parmi la bande de misogynes qui la harcelaient.

Elle s'était dit qu'après, on lui foutrait la paix.

Sans ouvrir les yeux, Marie-Ange renoua avec le sordide d'une autre réalité au contact des lèvres de Civic, qu'elle avait déjà embrassé plusieurs fois avec la bénédiction des deux familles. Dans la tête des gens, ils étaient fiancés et à quelques reprises, elle s'était livrée au b.a.-ba des ébats amoureux. Rien de compromettant, sinon pour les vêtements chiffonnés et les élastiques malmenés.

La langue en alerte, elle s'atermoya sur son sort. Ils n'en étaient qu'aux préliminaires et déjà, elle ne trouvait aucun plaisir à la chose et s'impatientait. Les bouches étaient soudées, les mains baladeuses, mais à part la pluie qui tambourinait sur le toit et la vibration des haut-parleurs, rien de bien trépidant chez le fils Papineau qui embuait les vitres de ses appréhensions.

À l'évidence, quand on a la plus belle fille de la région livrée à la voiture, la pression monte. On s' imagine un dieu du stade, on a envie de jouer à Superman, d'établir des scores, de battre des records. On se bande à cette idée si intensément, qu'on néglige les élans du désir et qu'on oublie de privilégier le plaisir pour se retrouver, comme Civic à l'instant, paralysé.

Une contrariété supplémentaire pour Marie-Ange, qui ouvrit les yeux. On avait beau raconter les beautés instantanées de l'amour, les passions torrentielles, les frissons, les vertiges, la chair de poule, dans sa petite tête de femme pratico-pratique qui n'avait encore jamais rencontré l'amour, l'acte sexuel devait forcément suivre les principes de tous les apprentissages. C'était comme le vélo ou l'équitation, il fallait s'accrocher, s'entêter et souffrir un peu avant que le plaisir s'installe et que la jouissance emporte les corps et les âmes au-dessus du commun comme dans les romans et dans les films, ce qui ne semblait pas être son cas.

Persuadée que rien n'allait de soi même en amour, pressée d'en finir, elle décida de donner un coup d'accélérateur. Avec la même facilité qu'elle déterrait un panais ou un céleri-rave d'une plate-bande, elle extirpa de sa réserve la virilité de Civic.

La petite mollesse qu'elle rencontra l'étonna, sans la décourager ni la rebuter. Sans en avoir vu d'autres

d'aussi près, elle devina qu'il serait nécessaire de prendre la chose en main d'une façon plus vigoureuse. Rien n'y fit. M. Muscle demeura dans l'atonie sexuelle, malgré une musculation préparatoire exhaustive du fessier et un stimulant régime d'asperges, de céleri, d'huîtres et de chocolat noir épicé de gingembre et de clou de girofle, selon des recettes glanées dans la bibliothèque de sa mère.

Marie-Ange, loin d'être aussi naïve qu'on le racontait, résolut de mettre la bouche à la pâte toujours aussi détendue. Les effluves du concentré de parfum bon marché qu'elle rencontra faillirent la démotiver, mais après s'être pincé le nez, elle poursuivit sa diligente entreprise de persuasion avec un déploiement de bonne volonté qui pallia le manque d'expérience.

Au-dessus d'elle, Civic l'observait, incrédule, sans remarquer à quel point elle était renversante de beauté, le visage perlé de sueur, lumineuse sous le reflet de la faible lumière qui filtrait du tableau de bord. Trop concentré, il ne s'intéressait qu'à la morosité de son érection et ce qui devait arriver arriva : petit à petit, il agonisa dans la honte et le déshonneur des Papineau, qu'il implorait de l'aider à raffermir sa pièce à conviction.

Malheureusement, aucun des glorieux ancêtres de la lignée n'accourut pour lui remonter le moral et son objet de fierté demeura flasque malgré le dépassement de Marie-Ange, aussi dévouée à la tâche qu'une Mylène payée triple tarif.

Civic eut si mal à son orgueil qu'il grinça des dents pour ne pas exploser en sanglots, archi-conscient que ses chances de se hisser dans l'estime de son père s'étaient effondrées en même temps que ses aspirations à se redresser à hauteur de situation. Une tragédie figée dans le ramolli, à l'exception de la pluie qui, dans son insolence, n'arrêtait pas de tomber de plus en plus dru.

À bout d'arguments, Marie-Ange remballa sa virginité dans un silence lourd à supporter, malgré le déferlement des décibels du système de son insensible au drame qui se jouait dans son enceinte. Elle attrapa son imper et son casque sur la banquette arrière, claqua violemment la portière de la voiture sur la débâcle du fils Papineau, regagna son *side-car* sous un déluge de pluie, enfourcha l'engin avec une rage qui la rendait encore plus belle et fit rugir le moteur comme l'aurait fait un gars capable de livrer la marchandise. Puis le *side-car* frôla dangereusement la *Honda*, avant de s'engager dans le sentier boueux en soulevant des gerbes d'eau terreuse.

La jeune femme fonçait droit devant, abandonnant derrière elle ses espoirs de mettre fin à cette *rat race* entre machos qui lui gâchaient la vie au quotidien. Humiliée, souillée, rabaissée, elle s'en voulait d'avoir cru en ce petit coq de gymnaste tout juste capable de faire le beau pour la galerie, un imposteur qu'elle méprisait pour lui avoir fait perdre son temps et ce qui lui restait de dignité.

Avant que le *side-car* rejoigne la grand-route, M. Muscle fut classé dans la catégorie des indésirables. Elle jura de l'ignorer avec la même irrévérence que son cousin, à qui elle n'était pas prête de pardonner son insolente audace.

Malgré la pluie qui cinglait son visage, une bouffée de chaleur l'irradia de songer qu'avec Félix Légaré, au moins, sa virginité ne serait plus qu'un souvenir.

Pour dissiper l'odieuse hypothèse, elle lança un cri sauvage en poussant à fond le *side-car* sur le chemin détrempé, tandis que le fils Papineau, loin derrière comme dans la vie, roulait prudemment pour épargner sa *Honda* qui représentait tout ce qui lui restait de fierté.

Curieusement, ce soir-là, au-delà de leur débandade sexuelle et du gouffre d'incompatibilités qu'elle continuerait de creuser entre eux, Civic et Marie-Ange vécurent le même désespoir. Leur retour à la maison était dépourvu de sens, tant ils étaient tourmentés par l'impression de pousser la porte sur du vide, comme si en pénétrant chez eux ils entraient dans une tombe avec l'envie de fermer le couvercle. L'un comme l'autre était frappé par un désir d'effacement, la recherche d'un anéantissement, soumis sans s'en douter à l'obsession de ne plus exister ou de se réveiller dans un autre univers, d'appartenir à autre chose...de changer de peau, finalement, et d'être quelqu'un d'autre.

Il faut dire que les résidences des Papineau et des Prévert entretenaient des allures de salon funéraire. Ambiance sinistre qui se comptait en jours chez les Papineau, soit depuis le débarquement inopiné du neveu prodigue, et en mois chez les Prévert, soit depuis l'inauguration avortée du festival, ce coup bas du destin qui non seulement marquait le début du supplice de Marie-Ange, mais qui avait emporté dans la tourmente le reste de la famille.

Un revers si cruel que même les mauvaises langues n'estimaient pas nécessaire d'en rajouter.

Selon les rumeurs qui transitaient par le *Grand Express* avant de s'étendre dans toute la région, le grand Hubert ne décollerait plus depuis le massacre à la scie à chaîne, brutal et primitif exploit qui lui avait valu une photo, les menottes aux poignets, en première page de *La Voix du Centre*.

Pour un homme possédant l'habitude du pouvoir, il s'agissait d'une intolérable entaille à la réputation et au dire de plusieurs, il en aurait perdu le sommeil et une partie de la raison. Mais personne n'était à même d'en témoigner, puisque depuis ce jour damné, on n'avait plus revu Hubert Prévert, claquemuré au milieu de ses terres, refusant avec un malcommode acharnement toute visite, peu importe la valeur des amitiés ou la gravité des conséquences financières sur ses affaires qui périlclitaient entre les doigts bagarreurs et crochus de ses fils, les Dalton.

À ce drame déjà hors du commun, s'ajoutait la disparition d'Isabelle. Volatilisée, la femme du grand Hubert...

Il y en avait pour prétendre qu'elle aurait claqué le mariage au nez de son insupportable mari, tandis que d'autres la croyaient fragilisée par les scandales entourant la famille. Dévastée par le chagrin et la honte, elle se cloîtrerait chez les Bonnes Sœurs. Quelques villageoises s'entendaient pour dire qu'elle était partie sur un coup de tête, revivre sa jeunesse en ville où on l'aurait entraperçue...

Chose certaine, les commérages couraient de Longue-Pointe à La Renonciation plus vite que les certitudes.

Même Geneviève Lachance, experte en décryptage des qu'en-dira-t-on, n'avait pas encore réussi à se rendre au fin fond de l'histoire. Et ce n'était pas faute d'essayer!

Pour satisfaire son implacable curiosité, la vieille fille n'avait pas hésité à soudoyer Éloi, l'aîné des Prévert, de loin le plus influençable des Dalton. N'en ayant rien tiré de profitable, elle s'était jetée sur Benno, le moins futé des jumeaux, qu'elle avait débauché à coups de revues porno introuvables à Bonneville. Elle avait même proposé du travail à Marie-Ange pour s'attirer des confidences et chaque soir, elle s'était lamentée devant son crucifix pour qu'il intervienne. Peine perdue, absolument rien de neuf n'avait filtré des stériles confessions glanées à la faveur de ses vils efforts.

En femme souvent désillusionnée par la vie, Isabelle Prévert savait que toute vérité n'était pas bonne à dire et encore moins à répéter. Aussi, s'était-elle organisée pour garder la sienne top secret. Éprouvée mais pas lâcheuse, elle téléphonait régulièrement à sa fille qui traînait son propre lot de soucis, mais qui aimait assez sa mère pour tenir les rênes du logis à sa place, sans ultimatum et sans poser de questions.

Une fille en or, cette Marie-Ange, qui ne perdait pas le nord malgré les inepties d'un père retranché dans la cabane à sucre avec la Bible, des idées de vengeance et sa scie à chaîne qu'on entendait rugir de l'aube au coucher du soleil. Un ange de patience que ce petit bout de femme pour endurer ses frères qui, avec elle, étaient tout sauf aimables; une bande d'idiots qui, en justiciers, se lançaient à la poursuite des affaires du paternel avec une violence revancharde qui finirait par ruiner la famille.

Envers et contre tous, la benjamine des Prévert parvenait à tenir le cap dans cette débâcle collective qu'elle refusait de considérer autrement qu'en intermède, même si comme la pluie, les ennuis tombaient à seaux autour d'elle, et que la météo n'annonçait rien de mieux à l'horizon. «Après la pluie le beau temps», répétait-elle avec un imperméable optimisme, à part les rares fois où elle touchait le fond, comme à son retour de la Chute-à-la-Roche sous une pluie diluvienne dont les ravages s'étaient étendus jusqu'à Bonneville, enlisée comme toute la région dans une fin de printemps aussi infernale que la situation de sa mère qui avait déserté son poste de femme à la maison, ni à cause de son mari ni à cause d'un retour de flamme provoqué par sa ménopause, comme certains l'imaginaient.

La vérité était beaucoup plus sulfureuse. Isabelle Prévert avait quitté la région sur un coup de tête à cause du nouveau curé qu'elle avait revu à la confession du vendredi, journée désignée par l'évêché pour les confessions à l'église de Longue-Pointe.

On dit qu'avec le temps tout s'en va, tout s'évanouit et ce fut peut-être vrai pour Léo Ferré qui l'a si magnifiquement chanté, mais pas pour Isabelle qui était demeurée inéluctablement sous l'emprise du vibrant et incandescent entortillement dans un rideau avec l'homme de Dieu, alors que sa fille, on s'en souviendra, paraissait les seins nus devant une foule en délire, et que son mari jouait au héros de films gore avec les projets du maire de La Renonciation.

Une journée maudite qu'elle chérissait en secret.

Un périple sauvage au centre de sa libido qui s'était étiré dans le temps, aussi inaltérable que les pulsions qui en avaient résulté. Des coulées de lave brûlante qui la figeaient dans l'horreur de ne plus s'appartenir,

torturée nuit et jour par le désir de récidiver malgré le risque que Saint Pierre lui refuse le Paradis à la fin de ses jours. Une éventualité qu'il lui était arrivé d'espérer, pour démontrer à quel point elle était perturbée.

Isabelle avait vécu si repliée sur son trouble qu'il lui avait fallu des mois pour admettre qu'elle ne s'en sortirait pas seule et des semaines pour se résoudre à obtenir de l'aide. Et encore. Coincée au milieu de cette matière à scandale, elle se savait condamnée à la discrétion et réalisait qu'elle ne pouvait pas faire appel à n'importe qui...

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la question et de ses relations, elle était arrivée à la conclusion qu'elle ne pouvait s'adresser à personne d'autre qu'à celui par qui tout avait débuté, le jour où, en toute confiance et en toute naïveté, elle avait commis l'imprudence de raconter sous le sceau du secret de la confession ses désirs sexuels, pour qu'ils soient sanctionnés par l'Église, et aussi, dans l'espoir plus ou moins avoué d'apprendre de toute bonne foi comment les négocier avec son très jaloux et si peu inventif époux.

Une fois la décision prise de retourner voir le nouveau curé pour qu'il l'aide à retrouver un sens unique à sa vie, elle avait encore hésité un certain temps avant de passer à l'action. Trop consciente des risques encourus à vouloir affronter l'homme qui lui avait brûlé les reins de son goupillon magique, elle avait laissé glisser plusieurs vendredis avant de se représenter à la confession.

Quand elle s'était sentie prête, elle avait enfilé une gaine-culotte jugée infranchissable, passé sa robe de deuil, dissimulé ses cheveux sous un foulard, et pris le chemin de l'église comme une croisée en guerre sainte, ceinture de chasteté à la clé. Pour ceux qui auraient à s'en souvenir, ce matin-là, le ciel était chargé de nuages, des cumulonimbus aussi sombres que des idées malsaines, qui s'entredéchiraient au-dessus de la vallée par les caprices d'un vent à décorner le Diable, qui de toute évidence, rôdait dans les environs, le sacripant.

Un vrai temps à ne pas mettre un chrétien dehors. Et c'était exactement ce qui s'était produit. Il faisait si mauvais, ce matin-là, que personne ne s'était pointé à l'église pour la confession hebdomadaire. Pas un croyant, excepté Isabelle Prévert qui, malgré les bourrasques glaciales, avait pris le temps de faire trois fois le signe de croix avant de pousser la porte de l'église.

L'amour comme les scandales se font au minimum à deux et Curé n'était pas en reste dans cet illicite débordement passionnel. Dès la première rencontre avec cette femme à la beauté ravageuse, il avait été conquis jusqu'à la moelle de sa virilité, qui lui posait grand problème depuis son entrée dans le sacerdoce.

Montréalais d'origine, il n'avait pas été muté dans cette région isolée par hasard. En acceptant le poste de curé en garde partagée entre plusieurs paroisses de la vallée de Rivière-aux-Sables, il avait souhaité se détourner *ad vitam æternam* du panorama qu'il pouvait admirer à travers le soupirail de son bureau installé au sous-sol d'un édifice communautaire du centre-ville, autour duquel gravitaient et déambulaient, selon un point de vue aux effets irréversibles, des étudiantes et les secrétaires des bureaux environnants, certaines avec des jupes assez courtes, pour qu'on aperçoive le fond de l'âme. Des tentations démesurées pour un prêtre dans la force de l'âge qui n'avait pas encore réussi à digérer son vœu de chasteté et qui passait ses nuits la main sous la couette à reconstituer le puzzle de slips et de chairs qui avaient défilé au-dessus de ses yeux pendant la journée.

Avant de ruiner sa santé ou de devenir fou ou les deux, il avait supplié qu'on l'envoie à la campagne où, croyait-il, la contemplation des bovidés dans les champs l'aiderait à retrouver le chemin de la sainteté, ainsi que le sommeil.

Une décision pleine de sagesse.

Du moins, jusqu'à la huitième confession du deuxième vendredi de son nouveau mandat, alors que durement assis sur le fauteuil à accouder de la loge centrale de l'antique confessionnal qui sentait le moisi, il avait entendu une voix orgasmique chuchoter, après le récit des péchés d'usage courant, des déboires amoureux à faire chavirer les sens. Bousculé dans sa somnolence de prêtre en fonction, il avait tourné la tête d'un quart de tour pour apercevoir, derrière le guichet à jalousie, un regard de braise au-dessus d'une paire de lèvres dessinées pour l'amour dans tous ses recoins.

Déjà farouchement tirailé sous la soutane, et dans tous les replis de sa conscience placée sous tutelle, il avait écouté la démoniaque apparition lui raconter en détail comment elle en avait par-dessus la jambe de la position du missionnaire du samedi soir dans le noir, et comment elle ne manquait pas d'idées pour changer d'orientation et diversifier les occasions.

Même lorsqu'il appartient à Dieu, l'homme demeure un homme. Avant que les yeux du prêtre ne retombent dans l'obscurantisme de sa condition de distributeur d'absolution, il fit un tête-à-queue sur la bienheureuse mais précaire voie qu'il s'était précautionneusement tracée ; et avant qu'une quelconque prière

puisse le ramener dans le droit chemin, il s'était retrouvé à la case départ des provocations luxurieuses qu'il avait cherché à fuir en venant s'enterrer dans ce trou bouseux au milieu de nulle part.

Heureusement ou malheureusement, cette première rencontre avec la torride Isabelle Prévert n'avait pas pu outrepasser le cadre de la confession à cause d'une affluence record des villageoises qui avaient fait la queue, ce matin-là, pour se frotter de près à leur nouveau curé qu'on disait beau comme un taureau de compétition.

Ce ne fut qu'un mois plus tard, à la visite paroissiale, un événement annuel où le curé se promenait de maison en maison pour serrer des mains, bénir les statues et les crucifix, distribuer des chapelets aux vieillards et des médailles aux enfants, rassurer les épouses et prodiguer des conseils aux chefs de famille, que l'homme de Dieu eut le plaisir sacrilège de greffer un corps sous le fantasmagorique visage qui le hantait depuis trente-deux jours... il les avait comptés. D'ailleurs, dans sa hâte de renouer avec cette pénitente hors du commun, il n'avait pas hésité à briser la tradition en commençant sa tournée du côté de Longue-Pointe plutôt qu'à La Renonciation, plus précisément chez les Prévert, réunis au grand complet pour ce rendez-vous qui tenait autant du rallye politique que de l'acte pieux.

Comme c'était la coutume, Curé avait été accueilli par le chef de la maison, qui s'était empressé de le reconduire au salon, où attendait le reste de la famille endimanchée pour l'occasion. Par le seul fait d'apercevoir Isabelle derrière le rideau des fils Prévert qui attendaient leur poignée de main, l'homme de Dieu fut frappé d'un coup de chaleur à faire fondre le plastique de son col romain.

Pourtant, ce n'était rien en comparaison de ce qu'il ressentit quand la mère et la fille s'agenouillèrent devant lui pour recevoir la bénédiction. Bombardé par une confusion d'images qui n'avaient rien de pieuses et des envies de communion pas du tout catholique, il s'était jeté en gesticulant de tous les membres à la fois dans un vibrant plaidoyer en faveur des familles nombreuses, avant de déguerpir comme un malpropre sous le prétexte d'une extrême-onction à délivrer dans les plus brefs délais.

De retour chez lui, il s'était allongé sur le sol, bras en croix et jambes écartelées, dans la posture du condamné au supplice de la roue, s'abandonnant à Dieu ou au Diable, dépendamment de leur volonté réciproque de se déclarer. Personne ne s'était pointé, à l'exclusion de l'évocation de l'hallucinante Isabelle Prévert qui avait ondulé au-dessus de lui dans toute la splendeur de son envoûtante féminité. Tourmenté par le désir bestial de reconduire cette femme dans des édens de jouissance, Curé s'était pris en main avec la ferme intention de dissoudre dans l'épuisement, cette icône de l'amour interdit.

Au mépris de tous ses efforts pour la lessiver, la diabolique obsession avait perduré et les jours et les nuits s'étaient enfilés sans qu'il puisse soulager sa douloureuse démangeaison de la posséder. Une pénibilité qui l'avait trimbalé dans les dédales de la pornographie offerte gratuitement sur le Net et dont il avait abusé en tout lieu, pour être finalement surpris par le jeune Légaré avec les conséquences qu'on connaît.

Rien à faire, peu importe la manière de s'y prendre, Curé était demeuré bandé corps et âme sur l'envie de cette femme, avec une insistante rigidité qui s'était extériorisée dans les profondeurs du coma qui l'avait cloué sur un lit d'hôpital pendant des mois. Inexplicable phénomène, qui avait sidéré les médecins et les infirmières, en plus d'en faire extravaguer un bon nombre.

Un cheminement diablement bordélique pour l'embrasé curé et la volcanique Isabelle, qui vécurent entortillés, à leur corps défendant, dans les affres d'un désir inassouvi, jusqu'à ce vendredi pluvieux, alors que le ciel s'était organisé pour qu'ils aboutissent seuls au monde dans l'église de Longue-Pointe.

Quand Isabelle, plus troublée qu'elle ne l'aurait souhaité, s'était engouffrée dans le confessionnal, elle transpirait l'amour. Curé, qui s'appêtait à sortir de sa loge par manque de clientèle, avait reniflé le parfum d'une peau moite qu'il aurait reconnue entre mille. Il était retombé sur son siège, le nez tordu par la concupiscence et le reste à l'avenant. Isabelle, qui s'était ligotée à la stricte intention de régler son cuisant problème de vertu malmenée, avait serré les jambes et s'était bouché les oreilles en entendant un souffle rauque de l'autre côté du guichet clos. D'une main tremblante, Curé avait fait glisser le panneau de la frêle paroi qui les séparait. Isabelle avait fermé les yeux pour ne rien démasquer de ce qu'elle imaginait trop parfaitement du prêtre, qui avait les lèvres sèches et du boutefeux sous la soutane.

—Je vous écoute, mon enfant...

—Mon père, j'ai péché avec vous savez qui, avait gémi Isabelle, et je n'ai pas l'intention de recommencer.

Électrisé, Curé s'était cramponné au fauteuil de confesseur, comme le condamné s'agrippe à la chaise électrique dans l'expectative de la fatale décharge.

—Ah... ça, ma fille, avait-il fini par hoqueter en se tournant pour la regarder dans les yeux qu'elle gardait fermés. Vous savez, les voies de Dieu sont impénétrables...

—Peut-être, mais pas la mienne. Si vous saviez...

Isabelle avait baissé la tête d'un autre cran et joint les mains. Curé, qui avait retrouvé toute sa vitalité, avait apprécié en silence cette marque d'obédience, avant de répliquer sur un ton bourré de fausse sagesse :

—Dieu est amour, mon enfant, ai-je besoin de te le rappeler ?

Il s'était proposé de paraphraser son allégation par quelque chose d'irréremédiablement lubrique mais, comme si elle avait le pouvoir de lire dans ses pensées, elle l'avait pris de court avec un cri du ventre.

—Pas ça, Curé, l'implora-t-elle en ouvrant des yeux horrifiés. Pas d'entourloupes ! Je n'ai pas envie de finir en cul-de-sac !

Elle avait frémi des narines en le regardant dans les yeux, qu'elle avait de si merveilleux.

— Du calme, du calme... murmura Curé sans chercher à comprendre.

Isabelle s'était frottée à la claire-voie du guichet, troublante de détresse.

—Faites quelque chose, je vous en supplie, délivrez-moi...

Curé s'était réfugié derrière un signe de croix, l'autre main sur le bas-ventre qui prenait de l'altitude.

—Hélas, qui suis-je pour bousculer l'ordre naturel d'une attirance qui nous dépasse ? déclara-t-il en levant les yeux au ciel, pathétique de désirs refoulés. La terre est si petite et le ciel si grand !

Isabelle avait alors secoué le guichet de la loge avec la fureur d'un animal blessé. On aurait dit une panthère furieuse d'être en cage.

—Justement, pourquoi tu n'actives pas ta bande de saints, qu'ils fassent un miracle !

—Les saints, si tu savais...

Isabelle ne lui avait pas laissé le temps de poursuivre.

—Parmi eux, il doit bien y en avoir au moins un de sympathique à ma cause. Ils ont beau être sacrés, ils ne sont pas tous parfaits, j'en mettrais ma main où tu veux !

Lapsus ou détournement volontaire de l'expression consacrée ? Peu importe, déjà l'image de ses doigts en vagabondage dans les replis de la soutane s'étalait sur l'écran géant de ses aspirations.

Désemparée elle s'était recroquevillée au fond du confessionnal. Aussitôt, Curé s'était précipité hors de sa loge, bouleversé d'entendre sa paroissienne préférée sangloter comme une enfant qui n'atteindrait jamais le bout de ses peines, et s'était planté devant elle, immuable dans sa convoitise.

Son ombre brûlante couvrit Isabelle qui avait redressé la tête. De l'apercevoir au-dessus d'elle avec son étole brodée de fleurs des champs, le port de tête altier, beau comme un saint des images pieuses qu'on vénère dans l'enfance, l'avait fouettée jusqu'au sang, déjà pas mal chaud. Son foulard avait glissé pour découvrir une chevelure rebelle qui s'était répandue autour de son visage ravagé de désir. Une vision d'une insoutenable sensualité pour Curé, qui s'était arc-bouté des poings et des genoux à l'encadrement, si tendu qu'Isabelle, redoutant la suite, avait cessé de pleurer. Un déclencheur, pour l'homme de Dieu, dont l'urgence de la culbuter émergea avec l'appétit d'un jeunot *boosté* au Viagra. Le temps d'un soupir, Isabelle avait réalisé qu'elle ne possédait désormais qu'une gaine-culotte pour résister à une offensive amoureuse jugée aussi déchaînée que la pluie qui cinglait les vitraux sous les rafales du vent. Curé avait tendu une main qu'elle avait finalement acceptée, et sans qu'un mot ne soit prononcé, il l'avait entraînée dans la sacristie et verrouillé la porte derrière eux.

À l'exception d'une famille de souris qui avait déménagé précipitamment, affolée par un raffut inhabituel, personne pour témoigner de ce qui s'était passé dans ce lieu saint en cette matinée d'un temps à rester chez soi.

Une heure et trente-trois après s'être engouffrée dans l'église en se signant par trois fois, Isabelle Prévert en était ressortie avec l'élan d'une Vénus, les ailes de la Victoire et la nécessité de disparaître des écrans

radars de la région, jusqu'à ce qu'elle puisse retrouver un semblant de contact avec le plancher des vaches et autres bovidés des champs, ces animaux auxquels Curé avait prêté des vertus thérapeutiques susceptibles de tranquilliser son hégémonique libido. Un leurre qui l'avait attiré dans cette vallée perdue où rôdait, pour sa perte, cette déesse de l'amour d'un potentiel si ravageur, qu'elle pouvait déclencher des jouissances de niveau supersonique rien qu'à ouvrir la bouche.

Égaré dans le souvenir d'un tourbillon amoureux à transformer les divinations en coïts, il avait rêvé d'Isabelle des jours et des nuits, corrompu au-delà du sacrilège, faible devant la tentation de rechuter, plutôt disposé à toutes les profanations en compagnie de cette femme qu'il avait l'impression d'avoir butinée jusque dans les abysses. Une courtisane de l'amour absolu qui s'était révélée douée d'un sens inné de la félicité, une esthète de la fornication aux initiatives inattendues, si généreuse, si raffinée, si prodigieusement inventive, qu'il la devinait capable de débaucher du bout du doigt ou de la pointe de la langue une escadrille d'archanges ou encore, un rassemblement de mollahs. D'y songer, il se gonflait d'érections de plus en plus difficiles à éradiquer, à cause de tendinites aux poignets qui finirent par l'abandonner au douloureux sort d'*homo erectus ad perpetuum* et à de contraignants stratagèmes de dissimulation. Des conditions de vie au quotidien plutôt inconfortables pour le sacerdoce d'un prêtre qui a plusieurs paroisses à faire tourner.

Partagé entre la délectation d'une aventure qu'il désirait férocement renouveler et la mortification, il s'obligea au port d'un cilice au confessionnal, dans le misérable espoir d'étouffer quelque peu le souvenir de l'ensorceleuse pénitente qui imprégnait toujours les lieux de son odeur. La célébration de l'Eucharistie le plongeait dans un désarroi encore plus pernicieux. Par le vin et l'hostie, ce n'était plus le sang et le corps du Christ qu'il buvait et mangeait, mais celui d'Isabelle. Pour éviter cette transsubstantiation païenne, il fit semblant d'ingurgiter le contenu du calice, qu'il recrachait en douce, avant de faire disparaître comme par magie, l'hostie consacrée dans une manche de l'aube. Il apprit même à distribuer la communion à ses ouailles les yeux fermés pour éviter, face à ce défilé de bouches ouvertes, de s'égarer trop loin dans le souvenir ô combien accueillant de cette femme qu'il vénérât.

Confiné à subir l'attente d'un monde meilleur dans des souffrances viscérales qu'il ignorait par quel bout prendre pour obtenir un soulagement durable, Curé s'était engagé dans une vie d'enfer. À cette abominable condition s'ajoutèrent bientôt d'insupportables crises d'urticaire, aiguillonnées par l'irascible angoisse de n'avoir aucune nouvelle d'elle.

Les jours de confession, il se grattait au sang en anticipant sa visite. Même chose lorsqu'il parcourait les trois rues du village, dans l'espoir de la croiser ou en commettant le sacrilège de profiter du secret de la confession pour questionner ses paroissiennes qui ne se faisaient pas prier pour raconter les déboires de la famille Prévart.

À part le fait qu'Isabelle aurait quitté Longue-Pointe sans faire de vagues le jour de leur improbable rencontre – il avait fait le calcul en recroisant les témoignages – il n'en avait pas davantage appris que la propriétaire du *Grand Express*, pourtant jugée imbattable en matière de commérages et dont la réputation s'étendait jusqu'à l'évêché.

Quand il fut couvert de pustules de la tête aux pieds et que plus aucun artifice ne parvint à dissimuler ses érections sans d'effroyables douleurs, il se tourna vers le repentir et la prière, passant ses nuits à genoux sur le carrelage glaciale des églises qu'il administrait, prosterné malgré la tête qu'il ne pouvait fléchir depuis son accident, les mains jointes sur le bas du ventre pour cacher son émouvante et fluctuante disgrâce, implorant le ciel de le réduire à l'anéantissement, ce qui finit par se produire à la fin d'une nuit particulièrement tourmentée.

La première villageoise venue se confesser le trouva évanoui sur le carrelage de la sacristie. L'homme paraissait si raide de corps et de membre, si cerné, si décharné, qu'on aurait dit un Christ tombé de sa croix, dans un garde-à-vous bigrement évocateur...

Une remarque jaillie de la bouche de Geneviève, accourue sur place avec toutes les commères du village pour se régaler du phénomène.

Une ambulance reconduisit le prêtre en pâmoison à l'hôpital de Bonneville et la vieille fille retourna à son restaurant avec une superposition d'images graveleuses qui l'enfermèrent pour le reste de l'après-midi dans sa frustration d'avoir laissé filer le grand barbu sans avoir eu le temps d'en jouir à son goût.

Elle n'avait passé qu'une fraction de nuit avec ce Pax Pope, mais ils s'étaient trifouillés l'intimité avec un tel sans-gêne et une telle délectation, qu'elle s'était imaginé posséder des droits de suite sur celui qu'elle avait baptisé, dans le feu de l'action, du nom de l'incontournable hamburger de la non moins célèbre chaîne de *fast-food*. Une terrible méprise, puisque dès le lendemain de ce délire amoureux, l'alléchant *Big Mac* pour qui elle aurait été prête à toutes les folies, lui avait fait l'affront d'atterrir dans l'assiette d'une autre. Alice Papineau, pour ne pas la nommer !

Ce souvenir d'un revers impossible à gober, Geneviève le trempa dans le gin durant toute la soirée et une partie de la nuit. Ce ne fut qu'à l'heure des coqs qu'elle réussit à fermer les yeux sur un bilieux sommeil perturbé par Curé étendu raide dans l'église. Des réminiscences qui la ramenèrent à Pax, disparu de la circulation si peu encombrée de La Renonciation.

Envolé, volatilisé en compagnie de Félix Légaré pour une escapade en ville. C'était ce que racontait Alice en plaisantant, avec des insinuations à la faire grimper dans les rideaux de sa chambre, qu'elle gardait entrouverts, au cas où l'improbable se produirait. Une semaine, six jours et onze heures qu'elle rêvait de lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Que de nuits blanches à espérer qu'il réapparaisse à sa fenêtre !

Geneviève se réveilla très tard, avec une gueule de bois de qualité supérieure. Elle empestait la rancœur par tous les pores de la peau et malgré sa tête entubée, elle conservait la capacité d'aligner des éléments de riposte carabinée au faux bond de Pax.

Avant son premier café, une idée lumineuse de méchanceté germa du fond de ses idées noires. Le temps de se refaire une virginité sous la douche, elle se sentit d'attaque pour envisager le pire et ses conséquences. Elle passa un coup de fil qui ne traîna pas en longueur, enfila la tenue la plus meurtrière de sa garde-robe, se parfuma la stratégie, maquilla sa fatigue et sauta dans sa voiture, ignorant au passage Guéguesse qui poireautait sur le banc, le journal froissé et les yeux ronds.

Bien que c'était mardi, le *Grand Express* demeura clos toute la journée, ainsi que le *Garage Papineau & fils*. Curieux hasard qui ne bluffa personne, hormis Alice qui avait la tête trop dans les nuages pour s'intéresser à la vie terre à terre.

Geneviève Lachance et Roland Papineau se raccommodèrent dans le jacuzzi de la chambre 26 du *Motel Capri*. Personnellement, Roland n'était pas prêt à pardonner, mais acceptait de fermer temporairement les yeux sur l'incartade de sa maîtresse, pourvu qu'elle l'aide à faire place nette.

Sur ce coup-là, ils étaient faits pour s'entendre.

Deux complices en passe d'une féroce contre-offensive. Le potentiel destructeur d'une union aussi indissociable qu'une arme et ses munitions. D'ailleurs, ce fut l'image d'une balle glissant dans la culasse d'un revolver qui fusa dans la tête de Geneviève quand elle enfourcha son gros loup étendu nu sur le faux marbre qui entourait le jacuzzi.

À cheval sur son ventre, elle imita le déclic d'un pistolet qu'on arme, sans se douter qu'au premier coup de reins, elle exploserait en sanglots. Le contrecoup d'une tension nerveuse qui n'avait cessé d'augmenter depuis l'atterrissage de Pax dans sa vie.

Roland s'accapara le crédit de ce désordre émotif en s'imaginant qu'elle craquait sur leurs retrouvailles. Dans sa grosse tête de poireau macho, il s'agissait de la réaction toute féminine d'une brebis égarée qui rentrait au bercail, conjuguée au plaisir extrême de renouer avec les prouesses de son berger. L'orgueil en hausse, il tapota les fesses de sa Sexy en attendant la suite.

Après avoir chialé comme une gouttière dans la tourmente, Geneviève se lança dans une chevauchée sauvage qui arracha des ho ! des hi ! et des ha ! à sa monture qui termina la course par un insolite raidissement d'orteils.

La vieille fille se laissa ensuite glisser par terre en s'efforçant de masquer sa frustration de ne pas avoir débouché sur un véritable apogée dans cette cavalcade qui lui en rappelait une autre, plus concluante, sur le dos d'un étalon autrement plus performant.

Couchés côte à côte, ils fixèrent le plafond qui n'en demandait pas tant, vu son piètre état. Le silence retomba, aussi lourd qu'une veille d'orage. Derrière l'allure illusoire d'un couple d'amoureux en pause recharge grossissait une colère commune qui ne tarda pas à tonner. Maintenant que l'acte de réconciliation était signé et contresigné, ils pouvaient se consacrer entièrement à l'exacerbation d'une rage qui s'alimentait à la même source : Pax Pope qu'en ce moment précis, ils détestaient avec la même virulence, mais pour des raisons cruellement différentes.

Roland demeurerait stigmatisé par une journée à rayer du calendrier. Celle où sa Sexy s'était fait poêler toute la nuit par le barbu, ce grand escogriffé que sa toute lisse s'était tartinée tout l'après-midi et avec qui elle se plaisait à musarder depuis. Un vaurien qui avait osé jeter son argent par les fenêtres !

Une petite fortune qu'il avait partiellement réussi à récupérer le soir même, à la lumière d'une lampe de poche et avec l'aide de son fils accouru sur ses ordres. Avec l'aide, aussi, durant les jours qui ont suivi, de quelques jeunes à qui il avait promis dix dollars pour chaque moitié de cent rapportée au garage, ce qui lui avait valu les moqueries du village.

Geneviève, quant à elle, avait savouré son *Big Mac* avec trop de délectation pour tolérer son outrageante défection, d'autant plus qu'elle venait d'établir à nouveau la preuve qu'il était de loin, très loin, ce qui lui était arrivé de meilleur dans un lit.

C'était peut-être idiot, mais il l'avait si admirablement comblée, qu'elle s'était crue tombée en amour. Gabin avait alors pris une débarque et sa photo laminée avait flirté avec la poubelle, comme M. le maire à qui elle avait donné congé sans pitié. Naturellement, c'était avant que l'homme de tous ses désirs la trahisse salement, pas plus tard que le lendemain !

On dit que derrière chaque grand amour, il y a une ombre de haine. Pour Geneviève, c'était une évidence. Et si Pax Pope refusait de se laisser aimer, elle le haïrait avec le même acharnement et la même démesure qu'elle aurait passé son temps à le cajoler.

—Au *garbage* le *Big Mac* !

Elle venait de dire tout haut ce qu'elle pensait tout bas.

Perdu dans ses pensées, qui tiraillaient du côté du neveu et de son festival en perdition, Roland se redressa, désorienté.

—T'as quand même pas envie qu'on revire à Bonneville !

Elle rebondit devant lui avec la souplesse d'une gymnaste.

—T'inquiète pas, gloussa Geneviève en le prenant par les oreilles, ce n'est pas du *Mac Do* qui va faire mon bonheur, je suis capable de rester sur ma faim le temps qu'il faudra.

Puis elle s'écrasa sur Roland, retombé en position horizontale. Il lui prit les fesses à pleines mains et répliqua :

—Pas trop longtemps, j'espère, t'as rien de trop à perdre côté épaisseur !

La remarque ne plut pas à Geneviève qui se redressa, belliqueuse.

—On va faire place nette, c'est moi qui te le dis ! Et si tout fonctionne comme prévu, c'est du cinq étoiles de la grande ville que tu vas m'offrir ! Rien de moins !

Cela dit, elle servit le reste de mousseux italien et disparut à la salle de bain. Pendant ce temps, Roland ferma les yeux pour mieux se concentrer. Il avait besoin de voir clair dans les débours de sa Sexy. D'habitude si prévisible, elle le stupéfiait.

Pas du fait qu'elle lui était revenue, il était assez sûr de son emprise sur elle pour s'imaginer irremplaçable, mais bien par la rapidité de sa contre-attaque et l'étendue de ses ressources quand il s'agissait de nuire à quelqu'un.

Sa Sexy, une arme fatale à manipuler avec précaution, il se le tenait pour dit et redit, flatté de l'avoir de nouveau dans son camp, et confiant, désormais, de réussir là où il avait lamentablement échoué. Vainqueur, Roland ! Vainqueur comme un vrai Papineau !

Pour conjurer un éventuel mauvais sort, il lâcha une série de rots en mode majeur, un rapport de cause à effet entre les bulles italiennes et l'expectative du retour à une vie normale après treize jours de brimades à louvoyer entre sa femme et sa maîtresse, les deux enlisées cul par-dessus tête dans une fâcheuse admiration du barbu qui en avait abusé avec une insupportable insolence.

Dès le lendemain, une chaleur d'été s'installa brutalement dans la vallée, bousculant les odeurs qui appesantirent l'air déjà moite d'un début de canicule printanière comme on en avait rarement vécu selon l'almanach.

Roland s'enferma dans le garage au milieu d'un cercle de ventilateurs et bichonna sa *Cherry Baby* plus que de raison, impatient de connaître le rebondissement promis par sa Sexy «absente pour des raisons familiales», comme indiqué sur l'affiche qu'elle avait accrochée à la porte du *Grand Express*, fermé sous le nez de Guéguesse qui se faisait un sang de cochon à suer à grosses gouttes sur le banc brûlant.

Pour sa part, Alice campa dans le jardin, sous l'arbre du dieu de l'immortalité, un pêcher planté en même temps que son début d'enracinement dans le Feng Shui. Enroulée dans un léger paréo rouge et jaune, les couleurs des fleurs yang qui attirent la bonne fortune et une énergie heureuse, elle passait ses nuits à communiquer – sur un mode ésotérique qui n'engageait qu'elle – avec Félix et le très cher M. Pope, qu'elle affublait d'une aura aussi fleurie que ses souvenirs du féérique pique-nique.

Civic préféra tourner en rond dans le confort climatisé de sa voiture en écoutant *Plastikman* à fond les haut-parleurs, plutôt que de suer de la technique policière au Cégep de Bonneville. Il ne rentrait chez lui qu'avec la fraîcheur nocturne, la tête vide et le potentiel énergétique intact, conditions idéales pour s'attaquer dans le secret de sa chambre à la musculation de son pénis, selon une méthode validée par Bunny Lovelife, une éminente sexologue dégotée sur le Net.

L'opération débuta par la localisation des muscles entourant son membre. Pour ce faire, il devait arrêter d'uriner au milieu d'une envie impossible à contenir. Fort de cet exploit, il entama une série d'exercices spectaculaires avec le même enthousiasme et la même rigueur que pour ses abdominaux, ses pectoraux et autres parties de son corps, sculptés aux haltères depuis la puberté.

Dans un premier temps, allongé sur le dos, il s'efforça de remuer l'objet de ses préoccupations au moyen de contractions internes, jusqu'à ce qu'il remonte et se tende, aussi raide que son envie d'épater Marie-Ange qui l'avait relancé sur la voie des ébats. De ça, il n'en revenait toujours pas. Parvenu au statut de barre fixe, il augmenta la difficulté de l'exercice en déposant à cheval, sur le bout du gland, des débarbouillettes mouillées jusqu'au compte impressionnant de dix-sept. Malgré ce poids record supporté sans fléchir, il n'obtint pas les résultats escomptés.

Déçu, il se tourna du côté des stimulations électriques, avec deux électrodes placées en forme de garrot sur la verge, et n'hésita pas à suivre les conseils d'un thérapeute cambodgien qui suggérait de se coincer le gland dans une douille de courant électrique.

N'ayant toujours pas obtenu de résultats à la hauteur de ses ambitions, il misa sur la fameuse giroflée pénienne du docteur Mabuse, un traitement consistant à gifler rapidement le membre avec le dos de la main, dans une série d'allers-retours de plus en plus percutants.

En seulement deux sessions, l'opération lui valut une queue de *stroumpf* et une démarche de crabe. Rien pour émerveiller la principale intéressée, qu'il s'évertuait à faire patienter avec une surenchère de promesses.

Comme partout, la chaleur s'était rendue chez les Prévert sans pour autant réchauffer l'atmosphère des relations familiales rendue glaciale par les humeurs sous zéro du père qui surgissait en blizzard à toute heure du jour ou de la nuit pour se ravitailler dans le réfrigérateur et le garde-manger que Marie-Ange réapprovisionnait dans un mouvement perpétuel entre la maison, l'épicerie du village et Bonneville, malgré sa répugnance des grandes surfaces.

À l'appétit enragé de son père s'ajoutaient les razzias des Dalton, aussi dévastateurs qu'une nuée de criquets quand ils s'abattaient sur la maison au hasard de leurs inutiles pérégrinations. Il y avait aussi le ménage, le lavage, les études, le *Bedon frit*, la préparation du sol pour ses cultures maraîchères, les semis à repiquer, sa mère qui l'inquiétait plus qu'elle le laissait paraître et maintenant, cette chaleur d'étuve suffocante, collante, qui embrasait chaque fibre de son corps pour la livrer palpitante, haletante, ruisselante et aussi nue à l'indécence des regards masculins que si elle avait retiré ses multiples pelures de vêtements.

Dès le début de cette canicule qu'on disait installée pour durer, la petite Prévert eut l'impression de se transformer en marmite à pression débordante d'effluves érotiques.

Le sentiment d'être sexuellement radioactive, d'afficher la trace du vice dans son sillage et de contaminer les hommes sur son passage, petits, grands, gros, jeunes, vieux... tous réunis, tous confondus, dans une hallucinante charge vénérienne qu'elle estimait provoquée par ses odeurs de femme en transe, tous suintants du désir de glisser en elle et d'y fondre en un magma de jouissance poisseuse.

L'image fit tache d'huile à la surface de son esprit, aussi exalté que ses chairs tapissées en permanence d'une mince couche de sueur. Elle se surprit à fourmiller de désirs inassouvissables, comme si la moiteur qui lui collait au corps s'infiltrait au plus profond de son intimité par tous les pores de sa peau.

Une sensation de volupté qui l'égarait au milieu d'elle-même, dans une débauche des sens qui la conduisait aux environs de l'orgasme sans qu'elle ne sache pourquoi ou comment. Et sans égard à sa condition de fille de tête.

En perte de contrôle, abusée, trahie par son ventre bouillonnant qui la démangeait d'une envie d'absolu jusque-là inconnue, elle s'imagina en proie aux flammes de l'enfer, victime frémissante d'un complot fomenté par Lucifer, ce sacré démon auquel elle n'avait pourtant jamais cru plus que nécessaire.

Par crainte que son corps ensorcelé ne la pousse à s'enfarger dans le premier qui lui mettrait les yeux dans les yeux ou la main entre les jambes et d'en subir la honte, elle décida, à sa façon, d'appeler les pompiers en renouant avec le fils Papineau qui demeurait le premier sur sa liste de repêchage, bien qu'elle avait juré, peu de temps auparavant, de ne plus jamais lui faire confiance.

En recevant de Marie-Ange un texto qui ne prêtait à aucune confusion, Civic eut des sueurs froides à grelotter des pieds à la tête, laquelle cessa de fonctionner et ratatina de toutes les extrémités. Vitres baissées, il retrouva un certain sens à sa vie de glaçon ambulant au milieu de l'air brûlant et, comme par miracle, il se surprit à émerger de sa stupeur avec une extraordinaire conviction : pour que Marie-Ange ait envie de remettre ça, il devait avoir un sacré *sex-appeal* ! La preuve brillait en noir et blanc et en couleurs sur l'écran du téléphone qu'il lut et relut une douzaine de fois en reniflant, signe d'une réflexion intense qui le propulsa dans sa chambre pour une virée exponentielle du Web, à glaner des conseils de professionnels et acheter en version jumbo la panoplie complète du fornicateur, livraison express et discrétion garantie.

Une fois son appel d'urgence lancé en moins de mots qu'il en faut pour commander un hot-dog *steamé*, Marie-Ange attendit la réponse du fils Papineau avec un peu, beaucoup, passionnément de frénésie et certainement un brin de folie.

Dans sa fièvre de fille à bout de corps, Civic épousait le rôle du sauveur. Elle l'imaginait comme la solution à tous ses tourments, la clé de sa rédemption, un libérateur qu'elle attendait avec un torride empressement. Son Messie.

S'il s'était présenté le soir même, elle l'aurait violé, l'animal ! Seulement, M. Muscle eut l'indécence de ne pas se présenter avant le lendemain midi. Quand elle le vit débarquer au *Bedon frit* en pleine heure de pointe, elle l'aurait étripé, ce sauvage !

Heureusement pour Civic, sous le climatiseur du casse-croûte, tout devenait supportable. Marie-Ange se contenta de le maudire en silence jusqu'au départ du dernier client, ce qui donna à sa colère le temps de refroidir et à Civic de s'expliquer.

Les efforts naïfs déployés par M. Muscle pour justifier son manque de collaboration à la Chute-à-la-Roche et sa façon un peu trop désopilante d'invoquer le syndrome de la dysfonction érectile passagère connue des athlètes de haut niveau, expliqua-t-il, pacifièrent Marie-Ange qui finit par le trouver mignon dans sa façon de jurer en gonflant les pectoraux que cette fois-ci, elle ne serait pas déçue.

—Tu vas voir, ça sera pas long je vais t'en mettre plein la vue. Du jamais vu, je travaille là-dessus !

Prête à tout pour tout voir tout de suite, elle lui lécha l'oreille d'un rendez-vous à la tombée du jour.

—Même vœu même lieu, je suis à toi si tu le veux, mon Superman !

Mission impossible pour le super-héros traumatisé par cette mise en demeure jugée vraiment, mais vraiment prématurée. Comment accepter un rendez-vous aussi précipité, lui qui n'espérait pas recevoir son artillerie lourde avant un jour ou deux... ?

Il minauda alors un empêchement qui semblait à ce point sans queue ni tête, que Marie-Ange lui en fit la remarque avec un sourire racoleur et une fièvre *bollywoodienne* dans les yeux.

N'importe qui aurait cédé à cette avance à part le fils Papineau qui battit en retraite. Il était déjà dehors quand Marie-Ange, furieuse d'être larguée sans garantie de satisfaction, l'invita du pas de la porte à rebondir au plus sacrant.

—Je t'avertis ! Sinon, j'y passe au suivant, siffla-t-elle entre ses dents, d'un air menaçant.

Au lieu de prendre ses distances en attendant d'être au top de sa forme, Civic joua la carte des indignés en tapant du pied sur le trottoir, quitte à amuser les passants, avec une grossière insistance qui horripila Marie-Ange.

Elle l'expédia aux oubliettes en des termes et des gestes réducteurs qu'il goba sans façon, et retourna

à l'intérieur en jurant de l'éviter comme la peste, ou le choléra n'aurait certes pas manqué de préciser une mauvaise langue assez indiscreète pour avoir aperçu au grand jour, le membre torturé du fils Papineau, et suffisamment érudite pour savoir que cette maladie pandémique était à l'origine de la fameuse « peur bleue » du XIXe siècle.

La tête dans une affliction de fin du monde, Civic regagna sa voiture et démarra dans un crissement de pneus qui n'effaça rien de sa décrépitude. Il ne se retourna pas plus qu'il ne freina avant d'apercevoir du néant dans le rétroviseur.

Il passa l'après-midi à tourner en rond dans l'ambiguïté. La faim le ramena à la maison où il s'enferma dans sa chambre en compagnie de trois demi-poulets du *Grand Express*, rouvert depuis quelques heures, et un deux litres de lait kidnappé dans le frigo familial.

M. Muscle se réconcilia avec la vie en recevant sa fameuse livraison express. Aussitôt, il se précipita sous la douche et sauta dans sa voiture le membre astiqué au gel lubrifiant et les poches aussi lourdes de pilules que le ciel chargé de nuages annonciateurs d'une fin de canicule mouvementée.

Incapable de joindre Marie-Ange au téléphone, il lui envoya un texto se voulant aussi explicite que celui reçu d'elle cinq jours plus tôt, et qu'il rédigea en conduisant, dispersé entre le téléphone, le volant et l'entretien d'une érection digne de ce nom par une masturbation du bout des doigts à travers le tissu synthétique du survêtement choisi judicieusement pour la facilité à le retirer. Un périlleux exercice qui affubla la voiture d'une trajectoire aussi bringuebalante et erratique qu'une auto-tamponneuse, à la stupéfaction des quelques villageois qu'il croisa.

Le hasard déposa la petite Prévert sur la route du fils Papineau, au coin du rang Légaré. Au risque de percuter le *side-car*, Civic obligea Marie-Ange à braquer en direction de la montée.

Avant qu'il ait le temps de sortir de son véhicule, elle se dressa devant lui, flamboyante de colère.

—Hé Papineau ! Te prends-tu pour un Villeneuve ! T'aurais pu m'emboutir !

—En plein l'idée ! plaisanta Civic avec les gestes vulgaires appropriés, en direction de la bosse dans son survêtement.

Il s'esclaffa, fier de cette répartie décochée sans qu'il ait eu à réfléchir.

—Ça tombe mal, Roméo, je n'ai pas le temps, grogna Marie-Ange, nullement intéressée, d'autant plus que la canicule montrait des signes d'essoufflement, et sa libido avec elle.

D'un bond, Civic jaillit de la voiture et se planta devant elle, bras en croix comme un Christ que Geneviève Lachance aurait adoré, tant il avait la rampe de lancement tendue à la verticale.

—Je te l'avais dit, du jamais vu ! lança-t-il fièrement. Ça ne te donne pas des idées !

Marie-Ange appuya son regard sur le prétendu centre d'attraction du fils Papineau qui se trémoussait, aussi sensuel qu'une barre de fer.

—Ouais... la crevette a mangé du castor. Bravo pour l'effort, mais vois-tu, le *surf & turf*, c'est pas dans mes goûts d'aujourd'hui.

Puis elle embarqua sur le *side-car*, prête à partir.

— Faudrait savoir ce que tu veux ! insista Civic.

—Regarde, mon beau Papineau... on efface, on tourne la page, on oublie tout.

—T'as pas le droit de jouer les agaces ! hurla Civic devenu aussi rouge que sa voiture.

—Admettons que c'est de ma faute... je m'excuse, je n'aurais pas dû.

—Après tout ce que j'ai fait pour toi !

Ce disant, il malmenait son pénis à travers le coton du pantalon, ce qu'elle trouva odieux.

—Laisse-moi passer, je suis pressée.

—On ne fait pas ça à un Papineau ! bafouilla Civic en se précipitant sur elle avec le redoutable égarement d'un taureau lancé dans l'arène.

Marie-Ange l'attendait.

D'une prompte détente de la jambe, elle le cueillit du bout de la botte militaire qu'elle terminait d'user pour l'un de ses frères. Un coup fatal, parfait, létal... elle-même n'en revint pas.

Après Bunny Lovelife, les thérapies du cambodgien et le Doc Mabuse, la rencontre se révéla fracassante de douleur, pour Civic, qui comme un pantin, plia en deux par le milieu, les yeux dans l'eau, la bouche aussi ouverte que muette.

Marie-Ange ramassa son casque tombé par terre, un peu décontenancée par la violence de ce réflexe qui lui rappela le coup de genou flanqué au fils Légaré.

Elle chercha à se justifier, mais Civic refusa de l'entendre. Éparpillé à ses pieds, il abdiqua, vaincu comme le dernier des Papineau. Et tant pis pour son père !

Surclassé dans ses ambitions de tombeur par cette fille trop top pour lui, il rentrait dans le rang, résigné à faire partie des frimeurs, des m'as-tu-vu, des pourfendeurs de néant, sans pour autant débander, une particularité qui n'échappa pas à Marie-Ange, intriguée et plutôt troublée par ce qu'elle convint d'appeler «une véritable prouesse de Superman».

Flatté du compliment, Civic reprit assez rapidement du poil de la bête, qu'il ne cessait jamais d'être derrière le primitif de sa conscience. D'un coup de reins, il se ramassa et en un tournemain, sortit de ses poches la panoplie du parfait fornicateur, gage d'une longévité dans l'effort qui ne rebuta pas Marie-Ange.

Au contraire, le détail l'amusa.

—Si c'est vrai que l'occasion fait le larron, alors disons que je suis prête pour la foire, mon Civic !

À la moue que M. Muscle affichait, elle devina qu'il n'avait rien compris de l'allusion et que ce ne serait pas demain la veille qu'ils bourlingueraient sur les flots de la complicité.

Heureusement, c'était lorsqu'il arborait cette tête-là qu'elle parvenait à le trouver craquant et malgré le ciel chargé de nuages en ouest, elle estima qu'il faisait encore assez beau et chaud pour faire l'école buissonnière. Elle enfourcha donc sa moto et, avec un sourire invitant, pointa le sommet de la colline. Civic monta dans sa voiture en chuintant sur des restes de douleur qu'il s'empressa de camoufler derrière une grimace de Don Juan.

Déjà, le *side-car* montait la côte qui conduisait à la ferme des Légaré. L'endroit parfait pour être tranquille selon Marie-Ange qui n'avait pas recoiffé son casque et roulait sans se soucier de Civic, qui suivait loin derrière.

Cambrée sur sa fougueuse moto, les cheveux au vent, admirable de hardiesse, elle incarnait la liberté, avec la même vaillance que la Marianne des Français, seins au vent, guidant le Peuple sur les barricades.

Une allégorie qu'elle aurait détestée à cause du rapprochement avec les catastrophiques événements survenus au même endroit, plus d'un an auparavant, lors du lancement avorté du *Festival permanent du Chopper de La Renonciation*.

Impossible qu'elle se projette en fille de la délivrance trônant sur une moto. Elle s'imaginait mieux dans la peau d'une prisonnière qu'en incarnation de la liberté. Elle se considérait plutôt en captive soumise à la lubricité, qu'en affranchie.

Un otage écartelé entre les pulsions sardoniques d'un corps qui ne répondait plus à la logique et l'abusives obsession qu'elle prêtait aux hommes de tous vouloir être le premier à la posséder ; ces hommes dont elle avait flairé le désir de l'envahir bien avant qu'elle fut en âge de porter des soutiens-gorges.

Le cœur serré, elle ralentit.

Autour d'elle, la nature bourdonnait d'une ardeur bucolique difficile à ignorer. Le gazouillis amoureux des hirondelles sur les fils électriques, les bruyantes coquinerie des jaseurs des cèdres très affairés dans la broussaille, la divagation des abeilles autour des premières fleurs d'asclépiades, la course-poursuite d'un couple de marmottes dans les herbes de la Saint-Jean, tout dans ce paysage matutinal aux lisières de l'enchantement, aurait dû la fortifier dans sa décision de s'abandonner au fils Papineau, et pourtant, sa détermination s'amenuisait

de seconde en seconde... Dans le fond, elle se trouvait idiote de rouler comme une bête vers l'abattoir pour un passage à la casserole comme un vulgaire morceau de viande, plutôt que de marcher la tête haute vers l'autel, comme une jeune mariée en route pour une véritable histoire d'amour.

Civic la rejoignit avant qu'elle n'atteigne le sommet du rang Légaré. Derrière eux grondaient les premiers échos d'un orage qui semblait venir de la planète Jupiter. En débouchant sur le dernier tertre qui les séparait de la ferme, Marie-Ange immobilisa brutalement le side-car et demeura plantée debout sur les repose-pieds.

Si par miracle Madeleine et Raoul avaient échappé à l'attentat à la médaille piégée qui les avait métamorphosés en martyrs du Saint-Siège, jamais ils n'auraient survécu à la dévastation de la petite maison qui avait fait la fierté d'une flopée de Légaré avant eux.

Ce qui, dans l'imaginaire collectif, ressemblait depuis toujours à un havre de tranquillité enracinée dans les traditions d'une région sans histoire, avait été vandalisée avec un impitoyable acharnement, compte tenu de l'étendue des dégâts constatés par Marie-Ange et Civic, les deux frappés du même effarement devant les toiles du toit soulevées, tordues, arrachées, les lucarnes démantibulées, les portes défoncées, les vitres des fenêtres éclatées, les montants fracassés, les galeries affaissées sur leurs poteaux tronçonnés, sans compter la cheminée qu'on avait écrabouillée, rasée, ses briques éparpillées dans la cour.

Rien ne semblait avoir été ménagé pour métamorphoser la jolie maison ancestrale en une ruine inhabitable alors que curieusement, aucun autre bâtiment ne semblait avoir été touché. Marie-Ange en fit la remarque à Civic, qui émergea de la stupeur avec la tête d'un détective de *blockbuster* sur une piste.

Toujours aussi remonté sous la ceinture, il sortit de la voiture et dégaina son *Smartphone* comme un héros son revolver, l'armant du bout du doigt d'un numéro inscrit au répertoire avant de se le coller à l'oreille avec le sourire de la fierté accroché à la protubérance qui déformait son pantalon.

À l'autre bout des ondes, Roland Papineau répondit sur le ton de quelqu'un qu'on dérange.

—Qu'est-ce que tu veux encore ?

Nul besoin d'avoir un diplôme de psy pour imaginer le plaisir de Civic, qui n'avait plus qu'à ouvrir la bouche pour épater son père avec la nouvelle de l'inespérée catastrophe qui attendait le cousin à son retour. Un providentiel rebondissement sur lequel il épinglerait l'incontestable conquête de Marie-Ange, à qui il biaisa un regard de pain tranché en attente de sa raclure de beurre fondant.

—Devine où je suis et avec qui ?

—On se reprendra pour les devinettes. Accouche !

Une réponse plutôt rude qui indiqua à Civic que son paternel mordait à l'hameçon. Il fanfaronna en bombant de la queue.

—Je suis avec Marie-Ange, p'pa, on vient d'arriver chez le cousin !

—Manquait plus que ça, *chopper* ! explosa Roland. Vous allez décrier de là, pis ça presse !

Civic, qui s'attendait à tout, excepté devoir déguerpier, n'eut pas la chance d'argumenter. Son père réitéra sauvagement son ordre, puis coupa la communication.

—C'est quoi son drame ? lança Marie-Ange. Qu'est-ce qui lui prend à ton vieux ?

Toujours sous le choc de cette incroyable dévastation, elle n'avait pas prêté l'oreille à la conversation des Papineau, sauf quand Roland s'était mis à crier si fort qu'on aurait pu entendre ses hurlements monter du village sans passer par la voie des ondes.

Comme Civic ne répondait rien, elle insista.

—Vas-tu me dire qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

Un premier éclair zébra le ciel qui noircissait à la vitesse du désarroi de M. Muscle, bras ballants sous la déconfiture.

—On ne peut pas rester ici, finit-il par marmonner.

—À cause de l'orage ? répliqua la jeune femme avec cynisme, t'as peur de rétrécir au lavage ?

–Mon père veut qu'on décriste.

Marie-Ange balança sur son interlocuteur un regard de révolté du Bounty.

–Ce n'est pas un Papineau qui va dicter ma conduite !

Un grondement de tonnerre endigua l'incapacité à réagir de Civic autrement qu'en se flagellant bêtement les couilles.

De le voir acculé à la débandade, malgré une érection de foire, si fragile, si démunie sous sa cuirasse de muscles, empêcha Marie-Ange d'être méchante.

Elle se contenta de retourner à son *side-car* en silence. Civic baissa la tête sur son membre inutilement dardé de ses prédispositions artificielles à faire l'amour à répétition, tandis qu'elle enfourchait la moto pour faire demi-tour en évitant les nombreux débris qui jonchaient la cour.

En tournant devant la grange, Marie-Ange crut apercevoir, par l'une des portes, grande ouverte, une ombre s'agiter au milieu des balles de foin. L'envie d'aller vérifier l'effleura, mais elle était trop remontée contre Civic pour négocier une part de connivence. Aussi, passa-t-elle devant lui en l'ignorant.

Il la regarda dévaler le chemin en se demandant par quel sortilège sa chance avait pu se volatiliser si rapidement.

La foudre éclata derrière lui, bousculant les nuages qui déversèrent des trombes d'eau. Il était si perturbé, qu'il n'eut même pas le réflexe de courir à sa voiture. Ce fut donc ruisselant de pluie qu'il s'installa au volant.

Il roula longtemps sans direction précise, l'esprit noyé sous les tourmentes d'un pessimisme aussi diluvien et détonant que l'orage qui gonflait les eaux de la Rivière-aux-Sables à un niveau record.

En dépit du mauvais temps, il rentra très tard chez lui pour éviter un quelconque affrontement avec son père qui poserait trop de questions, ou avec sa mère qui avait le pouvoir de pressentir ses émotions les yeux fermés. Il se coucha le ventre vide et la queue droite, en proie, malgré les apparences, à un accablement encore plus réducteur qu'à sa première tentative de séduction à la Chute-à-la-Roche.

Marie-Ange n'échappa pas moins que Civic à l'orage qui lessivait la vallée d'ouest en est, effaçant sous un déluge de Genèse la canicule et ses effets pervers. Cependant, et contrairement au fils Papineau, elle ne sombra pas dans la mélancolie, trop offusquée par la déprédation de la petite maison pour ressasser ses désillusions ou s'abandonner au chagrin.

Qu'on puisse anéantir avec une si incroyable sauvagerie les efforts déployés par plusieurs générations la dégoûtait. Jamais elle n'accepterait qu'on puisse démontrer si peu de respect pour la propriété d'autrui, même si cet autrui s'appelait Félix Légaré ! Même par instinct de vengeance !

Elle n'oubliait rien de la répugnante agression de ce dernier et elle était bien placée pour en juger. Elle était en droit de haïr Félix et personne, parmi les quelques villageois au courant de cette sombre histoire, ne se serait offusqué de ce qu'elle se réjouisse de ses malheurs. Pourtant, elle compatissait à la douleur appréhendée de celui-ci lorsqu'il découvrirait l'ignoble dévastation de la maison de son enfance, qu'il semblait affectionner depuis son retour de Montréal, et ce, au point de vouloir s'y installer pour de bon.

Marie-Ange ne l'avait pas revu depuis le jour de l'encan, lorsqu'il s'était enfui à quatre pattes dans la colline pour ne pas assister à la vente de sa jument.

La suite de ses démêlés avec une existence qu'elle n'enviait pas, elle l'avait apprise comme tout le monde, à travers les nombreux ragots qui couraient du *Grand Express* au *Bedon frit*, en des allers-retours croustillants, peu importe la fraîcheur des informations colportées par les mauvaises langues qui ne se privaient pas pour raconter, à coups de détails scabreux, comment le fils damné des Légaré avait perdu en ville une petite fortune.

Au final, les histoires d'argent gaspillé n'avaient pas retenu très longtemps l'attention.

On savait les sommes empruntées à son oncle ; et pour les villageois qui connaissaient leur maire parfois mieux que lui-même, l'endettement du neveu s'inscrivait très certainement dans une stratégie pour mettre le grappin sur la terre de quatre cents acres. Un trésor familial que la plupart préféreraient voir aux mains de Roland Papineau pour qu'il y instaure son projet de festival, plutôt qu'abandonné aux caprices de l'orphelin ou pire, vendu à des étrangers.

Les villageois avaient plutôt choisi de s'étaler en long et en large sur la bizarrerie des accoutrements du fils Légaré et sur l'extravagance de ses fréquentations qu'on commentait entre voisins, un œil au ciel et

l'autre en enfer, en se signant dans le souvenir de Madeleine et Raoul, qu'on imaginait se retournant dans leur cercueil.

Une attitude incompréhensible pour Marie-Ange qui s'habillait des vieilleries de la famille, sans égard pour les tendances de la mode. Selon elle, l'habit n'avait jamais fait le moine et Félix pouvait se gribouiller le visage, marcher sur des échasses et porter des jupes sans qu'elle y trouve à redire. Idem pour ce Pax Pope qu'on décrivait comme un hurluberlu à débourrer les épouvantails.

Elle attendrait de le rencontrer pour s'en faire une opinion. Vivre et laisser vivre, telle était sa devise et elle osait espérer qu'elle ne changerait jamais.

Depuis la disparition de sa mère qui avait généré son lot de commérages, elle supportait mal l'étroitesse d'esprit des gens de la région. Félix Légaré avait ses torts et on pouvait prétendre que certaines de ses manières paraissaient dénaturées, mais ce n'était pas une raison pour le condamner d'emblée. Sa différence ne faisait de mal à personne. Et puis au nom de quoi ? Au nom de qui ?

Par quelle déduction comateuse en arrivait-on à prétendre qu'il n'avait pas sa place parmi eux ? À quoi rimait ce verdict sans appel qu'on se répétait entre gens respectables, sans autre état d'âme que celui de se savoir du bon côté, celui de la majorité ? Une majorité qui n'avait rien de silencieuse, à entendre les racontars débouler avec fracas d'un village à l'autre, avec le même emportement dévastateur que la rivière dans ses crues du printemps.

Marie-Ange était sidérée de constater à quel point, dans son entourage, on croyait avec une ferveur aveugle que leur façon de concevoir la vie était la meilleure et qu'en dehors de leur vérité, le salut n'existait pas.

Il était vrai que ce petit monde, déjà très enclavé dans sa vallée et ses idées, se retrouvait sans le secours d'un curé pour partager le bon grain de l'ivraie ou, comme dans le cas de Félix Légaré, l'originalité du péché. Mais ce n'était pas une excuse pour rejoindre dans une foi à sens unique les fanatiques du Vatican, les musulmans à l'esprit obtus et les juifs bornés, tous ces intégristes pour qui la liberté n'existait qu'à l'intérieur d'un parcours préétabli.

Force lui était de constater qu'à La Renonciation ou à Longue-Pointe, autant qu'à Rome ou à Jérusalem, on était prêt, sous le couvert de l'ignorance et de la bêtise humaine, à couper les ailes de quiconque débordait de la trajectoire imposée.

Dans ces conditions, évidemment, pas étonnant que les âmes libres fussent dénigrées. Rien de surprenant à ce qu'on se méfiât de l'orphelin comme du Diable, ou qu'il y en eut pour chercher à profiter de la situation au nom d'une prétendue morale, comme Roland Papineau, pour ne citer que lui.

Marie-Ange soupçonnait l'oncle d'être relié au vandalisme de la ferme, sans aucun doute la pointe de l'iceberg des soucis qui attendaient Félix s'il s'entêtait à demeurer dans la région.

Mais le pire, dans cette sordide affaire, ce qui la révoltait à en frémir, c'était de réaliser qu'il existait des similitudes entre le traitement qu'on réservait au fils Légaré et le harcèlement qu'elle subissait...

Là où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie, et là où il y a des bigotes, il y a forcément de la calomnie. Tout comme Félix, Marie-Ange l'expérimentait à ses dépens.

Les fesses joliment calées dans le siège capitaine recouvert d'une peau de mouton qui n'avait pas bélé depuis au moins trois décennies, les orteils vernis à la grenadine, en éventail sur la cuvette *wallaby* du tableau de bord, Maryse rouquinait du plaisir de bourlinguer en compagnie des nouveaux amours d'une équipée qu'on lui promettait aussi douce et sensuelle que sa peau de lait emballée dans une petite robe accroche-cœur qui offrait ses fruits mûrs comme des gâteries dans un présentoir de boutique cadeaux.

De la main droite, elle tenait le verre givré d'un Zombie garni d'une flopée de cerises au marasquin, et roulait, entre les doigts de l'autre, un embout du narguilé à trois tuyaux déposé à côté d'elle. Sous sa crinière de feu ravivée d'une teinture fraîche de la veille, elle dodelinait de la tête à la cadence conjugulée des succès d'Harmonium qui jouaient en boucle depuis le départ de Montréal, et des trépidations du motorisé, baptisé Déluge en clin d'œil à l'arche de Noé.

À côté d'elle, dans le fauteuil du pilote, Pax Pope s'égrenait d'un bien-être insondable. Il avait le chapeau vissé sur la tête et le tuyau au bec, le regard braqué sur la route et le sourire béat des chimies consommées en fin de nuit, une main sur le volant, l'autre à la dérive entre les élans de Fiori, chanteur essentiel du groupe Harmonium, et le verre à cocktail déposé dans le porte-gobelet.

De temps en temps, au lieu de se pincer pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, il glissait un regard du côté des plénitudes de sa voisine, qui l'incitait d'un trémoussement du châssis ou d'un sourire accrocheur à croire au paradis, quand elle ne lui balançait pas un alexandrin en rime avec ses envies de câlins, son popotin libertin et un tas d'autres mots tout aussi coquins.

Sinon, entre deux *puffs*, il jetait un coup d'œil dans le rétroviseur pour s'ioniser aux énergies entrelacées de Félix et Mama Sassy, qu'il apercevait tout au fond du véhicule, lovés sur la banquette-lit, imbriqués l'un dans l'autre, aussi fusionnels qu'on puisse l'être à partager la même peau gainée du même *jumpsuit* de velours en stretch noir surpiqué au fil d'argent. Un vêtement confectionné par Maryse qui s'accordait avec ce mélange des genres, pourvu qu'elle puisse retrouver, sous le tissu, le membre d'ébène aux effluves de caramel qu'elle reconnaîtrait les yeux fermés et les narines bouchées.

Félix abandonnait Montréal sans remords ni regret. Exit ses parents biologiques et tous les foireux de la course aux splendeurs. Il était vraiment heureux, très heureux, de retourner au royaume de ses vrais parents, représentatifs, à eux seuls, d'une merveilleuse enfance qu'il comptait ressusciter pour le bonheur des autres.

Escorté des fioritures du groupe des années fleurs qui n'arrêtait pas d'avoir une histoire à raconter dans les haut-parleurs, il roulait vers l'avenir dans une bulle élargie à la dimension d'un village global, les yeux ouverts sur une vie au milieu d'une tribu arc-en-ciel.

Le mirage d'une grande famille bigarrée installée dans la petite maison ancestrale déborda de son imaginaire pour le propulser à la rencontre de Maminette et Raoul qui l'attendaient à l'intérieur du coffre entreposé dans sa chambre d'enfant, parmi les rares souvenirs qu'il avait conservés. Lui en photo dans un cadre aux dorures éteintes, et elle sur une cassette vidéo.

Remué, Félix ralluma le joint qui s'était éteint entre ses doigts, conscient des difficultés d'adaptation de Mama Sassy à cette nouvelle situation. D'un coup de tête, il balaya ses doutes. Son regard croisa la silhouette du dernier passager de cette équipée hors du temps et de l'espace terrestre, à en juger par l'air effaré des badauds à la station service où ils s'étaient arrêtés faire le plein.

En authentique accro de la ville, Ben Turcotte détestait la campagne où il n'avait jamais posé ou déposé une quelconque partie de son anatomie préfabriquée d'une enfance à la fleur de macadam. Une intolérance aux rats des champs et à la Bottine Souriante qu'il confessait haut et fort depuis l'adolescence et qu'il avait refilee sans difficulté à Biscotte.

Et pourtant c'était bien elle, Biscotte, embarquée dans ce vieux motorisé, en route vers la ruralité. C'était bien elle, la reine des nuits montréalaises, qui se tenait debout au centre de l'habacle trépidant sous les efforts des 335 chevaux essoufflés du moteur pétaradant et fumant, tandis que défilait dans les fenêtres coulissantes un restant de banlieue aussi crasseuse que les vitres.

C'était bien elle, la sulfureuse *drag-queen* de la Main, coincée entre l'étroite porte des sanitaires, les réfrigérateurs et le minuscule évier, à préparer au *shaker* un daiquiri banane fraise avec l'élégance spasmodique d'un ange de *Victoria's Secret* claustré dans une centrifugeuse. Elle, la *Citizen Queen*, prête à endurer les mille supplices de l'expatriation et la concurrence du retors Pax Pope, à qui elle ne confierait pas la garde d'un poil pubien, et de cette Maryse Larose qu'elle vomissait en silence.

Elle, Biscotte, sublime championne de la baise en trompe-l'œil, qui vivait ce martyre dans l'unique espoir de convertir ses retrouvailles avec la diva en chocolat, croisée sur la Catherine trois jours plus tôt, en une histoire de plaisirs partagés, ou arrachés... peu importe... pourvu qu'elle réussisse à s'introduire dans cette boîte à bonbons qui la faisait saliver depuis si longtemps.

On ne le répétera jamais assez, le monde est petit. Biscotte, qui ne laissait jamais rien au hasard, surtout en matière d'apparence, en avait fait la preuve plus d'une fois dans sa vie de travelo médiatique.

Pour s'éviter la honte d'être reconnue par un de ses fans les pieds dans le crottin, elle s'était métamorphosée en «citoyen de l'ordinaire *farmer*», comme elle se plaisait à le susurrer avec un accent dopé à la bouse de vache. Seulement, ses références champêtres ne dépassaient pas le quartier Centre-Sud de Montréal, et, à la voir se pavaner dans la tenue qu'il s'était bricolée, on l'inviterait plus naturellement à une partouze du Village gay plutôt qu'à un rigodon à Saint-Dilon ou à une danse en ligne au Festival du cochon.

Imaginez, elle avait un foulard scout noué autour du cou et son début de calvitie était dissimulé sous une perruque à la coupe Longueuil, plus blonde qu'un jaune d'œuf écolo. Sa chemise verte, à carreaux, s'ouvrait sur un marcel blanc javellisé, et elle s'était coincé le postérieur dans une *Lederhose* bavaroise en cuir de cerf *pur vintage*, avec les poches et les bretelles brodées comme il se doit *d'edelweiss*, la célèbre fleur blanche du Tyrol, d'un modèle ultra court pour mettre en évidence ses jambes, de loin ce qu'elle avait de plus joli à offrir lorsqu'elle n'était pas maquillée, et des bottes de vinyle blanc à la mode des années 70.

Quand le *shaker* fut aussi secoué que son envie de batifoler avec son passager de prédilection, Biscotte versa sans trop de dégâts le daiquiri banane fraise dans deux verres piqués dans un *Dollorama* à leur premier arrêt sur la route des vacances.

Le nez polisson, elle se dandina vers l'arrière de Déluge en roucoulant des grossièretés qui firent sourire Félix, nullement surpris par cette poésie aux couleurs criardes de l'amour *hard*.

Biscotte s'assit à côté de son bonbon à la réglisse avec, dans le regard, une braise étrange.

—Tiens dit-elle, en lui tendant son verre. Ça va nous mettre le cratère en fusion.

Félix pouffa. Puis ils trinquèrent. Félix à l'amitié singulière de ce frère retrouvé et Biscotte à l'inédit, à ses lubies et à Pompéi, ce qui les fit éclater de rire.

Maryse, qui les observait, indulgente malgré des spasmes de jalousie, leur expédia un sourire qu'ils lui retournèrent presto. Généreuse comme à son habitude, elle approuva d'un mouvement de tête qui l'ébouriffa jusqu'au fond de l'âme. La musique glissa d'Harmonium à Joe Dassin et sa démagogique chanson *Et si tu n'existais pas*, qu'ils reprirent tous en chœur, excepté Pax qui ne répondait qu'à lui-même et à ses propres sentiments depuis qu'un début de campagne défilait dans le pare-brise panoramique.

Pendant les deux semaines passées au volant de Déluge, à quadriller Montréal dans le souci de ne laisser personne indifférent, Pax n'avait eu ni le temps ni l'esprit à la réflexion. Fier de l'improbable *Cadillac customisée* qui attirait son lot de petites fouineuses et de grandes effrontées récoltables en abondance, il n'avait songé qu'à s'empiffrer des jouissances de la vie facile. Une série d'aventures qui s'étaient achevées pour le bambocheur avec l'enlèvement brillamment prémédité de Maryse.

Un sale coup échafaudé sur les débris de vengeance contre ce fou furieux de Branko, qu'il avait réussi à vendre à Félix sous le couvert du geste humanitaire et de l'amour philanthropique. Un véritable exploit dont il s'attribuait tout le mérite et qui lui avait tiré, et lui tirait encore, des fous rires, rien que d'imaginer la gueule du chauffeur de taxi en découvrant le nid vide, avec, en signature au milieu du lit *king size*, le plus formidable étron qu'un gros intestin eût jamais produit.

Dans ces conditions plutôt bestiales, rien d'étonnant qu'il n'ait pas songé à Alice, ou si peu. Uniquement dans son sommeil, en rêve; et encore, les rares visions oniriques qui avaient tараudé ses périodes d'inertie ronflante s'étaient présentées si copieusement imbibées de débauche, qu'il n'en avait conservé qu'une confusion vaseuse, un souvenir trouble, incompatible avec l'authenticité des sentiments éprouvés au contact pastoral et si idyllique de son petit paradis enveloppé de satin bleu.

Pax serait le premier à avouer, qu'en homme dédié au culte de l'instant présent, il avait été incapable d'imaginer son Alice au milieu du tumulte des villes. Pour lui, elle appartenait, comme les fleurs et les songeries, à la paix bucolique et aux amours pastel.

Disparue de ses illusions de prince charmant sur le chemin de l'aller quelque part entre Chambly et Brossard, dans cette zone limitrophe où la discordance poussiéreuse des trottoirs mal ajustés à la vie suburbaine remplaçait peu à peu l'harmonie verdoyante des fossés, Alice était réapparue à peu près au même endroit sur le

chemin du retour, affleurant des sinuosités de son damné ciboulot, ramolli au *gin fizz*, quand l'horizon s'était planté d'arbres plutôt que de maisons et que les vergers refoulaient en marge du panorama, un monde qu'il n'avait désormais aucune difficulté à laisser derrière lui.

Depuis, barbouillé d'un mysticisme comateux il roulait concentré sur le pressant désir de renouer avec son ange bleu, silencieux comme une chimère et sourd à l'agitation de ses compagnons, les mains accrochées au volant et le pied à fond sur l'accélérateur de ce tousseur et ahanant Déluge qui consentit, malgré les grincements et la surchauffe, à les transporter à des vitesses déconseillées jusqu'à La Renonciation.

Le voyage s'acheva sur les hauteurs du rang Légaré, où Pax échoua le vieux motorisé comme quelques milliers d'années plus tôt, Noé, son arche sur les monts d'Ararat.

Après que le moteur moribond eut râlé son dernier souffle et que l'âcre fumée bleue d'huile surchauffée se fut dissipée, Maryse fut la première à s'élancer dehors, inquiète du sinistre froissement de tôle qui avait précédé l'arrêt chaotique de l'antique véhicule.

Elle n'eut pas à chercher longtemps pour comprendre qu'ils avaient embouti ce que Félix identifia comme le chapeau en fer forgé de la cheminée. Une œuvre remarquable de solidité de l'ancien forgeron – une autre – que quelqu'un avait réussi à déboulonner du toit, allez savoir comment et pourquoi ? À moins que la petite maison ancestrale se soit retrouvée dans l'œil d'une tornade. Hypothèse envisageable, vu la dévastation des lieux !

Le regard perdu dans le désastre, Félix se dirigea vers la porte d'un pas d'automate et Maryse figea dans la stupeur en le voyant franchir le cadre qui n'existait plus et disparaître à l'intérieur.

Pax ne s'autorisa pas à descendre du véhicule. Debout devant le tableau de bord, il se contenta de jeter un coup d'œil à travers le pare-brise, avec le souci d'un estimateur d'assurance travaillant pour son compte. Une rapide évaluation de l'ampleur des dégâts le conforta dans sa décision.

Peu disposé à courir après un éventuel coupable, il réintégra le siège du chauffeur. Aucune curiosité, aucun besoin d'explication. Pour lui, cet acte de sabotage méritait d'être classé dans la catégorie *Act of God* du genre prémonitoire.

Une incitation céleste de renouer avec l'idée de parcourir l'Amérique, à la rencontre de leurs frères et sœurs sans avoir à se farcir des soucis de propriétaire, qui ne tenait pas compte des maléfices de l'amour. Son sentiment pour Alice et les inestimables plaisirs qu'elle représentait le rattrapèrent au milieu de sa désaffection et s'érigèrent en arrêt-stop sur la route qu'il venait de tracer dans la facilité. Du coup, sa détermination de foutre le camp s'éparpilla et ses idées s'embrouillèrent.

En suspicieux abonné à la loi du moindre effort, il cohabitait mal avec les dilemmes. Définitivement perturbé, il allongea le bras du côté de l'évier pour écluser ses doutes dans les fonds de bouteille tandis que dehors, Maryse hésitait entre hurler de rage et rejoindre Félix à l'intérieur.

Nul besoin d'être venu ici auparavant pour réaliser qu'on pataugeait en pleine atrocité. Même Biscotte, si peu affinée aux malheurs des autres, flaira le drame par-delà les exhalaisons fétides qui l'assaillirent par bouffées dès qu'elle pointa le nez à l'extérieur du véhicule. En équilibre précaire sur le marchepied, elle hésita à fouler cette Terre promise ô combien vantée avec une passion torride par le beau Félix, qu'elle avait écouté avec une patience de hyène depuis leur départ du Carré Saint-Louis. Bien sûr, elle craignait de salir ses bottes blanches en foulant le sol de cette « cour à scrap » qu'on lui avait vendue comme un jardin des délices, mais ce n'était pas la raison primordiale de son hésitation.

En acceptant cette excursion au bout du monde, Biscotte avait réussi à s'introduire dans l'intimité familiale de Félix. Un début, la première étape de son parcours de conquérante.

Après tout, la reine des nuits montréalaises ne s'était pas extirpée de *Cash City* pour se satisfaire de sentiments, aussi adulateurs fussent-ils. En habituée des espèces palpables, elle tablait sur du concret, quelque chose de tangible à se mettre dans la main ou dans des ailleurs que la passion n'hésite pas à prescrire aux amoureux du sexe. Son scénario, celui qu'elle avait imaginé, développé et colligé à la sueur de ses désirs les plus élémentaires, aboutissait à une dégustation sans retenue de celui qu'elle convoitait avec un appétit cannibale et qu'elle s'attendait à déglutir avec la même voracité que s'il ce fût agi de la plus fondante tartine de chocolat.

Et pour y parvenir, pour tenir Félix à sa merci et l'assujettir à ses fantaisies, elle avait misé sur le désordre grandeur nature que le pauvre chéri éprouverait confronté à ce retour aux sources *boosté* à l'amour universel et aux chimères. D'après son expérience, un choc émotif de cette intensité devrait rendre son ange noir irrépressiblement vulnérable aux invasions idolâtres.

Combinarde chevronnée, Biscotte avait estimé qu'il n'existait pas de meilleure stratégie pour mener à mal ce qu'elle appelait avec des éclats de lumière dans les yeux : «son opération coup de cul».

Une tocade devenue nécessité, l'unique raison et le seul mobile de sa participation à cette virée d'une fin de semaine qui semblait vouée à l'échec, à en juger par la subite damnée consternation de son protagoniste chéri, confronté à la désolation irrécupérable du lieu sacré.

Biscotte n'était pas la seule à déchanter. Les mains sur les joues, Maryse sombrait dans la culpabilité.

Tourmentée par la certitude de connaître le coupable, trop inquiète de ne pas voir Félix réapparaître, elle se précipita à sa recherche. En franchissant le seuil de la porte qui gisait loin de ses gongs suppliciés, elle se pinça le nez, assaillie par une odeur nauséabonde qui lui brûla les yeux malgré la libre circulation d'air entre les fenêtres volatilisées. Après avoir jeté un coup d'œil dans la cuisine où les armoires et les comptoirs avaient été démantibulés avec, croyait-elle, la rage erratique de Goliath soulé aux forces de la jalousie, elle traversa le couloir encombré des restes de la rampe d'escalier pulvérisée.

Elle retrouva Félix planté au milieu du salon, une main pincée sur le nez en inutile protection contre l'odeur prééminente et suffocante du fumier avec lequel on s'était amusé à barbouiller grossièrement les murs lacérés, entaillés et perforés à coups d'une pioche abandonnée au milieu de la pièce, avec la pelle et la brouette, les objets utilisés pour commettre l'ordurière déprédation que Maryse attribuait inconditionnellement à Branko. Elle avait rebondi plusieurs fois sur cette probabilité dans la cour, mais désormais c'était puant de vérité. L'affreux était capable de tout, elle en avait été témoin plus d'une fois.

Dans un élan maternel, elle s'élança vers Félix pour le serrer contre son cœur. Avant qu'elle referme les bras autour de lui, un cri sauvage attribué à Biscotte déchira le silence. À cette stridence qui retentit assurément jusqu'au village s'ajouta l'éloquence éraillée du klaxon de Déluge qui n'en finissait plus de résonner. Sans prendre le temps de réfléchir, Félix se précipita dehors, suivi par Maryse qui redoutait un autre mauvais coup de son enragé yougoslave.

Biscotte trépignait au milieu de la cour, la bouche en grimace et les yeux fixés sur la porte de la grange, avec Pax derrière son pare-brise, à jouer de l'avertisseur comme on joue du poltron, le regard rivé lui aussi sur la grange au fond de laquelle se profilait l'ombre d'un être impossible à confondre avec le chauffeur de taxi tellement il en imposait.

Un grizzly de taille XXL s'encadra dans la porte. L'apparition du Grand Antonio au sommet de sa gloire ou la réincarnation du Géant Ferré en salopette n'aurait pas réussi à créer un effet plus spectaculaire.

Le colossal bonhomme profita de l'espace-temps que la stupéfaction accordait à son apparition pour les dévisager tour à tour.

—Y en a-tu un de vous autres qui s'appelle Légaré ?

Il avait le crâne rasé, un fouillis de tatouages sur l'entièreté des parties du corps qui dépassaient de sa tenue débraillée, et une tête bon enfant malgré la ferraille des *piercings* qui brouillaient les cartes de sa physionomie.

—Tu l'as devant toi, finit par répondre Félix.

L'homme posa un regard de mastodonte sur celui-ci, qui s'appuya au chambranle disloqué de la porte pour voir venir sans donner l'impression de céder du terrain à un désarroi autre que celui de renouer avec sa maison ravagée.

Maryse se serra contre lui, griffes sorties, bousculée par l'envie de balancer de l'alexandrin meurtrier à ce diable d'homme qu'elle reliait à Branko comme on connectait le mal à la maladie.

Biscotte battit en retraite dans un *moonwalk* à faire pâlir d'un ton Michael Jackson du temps de son vivant – en admettant que ce fût possible – et Pax posa la main sur le contact, prêt au décollage.

Mais personne ne fut plus surpris que Roland Papineau, qui épiait la scène depuis l'érablière, caché derrière des cordes de bois en compagnie de Civic qui appréciait, la langue raide faute de mieux, pétrifié des sourcils aux abdos par l'exceptionnelle musculature du triple colosse, qui leva les bras dans un roulement de biceps et de triceps à faire rêver une vie ou deux le fils Papineau.

Aux abois malgré l'admiration suscitée par cette outrecuidante démonstration, Biscotte réintégra le marchepied du motorisé. Précaution pour l'instant inutile, l'homme ne se préoccupant que de Félix, vers qui il marchait d'un pas tranquille, les mains au-dessus de la tête et le sourire avenant. Une paire de menottes pendait à son poignet gauche, alors que de l'autre main, il tenait au bout de ses doigts aux ongles affreusement rongés un bout de papier qu'il tendit à Félix.

—Le téléphone de la Sûreté, dit le colossal bonhomme en enfilant le second bracelet des menottes autour de son poignet libre. Mon nom c'est Pen, ils me connaissent.

Les mains menottées au repos sur la proéminence d'un ventre à peine contenu par une salopette de travail aussi crasseuse que le reste du personnage, il baissa la tête, l'air résigné au sort qu'il s'infligeait.

En temps ordinaire, sa voix de poupée brésilienne qui ne ressemblait en rien à ce qu'on s'attendrait d'un homme de sa taille aurait dû récolter une volée de moqueries. Mais personne ne songea à rire. Non pas tant à cause de la dangerosité du bonhomme à la voix de castrat, mais plutôt en raison du pathos qui émanait du curieux personnage.

Encore une fois, Maryse fut la première à réagir. La poitrine tressautant d'une poésie qui en aurait amadoué plus d'un, et des coriaces, elle s'approcha du géant comme on va à l'abordage, et le toisa, le nez en l'air et l'œil badin.

— *Écoute, mon beau grand gros, réponds sans sourciller...*

L'homme dont le menton tremblait sous la contrariété, se détourna brusquement.

Avant de revenir à la charge, Maryse prit le temps de calculer ses risques. Dans la cour et même plus haut sur la colline, on retenait son souffle, à part Roland Papineau qui palpitait depuis l'entrée en scène de cette rouquine penchée devant le colosse pour lui offrir, à l'œil, ses deux pastèques en cavale qu'il ne ramassa même pas du regard.

— *Écoute, mon beau grand gros, réponds sans sourciller.*

Ne me tourne pas le dos, j't'en prie, sois pas grossier

Dis-moi si c'est Branko qui t'a envoyé

Faire l'ostie d'gros nono dans ce coin reculé ?

Le soi-disant Pen n'apprécia pas plus l'élan poétique de Maryse que la qualité de son expression corporelle. D'un coup de patte, il l'envoya valdinguer loin de Félix, qui demeurait son unique centre d'intérêt.

—Désolé pour le trouble, soupira-t-il de sa voix de flûte traversière en pointant nerveusement le numéro de téléphone sur le bout de papier que Félix tournait et retournait entre ses doigts. Gêne-toi pas, s'il te plaît, appelle les *bœufs*.

Largué par Mama Sassy qui perdait ses repères et ses aises au milieu de ce capharnaüm, Félix hésitait sur le comportement à adopter.

Biscotte et Pax n'avaient pas bougé d'un poil de cul qu'ils tenaient resserré, lui derrière son pare-brise et elle sur le marchepied, les deux avec de la pagaille au bout des yeux. Seule Maryse demeurait dans l'action, mais à quoi bon ? Elle n'avait pas de téléphone.

Personne avec un cellulaire, exception faite des deux Papineau qui, de leur perchoir, demeureraient soudés au spectacle.

Civic était bien trop sonné par le déballage musculaire hors norme du géant pour songer à réagir. Roland, quant à lui, n'avait pas perdu de temps. À peine revenu de la rouquine aux formes laitières, il s'était vissé le cellulaire à l'oreille. Et ce n'était surtout pas pour alerter la police.

Avec un point d'interrogation en circonférence autour du cerveau et une main sous la ceinture, il téléphonait à Geneviève.

Sans jamais l'avoir vu auparavant, Roland connaissait Pen. Maurice Groleau, pour les autorités. Le demi-frère de sa Sexy qui sortait de prison et qui avait besoin d'argent. Une heureuse coïncidence, selon Geneviève, qui avait tricoté un pont de réciprocité entre les deux hommes.

Roland avait allongé cinq cents dollars en billets rapiécés et le contrat avait été exécuté dans les règles. En secret, il était monté vérifier. Du travail de pro. De ce côté, rien à dire.

Il était redescendu et s'était mis sur le *hold*, dans l'attente du retour du neveu à jupette et de son sac à poils, convaincu qu'en découvrant l'étendue des dégâts, les deux flancs mous n'auraient ni l'envie ni l'énergie de se retrousser les manches assez haut pour tout remettre en état, même avec l'aide de sa toute lisse, bien capable de leur avancer les fonds nécessaires, la traîtresse !

Et quand les drôles auraient décidé d'aller se faire voir ailleurs, il n'aurait plus qu'à faire place nette au *bulldozer*. Adieu la ferme, bonjour le festival ! Comme promis, il emmènerait sa Sexy à Montréal pour fêter ça. Vainqueur, Roland ! Vainqueur, envers et contre tous, comme un vrai Papineau !

Cette fois-ci, pas de détours, il éviterait le barbu. Il négocierait directement avec son neveu. Son discours était rôdé, il avait eu le temps de le peaufiner.

Pour amadouer le jeune, il jouerait l'indignation, baragouinerait du sacrilège et s'agenouillerait devant les méfaits en souvenir des défunts. Ensuite, pour le décourager de s'incruster dans le paysage, il dénoncerait les villageois avec leurs préjugés et leur haine de ce qui ne leur ressemble pas, des arriérés toujours en train de comploter contre la marginalité. Il n'oublierait pas Curé, que Félix avait déjà envoyé à l'hôpital. Ça, il prendrait soin de le lui rappeler, en plus d'ajouter que l'homme y était retourné pour se faire soigner des désordres qui ne se racontaient pas et qu'il devait en ressortir bientôt avec, paraîtrait-il, l'ecclésiastique fureur d'éradiquer le péché à sa source ! Ensuite, il lui balancerait la menace des Dalton et du grand Hubert, illuminé de vengeance depuis que sa femme l'a quitté et doublement enragé par le souvenir brûlant de ce qui était arrivé à sa fille !

Enfin, lorsqu'il le sentirait bien ramolli, il le pousserait gentiment sur la voie du voyage qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Son neveu l'avait déjà écouté, il avait suivi ses conseils, il saurait gagner à nouveau sa confiance.

À condition, bien sûr, que personne ne puisse le relier au *derby* de démolition orchestré d'une main de diablesse par Geneviève, qui finit par répondre au téléphone.

—Bout d'criss...

Ce fut tout ce que sa Sexy réussit à répliquer en apprenant que Pen avait pris racine chez les Légré au lieu de se transformer en courant d'air. Roland eut beau la questionner, supplier, menacer, s'étouffer siffler, cracher, il n'obtint rien d'autre d'elle.

Dire qu'il était monté ici pour jouir de la désolation des deux irresponsables face au massacre, savourer leur désarroi comme une araignée, cette spécialiste du guet-apens, cette reine de l'embrouille qui se délectait du coin de sa toile à voir sa proie se dépatouiller dans l'inévitable. Apparemment, les deux indésirables rêvaient d'une maison ouverte. Sans contredit, désormais, elle l'était ! Grande ouverte aux quatre vents et aux intempéries. Il aurait dû en rire, mais il avait plutôt le goût de pleurnicher.

Pendant ce temps, en bas, on en était au statu quo.

Le numéro de téléphone au bout des doigts, Félix ne réagissait toujours pas face à Pen, planté devant lui comme Godzilla devant un suppositoire. Autant dire la tension entre eux deux... et plus d'un ange passa et trépassa avant que l'un d'eux amorce un geste.

Finalement, Pen posa un genou par terre.

—Envoye... frappe ! lança-t-il avant de tendre la joue dans un bruit de ferraille.

Quand tous les *piercings* qui frissonnaient sur sa peau eurent retrouvé la perpendiculaire, le silence retomba dans la cour où seules quelques fourmis s'autorisèrent à bouger.

De Roland, pourtant très au-dessus de la mêlée, à Pax derrière le pare-brise, à Biscotte qui vibrait de la talonnette sur le marchepied, à Maryse retranchée en elle-même, à *Civic crispé à son tas de bois... tous attendaient la réaction de Félix* qui fixait le géant droit dans les yeux, étonné par la détresse tapie au fond de son regard enfantin.

Accablé, Félix baissa la tête en soupirant que la vie était trop bête. Son attitude semblait affecter rudement le colossal bonhomme, qui vibra des deux joues à la fois en suppliant de sa voix émoussée :

—Vas-y... fesse, que j'te dis !

Il ne lâchait pas son interlocuteur du regard, un chien fixant son maître.

Acculé à l'impuissance, Félix s'adossa à la maison. Il aurait souhaité dire quelque chose, hurler ou pacifier, mais il en était incapable.

Finalement, Pen se releva.

Mains menottées et poings fermés sur son désir d'expiation, Pen se leva et il se dirigea vers la grange en tanguant misérablement.

La première poutre qu'il rencontra reçut sa tête comme une citrouille lancée au combat. Le sang gicla, généreux.

Maryse poussa un cri, ce qui n'empêcha pas Pen de récidiver encore et encore, jusqu'à ce qu'il s'effondre.

Pax avait bondi sur la première bouteille à sa portée, vide comme tout ce qui était à portée de sens depuis leur arrivée ici. Biscotte se pinça les seins en murmurant : « Foi de bobette ! Il est malade, ce type-là ! » Mama Sassy fut la première à offrir une réaction digne de sens. Scandalisée par autant de violence gratuite, elle fonça sur le colosse qui se relevait brinquebalant, et le gifla.

Une claque magistrale, sublime de résonnance, qui figea Pen dans une autre forme de stupeur, et ouvrit la porte aux émotions de Félix, jusqu'ici réprimées par la confusion.

Confronté à la douleur cuisante de sa main maculée de sang, il retrouva l'usage de la parole.

— Rien dans la vie mérite qu'on se détruise... tu m'entends, gros taré !

Pour renforcer ce qu'il avançait, il lui balança un aller-retour de première main.

— L'important, c'est d'aimer, hurla-t-il en se jetant sur le bonhomme aveuglé par le sang qui ruisselait de son front. Et moi, je t'aime ! Je t'aime, tout gros puant que tu sois !

L'injustice criante de la vie l'enrageait tellement qu'il s'abandonna à la colère. Un geyser de violence en concordance avec l'absurde disparition de Maminette et Raoul, le renvoi au néant par sa mère biologique, ses amitiés bâclées, et maintenant, le grotesque pillage de son coin de paradis, cette maison promise à l'amour et au partage. Une suite ininterrompue de frustrations qu'il vomit sur le colosse à coups de poing et de pied, en mordant, griffant et cognant avec une brutalité qui ne lui ressemblait pas.

— Personne ne détruira mes rêves et rien ne m'empêchera de te pardonner ! hurla Félix. Tu m'entends gros lard, rien !

Les yeux dans la reconnaissance, Pen, qui n'en demandait pas tant, profita d'un bref répit de son agresseur pour passer ses poignets par-dessus sa tête et le serrer dans ses bras en psalmodiant de la gratitude entremêlée de vénération.

Un King Kong *bleaché* avec, dans la poigne, une Jessica Lange passée au cirage.

L'image trottait en continu, dans la tête de Biscotte, qui croustillait des jointures tellement elle était perturbée. Pour entrer dans le motorisé, Maryse dut la bousculer. À l'intérieur, Pax reprenait des couleurs à même un joint, assis à la place du chauffeur, prêt à intervenir au cas où il devrait sauver sa peau.

Derrière son tas de bois, Roland crachait le feu. Civic, qui patinait dans la guimauve depuis les coups de tête du bonhomme sur la poutre, n'allait pas l'aider à retrouver son sang-froid.

Vibrant de saisissement, le fils Papineau qui succombait malgré lui à de curieux élans de sympathie envers ce surhomme, doublés, ce qui n'arrangeait rien, d'une poussée admirative, pour son cousin.

Ému jusqu'à son fond scout M. Muscle.

D'une déférence de groupie, les yeux poreux et la bouche en bouton de porte, prêt à baiser des pieds ou sucer des queues en échange d'une dédicace.

La monstrueuse allégorie transperça Roland de bord en bord, annihilant au passage son restant de sentiment paternel. Il se pencha vers son fils pour lui dire :

— Va falloir choisir ton camp, mon sacramant !

Pour que le message pénètre, il lui ramena une taloche en arrière de la tête qui aurait été suffisante pour le décapsuler à vie.

Civic et sa musculature de podium absorbèrent le coup sans trop de dommage. Par contre, les mots tracèrent une ligne de feu dans les circonvolutions de son cortex cérébral, qui court-circuita toute forme de pensée évolutive.

Quand il réussit enfin à enfiler un sens quelconque à ce que son paternel lui avait soufflé à l'oreille, celui-ci avait disparu.

En fils modèle qu'il souhaitait devenir, Civic devina qu'il avait intérêt à le rejoindre. Ce qu'il fit en rampant à reculons, pendant que Maryse sortait du motorisé avec une serviette.

Avec Biscotte sur ses talons, elle s'empressa vers Félix et le colosse, perdus dans les bras l'un de l'autre sous leur couvert de sang. Toujours aussi convaincue que le bonhomme était envoyé par Branko, la rouquine l'épongea en cherchant à lui faire admettre la vérité.

C'est ainsi qu'ils apprirent que Pen, conformément à son surnom, se voulait un pur produit carcéral.

Sa récente liberté l'angoissait et il n'avait qu'une hâte : retourner en dedans. D'où sa présence ici. Il montra, caché au fond de la grange, le vieux *Ford Ranger*. Pour le reste, pour savoir qui l'avait aiguillé jusqu'à la ferme des Légaré, il demeura intraitable. À l'entendre, il avait juré, craché, saigné de garder le silence. Homme d'honneur à sa façon, il préférerait mourir plutôt que d'avouer. Maryse en prit son parti et Félix aussi.

Biscotte détailla la pièce d'homme sanguinolente, impressionnée par les tatouages qu'elle bouquinaient comme une biographie. Quand elle arriva à la viande hachée de son front, elle s'offrit pour le recoudre dans un style de scarification qui marquerait d'une façon indélébile l'événement.

L'idée emballa Pen, qui gloussa de plaisir. Maryse s'inquiéta assez pour que Biscotte lui tire une langue chargée d'un *piercing* en forme de pénis, jurant qu'avec un fil de nylon et une aiguille stérilisée, elle saura accomplir des merveilles.

Pour l'aiguille et le fil, Félix suggéra d'aller voir sa tante. Ceci dit, une fenêtre du motorisé coulisca dans un grincement qui attira tous les regards. Pax apparut, resplendissant d'enthousiasme.

Le joint avait chassé chez lui toute trace de souci, et d'entendre parler de son petit coin de paradis lui donnait la fringale. Il était donc partant, et tout de suite.

Félix acquiesça. Maryse et Biscotte, qui avaient hâte de rencontrer la fameuse tante, approuvèrent. Pen se fendit le visage d'un sourire aussi béat que sa lésion au front, signe de son ouverture à l'idée, si bien que tout le monde embarqua dans Déluge pour une glorieuse descente du rang Légaré en roue libre, comme Félix sur le vélo d'Alice, une trentaine de jours plus tôt.

Du garage où il se retranchait depuis que sa toute lisse expérimentait la vie en 8, Roland vit le motorisé s'arrêter devant le magasin général dans un cabrage convulsif de la cabine qui épouvanta les moineaux et attira le regard des quelques clients du *Grand Express* et de sa propriétaire, flagrante de confusion sous son teint en décomposition, la lèvre supérieure mordue au sang et les idées soûles derrière une haleine parfumée à la menthe.

Félix descendit le premier de Déluge. D'un pas élancé qui affirmait sa hâte de renouer avec sa tante, il se dirigea vers la porte du *Magasin général Isidore Bellehumeur*, créant une petite commotion derrière la vitrine du restaurant.

Le deuxième à sortir du véhicule fut Pax. Geneviève reçut son apparition comme un coup de canon au bas du ventre, affligée de constater à quel point son *Big Mac* lui ouvrait toujours aussi grand l'appétit.

Pliée en deux sur sa démangeaison, elle se perdit dans la contemplation de sa démarche d'homme caoutchouté, tandis qu'autour d'elle, on piaillait et on battait des ailes face à l'apparition de Biscotte, qui créa tout un remous dans sa tenue de « citoyen de l'ordinaire *farmer* ». Très vite, on n'eut plus assez de coudes pour se les pousser et Maryse passa presque inaperçue, sauf pour la propriétaire du restaurant qui flaira la rivale et pour Roland, subjugué par cette Voie lactée au chaloupé de fermière partouzière.

Alice se précipita à la rencontre de Félix et de ce très cher Pope, conquise au premier regard par le sourire désarmant de Maryse et l'originalité de la jeune chose qui répondait au nom de Biscotte, qu'elle embrassa huit fois sur les joues, comme les autres.

Après avoir confié la gouverne du magasin à l'inébranlable Philémon, qu'elle remercia d'un sourire octogonal, Alice demanda, huit fois plutôt qu'une, à ses invités de la suivre.

En soixante-quatre enjambées bien comptées, elle se retrouva devant la porte de la maison qu'elle hésita par huit fois à ouvrir, soudainement chagrinée qu'ils ne fussent que six, même en s'incluant.

Félix lui redonna le sourire en lui présentant Ben Turcotte, dissimulé sous la perruque de Biscotte, et Mama Sassy dont il parla comme d'un alter ego. Ainsi, ils obtenaient la précieuse huitaine, chiffre infiniment roi qui peuplait la maison de la cave au grenier, comme ils purent le constater dès l'entrée avec les huit parapluies sous les huit miroirs.

Biscotte s'esquinta le vernis à ongles à recoudre les blessures de son King Kong au fil de pêche, dans un élan créatif qui déchaîna autant de passion que d'opposition, pour le plus grand plaisir du principal intéressé, peu habitué à obtenir tant d'attention.

Pen hérita d'un front faisant concurrence aux audaces de la gastronomie moléculaire, et suite aux huit cocktails de bienvenue concoctés de huit alcools et de substances euphorisantes dont Alice avait le secret, les visiteurs réunis à l'Écllosion s'accordèrent avec une belle unanimité pour qualifier de chef-d'œuvre, le coup d'aiguille de la reine des nuits montréalaises.

Sur la même envolée, ils validèrent sans stupeur ni tremblement les dérives octogonales de l'hôtesse qui prenait un plaisir obsessionnel à se fendre en huit pour les satisfaire, expliquant sans détour sa soumission au chiffre de l'infini, depuis le jour récent où elle avait découvert, dans le magazine *Special Prediction*, que l'humanité était entrée depuis quelque temps déjà, et sans qu'elle en fut informée, en Période 8 du Feng Shui, dimension temporelle propice à la transformation et au renouveau dans les alliances.

Consciente d'avoir à rattraper le temps perdu, Alice saturait depuis son quotidien de huitaines en jonglant avec le phénomène des cycles temporels, mais sans trop rien y comprendre, elle l'avoua candidement, heureuse de prétendre à une certaine interprétation du carré de Lo Shu, un important outil d'analyse constitué d'une grille à neuf cases qu'elle reproduisait en dessert de huit étages, et à l'analyse de la table des Étoiles Volantes, qu'elle dressait à sa façon de huit couverts tous les huit jours. Aussi, quand vint le temps du pique-nique, personne n'offrit de résistance à la suggestion de mastiquer par huit fois les huit bouchées de chacun des huit services proposés dans huit lieux différents.

Comme prévu par Alice, le repas champêtre eut lieu là où, il n'y avait pas si longtemps, elle avait goûté aux félicités de la Trinité, et ce fut sous l'arbre de son neveu qu'elle servit sans la moindre innocence, un gâteau de riz aux huit trésors, ce dessert traditionnel chinois associé à la chance et à la prospérité.

Le reste de la soirée déjà fort entamée s'égreña dans la douceur tiède d'une nuit sans lune, qui les trimbala dans les restants de cocktails à une altitude assez proche de l'horizontale pour que Pax prête son épaule à Alice, que Félix, les yeux dans les étoiles malgré le couvert nuageux, berce Pen des musiques de sa jeunesse et que Biscotte et Maryse délirent les mains entrelacées de banana split au chocolat.

Peu avant minuit, tous raccompagnèrent Alice, qui rentra chez elle soulagée de ne rien avoir à expliquer à son fils, qu'elle entendait ronfler à l'étage devant la télé allumée, ou envers son mari, absent comme la plupart du temps depuis l'entrée du chiffre 8 dans la maison. Félix et Maryse l'aidèrent à transporter l'attirail et les restes du pique-nique à la cuisine, puis elle les embrassa huit fois sur les joues, avant de courir se planter devant la *bay-window* du salon, d'où elle envoya huit fois la main au très cher Pope en regardant Déluge s'arracher de la cour dans un nuage de fumée qui emporta la rue et le restaurant fermé depuis longtemps.

L'Écllosion l'attendait et elle s'y précipita avec la légèreté d'une collégienne au retour de son premier bal. Sa boîte de cristaux de quartz lui faisant un clin d'œil, elle s'assit par terre en tailleur, au milieu de ses plantes, et disposa en cercle autour d'elle tous les cristaux de sa collection. Elle en compta treize, le plus significatif des nombres du monde de la superstition. Mieux, en additionnant treize à huit, on obtenait vingt et un, le nombre de la protection divine, une indication de chance, de réussite et d'inspiration créatrice. Que demander de plus au destin ?

Alice avait conscience que dans ses aspects négatifs, ce nombre pouvait annoncer des risques de dispersion, mais elle avait l'habitude de ratisser large et le calendrier accroché à l'entrée de la serre la conforta dans ses suppositions. En rouge et or, sur un fond blanc, il affichait le nombre vingt et un. Et pas n'importe lequel, celui de juin. Signe qu'on était depuis minuit en été, saison, s'il en fut une, de l'ouverture aux autres.

Les prodigalités d'un renouveau bucolique, ésotérique et tantrique valsèrent d'une extrémité à l'autre de sa menue personne attendrie par huit heures de pique-nique. Elle en fut gré à la vie et à tous ceux qui l'appréciaient, convaincue que ses efforts de rattrapage sur la dimension temporelle avaient porté ses fruits et qu'elle était désormais de plain-pied dans la période 8 du Feng Shui.

Ravie pour Marie-Ange et son neveu qui seraient les premiers à en profiter, elle se glissa entre les fleurs des draps jaunes qui sentaient le jasmin, avec l'ardent désir de se retrouver au naturel face à elle-même,

abandonnée jusqu'à l'extase, à la caresse expérimentée de ses doigts. La vague qui emporta Alice au large d'un douillet sommeil bordé de rêves en forme de 8 n'eut rien de comparable avec le tsunami qui déferla peu après sur le *Motel Capri*, où Roland avait donné rendez-vous à Geneviève pour parer au plus urgent, ce qui était loin d'être évident, étant donné la quantité de choses qui ne tournaient pas rond autour de lui.

À la fermeture du *Grand Express*, qu'elle avait expédiée en même temps que le dernier client, la vieille fille était montée chez elle parfaire sa volupté d'une voilure de dentelle et d'un parfum aphrodisiaque à la truffe et au romarin, une nouveauté fermement recommandée en catalogue, avant de se précipiter pour rejoindre M. le maire, qui l'attendait en bobette, dans la chambre 26.

Les préliminaires n'avaient pas traîné et tous deux s'étaient retrouvés dans la position du missionnaire, les yeux fermés, cherchant, sous les paupières closes, qui, le festin d'une croupe chevaline, qui, le souvenir d'une orgie de *Big Mac*.

Ils étaient tombés en pâmoison presque en même temps, ce qui les avait surpris, et depuis, ils marinaient dans le jacuzzi, ratatinés jusqu'au fond des idées par des tracasseries dont la liste ne finissait pas de s'allonger.

Après les « Bout d'criss » lancés au téléphone, les couinements et les grognements qui avaient accompagné leurs ébats, Geneviève avait retrouvé un usage décent de la parole, mais rien pour reconforter son gros loup. Pas plus qu'elle n'avait de solution pour les débarrasser de son gros demi-frère, le gros Maurice. L'arrivée chaotique d'un bruyant véhicule qui ne semblait pas trouver sa place dans le petit stationnement du motel, n'arrangea rien.

Curieuse comme à son naturel, Geneviève se précipita à la fenêtre et souleva le rideau suffisamment pour réaliser qu'elle serait mieux sous la douche. Ce qu'elle fit, tandis que la résonnance de manœuvres pétaradantes et grinçantes envahissait tout l'espace sonore.

Poil hérissé, le gros loup s'extirpa du jacuzzi et s'enroula dans une serviette de bain, avec l'intention hurlante d'aller apprendre à vivre au responsable de cet inconcevable vacarme au beau milieu de la nuit. La main sur la poignée de porte, il crut reconnaître, à l'odeur d'huile à moteur surchauffée qui s'infiltrait dans la chambre, le *camper* du marguillier de Longue-Pointe.

Un furtif coup d'œil à l'extérieur lui confirma la chose. Dérouté, il se replia sur le lit où Geneviève le rejoignit, enveloppée comme lui dans une serviette de bain.

La construction de l'établissement datait d'une époque où en région, les étoiles n'existaient encore que dans le ciel, et où les normes, en matière d'insonorisation, se traitaient en projet futuriste. Ils n'eurent pas besoin de carton d'invitation pour partager la tapageuse euphorie de leurs voisins, dans ce que le propriétaire du motel appelait pompeusement « la suite royale », une triple chambre partiellement décroissonnée, flanquée d'un salon au milieu de quatre lits doubles et d'un coin-cuisine.

Dès le seuil de la porte, Biscotte, déjà passablement allumée par cette journée hors de tous ses communs, craqua de la coquille en découvrant le mobilier emprunté aux *Flinstones*, les murs en pierres des champs incrustées de coquillages et les drapés de velours synthétique où le rose fuchsia et le blond vénitien prédominaient, histoire de rappeler à la clientèle, le nom du motel.

Inspirée par les mosaïques romano-gaspésienne des tables basses, la reine des nuits montréalaises sauta sur la table à café d'une enjambée à se rompre le cou pour une ballade en gondole. Mama Sassy n'allait pas la laisser partir seule. Félix monta sur une chaise d'où il improvisa une barcarolle. Maryse, debout sur un lit, les rejoignit à la rame, en roucoulant de la carrosserie. Pen, qui n'avait aucune affinité avec Venise et les gondoles, s'assit par terre en bredouillant une poésie de *Ford Ranger*. Jambes écartées, sourire béat, il embraya pour une promenade virtuelle qui s'éterniserait jusqu'au petit matin. Répandu dans le confort d'un fauteuil gonflable, Pax prit le temps de contempler en silence, ce délire ambulancier, avec une tendresse plutôt discordante pour un type de sa trempe. À force de prêcher l'amour et la paix, finissait-il par y croire ?

Patriarche à sa façon, il apprécia sa chance d'appartenir à une pluralité et embrassa l'avenir qui en jaillirait, confiant qu'à se laisser porter par les accomplissements des autres, il encaisserait sans effort, plus que sa part des délectations d'une vie de parfaite insouciance.

Le reste de la nuit se déroula dans une agréable confusion qui ne laissa personne de la suite royale sur sa faim, excepté Pen, en route pour un *nowhere*, tandis que dans la chambre 26, on se perdait en frustration dans les suppositions et les superpositions suggérées par le méli-mélo sonore qui suintait des murs.

Aux premières lueurs du soleil, alors qu'il ne restait plus que des ronflements et quelques soupirs à se mettre sur les tympan, Roland abandonna Geneviève à sa curiosité malade, monta dans son paquebot et quitta le *Motel Capri* écartelé entre jalousie et tolérance, pardon et hurlement, à force d'avoir été soumis à des envies asymétriques de fornication en groupe et de meurtres en série.

Peu fier de s'être laissé entraîner à tendre l'oreille aux ébats qui se déroulaient dans la chambre d'à côté, il se consola en songeant qu'il échappait au pire, puisque sa toute lisse n'avait pas suivi la bande au motel. Ça, il ne l'aurait pas supporté !

Il se l'avoua tout haut en arrivant à destination. Et pour balayer la poussière de doute qui subsistait dans son esprit en décomposition, il fit le détour par la maison, afin de vérifier sur la pointe des pieds si elle était bien au lit.

Ensuite, il s'enferma dans le garage pour pomponner sa *Cherry Baby*, remède infaillible pour se refaire une santé mentale et tâcher d'inventer une suite heureuse à sa déconfiture.

Sachant que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt et du fait qu'il n'avait presque pas fermé l'œil de la nuit, il s'estimait en droit d'obtenir une longueur d'avance sur la sordide réalité d'un dimanche, qui s'annonçait contrariant, compte tenu de la couleur du temps.

Roland n'était pas le seul d'empêtré dans cette première journée de l'été qui s'annonçait rayonnante côté météo.

Éjecté d'une nuit de sommeil à délirer en stroboscopique de surhomme et d'exploits fantasmatiques sous les yeux du cousin ébahi, Civic se retrouva dans la tourmente de sa vulnérable existence en ouvrant les yeux sur le soleil qui filtrait à travers les rideaux, aussi cruel que la réalité.

Englué depuis la veille dans une débandade où son père et la petite Prévert jouaient le rôle des méchants, il avait l'impression de patauger dans un non-sens qui ne lui laisserait que la peau et les os.

Pour colmater ce passage à vide, il se lança tête première dans le réfrigérateur et le garde-manger. Malgré la huitaine de beignes aux litchis et le reste des muffins aux huit fruits engloutis sous un deux litres de lait descendu d'un trait, il demeura la tête creuse.

Il se dit qu'en lavant sa voiture, il y verrait plus clair, ce qui se révéla faux. Le soleil culmina à son zénith sans qu'il s'élève plus haut qu'au ras du sol, qu'il fixa pendant un temps déraisonnable dans la position d'un penseur, que Rodin aurait sculpté sans état d'âme, et expédié au fin fond du Québec, plutôt que de l'installer à sa porte.

Civic n'espéra bientôt plus rien, sinon que la nuit tombe et qu'il renoue avec le merveilleux monde de l'onirisme, dans la peau du héros. Pour tuer ce temps d'attente, il s'offrit un aller-retour vers nulle part, roulant sans le savoir sur les traces de son père qui avait enfourché *Cherry Baby* pour une virée dominicale du côté de Bonneville, les deux avalant des kilomètres et des kilomètres de frustration, que ni les bons services de Mylène ni les crampes aux poignets de Civic ne parvinrent à réfréner autrement que par l'espérance comateuse d'un miracle.

Le destin répondit à sa façon aux prières païennes des Papineau, en balançant par-dessus La Renonciation une suite d'événements et de rebondissements que les villageois n'hésitèrent pas à qualifier de miracles, même les sans foi et ceux qui l'avaient mauvaise.

Le premier de ces phénomènes dispensateurs de nouveauté débarqua le jour même de l'autocar de dix-sept heures, une valise à la main et une autre à roulettes que le chauffeur sortit de la soute.

Avec le naturel d'une femme qui revenait de loin et qui souhaitait ne se souvenir de rien, Isabelle Prévert roula sa valise jusqu'au téléphone public fixé à la devanture du *Grand Express* et composa un numéro connu par cœur.

Son arrivée éclipsa à demi le départ de la reine des nuits montréalaises, qui retournait dans son royaume, vibrante et, somme toute reconnaissante, d'un plaisir ô combien désiré qu'elle avait trituré, partagé, et à demi consommé.

—Pas de panique mes bisounours, je reviendrai, jura-t-elle, un brin trop larmoyante pour la piètre qualité de son mascara.

Avant de monter dans l'autocar, elle oblitéra son fan-club d'une série d'au revoir surchargée d'effusions. Pax fut le premier à déguster. Ensuite, ce fut au tour de Maryse, qui avait pris la décision de rester, et d'Alice qui avait traversé la rue pour l'occasion.

Biscotte s'était réservé Félix pour la fin, trophée qu'elle tamponna de plusieurs coups de langue abusive en s'accrochant à lui comme le fromage au pain d'un *grilled cheese*.

L'autocar l'emporta et toute l'attention se reporta sur la femme du grand Hubert qui raccrocha le téléphone et attendit, stoïque malgré l'agglutinement, dans la vitrine du restaurant, des clients qu'elle aurait tous su nommer par leur prénom.

Alice la rejoignit en trépignant de joie et la complimenta sur la fraîcheur de son teint avec un naturel qui donnait à penser qu'elles s'étaient vues la veille.

Pax, qui s'essuyait les joues du revers de la manche pour effacer le souvenir olfactif de Biscotte, laquelle avait exagéré sur le parfum comme elle le faisait chaque fois qu'elle craignait d'être trahie par ses sens, tomba sous le charme de la nouvelle venue, fasciné dès le premier regard par la beauté opiacée de cette femme qu'il devinait corrosive sous la sagesse d'une robe d'épouse-touchez-y-pas.

Qu'un si petit village puisse accoucher d'une si grande et belle variété de femmes renversait toujours autant le citadin que Pax n'avait jamais cessé d'être en quelques décennies d'une carrière montréalaise riche d'aboutissements.

Entre la vieille fille au corps athlétique qu'il apercevait du coin de l'œil dans la vitrine du restaurant, la beauté océanide d'Alice, la splendeur sauvage de la nouvelle venue et les rondeurs câlines de la serveuse montréalaise, il lui semblait toucher à l'absolu féminin.

Eût-il été peintre, il se serait jeté sur une toile pour donner suite à «L'Origine du monde» du célèbre Courbet. Ou poète, en quel cas il aurait fouetté le verbe jusqu'à le vider de son sens et réinventer les mots d'amour. N'étant qu'un mortel à la queue flagorneuse, il se contenta de jouir égoïstement de la scène en attendant la suite, les mains nouées sur l'excroissance que fabriquaient à vue d'œil, les ondoiements de l'ensorceleuse à la robe d'une sagesse arbitraire.

Ce faisant, dans un coin de tête demeuré tiède, il tricotait pour Alice un sauf-conduit philosophique au fil de la vaste messe intemporelle du «aimez-vous les uns les autres». La petite madone conservait la place de choix dans son cœur, avec, en contrepoint, une maille à l'endroit et une maille à l'envers, l'inclusion envisageable de certaines parenthèses.

En apôtre de l'amour infini, l'homme au passé de bambocheur s'octroyait la permission d'exercer son talent en d'autres territoires, ce que d'aucuns qualifieraient d'infidélité dégradante, mais que le principal intéressé, en homme d'une grande générosité, considérait comme un service à la communauté; comme si les occasions négligées ou refusées de partager de l'amour débouchaient automatiquement sur une forme de désengagement social, et qu'il devenait, de ce fait, préférable d'envisager l'infidélité sous la forme d'un trop-plein d'affection qu'il serait sacrilège de gaspiller. Un compromis derrière lequel il s'abrita pour continuer de reluquer, avec des intentions de dégustation, la belle incendiaire qu'Alice semblait affectionner comme une amie d'enfance ou une parente très chère.

Cependant, et malgré son talent d'emperlificoteur, il n'eut pas le culot de s'imposer dans la conversation, jugée trop intime pour y tisser la sienne. Il se tourna donc vers Félix pour obtenir du renfort, mais celui-ci avait disparu.

Volatilisé, le fils Légaré, à la seconde où il avait reconnu, derrière l'étrangère aux valises, la mère de Marie-Ange, qu'il n'avait revu ni l'une ni l'autre depuis sa foireuse odyssée en eaux troubles, le jour de l'encan, alors qu'il s'était donné odieusement en spectacle à côté de son oncle.

Le coup d'œil qu'Isabelle lui avait lancé en raccrochant le téléphone l'avait renvoyé illico à cette journée doublement maudite où il avait lâchement abandonné Delphine sous les yeux courroucés de Marie-Ange. Talonné par la honte et le remords que charriaient ce souvenir et la crainte d'y être confronté à nouveau, il s'était réfugié dans Déluge, où Maryse le rejoignit, inquiète de l'avoir vu s'éclipser la tête basse et le regard fuyant.

Félix s'alarmait à tort. Confondue par l'androgynie avouée du jeune homme qui lui rappelait quelqu'un de vaguement familier, Isabelle l'avait dévisagé par simple curiosité, sans arrière-pensée. Regarder le bout de ses pieds aurait créé le même impact sur la suite du monde, le sien, celui qu'elle revendiquait du fait de son retour. Idem pour les grimaces qu'émettait Geneviève Lachance, derrière la vitrine du *Grand Express*, ou la convoitise affichée par l'énergumène au chapeau d'une autre époque qui la dévisageait avec un sans-gêne de maquignon à l'encan.

N'en déplaise à la galerie, elle était descendue de l'autocar perchée sur une ambition que rien ni personne n'aurait le pouvoir d'altérer ou d'éclipser, pas même la charmante Alice et son exquise civilité. Tout ce qui comptait pour Isabelle, se résumait à ce que sa fille vienne la chercher et qu'elle rentre à la maison pour renouer avec l'homme de sa vie contre vents et marées, jalousies et excès, vengeances et Curé, qui n'était plus dans le portrait. Information prépondérante à son retour qu'elle avait vérifiée et contre-vérifiée auprès de l'évêché.

Peu après le retour au bercail d'Isabelle Prévert, une autre nouvelle, assez sensationnelle pour se hisser dans la catégorie des miracles, débarqua par la magie d'un courriel adressé à Civic. Son contenu, de deux ou trois centaines de caractères, s'infiltra au compte-gouttes, entre les replis de son cerveau, pour éclater comme un sac de popcorn oublié au micro-ondes quand il comprit qu'il était invité à la cérémonie annuelle de remise des diplômes du Cégep de Bonneville. En toutes lettres, et contre toute espérance, on reconnaissait à Civic Papineau des compétences pour maintenir la paix et l'ordre public, tout en protégeant la vie et la propriété.

Avec un DEC en Techniques policières en poche, le nouveau diplômé aurait désormais la capacité de postuler à un emploi de policier-patrouilleur ou d'agent de la paix, avec pistolet, uniforme approprié et tout le pouvoir sur l'entourage que cela englobait.

Une éclatante victoire sur la médiocrité, sublimée par les félicitations de son père, qui décapsula une bière en parlant d'une journée à inscrire au calendrier ! Il y avait de quoi chialer comme un homme, ce que M. Muscle fit mieux que personne.

Avec son projet de festival en stagnation, tout était bon à prendre pour Roland Papineau qui ne montrait pas de honte à racler le fond du tiroir familial. En opportuniste ayant l'habitude de faire d'une bonne nouvelle deux mauvais coups, il avait flairé d'emblée les privilèges et les avantages à soutirer du succès inespéré de son rejeton.

De un, en médiatisant l'incroyable exploit de son fils par le biais de sa Sexy et de son restaurant-à-commérages-pour-emporter, il confondrait les mauvaises langues quant aux prétendues déficiences intellectuelles de sa progéniture, ce qui n'était pas rien pour l'honneur des Papineau.

De deux, Civic dans la peau d'un policier l'aiderait à se débarrasser du neveu et de ses parasites.

Avec un représentant des forces de l'ordre à portée de main vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour surveiller « ces capotés de hors-la-loi » et les harceler dans leurs moindres initiatives, Roland comptait rapidement les décourager de s'incruster dans le paysage. À supposer, bien entendu, que Civic devienne officiellement policier. La partie n'était pas gagnée, mais avec une liste de contacts qui s'étendait jusque dans la capitale et l'énergie du désespoir, il entretenait la prétention de régler ce faux problème en moins de temps qu'il en faudrait à son fils pour s'habituer à ses nouvelles fonctions. Vainqueur ! Vainqueur comme un vrai Papineau !

L'acharnement et les moyens déployés par Roland pour tenter de déloger son neveu n'avaient rien d'exagéré. L'intervention du gros Maurice Groleau n'avait pas modifié le cours des choses, à part de lui coûter cinq cents dollars et l'abandonner au cauchemar qu'on découvre son implication dans l'inavouable saccage de la maison. Hypothèse doublement envisageable avec le gros lard qui s'enchâssait dans le décor.

Plus filait le temps, et les rumeurs avec lui, plus ramollissait l'enthousiasme de ses partenaires financiers, qui se montraient d'une circonspection à présager d'un durcissement du portefeuille, ralliés à l'idée, comme une bonne partie du village, que le fils Légaré était là pour rester, lui et sa « clique de rapportés », comme les appelait Guéguesse qui souffrait de déséquilibre chronique à force de se dévisser la tête au passage du vieux pick-up ou du motorisé, ce tas de rouille qui sillonnait la région dans le mouvement perpétuel d'un nuage bleuâtre, pour aller où et transporter quoi ?

Les questions planaient, insidieuses comme la fumée qu'on respirait à regarder passer l'aberrante équipée.

De mémoire de villageois, jamais on n'avait vu si peu de maringouins à La Renonciation depuis l'interdiction du DDT, et jamais on n'avait entendu autant de commérages depuis le retour, après une absence prolongée, de feu Madeleine Légaré, avec un petit noiraud dans les bras.

La curiosité s'est toujours posée en remède à l'ennui. Dans une région éloignée, cela pouvait devenir un mode de vie.

À l'annonce de la dévastation de la maison Légaré, le village s'était empressé de défiler chez l'orphelin, avec la même fièvre qu'au retour de Madeleine, une vingtaine d'années plus tôt.

À la différence, cette fois-ci, qu'on n'aperçut pas Geneviève Lachance fouiner dans les parages.

Étrangement, la propriétaire du *Grand Express* s'entêta à ignorer les mésaventures de l'orphelin avec un mutisme qui ne lui ressemblait pas. Aucun ragot autour d'éventuels coupables ni pour diriger les soupçons dans une direction ou une autre. Chaque fois qu'on abordait le sujet en sa présence, elle dégorgeait de la complaisance et du silence par les deux bouts de sa personnalité alambiquée au gros gin.-

Considérant que la plupart des potins, pour ne pas dire tous, migraient ordinairement par son restaurant, quelques habitués parmi les plus perspicaces auraient dû s'étonner de cette attitude à rebours et, qui sait, établir des rapprochements, ne serait-ce qu'avec M. le maire, pas plus loquace que la vieille fille à propos des malheurs de son neveu. Mais curieusement, personne ne releva le comportement ambigu de Geneviève Lachance. Personne pour renifler derrière cette silencieuse mascarade un possible coup fourré de Roland Papineau. Personne hormis Alice, qui joua malicieusement dans le dos de son petit canard boiteux en finançant secrètement les rénovations de la maison retapée en moins de temps qu'il en fallut à la sordide histoire de sa dévastation pour faire le tour de la vallée.

Le village prit la rumeur des réparations achevées pour une mauvaise blague. Surtout ceux qui avaient été faire un tour là-haut après le saccage. Impossible de supposer que la maison serait de nouveau habitable en si peu de temps. Il fallut que quelques téméraires s'aventurent de nouveau jusqu'à la ferme, pour que le vent tourne, et la rumeur avec lui.

Montés dans l'espoir de persifler, les valeureux curieux redescendirent en parlant de miracle, étonnés de l'avancée des travaux menés de main de maître par le fils Légaré et ses drôles d'acolytes. Tous, absolument tous, étaient mystifiés par la besogne qu'abattait à lui seul l'énigmatique monstre de muscles qui ne répondait à personne autrement que par les bruits de la ferraille qui couvrait son visage ; à croire qu'il était sourd et muet.

La nouvelle de ce nouveau miracle rebondit d'un bout à l'autre de La Renonciation, et s'égara jusqu'au *Bedon frit* de Longue-Pointe et chez les Prévert, pourtant très peu disponibles pour ce qui se passait en dehors de chez eux, hormis la benjamine, la seule, de par ses occupations, à conserver une antenne sur la vallée, et ses habitants qu'elle finirait par tous haïr à cause de leur inhumanité.

À part de ne plus supporter la sauvagerie des mœurs de son entourage, Marie-Ange sombrait, depuis le retour de sa mère, dans un mal-être qui ne cessait de croître malgré une prédisposition innée à la joie de vivre.

Au milieu du grouillement de ses frères plus âgés, Isabelle avait toujours incarné la grande sœur, sa meilleure amie, l'unique personne avec qui elle avait souhaité partager ses joies et ses peines de fillette et celles, plus conséquentes, d'adolescente. Mère et fille avaient toujours été de merveilleuses complices, et elle s'était dit que son retour l'assurerait d'une alliée dans l'interminable guérilla qu'elle menait contre les rébellions de son corps et la barbarie des pourfendeurs de bons sentiments qui lui empoisonnaient le quotidien.

Hélas, rien ne se déroula comme Marie-Ange l'avait imaginé et les retrouvailles de ses parents, au lieu de l'apaiser, ne parvinrent qu'à la confronter plus cruellement et radicalement à sa solitude et aux affres d'une chair en révolte qu'elle désespérait d'assujettir à sa volonté, soumise par à-coups aux poussées d'un désir qui grondait entre ses cuisses et s'enroulait autour de son ventre comme le serpent de la première histoire inventée pour dompter les femmes.

Une impitoyable allégorie de la conquête amoureuse sous son jour le plus épineux, qui asphyxiait cette fille du soleil devenue aussi triste que la pluie.

Le coup de téléphone de sa mère, depuis le *Grand Express*, pour la prévenir de son arrivée surprise, l'avait pourtant rendue folle de joie. Isabelle parlait encore dans l'appareil que Marie-Ange s'était déjà précipitée à l'érablière pour prévenir son père.

Spontanée comme les élans de son cœur, elle n'avait même pas réfléchi à l'impact d'une telle annonce sur le plus orgueilleux et le plus jaloux des hommes de l'Occident à coiffer autre chose qu'un turban ou une chéchia ; Hubert Prévert, cet authentique mâle élevé dans la pure tradition de souche et de soutane qui s'esquintait la santé depuis des mois, seul au milieu de ses terres, à couper et fendre du bois de l'aube au coucher du soleil et à vomir ses nuits la Bible à la main, entre sa collection de revolvers et les cauchemars d'une vie bousillée par une débâcle qui culminait avec le départ de sa femme qu'il soupçonnait, non sans raison mais sans preuve, d'avoir été expédiée par des lubies de femelle en chaleur dans l'univers déshonorant des villes, tirer la queue du diable à lui faire pousser des cornes.

L'Histoire nous a appris qu'on tuait les messagers pour moins grave et n'importe qui, à la place de Marie-Ange, aurait eu au moins la prudence d'esprit de coiffer un *full face* et d'enfiler un gilet pare-balles.

Contre toute attente, celui de qui on se serait attendu le pire, se contenta de hocher la tête à l'annonce du retour imminent de sa femme. Il demeura aussi impassible que le fer de sa hache qu'il garda au repos le temps de lever, dans un demi-sourire à inscrire au temple des énigmes, les yeux sur sa fille qui n'était pas au bout de sa stupéfaction, considérant qu'un peu plus tard, en rentrant à la maison avec sa mère, elle aurait la surprise de découvrir son père assis sur le canapé du salon, frais rasé et coiffé de son mieux, une chemise du dimanche sur le dos et un bouquet de fleurs des champs sur les genoux.

Marie-Ange estimait qu'on ne plaquait pas tout et son mari impunément. Dans une logique rabâchée sur les bancs d'école et contre-vérifiée dans la cour des adultes, il fallait s'attendre au minimum à quelques détonations avant d'envisager, chez un couple marié au pied de l'autel, que le mari pardonne les frasques de sa femme. Cela semblait de bonne guerre dans ce genre d'aventure et la fille s'était imaginée la mère paradant devant son père comme Shéhérazade devant le sultan, Jeanne D'Arc devant les Anglais ou Marie-Marguerite Duplessis devant les tribunaux. Mais contrairement à cette esclave déportée aux Antilles, ou la pucelle face à ses bourreaux, Isabelle fut entendue sans réquisitoire ni plaidoirie, sans emportement ni ultimatum et sans que cela prenne mille et une nuits, comme dans le cas de la fille du grand vizir.

Les retrouvailles, en l'absence des Dalton retenus par leur tournée en région, se déroulèrent comme dans une fin de film américain, avec une Isabelle en pleine possession de ses moyens qui s'approcha paisiblement de celui qu'elle avait épousé trente-trois ans plus tôt, qui lui, se leva, aussi timide et gauche qu'un fiancé du siècle dernier, et le bouquet que sa femme renifla, les yeux dans les fleurs, en glissant à son homme, le vrai, l'unique, celui qu'elle était venue reconquérir, un regard d'une beauté scandaleuse d'amour et d'abandon qui les entraîna, sans qu'un mot ne fût prononcé, à travers le champ en friche, du côté de l'érablière, d'où ils réapparurent trois jours plus tard, main dans la main, avec des volées de rires au bout des mots et des éclairs de bonheur dans les yeux.

Pour n'importe quel conseiller matrimonial au fait de ce dénouement spectaculaire, c'eût été un miracle... un autre dans cette région qui les additionnait.

Pour Marie-Ange, cela débouchait sur une déchirante incohérence, le trou noir des vérités contradictoires. Écartée de ses repères, la petite, éparpillée dans sa compréhension de l'amour, désorientée. Et pendant très longtemps elle se demandera par quelle étrange équation ses parents étaient parvenus à retrouver aussi effrontément le chemin de l'amour, après s'être si gravement reniés? Comment pouvait-on, suite à une si décisive séparation dans le mépris de l'autre, se recomposer aussi simplement et rapidement une passion amoureuse et se convoiter avec un si ardent désir réciproque?

Poser la question, Marie-Ange aurait très certainement obtenu quelques éléments de réponse. La mère n'avait rien à cacher à sa fille, à l'exception des quatre-vingt-treize minutes de promenade au paradis dans la sacristie de la petite église de Longue-Pointe.

Mais Marie-Ange n'était pas du genre à oser aborder un sujet dont on semblait l'écarter... et qui pourtant, lui faisait perdre ses esprits et peu à peu, toute sa joie de vivre.

Un état à l'opposé de sa mère revenue pleine de vie.

Au sortir des bras de Curé, Isabelle se souvenait d'une échappée de lumière dans le ciel et de s'être sentie pousser des ailes. Éprise de liberté et libre de fatalité, elle s'était engouffrée dans la trouée lumineuse, et d'un seul élan, elle s'était envolée, sans adieu et sans valise, plus légère que la brise du printemps.

De dérivations en changements de cap, elle avait atterri à Rimouski, une ville du bord du fleuve choisie pour son ouverture sur le grand large et son absence de liens avec le passé. La chambre à louer s'offrit d'elle-même le jour de son arrivée, à deux pas du quai, avec une magnifique vue sur la rade. Mansardée, étroite, mais confortable, avec décoration champêtre et des tons pastels, un lit en laiton repeint en blanc et un vieux coffre en bois qui sentait bon la cire d'abeille. La chambre de la grande fille de la famille partie fonder la sienne.

Pour le boulot, ce fut un peu plus compliqué. Avec un marché du travail saturé depuis que l'économie tournait au ralenti dans la province et presque à reculons dans la région du Bas-Saint-Laurent, les opportunités d'emploi dans un domaine captivant s'avéraient rarissimes pour quelqu'un sans expérience ou sans coup de piston, et à priori inexistantes pour une femme qui n'avait apparemment rien fait d'autre, dans la vie, que d'élever une famille et entretenir une maison. Restaient la restauration rapide et l'entretien ménager, des secteurs à la main-d'œuvre mouvante où on ne faisait pas trop de caprices à l'embauche si on acceptait de travailler toutes les heures du cadran et de se pencher sous la table pour être payé.

Avec un mari touche-à-tout et quatre indécrottables touche-à-rien, Isabelle savait servir et torcher 24 heures sur 24 mieux qu'une équipe de professionnels. Aussi, quand elle apprit au dépanneur d'en face qu'un

centre de ressourcement et de massothérapie situé à quelques rues de sa nouvelle demeure cherchait une femme de chambre, elle s'y précipita. La massothérapie sonnait à ses oreilles comme une maladie, mais l'idée de travailler dans un centre de ressourcement lui plut immédiatement.

Elle dut faire bonne impression, car on l'engagea sur-le-champ. À l'essai, évidemment. Les étudiants de l'école de massothérapie manquaient souvent de patients pour s'exercer. À force d'être sollicitée et malgré l'embarras d'une pudeur tenace, Isabelle finit par accepter de se prêter à la pratique. Une révélation.

Jamais Isabelle ne s'était abandonnée à des mains vouées à son unique bien-être et jamais elle n'aurait su imaginer autant de raffinements dans le pétrissage, le tapotement, l'effleurage, la friction, le lissage et le malaxage de toutes les parties d'un corps. Jamais elle n'aurait cru qu'un massage puisse autant stimuler et relaxer tout à la fois, et jamais elle n'aurait estimé que de se laisser tripoter des orteils à la racine des cheveux puisse l'aider à focaliser ses émotions et positiver sa sensibilité avec autant d'efficacité. D'ailleurs, dès la première fois, il y eut débordement. Trop d'affectivité, trop de jouissance, trop d'allégresse... elle éclata en sanglots.

Après plus d'un millier de draps changés, des kilomètres d'aspirateur, des infinis de nettoyage de salles de bain et des tonnes de linge sale envoyé à la lingerie, quand elle eut refait autant de chambres que de ménage en elle-même, que le brouillard se leva autour d'elle et qu'elle découvrit les contours d'une vie nouvelle, elle pleura de nouveau. Les larmes de son indépendance, de sa providence, de la délivrance. Avec la conscience nette et sa formation de massothérapeute qui achevait, il était temps de rentrer à la maison. Elle et le projet qu'elle couvait depuis qu'on l'avait initiée au massage, qu'il fût oriental, suédois, thaïlandais, californien ou japonais.

Folle passion ou vocation tardive, Isabelle nourrissait l'ardent désir de faire découvrir la massothérapie à un plus grand nombre de femmes possible dans sa région. Elle souhaitait leur apprendre à s'abandonner aux mains d'autrui, comme elle l'avait elle-même si merveilleusement expérimenté, pour les aider, dans la détente et le plaisir, à éveiller leurs sens. Elle souhaitait qu'elles réussissent, comme elle, à accroître la conscience de leur corps et de leurs émotions, qu'elles se reconnectent à leur intimité et qu'elles s'épanouissent tout en augmentant leur estime de soi.

Des aspirations qu'elle ambitionnait concrétiser en ouvrant dès son retour à Longue-Pointe, Les fleurs du bien, le salon de massage qui lui permettrait d'obtenir, sur cette lancée, du moins l'espérait-elle, l'autonomie financière essentielle à son rapport de force avec celui qu'elle avait choisi d'épouser et qui demeurait l'homme de ses jours et de ses nuits, peu importe le passé.

Isabelle avait conscience d'avoir cruellement blessé son mari. Elle imaginait son désarroi et son humiliation d'avoir été plaqué sans avertissements et sans explications. Qu'il ait souffert à cause d'elle au point de se claquemurer et de risquer le désastre financier l'attristait. Sans doute qu'elle avait fait preuve d'un monstrueux égoïsme, mais elle ne regrettait rien. Ni d'avoir cédé à Curé ni de s'être évaporée. Et si c'était à refaire, elle n'hésiterait pas à courir de nouveau après sa vie pour la récupérer. Son intégrité menacée, elle recommencerait. Aucun doute. Chez elle, la survivance l'emportait et ne rien tenter contre la fatalité équivaudrait à se suicider.

Hubert avait toujours mené sa barque à sa guise, sans la consulter et sans s'inquiéter des répercussions sur son épanouissement ou celui de sa progéniture. Elle avait toujours eu l'impression d'exister en fonction des ambitions de son mari et n'importe quelle tentative d'émancipation de sa part avait été tôt ou tard rabattue au rang des futilités et des caprices de bonne femme.

Bien que son mari l'aimait, et elle n'en avait jamais douté, il la considérait comme une chose, la sienne. Sa femme, une merveille d'outil multifonctionnel à sa disposition, son précieux bijou, la démonstration de sa puissance et l'instrument exponentiel de sa fierté, au même titre que ses taureaux de compétition et les armoires à pointe de diamant qu'il collectionnait dans le haut d'une grange. En amour, c'était du pareil au même. Visiblement fasciné d'être le seul à la posséder, Hubert jouissait de la domination qu'il exerçait sur elle, et il jouissait d'en jouir. Loin de s'en cacher, il s'était même permis d'en abuser au point de tomber dans la facilité du tout acquis, avec une dégaîne méprisante et lassante.

La routine de l'ennui en version désillusion, pour Isabelle, qui éprouvait l'amer sentiment d'être aimée uniquement pour la générosité de ses soumissions et les largesses d'une disponibilité à la chose que son homme pratiquait en sportif, menant son coup droit au but sans envisager qu'elle aussi, aimerait compter de temps en temps. D'accord, Hubert avait toujours eu un bon coup de reins et n'avait jamais été avare d'en donner, mais sans préliminaires ni subtilités. La machine programmée pour performer. On appuyait sur le bouton et hop ! Il s'emballait, scoraient et remballait.

À la longue, ce fut loin d'être tolérable pour une femme qui, malgré la candeur d'une éducation où le plaisir sexuel ne se conjugait qu'au masculin, fourmillait de désirs dérobés qui ne demandaient qu'à

jaillir, captivée, charmée, envoutée au fil du temps par une hallucinante efflorescence d'où naissaient des appétits de table de cuisine renversée au petit-déjeuner, de déshabillez-moi sans les doigts, de voiture qu'on stationne n'importe où, de positions qu'on n'a jamais essayées ni même imaginées, d'une kyrielle de caresses passionnément dégradantes et tellement affolantes, de griffures, de morsures, de grandioses chevauchées au milieu de la nature ou contre un mur, de ces jeux à deux ou trois, de parenthèses joliment vicieuses, de fous rires et d'altitude relative, les mains liées et les fesses exhibées, ou simplement, tout simplement, de demeurer soi-même face à celui qui savait faire comprendre qu'il t'aimait sans prononcer un mot et sans tourner le dos tout de suite après. Un cortège de fantasmes qu'elle s'empêchait de pousser du côté de la réalité, conditionnée au refoulement en raison de son éducation de fille de bonnes mœurs et condamnée, comme toutes les femmes de sa génération, et peut-être des suivantes, à la frustration.

À force de retenue, le ressentiment d'une injustice se mit à galoper sous les tiraillements de sa conscience, assez furieusement pour gagner la sortie. Bousculée dans ses convictions, Isabelle déculpabilisa, assez pour provoquer le dialogue.

Une démarche non seulement inutile, mais nuisible. À cause de son extrême jalousie, Hubert se renfroigna et Isabelle le surprit à l'espionner. Au lieu de l'éveiller au partage et à la complicité, elle avait attisé sa suspicion. Plus jaloux et acharné que Yahvé dans la Bible, il redoublait de vigilance jusqu'à la suivre et l'épier dans ses faits et gestes quotidiens.

Quand il se mit à la déprécier, et à la harceler, sans raison apparente, elle voulut faire volte-face. Mais parce qu'elle croyait son couple en danger et qu'elle craignait de tout perdre, au lieu de l'affronter, de revendiquer, elle se tourna vers celui qui depuis toute petite, on s'accordait à désigner comme le représentant de la morale et du bon sens, le curé de la paroisse.

Un guide reconnu officiellement pour sa sagesse et la clarté de son discernement. Celui qu'elle jugea le mieux placé de son microscopique univers pour comprendre ses tourments et ses griefs, et les rediriger. Curé, ce ministre de Dieu que son mari estimait et révérait assez pour s'agenouiller devant lui et recevoir sa bénédiction. Assurément, l'homme d'influence capable d'ouvrir les yeux d'Hubert à ses lacunes, et d'orienter sa conduite vers une plus grande ouverture dans leur relation.

À l'époque, Isabelle eut préféré négocier cette délicate affaire avec l'ancien curé qui les avait unis devant Dieu en leur prescrivant de s'aimer et de se respecter pour l'éternité, mais il venait de prendre sa retraite. Elle dut donc se rabattre sur son remplaçant qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer, un homme dans la force de l'âge qui venait de Montréal, à ce qu'on racontait, un jeunot en comparaison de son prédécesseur. Quelqu'un qui ne ferait sans doute pas le poids dans la balance de l'argumentation face à son dinosaure de mari. Mais comme c'était son curé et qu'il n'y en aurait pas d'autres, elle s'encouragea en considérant son jeune âge comme un atout pour discuter de l'intimité d'un couple, d'autant plus qu'il venait de la ville. Il y avait de fortes chances qu'il fût davantage sensibilisé à l'émancipation des femmes qu'un vieux curé et qu'il ait les horizons plus larges pour aborder, sous le couvert des relations homme femme, la délicate question de l'amour au sein du couple.

Comme Isabelle l'apprit à la dure, et même extrêmement dure, lors de la déliquescence et athlétique collision passionnelle survenue dans la sacristie, cette exquise communion des sens qu'elle prit plaisir à se remémorer dans le détail au cours des *spleens* inévitables de son aventure en solitaire, la séditeuse intervention de Curé, en plus de la combler, dépassa non seulement ses ambitions, mais les fracassa.

Par la puissance et les diversifications de sa brève mais fougueuse adoration, et par l'instruction pastorale de l'infini désir qu'il exprima à la regarder, la sentir, la caresser et à s'en passionner, il débrida chez elle, non pas les voies étroites du Seigneur, mais celles voluptueuses de la langueur amoureuse et du plaisir d'être heureuse.

Curé, un merveilleux entremetteur qui s'était posé sur elle en éclaircur. Un révélateur qui l'avait aidée à se redéfinir par rapport à elle-même et qui lui avait ravivé sa foi en l'amour en lui permettant d'aller toucher le fond d'un homme, sans frontières et sans tabous. Curé, l'ange annonciateur par qui elle avait découvert l'étendue du bien-être que peuvent se procurer et partager deux corps qui s'aiment et se le disent. Le coup de soleil nécessaire à la sortie de sa chrysalide. L'amant que toute femme mériterait de rencontrer sur sa route au moins une fois dans sa vie.

Non seulement il s'était avéré le guide qu'elle espérait, mais le Messie qu'elle n'attendait pas, celui par qui elle avait recouvré l'entière liberté de vivre et d'aimer. Curé, son rédempteur ! Celui qu'elle ne remercierait jamais assez, bien qu'il fût désormais, pour elle, mort et enterré.

Isabelle ne l'avait pas réalisé sur le coup et pour s'en convaincre, elle dut traverser quelques zones de turbulences et se poser plusieurs fois au milieu de nulle part, mais la mission de Curé s'était achevée à la porte de la sacristie et le clocher de Longue-Pointe n'était pas encore disparu du paysage qu'elle désertait,

que l'homme de Dieu n'existait déjà plus que dans le souvenir de sa prodigieuse et sublime contribution à l'épanouissement d'une honnête femme, envolée sur les ailes de la liberté par un matin béni du ciel, non pas pour fuir les tentations et s'éloigner du scandale de la récidive, mais pour se rapprocher d'elle-même et, par ricochet, de son homme.

Les mauvaises langues et d'autres, parmi les moins vinaigrées, avaient prétendu que pour avoir quitté le foyer conjugal d'une façon si échevelée, la femme du grand Hubert devait cascader sur les ailes de la folie. On avait même entendu dire que pour abandonner un si beau parti, il fallait être bête comme une oie, et pas une oie blanche, comme certains s'étaient réjouis de le préciser en gloussant et cacardant. Quant à l'éventualité d'une rentrée au bercail de la pécheresse, condamnée par contumace le jour de son départ, les plus optimistes en parlaient comme d'une virtualité à découvrir dans la rubrique nécrologique de *La Voix du Centre*.

C'était mal connaître Isabelle, qui était loin d'être folle. Même en admettant qu'on puisse associer sa fugue à un trouble psychotique, jamais elle n'aurait eu l'égarement de revenir sans négocier son retour à distance, l'étape la plus périlleuse de son odyssée, la plus délicate, la plus critique et certainement la plus conséquente, étant donné qu'elle n'envisageait revenir qu'à la condition d'être aimée pour ce qu'elle était devenue, dans une relation qui répondrait à ses nouvelles aspirations.

Le caractère explosif du grand Hubert n'était un secret pour personne et n'en déplaise aux colporteurs de ragots petits et gros, Isabelle n'aurait jamais fait la bêtise d'affronter de plein fouet la violence d'un homme qui se promenait la tête coincée entre la Bible et des revolvers. Comme n'importe qui à Longue-Pointe, elle concevait que les retrouvailles vireraient à l'altercation et aux préarrangements funéraires à la première occasion, et elles étaient nombreuses ces occasions de frictions à s'aligner sur le désordre de leur couple. Aussi nombreuses que les questions sans réponses.

À ce sujet, Isabelle ne se souvenait plus qui prétendait que dans un couple, il n'y avait qu'une chose de pire que le mensonge : la franchise. Elle ne s'en souvenait plus, mais elle épousait sans détour le principe. Et ce ne fut qu'après avoir prudemment réfléchi à ce qu'elle apprendrait de la vérité à son mari, et après s'être longuement attardée sur la meilleure façon de rétablir le contact, qu'elle rédigea la première lettre d'un échange épistolaire développé avec la complicité de Marie-Ange, sa fille chérie, son ange adoré, la seule pour qui elle serait revenue immédiatement si elle l'avait exigé, mais qui l'avait encouragée, à sa façon, à se rendre au bout d'elle-même.

Marie-Ange, en qui elle se reconnaissait au même âge et qu'elle découvrait terriblement perturbée. Le seul point noir de son retour qui s'était somme toute mieux déroulé qu'elle l'aurait espéré.

Marie-Ange était à trois jours de son anniversaire. Depuis le retour providentiel de sa mère, elle n'avait à se soucier que de son avenir et surtout, de son pari horticole qui portait ses fruits dans une abondance de légumes qui la récompensait de ses nombreux efforts. À travailler d'arrache-pied et d'arrache-main, les doigts gercés, les genoux râpés, les reins brisés à pailler, biner, sarcler, butter, à se lever aux aurores pour arroser et s'exténuer jusqu'à tard le soir pour démarier, éradiquer, récolter, trier, composter, semer et recommencer, elle exultait chaque jour, ivre de planer au-dessus d'une nature qu'elle ne se lassait pas de contempler, alors qu'elle était courbée au sol à effectuer des gestes routiniers, le nez *groundé* dans l'odeur originelle du terreau et les parfums éphémères des jeunes pousses.

Chaque nouvelle journée la perchait sur la fascinante impression de léviter hors des liaisons matérielles de son corps annihilé par la fatigue, à une altitude suffisante pour flouter son mal de vivre et rendre grâce au charme de cette vallée qui l'avait vue naître et grandir, ce coin de pays qu'elle aimait d'un amour assez conséquent pour passer outre aux défauts de ses habitants et partager ses largesses avec les gens de la ville qu'elle haranguait de sa resplendissante beauté naturelle tous les dimanches.

Une fleur au milieu des légumes, capiteuse comme une rose, enivrante comme un camélia, aussi radieuse dans sa robe blanche, qu'un bouquet de marguerites agité au nez de la clientèle petite-bourgeoise qui promenait ses envies bio dans l'unique allée du marché du terroir de Bonneville.

Verdures, fines herbes, haricots Sacré-Cœur, rutabagas, poivrons, salsifis, aubergines chinoises, cerises de terre... pour la première fois, Marie-Ange avait tout vendu. Son ail et ses échalotes, ses fameux artichauts, les rois de sa production... tout, tout et tout ! Elle était folle de joie et rayonnait derrière le comptoir de sa copine, qu'elle aidait à écouler son reste de marchandise avant la fermeture. Jeanne Arsenault, une petite boulotte à la jovialité irréversible et au bagou de chihuahua, l'aînée d'une famille de cultivateurs des environs de Longue-Pointe qui hésitait à prendre le virage bio.

À elles deux, elles valaient le détour, et les éclats de voix et de rires fusaient et fusionnaient autour du kiosque *Les produits de la ferme Arsenault*, qui attirait son lot de curieux et quelques clients, des retardataires qui se dépêchaient de compléter leurs courses avant la fermeture.

Elles étaient à l'heure de remballer, quand Marie-Ange songea à Alice Papineau. Du coup, elle lui téléphona.

—Oui, ma belle, répondit Alice de sa voix de mésange.

—Madame Papineau, j'ai vos semences.

—Les deux ? Tu les as trouvées !

—Oui, bétaine et scutellaire. Je serai chez vous dans une petite heure.

L'occasion était trop belle pour Alice, qui plongea la main gauche dans sa boîte de cristaux avec l'intention palpable d'amadouer la destinée dans un souhait qu'elle exprima à mots voilés.

—C'est que je serai chez mon neveu Félix. Si tu n'y vois pas d'inconvénients...

—Pas de problème, je passe devant chez eux.

—Tu es un ange.

—Bye.

Le cellulaire tourna entre les doigts de Marie-Ange aussi vite que la décision qu'elle venait de prendre. De son côté, Alice referma doucement la boîte de cristaux, ravie de ce bon coup.

Les cageots et le matériel rangés dans la camionnette, Marie-Ange paya Jeanne pour le transport de son *stock*, en vertu d'une entente qui les arrangeait.

—Tiens, dit-elle en rajoutant un billet. Pour ce que je t'ai pris.

Ce disant, elle pointa le *side-car* fleuri d'une variété de légumes soutirés aux invendus de Jeanne, qui repoussa l'argent en s'esclaffant.

—Tu m'étonneras toujours, Marie-Ange Prévert !

Le regard illuminé d'une arrière-pensée complice, elles s'embrassèrent sur les joues en se souhaitant une bonne semaine. Puis Jeanne prit le volant de la camionnette et Marie-Ange enfourcha sa moto.

Les promeneurs du dimanche affluaient, encombrant la circulation d'une lenteur d'escargot. Aussi, Marie-Ange apprécia sa première pointe de vitesse sur le grand boulevard ombragé qui conduisait hors des limites de la ville. Démonter les kiosques et tout ranger lui avait donné chaud. Ne pensant qu'à piquer une tête dans la Rivière-aux-Sables, elle bifurqua sur le chemin ondoyant qui longeait le cours d'eau en chantant à tue-tête une bêtise à la mode de l'été, ralentit juste ce qu'il fallait pour enfiler le sentier de la Chute-à-la-Roche qu'elle déboula comme une princesse en son royaume, saluée au passage par les pommiers sauvages en révérence, branches ployées sous le poids des pommettes qui feraient le régal des chevreuils cet automne.

Par chance, la clairière était déserte. La robe s'envola comme le reste et elle plongea toute nue dans les eaux bouillonnantes du pied de la chute. Un délice de fraîcheur qu'elle apprécia dans le vacarme de l'eau qui cascadaient autour d'elle avec la même turbulence que les péripéties qui s'apprêtaient à déferler sur la suite de ce dimanche qui en couvait un autre.

Un dimanche écrasant comme l'ambiance qui régnait au *Grand-Express* au même instant. Un dimanche au climat d'une vindicative lourdeur en totale discordance avec les eaux vives du puits de fraîcheur où s'ébattait Marie-Ange.

Un dimanche poisseux et glauque en absolue contradiction avec la brillance des éclats du soleil qui inondait la clairière. Un dimanche, au dire des mauvaises langues, et il s'en comptait parmi les invités, aussi indigeste que le repas offert au gratin régional, vingt-sept convives réunis pour une dégustation en avant-première du *Spécial Chopper*, un menu thématique élaboré par Roland Papineau, avec la complicité acidulée et non désintéressée de Geneviève Lachance, qui venait de recevoir les plans et devis de sa terrasse trois saisons.

Gravé en lettrage gothique sur un morceau de garde-boue à conserver en souvenir, le menu se présentait comme suit :

Punch Free Wheel
Soupe Custom
Chopper de légumes à l'huile chaude
Chop suey à la Chop de porc
Trou normand Back Fire
Potée de fèves Straight Pipe
Beignes chromés au sirop Rebelle
Café Lowrider et liqueur Globe-trotter

Abstraction faite de la potée de fèves que Roland avait insisté pour nommer ainsi en hommage à son humeur pétaradant au mépris de Geneviève qui trouvait l'idée plutôt détonnant de mauvais goût, le duo s'était entendu en tous points sur le choix des plats, sans se soucier une seconde de l'apport calorique du menu, plus adapté à une réunion de motoneigistes au fin fond de la péninsule d'Ungava en janvier qu'à un festival d'été.

Une chaleur accablante régnait dans la salle où on pouvait noter quelques préludes au malaise parmi les convives qui ballonnaient du ventre et surchauffaient de la calotte en attendant le dessert. Geneviève, qui se dandinait d'une table à l'autre, un verre dans le nez et la goutte dans le front, le réalisa avec une pointe d'inquiétude qu'elle fit disparaître derrière une nouvelle rasade de gin enfilée à la va-vite dans la cuisine.

Frondeuse derrière le masque de son imperturbabilité éthylique et sourire indélébile aux lèvres, elle retourna en salle comme le comédien sur scène, intraitable d'indifférence face aux visages cramois par la congestion autant que par les conversations qui tournaient en rond autour d'une pétition qu'elle faisait circuler de table en table, selon une stratégie établie en même temps que la composition du menu, au cours d'un *brainstorming* qui ne laissa indifférent aucun des 1188 ressorts du matelas *king* de la chambre 26 du *Motel Capri*.

Cette pétition s'adressait à M. le maire de La Renonciation et exigeait, en termes clairs et précis, que la municipalité se débarrasse de la bande de débauchés installés sur la ferme des Légré, une vermine urbaine

qui menaçait de se reproduire et de s'étendre dans toute la région, avec des répercussions aussi fulgurantes que le terrorisme islamique ou la diarrhée épidémique porcine.

Dans un numéro d'une hypocrisie aussi rebondie que sa face cachée, la vieille fille avait tout d'abord tenu à s'excuser des désagréments causés aux Papineau en s'attaquant ainsi à un membre de leur famille, une ruse pour qu'on lui reconnaisse, publiquement, la maternité et la paternité de cette pétition, entièrement conçue et rédigée par Roland dans le secret de leur Q.G..

D'un reniflement d'une sincérité éprouvante, accompagné d'une remontée athlétique de bretelles de soutien-gorge, elle s'était ensuite lancée dans une justification de sa démarche en expliquant comment, client après client, jour après jour, on était venu des quatre coins de la vallée pour la supplier d'intervenir dans cette sordide affaire, les paroissiens convenant qu'en dehors de Curé, dont on demeurait sans nouvelles et sans promesse de remplacement, il n'y avait qu'elle, Geneviève Lachance, pour représenter la majorité silencieuse. Une responsabilité qu'elle avait acceptée avec une religieuse efficacité, au point d'avoir réussi à recueillir un nombre un peu trop fabuleux de signatures, compte tenu de la population.

Pendant ce temps, Roland, qui s'était mis temporairement à l'abri sous le couvercle de la surprise, révisait les classiques de la tragédie grecque qu'il n'avait jamais approchée autrement que par ouï-dire, pour choisir le modèle qui illustrerait le mieux le drame de son déchirement entre ses obligations familiales, avec, en sous-entendu, la promesse faite à sa sœur de veiller sur l'orphelin comme sur son propre fils, et l'inéluctable devoir d'un maire au service de ses chers concitoyens.

En vieux routier de la polémique et des délibérations transigées au corps à corps, il avait depuis longtemps appris qu'en politique comme à la boxe, les mauvais coups surgissaient rarement d'où on les redoutait ; et pour avoir flairé une haleine de ragots dans la salle, il se doutait que des mauvaises langues rôdaient et qu'il aurait à patauger dans les aléas de la rectitude avec une marge de manœuvre rétrécie à la peau des fesses, surtout depuis qu'il avait presque rendu aveugle le gros Maurice Groleau, au terme d'une querelle survenue quelques semaines plus tôt. La prudence était de mise et l'air de rien, au lieu de baisser les bras, il tenait la garde, prêt à l'esquive, comme dans un ring.

Certes, avec sa Sexy qui éclusait à chaque passage en cuisine, il n'était pas à l'abri d'un dérapage qui le ferait valdinguer dans le décor du déni ou pire, frapper de plein front le scandale étalé de sa sournoiserie. Mais jamais il n'aurait imaginé que le coup de massue qui l'enverrait au tapis se présenterait sous la forme par trop familière de sa toute lisse qui s'encadra dans la porte, torride d'extravagance, dans une tunique asiatique fendue sur les côtés, portée sur un pantalon de soie blanche qui épousait jusqu'à ses intentions de mouvements.

L'apparition de la petite Tonkinoise de Joséphine Baker, la Chio-Chio-San de Puccini, la nouvelle vamp d'un manga à inventer ou, pour se maintenir plus près de la réalité des vingt-sept convives qui demeurèrent la bouche ouverte sur un silence de fond d'océan, une sirène échappée d'un restaurant à baguettes sous les traits d'Alice Papineau, la femme de leur hôte, qui avait jusqu'ici brillé par son absence sans qu'on s'en étonnât à outrance, pour cause d'une singularité qui, depuis des lunes, alimentait les conversations jusque dans la région de la Capitale-Nationale.

Avec la grâce d'une nymphette, Alice exécuta, dans des circonvolutions de toupie balinaise, une révérence inspirée de la salutation au soleil qui la conduisit en toute élégance jusqu'à son petit canard, sur qui elle se pencha afin de lui chuchoter son besoin urgent d'un chauffeur pour un aller-retour de moins de dix minutes, le temps de laisser les invités digérer.

Face à Geneviève qui tortillait de la dentelle à fond les fesses en grinçant des dents, Roland plongea les mains sous la table pour triturer son embarras, confronté, comme tout le monde, à la stupéfiante performance de sa toute lisse qui, sous l'évanescence du tissu qui la moulait et la démoulait au gré des cabrioles, offrait la splendide physionomie de son corps de jeune fille avec plus de perversité que si elle se fut promenée nue.

Alice, qui voyageait sur un nuage de candeur et qui de ce fait, était forcément inconsciente des effets collatéraux de ses prouesses, pointa d'un doigt très animé la boîte en carton déposée sur le bord du trottoir, de l'autre côté de la rue.

—Désolé pour la contrariété, mon canard, mais Galarneau ne m'attendra pas.

Roland fixa la boîte sans comprendre, l'air de chercher une éventuelle menace.

—Galarneau ? C'est qui encore, celui-là ?

La main d'Alice s'éleva en direction du soleil.

—Il faut absolument que je sois chez notre neveu avant 14h47 et ça n'a rien d'exponentiel.

Déjà passablement ébranlé, Roland n'osa pas argumenter au sujet d'une urgence qu'il devinait bourrée de chimères.

–Et Civic ?

–Éclipsé comme le soleil dans moins d'une heure.

–*Chopper* ! Il va m'entendre celui-là ! maugréa Roland.

Il sortit son téléphone et composa en distribuant des sourires autour de lui, pour effacer le malaise qui frisait de table en table.

Mine de rien, Alice, qui prenait un plaisir ambigu à saluer de la tête des connaissances parmi les convives toujours aussi figés, tapota l'épaule de son petit canard, le cellulaire toujours rivé à l'oreille.

–Inutile, le petit ne répond pas. J'ai essayé plusieurs fois. Disparu dans la nuit sans faire de bruit, comme un vrai Papineau, roucoula sa toute lisse, cristalline d'hilarité.

Il grimaça un sourire jaune et rangea son téléphone, le regard en berne.

–Tu me donnes quinze minutes et je suis tout à toi, ma toute lisse.

Mais quand il leva les yeux, Alice n'était plus là.

D'une pirouette aussi révélatrice qu'à son entrée, elle avait regagné la porte, d'où elle s'excusa de son interlude avec des pointes de malice dans la voix, incapable de résister à la tentation de balafrer ironiquement le menu d'une critique dont la lourdeur avait son poids, en des mots où le Feng Shui prit ses aises et où son aversion des pétitions s'exposa en un éventail d'arguments qui jeta sur l'assemblée un froid glacial qui ne rafraîchit personne.

Lessivé par la sortie contre-productive de sa femme qu'il était tout de même soulagé de voir disparaître, Roland chercha une répartie à la hauteur de son embarras.

Ne trouvant rien de mordant à répliquer pour détendre l'atmosphère, il éperonna sa Sexy d'un regard d'au secours. Triomphante, la vieille fille cessa de froisser de la dentelle et, rapide sur la détente, s'élança au milieu de la salle, un plateau à la main et la moquerie en porte-voix.

–Beignes chromés au sirop *Rebelle* et café *Lowrider* ! C'est-tu assez Feng Shui pour vous !

L'allusion embrasa la salle qui explosa de rires.

Des applaudissements fusèrent, un feu d'artifice de railleries qui se répandit jusqu'aux oreilles d'Alice, assise à côté de sa boîte de l'autre côté de la rue Principale.

Bonne joueuse, elle accusa réception d'un hochement de tête qu'elle balança vers l'horizon, le pouce en l'air.

La jalousie n'avait aucune prise sur Alice qui avait décidé de boudier la réception, ni par esprit de contradiction, ni par souci de vengeance, ni à cause de la pression exercée par ses parents pour boycotter la relance de ce que son père appelait, avec une méprisante animosité : « le festival permanent des illusions ».

Ce n'était pas non plus pour protester contre l'empreinte indélébile de la vieille fille sur les aspirations de son petit canard, ni même en signe d'opposition à la pétition qu'elle désapprouvait par principe, bien qu'elle l'entendait comme un mal nécessaire au bien-être de son neveu, persuadée que ses amours avec la petite Prévert auraient de la difficulté à s'épanouir dans le cadre anarchique d'une commune à la mode d'une époque où l'amour se pratiquait en dilettante. Ceci, sans parler du très cher Pope et de son inconséquent baluchon de libertinages qu'elle redoutait de voir s'incruster dans le paysage. Un mâle atypique en ce coin de pays, qui risquait de la propulser dans des zones vierges de son intimité et des états de doute que, ni sa folle passion des plantes, ni la qualité de ses cocktails, ni même ses enroulements dans du bambou, ne parviendraient à dissiper.

Non, rien de tout cela n'avait affecté la décision d'Alice qui, tout simplement, n'avait pu se rendre à l'invitation de son mari en raison d'une incompatibilité d'horaires.

Curieuse coïncidence (une ironie, aurait prétendu une mauvaise langue), puisque le jour retenu par son petit canard pour tenir sa fameuse réception, à 14h47 très précisément, elle avait rendez-vous avec le soleil ou plutôt, son absence.

Un événement prévu au calendrier depuis des millénaires qui, si elle se fiait au cycle de saros, ne se reproduirait plus avant 6585 jours, soit dans plus de 18 ans.

Pour les néophytes, précisons que selon une recette dérivée du Feng Shui et de quelques promenades à dos de cocktails au-delà de la mésosphère du commun des mortels, Alice était persuadée, selon la théorie du Wuxing, qu'en croisant les propriétés mystiques d'une occultation solaire avec les influences d'un carillon éolien, elle garantirait amour et prospérité à Félix pour le reste de sa vie.

D'où l'importance de ne rien laisser au hasard dans le déroulement de cette journée si particulière, débutée sur la pointe de l'aurore par l'assemblage d'un carillon en céramique de cinq baguettes et de huit clochettes qu'elle s'était ingéniée à faire vibrer, élément par élément, aux quatre points cardinaux, selon un compte à rebours fixé sur la course des étoiles avec la lune en poisson et le dragon sous le croissant.

Comme prévu, cette première étape s'était achevée avec le soleil à son zénith. Drainée par cette minutieuse distribution de vibrations, mais comblée du résultat, Alice avait soigneusement emballé le carillon désormais sous influence dans une boîte en carton. Elle s'était sustentée d'un déjeuner euphorisant à base de carottes et de cacao, s'était parfumée d'un composé de thé blanc, de jasmin, de violette et d'huile d'ylang-ylang. Puis elle avait enfilé son costume de prêtresse des astres et s'était installée, la boîte sur les genoux, dans un fauteuil du salon face à la *bay-window*, dans l'attente de son chauffeur qui se faisait désirer.

Étrangement, si elle entretenait une relation ambiguë avec Civic, de ce côté-là, elle lui accordait toute sa confiance. Quel que soit le service exigé, jamais il ne lui avait fait faux bond. Même dans les pires coups durs. Même quand il semblait débordé et il l'était souvent depuis qu'il cumulait les postes d'agent de la paix et de policier-patrouilleur.

Forcément, avec les uniformes, les menottes, le pistolet, une sirène, des gyrophares, des décalques amovibles pour sa voiture, un carnet de contraventions et tout le pouvoir sur l'entourage que cela englobait, ce dont il abusait sans compter les heures, à patrouiller de jour et de nuit, le métier de policier représentait pour Civic un jouet fantastique.

Ceci dit, Alice avait remarqué qu'il existait sous la frénésie provoquée par ses nouvelles fonctions, les élans d'une ferveur additionnelle. Elle n'avait pas l'habitude de se mêler de la vie privée et encore moins professionnelle de son fils qu'elle occultait en dehors des relations pratico-pratiques, mais elle avait tout de même noté, dans le peu qu'elle partageait avec lui, une passion plus viscérale, quelque chose qui ressemblait à de l'exaltation...

Pour quoi, pour qui ? Elle l'ignorait, mais l'intuition s'enracinait, confortée par l'affichage sporadique, chez lui, d'un enthousiasme déraisonné. Parfois, elle surprenait de brefs éclats de lumière dans le coton de ses yeux particulièrement cernés, et ce, depuis qu'il rentrait tard, de plus en plus tard, parfois même au petit matin. Rien cependant pour véritablement l'inquiéter – c'était un grand garçon – sauf aujourd'hui, alors qu'elle comptait sur lui pour la conduire au sommet du rang Légaré avant l'heure fatidique, et qu'il ne donnait toujours pas signe de vie.

La boîte sur les genoux et le côté zen en chute libre, Alice consulta l'heure. Murmurant des incantations, elle leva les yeux sur le soleil qui poursuivait sa course dans le ciel, insensible à ses prières, mais non à la naïade de la Chute-à-la-Roche, ruisselante au sortir de l'eau que l'astre nimba d'un voile doré de perles de feu.

Charmée par le chant mélodieux du carouge à épauettes au-dessus de sa tête, Marie-Ange qui rayonnait de nudité, prit le temps, comme toujours, de s'émerveiller de la beauté sauvage de la claière. Un intermède apprécié après une matinée mouvementée.

L'oiseau envolé, elle enfila sa robe. Pour que ses cheveux sèchent, elle oublia le casque qui rejoignit, dans le fond du *side-car*, les bobettes, empruntées à ses frères, qu'elle venait d'utiliser pour s'essuyer les pieds, avant de chausser les bottes militaires, héritées elles aussi des Dalton.

Elle enjamba la moto et fila dans le sentier qui fleurait bon les pommes, déboucha sur la route et fendit l'air chaud jusqu'au rang Légaré, qu'elle emprunta avec l'excitation d'une gamine, asticotée par une curiosité qui ne lui ressemblait pas, mais qu'elle assumait.

On racontait tellement de bizarreries à propos de la ferme des Légaré, et il y avait un tel contraste entre les méchancetés colportées jusqu'au *Bedon Frit* et l'ingénuité des confidences d'Alice Papineau, qu'elle n'avait pas boudé une seconde l'occasion offerte de se faire sa propre opinion.

En gravissant la dernière montée dans un nuage de poussière qu'elle était seule à soulever, elle se rappela le chaos des lieux tel que découvert à sa dernière visite en compagnie de Civic. Des appréhensions sitôt balayées dès que le *side-car* eut atteint le sommet du dernier tertre.

Personne pour l'accueillir, hormis une procession de plumes et de poils effarouchée par son arrivée, et qui se dispersa en sautant, trépignant et cabriolant dans une sympathique cacophonie. Le contact coupé pour ne pas davantage effrayer la basse-cour, elle roula tout doucement jusqu'au milieu de la cour, séduite par la multitude de bruits qui constituent le silence d'une ferme au repos.

Le regard vagabond, elle hésita entre marcher vers la maison, ou attendre que quelqu'un se manifeste, subjuguée par l'insolite laisser-aller qui prévalait aussi loin qu'elle puisse embrasser le paysage environnant.

Habitée à la rectitude des plates-bandes tracées au cordeau, aux allées impeccablement dégagées, et aux choses à leur place, elle tomba néanmoins sous le charme du désordre des sentiers bordés de fougères, de graminées, de ronces et du foisonnement de fleurs, qui poussaient inutilement là où elle ne se serait pas attendue à les croiser, soit parmi une cohorte de mauvaises herbes et d'arbrisseaux qu'en d'autres lieux, elle aurait immédiatement scalpés, mais qu'ici, dans cette arche ésotérique de la survivance anarchique, elle se surprit à apprécier, tout autant que la petite maison ancestrale joliment retapée, avec le rajout baroque d'une pergola en perches de cèdres tressées, et un solarium orienté plein sud, qui semblait échafaudé à l'aide de vieux châssis double.

Elle se pencha sur le *side-car*, attrapa le cageot de légumes et se dirigea vers la maison, vaguement étonnée qu'on ne vienne pas à sa rencontre. Sans être une experte dans cet art de vivre en harmonie avec l'environnement, elle nota, au passage, l'influence d'Alice et de son inévitable Feng Shui, ne serait-ce que par les trois miroirs octogonaux accrochés aux arbres de la cour, pour réorienter les flux d'énergie, et la porte d'entrée, peinte en rouge vif, pour favoriser la chance. Porte qu'elle poussa après avoir appelé plusieurs fois sans obtenir de réponse.

L'intérieur de la petite habitation avait été rénové, comme l'extérieur, selon des principes de recyclage appliqués avec des injections d'ingéniosité alambiquée aux cocktails d'Alice et aux fumerolles du narguilé entretenu par Pax.

Dès l'entrée, l'escalier, aux marches en billots fendus, en équilibre sur une poutre centenaire, s'imposait en insolite chef-d'œuvre rustique.

Marie-Ange appela de nouveau, mais en vain. La maison semblait déserte. Elle jeta un coup d'œil dans l'immense salon meublé, pour l'essentiel, d'un panneau de bois en équilibre sur deux souches en guise de table à café, autour de laquelle couraient une succession de bottes de foin couvertes de tissus bariolés, ce qui l'amusa plus que de raison.

N'osant monter à l'étage des chambres, elle bifurqua du côté de la cuisine joyeusement bordélique. Elle y trouva une immense table à pique-nique ressemblant en tous points à celles qu'on pouvait voir dans les couvents au siècle dernier. Autour, des étagères en vieilles planches sans aucun doute réchappées d'un bâtiment abandonné et des comptoirs en tuiles d'ardoise déposés sur des tréteaux de l'ancienne laiterie, le tout encombré d'un chahut de pièces de vaisselle disparates et d'un fouillis de provisions, de sacs, de boîtes et de pots aussi multicolores que le réfrigérateur barbouillé d'une naïveté de falbalas d'amour et de paix, à l'identique de ce qu'on retrouvait un peu partout sur les murs de la maison.

Elle rangea dans le frigo les légumes qui méritaient d'être au froid, fit de la place sur la table pour le reste et, déçue qu'il n'y ait personne, retourna dans la cour alors que dans son dos, deux paires d'yeux l'observaient dans un silence de conspirateurs en panne d'inspiration.

Décidée à attendre, Marie-Ange s'allongea dans l'immense hamac accroché sous la pergola.

C'était le hamac d'où Pax avait l'habitude de régenter la basse-cour, imperturbable de contentement au milieu du perpétuel nuage qui le plongeait dans les béatitudes d'une vie rêvée de pacha *Peace & Love*, chichement aveugle et à demi-sourd à la fratrie qui s'esquintait aux mille et une corvées aliénées à la création d'une terre promise, hormis quand le vent tournait du côté de festoyer ou de batifoler, en quel cas, ses yeux s'écarquillaient et les oreilles lui poussaient comme par magie, aussi grandes que son compère à la dent longue, le loup du Petit Chaperon rouge.

À l'heure actuelle, c'est-à-dire à l'heure étirée de la sieste, et par surcroît un dimanche, ce croque-la-flemme de jouisseur aurait dû s'y vautrer entre un joint et pourquoi pas, les voluptueuses protubérances de Maryse ou la compagnie hyperbolique d'Alice. Sauf que deux jours plus tôt, il avait préféré glisser son postérieur sur la peau de mouton du siège capitaine de Déluge et filer à Montréal pour faire le plein de « planifère » comme il disait lorsqu'il était en verve ; avec en arrière-pensée l'envie à peine dissimulée d'étaler sa nouvelle prospérité et son éternelle concupiscence sur les terrasses bondées, en cette saison, de la rue Saint-Denis et les bancs du Carré Saint-Louis.

Il avait offert à Maryse de l'accompagner, mais elle avait préféré s'investir dans l'organisation de la première réunion de la LFA, la Ligue des Femmes Autonomes, une association régionale créée par l'enthousiaste Isabelle Prévert, laquelle n'avait perdu ni son temps ni ses ambitions depuis son retour de retraite fermée, et avec qui l'ex-serveuse s'était liée d'une si profonde amitié, que les mauvaises langues n'avaient pas fini de vipérer sur leur dos.

Depuis ce printemps Maryse découvrait les plaisirs de la randonnée sur deux roues et, tôt ce matin, elle avait enfourché le vélo d'Alice et pédalé en vacancière le long de la Rivière-aux-Sables et à travers Longue-Pointe, aussi désert que son église toujours en panne de curé. Elle s'était rendue plus loin encore, sur le Chemin des Cantons, à une ancienne école de rang qu'Isabelle transformait avec passion et déterminisme en centre de ressourcement et de massothérapie. Un établissement joliment nommé *Les fleurs du bien*, tel qu'imaginé sur les rives du Saint-Laurent et voué à l'épanouissement exclusif des femmes.

Avec le temps, Isabelle souhaitait métamorphoser l'endroit en un lieu privilégié de rencontres et d'échanges, tant pour ses voisines que pour toutes les femmes de bons sentiments. D'où la création de la Ligue des Femmes Autonomes dont Maryse s'inscrivait en première fière recrue.

Toujours partante, disponible au bon copinage, à la peinture, à la couture où elle excellait et au massage, qu'il s'agisse d'apprendre à en donner ou à en recevoir, Maryse était rapidement devenue la plus zélée des adhérentes qui se comptaient, pour l'instant, sur les doigts d'une main, comme se plaisait à le répéter à tour de bras, avec une ironie dégoulinante de malfaisance, le gros de la clientèle chauvine et rabat-joie du *Grand Express*.

Une bande d'habitues, encouragés comme il se doit par la propriétaire, qui considérait son restaurant comme une plaque tournante de la vie sociale et qui ne prisait pas qu'on joue dans ses plates-bandes.

Quant à Pen, le plus intrigant des nouveaux locataires, aux yeux d'une majorité dont Marie-Ange faisait partie, le dimanche, inutile de compter sur lui. Ce jour-là, il disparaissait de la circulation et les chances que l'honnête citoyen ou le paroissien très chrétien le croise s'avéraient aussi improbables que de tomber au détour d'un rang sur l'abominable homme des neiges ou le monstre du Loch Ness.

Chaque samedi soir à minuit, le bonhomme se claquemurait pour vingt-quatre heures, selon un rituel établi suite à son installation au grenier transformé par ses soins et avec la complicité de sa nouvelle famille, en cellule carcérale qui n'avait rien à envier à la prison de Bordeaux et aux établissements à sécurité maximale comme Donnacona ou le Guantanamo des Américains.

La réclusion agissait comme un bol d'air hebdomadaire, la soupape qui permettait à cet inconditionnel récidiviste de tolérer les tracasseries et les aléas de la vie éprouvante d'un homme inapte à la liberté. Captif par vocation, il avait besoin de la prison pour exister, comme Dieu de la messe, l'ivrogne de la bouteille et le fils Papineau de sa *Honda*. Surtout maintenant, ici, là, dans l'immédiat, alors que Marie-Ange se berçait dans le hamac.

Civic aurait donné les trois quarts de sa musculature et une pointe de cervellet pour se retrouver au volant de sa voiture, sur la route, entre deux vaches... n'importe où plutôt que sous l'escalier en compagnie de Pen, coincé dans le placard à balais où ils s'étaient réfugiés précipitamment à l'arrivée du *side-car*, menottés l'un à l'autre, aussi nus que l'indécence l'exigeait. Un M. Muscle à la peau laiteuse qui se tenait l'attirail à deux mains, le nez écrasé sur le manche d'un balai et le reste du corps emboîté dans celui du colosse, aussi malheureux qu'un chagrin de jeunesse, en plus de développer des idées suicidaires, tellement il manquait d'air.

Civic, héros ou victime en ce dimanche après-midi, d'une aventure biscornue amorcée le jour où, depuis l'érablière, il avait épié, en compagnie de son père, le débarquement du neveu et de sa clique et qu'il avait été confronté, pour la première fois, à l'impressionnante carrure de Maurice Groleau, mieux connu désormais au village sous le sobriquet de Pen. Un coup de dard au flanc de sa libido qu'il n'aurait su ni prédire ni définir, et qui lui avait mérité une fantastique claque en arrière de la tête de la part de son paternel, qui lui, aurait flairé, le nez bloqué et les yeux bandés, l'attraction bestiale qu'exerçait le *Bigfoot* des prisons sur son fils. Bien sûr, pour un phallocrate comme Roland qui n'avait jamais craint de se montrer homophobe, difficile d'accepter que sa progéniture se profile sur la voie des tapettes !

Un choc et un contrechoc que Civic avait encaissés sans mot dire, d'autant qu'il n'avait pas réalisé, sur le coup ni dans l'après-coup, ce qui lui arrivait, catapulté dans un état émotif et physique qu'il n'avait visité ailleurs que dans le confort des rêves et des fantasmes, et qui, sans qu'il le cherche, prendrait réellement corps quelque semaines plus tard, quand le tout nouveau policier répondrait à un appel 911. Son premier en carrière.

Ce jour-là, un jour éclatant de soleil, Pen s'était pointé au garage pour faire le plein. En voyant le restant de prison s'arrêter aux pompes, Roland avait retourné le carton, suspendu à la porte, du côté « fermé ». Carton qu'il s'était cyniquement empressé de pointer au tas de muscles, descendu du véhicule.

–Tu sais pas lire ou t’as besoin de lunettes ?

Moins fou qu’il en avait parfois l’air, Pen s’était contenté de décrocher le pistolet de distribution en rigolant.

–Elle est bonne.

Roland s’était placé devant le bouchon du réservoir, plus rancunier qu’un mauvais joueur.

–C’est fermé, *chopper* !

Avec la placide assurance du plus fort, Pen l’avait doucement, mais sûrement, tassé sur le côté.

–C’est ta grande boîte que tu devrais fermer, monsieur le maire !

Allumé jusqu’aux oreilles, Roland lui avait arraché le pistolet des mains en hurlant :

–Ici, on ne sert pas les traîtres ni les vendus !

–Vendu toi-même, Papineau ! Pourquoi tu m’as caché que la maison était habitée, hein ?

Pen n’avait pas eu le temps de déballer le fond de sa pensée, ni même d’en rajouter. Roland qui craignait bien plus pour sa réputation que pour sa peau, avait brandi le pistolet de distribution et tiré à bout portant sur le gros bavard qui avait reçu le jet d’essence en pleine figure.

L’altercation entre les deux hommes avait rapidement rameuté tous les villageois à portée de voix, dont l’entière clientèle du *Magasin général Isidore Bellehumeur* et du *Grand Express*.

De son banc, alarmé par la tournure des événements, Guéguesse avait sorti son cellulaire et composé le 911.

À moins de deux kilomètres du village, à l’extrémité de la seule ligne droite de la vallée, était embusqué Civic qui, frais rasé et boutons d’uniforme astiqués, attendait qu’un conducteur morde au radar avec l’espoir d’attraper la prise record, du genre vitesse excessive, aggravée de conduite dangereuse, avec facultés affaiblies. Sublime expectative qui s’était dispersée derrière la sonnerie du téléphone incorporé au tableau de bord.

L’appel reçu, Civic avait filé sirène aux abois en direction de La Renonciation, plus précisément au 22, rue Principale, l’adresse du *Garage Papineau & fils* ; il l’avait réalisé le pied sur le frein au milieu de la foule qui s’était repliée sur les trottoirs à son arrivée.

Guimond Latendresse s’était précipité sur la voiture, cellulaire en main et dentier flottant.

–C’est ton père, mon p’tit gars, y aurait peut-être besoin d’aide !

– Constable Papineau, c’est pourtant pas difficile à retenir, avait rectifié Civic sur le gros nerf.

Par-dessus les têtes des villageois qui gesticulaient et s’invectivaient sans qu’il puisse deviner pourquoi, Civic avait aperçu sa mère devant le magasin général, armée d’un sourire déconcertant et de l’autre côté de la rue, sur le pas de la porte du *Grand Express*, la vieille fille qui se mordait la lèvre en zyeutant du côté d’une vieille camionnette stationnée devant le garage, centre incontesté et incontestable de l’attention générale.

–Ils sont là-bas, constable, derrière le pick-up ! avait indiqué Guéguesse en le tirant par la manche.

En révisant mentalement le Code civil au chapitre des attroupements et en cherchant son sifflet pour se donner de l’assurance, Civic s’était frayé un chemin en direction du véhicule contrevenant qu’il avait contourné, fier de son autorité malgré un début de panique ; brave tout de même, du moins jusqu’à la découverte de son père et du surhomme de ses chimères libidinales en train de s’étriper derrière la camionnette, dans une version *hardcore* du Petit Poucet et de l’Ogre.

Un constat qui avait flanqué Civic en touche, victime de l’effet marteau. Stratifié du cerveau, le constable Papineau. Il eut beau fouiller sa mémoire, rien, parmi les règlements, ne prévoyait quelle attitude adopter.

Suite à un vol plané de neurones au milieu de nulle part, un trait de lucidité l’avait remis en selle. Éperonné par le pressentiment que le hasard lui offrait la chance unique de faire la preuve, par Dieu et par son père, qu’il méritait haut la main son poste de policier, il s’était senti envahi du fond de la casquette à la pointe des chaussettes par un urgent besoin de s’affirmer.

Un détonateur qui l'avait transmuté dans l'action. L'équivalence du vigoureux coup de pied que son père lui aurait flanqué s'il en avait eu la possibilité.

Hélas, l'inspiration lui avait fait faux bond.

Hors d'usage le constable Papineau qui se doutait qu'on n'allait pas tarder à rire dans son dos, c'était visible à la tête de son père qui le toisait d'un œil torve, l'air de dire : « T'as pas fini de m'entendre, mon sacramant ! »

Vu sous cet angle et malgré une faculté de raisonner en état d'apesanteur, il fallait reconnaître que Civic avait montré du flair, en ce qui concernait son père, qui déchantait de plus en plus faux.

Confronté à l'inertie patentée de son imbécile de fils, planté comme une queue de veau au milieu de la foule par trop curieuse de savoir ce que le gros Pen, au bord des larmes, bredouillait à propos de la ferme des Légaré, Roland s'était senti filer à toute vitesse vers la catastrophe. Et pour éviter le pire, dans une tentative de renverser la vapeur, il avait tiré la sonnette d'alarme à sa manière.

En un clin d'œil, qu'il avait glissé du côté de Geneviève, sa complice de toujours, il avait laissé brusquement tomber le pistolet de distribution et, dans une interprétation magistrale de l'arroseur arrosé, il s'était jeté entre les jambes du gros braillard avec la souplesse d'un vieux matou roué à tous les mauvais coups, en se contorsionnant, se tortillant de douleur, en se protégeant la tête à deux mains et en gémissant affreusement.

Aussitôt, la vieille fille, splendidement rodée aux matoiseries de son gros loup, s'était égosillée avec des cris de vierge offensée pour qu'on porte secours à M. le maire tandis que Pen, qui tentait de s'essuyer la figure avec son débardeur trempé d'essence, s'enfargeait dans le tuyau de distribution d'essence qui traînait à ses pieds.

Une chute vertigineuse. La chute d'un baobab.

En voyant disparaître M. le maire sous la montagne de muscles, la foule avait retenu son souffle et tous les regards s'étaient tournés vers l'agent de la paix, aussi blanc qu'un drapeau de reddition.

Geneviève s'était tiré les oreilles pour épargner sa lèvre ensanglantée en constatant que son gros loup ne donnait plus signe de vie. Toujours postée dans l'entrée du magasin général, Alice, qui commençait à sérieusement s'inquiéter, allait intervenir quand un fulgurant coup de sifflet avait déchiré le silence.

Une initiative du vieux Latendresse, en passe de devenir le héros de cette journée, qui s'était montré plus alerte que son âge en arrachant le sifflet des doigts du constable Papineau.

La stridence du coup de sifflet avait immédiatement rappelé Pen à l'ordre regretté du pénitencier. Il s'était essuyé la figure sur la chemise du maire qui gisait sous lui et s'était redressé dans un tressaillement de ferraille à faire fuir les oiseaux, si cela n'avait pas déjà été fait. Puis, dans un mouvement circulaire, il avait aspergé la foule immobile de son regard brouillé à l'essence de grade inférieur, à la recherche de l'auteur du coup de sifflet.

De voir reluire sous le soleil, ce beau policier tout neuf l'avait scié aux genoux. Il s'était agenouillé en bégayant des *piercings* devant ce premier uniforme aperçu depuis sa sortie de prison.

Prostré, l'ex-détenu, momifié. La peluche de *Bigfoot* en version priez pour moi.

À la vue du suspect dans une position de pardon, il y eut un branle-bas dans le cockpit du constable Papineau de retour dans le monde des vivants.

D'un geste d'autorité qui aurait fait la fierté de son sergent instructeur, Civic avait récupéré le sifflet des mains de Guéguesse pour siffler l'hallali, avec le résultat que Pen s'était relevé d'un bond, abandonnant sur le trottoir un maire plus sonné que les cloches de l'église le matin de Pâques, pour courir bras tendus et yeux brouillés se constituer prisonnier.

—Embarque-moi, s'il vous plaît, avait supplié Pen en arrachant les menottes de la ceinture de son beau policier.

Éberlué par l'efficacité de son intervention, Civic s'était précipité à sa voiture.

—Faut d'abord que je me rapporte, c'est la procédure.

Pen l'avait suivi en se menottant lui-même.

—Je suis un récidiviste. T'as pas le droit de me laisser en liberté.

Dans la foule, on s'était esclaffé. En désespoir de cause, Civic, condamné à jouer les policiers damnés, s'était tourné du côté de son paternel.

—Qu'est-ce que j'en fais ?

Roland qui reprenait peu à peu ses esprits, avait haussé les épaules, plus éprouvé qu'il n'aurait souhaité paraître, par le déballage public d'autant d'insignifiance.

—C'est toi la police. T'es payé pour ça, *chopper* !

Sourd à la détresse de son fils, il avait tourné le dos à tout le monde, et était rentré dans le garage comme un bernard-l'hermite dans sa coquille, sitôt imité par Geneviève qui s'était réfugiée dans le restaurant comme une souris dans son trou.

Pris de court, Civic s'était replié à l'intérieur de sa voiture pour communiquer avec la centrale.

—Qu'est-ce qu'on fait d'un prévenu quand on n'a pas de poste de police et pas de cellule ?

La réponse cavalière du policier en service s'était perdue sous le bafouillage de Pen, qui s'était engouffré dans la voiture malgré le refus paniqué de Civic qui trouvait que son prisonnier puait trop l'essence.

Le vif échange entre les deux hommes, échange d'une grandissime gestualité compte tenu de l'exigüité de l'habitable, s'était soldé par un demi-tour de la voiture, laquelle s'était éloignée sirène hurlante dans un papillotement des gyrophares, sans que personne, parmi la foule médusée, n'ait un début de notion de comment et où cette spectaculaire arrestation aboutirait.

Ni Geneviève Lachance, embusquée derrière la vitrine du restaurant, et à qui d'habitude, on n'en passait pas une, ni aucune des mauvaises langues toujours si vigilantes quant aux malheurs des autres, ni Alice, ni Roland Papineau, ni même Guéguesse pourtant futé en la matière en cette journée particulière.

Personne, pas même Civic qui conduisait droit devant en rouspétant pour la forme, mais plutôt ravi de sa situation de constable en route vers l'inconnu avec une prise de choix.

Le prévenu, qui semblait être le seul à savoir où se terminerait l'aventure, avait enligné son beau policier sur la montée du rang Légaré, et l'avait guidé, langue sortie et sourire en demi-lune, vers la trappe du grenier de la petite maison ancestrale, comme par hasard libre des autres occupants, tous à Bonneville pour un show de blues.

La trappe soulevée et le reste des échelons grimpés, on accédait à une cellule d'incarcération plus vraie que nature, avec une première porte blindée, une seconde pleine largeur en barres de métal et serrures surdimensionnées, une couchette et des étagères scellées au mur, des graffitis, un bol de toilette en inox, le plancher en imitation de ciment d'un beige carcéral et une ampoule de trop de watts encastrée dans le plafond.

La découverte de ce morceau de prison installé dans les combles de la maison des Légaré avait frappé l'imaginaire du policier dans le sens de la gravité.

Déséquilibré, il avait perdu pied. Sa dégringolade s'était terminée dans les bras du colosse qui l'avait rattrapé de justesse et l'avait serré très fort.

Un homme de lettres aurait parlé de la culbute d'un chérubin dans les plaines du marivaudage, une cartomancienne aurait suggéré une attraction subliminale influencée par la queue d'une comète et un spécialiste du comportement humain décomplexé aurait diagnostiqué le chavirement d'un corps vers une nouvelle destinée à explorer entre adultes consentants, pourvu que le sujet (Civic en l'occurrence) soit disposé à revisiter son code de l'amour au niveau des tolérances.

En résumé et pour conclure, sans ouverture d'esprit et sans affirmation de soi, pas d'émancipation possible chez le fils Papineau. Là-dessus, l'homme de lettres, la cartomancienne et le psy seraient tombés d'accord au premier tour de table ; le fils Papineau le prouvant sans délai, en boguant comme un ordinateur formaté de travers, d'imaginer son paternel le surprendre à téter du rêve, lové dans les bras d'un repris de justice.

Un embarras illimité s'était pointé sous la casquette, le type de malaise à réexpédier Civic du côté rassurant de la loi. En proférant des menaces, il s'était dégagé du scandaleux enlacement avec une brutalité

savourée par l'ex-détenu qui l'avait patiemment guidé dans le processus d'une incarcération réglementaire. Un emprisonnement dans les règles de l'art, avec une copieuse incitation au mépris, des violences à répétition et une fouille à nu grassement exagérée.

De lénifiantes suggestions que le désormais apprenti agent correctionnel s'était chargé d'exécuter à la lettre et au doigt, si bien que de provocation en supplications, de malversation en intimidation et de stimulation en excitation, les portes avaient claqué et résonné, les serrures avaient couiné et grincé et le prévenu s'était retrouvé enfermé et surveillé par son beau policier muté gardien de prison.

Pen l'ignorait, mais sous l'apparente impassibilité d'un agent correctionnel dans l'exercice de ses fonctions, Civic n'en avait pas mené large. Abandonné à lui-même devant la porte blindée de la cellule à triple serrures, il s'était mis à tourner en rond autour d'un reste de bonne conscience, écartelé entre devoir de policier et soumission aux caprices de ce prisonnier si particulier, cet expert de la récidive, qui s'était négocié à la française et sans concession, une garde à vue de 48 heures et qui avait couru vers son châtiment comme le chien vers sa niche.

Demeuré pointilleux sur le protocole malgré sa prostration, notre agent aux multiples fonctions s'était infligé la torture d'attendre que le détenu s'endorme avant de s'évader.

Aux premiers ronflements perçus à travers la porte blindée, Civic s'était précipité à sa voiture pour foncer sur le chemin de la liberté et atterrir dans son lit où il avait ressassé, la main sur l'expression de son dénominateur commun, une idolâtrie si peu avouable pour un Papineau de fabrication conventionnelle.

De spéculations en tergiversations, qui épuisèrent les trois quarts de sa pharmacopée de fornicateur, il avait passé une nuit blanche amidonnée de désirs sublimés et de regrets taillés à l'emporte-pièce dans le peu qui lui restait de droiture et d'estime de soi.

Alice l'avait tiré du lit tard dans la matinée en grattant de l'ongle sur la porte jusqu'à ce qu'il réponde. Félix était au téléphone. Il souhaitait lui parler de toute urgence.

Civic s'était précipité sur l'appareil et dans la salle de bain pour échapper inutilement à la curiosité de sa mère qui s'était envolée vers la cuisine sans prétendre à la moindre indiscretion.

Au bout du fil, Félix avait été droit au but.

—C'est toi qui a les clés de la cellule?

Effectivement, cette nuit, dans sa précipitation, Civic était parti avec l'unique trousseau de clés. Maintenant, il s'en souvenait.

—J'ai le trousseau, ouais.

—Arrive, ton prisonnier a des problèmes.

Civic était resté en suspens au bout de la ligne, le temps de réaliser que son cousin avait raccroché. Il avait récupéré les clés dans une poche de son uniforme qui empestait l'essence. Contrarié, il avait enfilé un jogging.

Alice l'attendait dans le vestibule avec la trousse de premiers soins et un panier à pique-nique, signe qu'elle en savait plus que lui. Il avait voulu la questionner, mais elle s'était contentée de le pousser dehors.

—Dépêche-toi, mon petit, ils t'attendent.

Tout droit sorti du garage, son père l'avait intercepté avant qu'il décolle, un chapelet de questions dans le gosier.

Civic avait bredouillé des excuses qui ne visaient rien ni personne et appuyé sur l'accélérateur pour enfiler la rue Principale sans sirène et sans gyrophares (c'était dire son degré de perturbation), abandonnant Roland à une colère ourlée de la crainte d'un scandale.

À la ferme, on avait accueilli Civic sans persiflage, sans reproches et sans questionnaire. Pax s'était intéressé au pique-nique et Maryse à la trousse de premiers soins, tandis que Félix s'était emparé des clés avant d'escalader l'échelle en retroussant sa robe pour aller libérer le prisonnier. N'ayant d'autre choix de rôle que celui d'être lui-même, M. Muscle s'était posté au pied de l'escalier avec une tête de tragédien au dernier acte.

Pen était apparu, guidé par Félix. Il crevait de soif, mais ce n'était qu'un détail en comparaison de ses yeux qui inquiétaient rudement. Il s'était réveillé avec la vue embrouillée et une respiration alambiquée, séquelles évidentes de sa douche à l'essence.

Maryse avait souligné l'urgence de le conduire à l'hôpital. Civic s'était offert en ambulancier et Maryse en infirmière.

Entre sirène et gyrophare, ils étaient partis pour Bonneville, où Pen s'était fait raconter qu'il risquait la cécité partielle. Le médecin n'avait pas été tendre envers l'idiot qui l'avait aspergé de carburant. Maryse avait exigé de Pen qu'il porte plainte.

Aveugle ou presque, le colosse s'était rendu sourd à l'idée de dénoncer son agresseur. Au rôle de la victime qu'on plaindrait, il préférerait celui du condamné.

Une main à tâtons du côté de son beau policier en civil, il s'était assuré de la complicité de Civic, trop heureux de cette absolution sans confession dans une affaire où son père risquait gros. Seule à patauger dans l'ordre moral, Maryse s'était désarmée aussi vite qu'elle s'était enflammée.

Leur virée en ville s'était scellée sur les banquettes d'une rôtisserie entre combos à gogo, cuvée St-Hubert au goulot et un fatras de joyeuses inconvenances qui avaient par deux fois expédié Civic-le-tempérant en excursion sous la table, pour contempler, dans la honte, les pieds du gérant de moins en moins compréhensif à la crierie bonne humeur des trois indésirables, les enjoignant, à sa deuxième intervention, de foutre le camp, ou de baisser le ton dans la litanie de prières que le trio balançait haut et fort à Sainte-Lucie, la patronne des aveugles.

Les mésaventures de Pen s'étaient promenées autour de la vallée plus rapidement que la pétition disparue temporairement de la circulation, tout comme les récriminations et les incriminations du maire à l'égard de son neveu.

Même réserve au *Grand Express*, où on n'avait jamais si peu entendu la propriétaire déblatérer contre la bande d'hurluberlus. Il y en avait pour prétendre qu'elle serait devenue muette sur le sujet pour satisfaire aux exigences de M. le maire, soucieux d'enterrer l'affaire de l'attaque au pistolet à essence avant qu'elle rebondisse par des voies légales.

Facile de concevoir que la vieille fille s'efforçait au silence sur l'ordre de son éternel complice, sauf que ce n'était pas la raison primordiale de son obéissance...

Personne pour le prouver, mais si Geneviève retenait sa langue le jour, c'était pour ne pas ruiner ses chances de la plonger, la nuit, dans les embouts de celui qui lui était revenu par la voie érotique du balcon un soir de *spleen*. Des visites surprises qui s'étaient renouvelées au hasard d'un emploi du temps que l'amant fugace parvenait mal à expliquer, mais qui coïncidaient invariablement avec les absences de Maryse, la coloc de la fesse gauche du barbu, comme certains paroissiens s'amusaient à l'étiqueter, beaucoup moins disponible à la conjugaison des sexes depuis qu'elle pédalait à fond le féminisme en compagnie d'Isabelle.

Toutes rumeurs confondues, cette étrange accalmie, dans les médisances et les calomnies, aurait amusé Alice si elle ne s'était pas inquiétée de la santé de ce pauvre Maurice qu'elle ne parvenait pas à appeler Pen comme tout le monde.

Un souci qu'elle partageait avec son mari qui évitait de trop en parler, mais n'en pensait pas moins.

Depuis que Roland avait croisé sa victime à tâtonner son chemin, le regard purulent, il cauchemardait nuit et jour sur l'éventualité d'une poursuite au criminel avec enquête préliminaire, procès devant jury, photos dans les journaux, virée derrière les barreaux, et ordonnance de dédommagement à vider un compte en banque. Des suppositions à lui donner froid dans le dos qu'il avait déjà en compote à force de faire des courbettes devant son policier de fils qu'il s'obligeait à traiter en vrai Papineau depuis la fois où il lui avait confié, sous le sceau du secret absolu, le mandat de surveiller les allées et venues au sommet du rang Légaré.

Une mission d'espionnage qui n'aurait pas pu mieux tomber pour Civic, rendu étonnamment perspicace du fait de l'attraction exercée sur lui, par son surhomme.

Tardant volontairement à mettre les autorités au courant des prédispositions au pardon de la victime, le policier, muté rapporteur officiel de la municipalité, ambitionnait se perpétuer dans le rôle d'un agent double jusqu'à épuisement des avantages générés par cette situation privilégiée qui lui permettait de multiplier les visites chez le cousin. Des incursions qui ne surprenaient pas plus qu'elles ne dérangeaient les membres de la

petite communauté, habitués, au fil des semaines, à voir M. Muscle déguisé en constable ou en simple quidam se faufiler au grenier après avoir garé sa voiture au fond de la grange et s'être déchargé, dans la cuisine, des abondances gastronomiques qu'Alice faisait livrer par son intermédiaire.

En quelque sorte, le sauf-conduit qui permettait à Civic d'accéder à une autre dimension, celle qui s'ouvrait au sommet de l'échelle, de l'autre côté de la trappe, dans les traces escarpées d'un rituel qui, de clé en serrure, de fouille en resquille, de menace en matraque, de riposte en menottes et de désir bestial en oppression subliminale, confirmait le fils Papineau dans la peau du bourreau et Pen-les-*piercings* dans celle tailladée du captif.

La troublante progression d'un sentiment amoureux à travers les étapes d'un jeu de rôles de grandeur nature, avec institution d'un couvre-feu, ronde de nuit, perquisition, garde rapprochée, toute une série d'interventions et de mesures disciplinaires plus ou moins aléatoires qui n'autorisaient dorénavant, personne d'autre que Civic à s'immiscer dans les dédales d'une vie carcérale qui culminait, pour Pen, avec le sacro-saint emprisonnement de la fin de semaine.

L'occasion rêvée et fantasmée pour le couple, d'explorer, dans un chassé-croisé de jeux de mains jeux de vilains, un univers érotique en banlieue du sadomasochisme qui les abandonnait parfois nus et menottés l'un à l'autre à des lévitations et des pointes de plaisirs surmultipliés, dans le cas du fils Papineau, par la crainte d'être démasqué ; exactement comme aujourd'hui, alors qu'ils étaient descendus du grenier pour récupérer la clé des menottes oubliée dans le salon et qu'ils s'étaient réfugiés dans le placard à balais pour échapper à la curiosité de Marie-Ange, débarquée à l'improviste et qui, depuis, ne semblait pas pressée de partir.

Posée comme une fleur au creux du hamac et en parfaite innocence du drame qui se jouait à quelques pas dans son dos, la benjamine des Prévert s'était laissé séduire par la quiétude des lieux. Proie facile d'un farniente bien mérité après une matinée à se démener au milieu du raffut du marché, elle s'attardait au plaisir de ne rien faire d'autre que de se bercer du bout du pied, mains ballantes, les yeux dans le flou du souvenir de la famille Légaré du temps de leur vivant et la tête dans les perspectives de la vie simple qu'inspirait le laisser-aller alentour.

Une belle insouciance à peine entachée par l'absence d'Alice Papineau qui lui avait donné rendez-vous ici, ce dont elle ne doutait pas, quoiqu'à la longue, elle s'étonnait que personne ne se manifestât, abstraction faite de la basse-cour qui avait repris ses aises.

Marie-Ange était loin, très loin de se douter de la clandestine présence des nudistes de pénitencier, qui étouffaient dans le placard, ou de celle de Félix, prostré dans l'écurie à ruminer le vide du box de sa jument qu'il n'avait jamais autant regrettée depuis le jour irréductible où il s'était enfui à quatre pattes, comme le plus lâche des lâches, pour ne pas assister à sa vente à l'encan.

Une échappée dans les collines, nécessaire à l'époque à son intégrité, dont les réminiscences lui avaient donné envie, pas plus tard que la veille, d'une ballade en solitaire au milieu de la beauté brute des paysages de son enfance, non pas cette fois-ci, dans la quête d'un peu de dignité, mais bien à la recherche d'un peu de vérité.

Avec Pax en train de courir la ville, Maryse en osmose à Longue-Pointe et Pen encabané pour la fin de semaine, l'escapade avait été facile à organiser, d'autant qu'il n'avait pas eu à justifier son envie d'être seul. Parti dès le lever du jour, avec un strict minimum qui excluait sa trompette, il s'était, d'entrée de jeu, arrêté chez les Roberge pour les saluer.

François l'avait accueilli avec la placidité d'un voisin sur qui on pouvait compter malgré les différends. Du côté des enfants, brièvement déstabilisés par ce jeune homme bizarrement accoutré, qu'ils n'auraient peut-être pas reconnu sans la couleur de sa peau, il y avait eu une valse d'hésitations avant qu'ils ne s'élancent vers lui en hurlant de joie, comme dans le bon vieux temps, cette époque pas si lointaine où leur complicité s'évaluait en espiègleries et en interminables rigolades.

Félix n'en était pas revenu de voir comment ils avaient grandi en si peu de temps. Surtout Camille, qui versait dans les mimiques de la précocité avec l'énergie rebelle d'une battante.

Il aurait souhaité les inviter chez lui, les présenter à sa nouvelle famille, mais il n'avait pas osé, à cause de Sylvie qui ne s'était pas montrée, sous prétexte qu'elle était fort occupée dans la laiterie et aussi, pour ne pas risquer de décevoir François qu'il devinait fragile à la morale et aux écarts de conduite.

Sur la promesse de revenir un de ces quatre, il avait poursuivi sa route du côté des collines par les chemins de tracteurs, les sentiers et les pistes, à travers champs et pâturages, le long des ravins et en bordure des boisés qui cerclaient les mamelons des quelques collines de la vallée. Une longue et contrariante ascension dans le souvenir de ses pérégrinations sur le dos de Delphine. Un voyage au bout de lui-même qui l'avait égaré sur les versants nord, à des kilomètres du rang Légaré, et qui le mettait dans l'impossibilité d'être de retour avant la tombée du jour.

Peu après le coucher du soleil, il s'était échoué dans une cabane à sucre abandonnée avec à peine de quoi se sustenter. Un refuge ouvert aux quatre vents d'une nuit blanche à ressasser un avenir contesté par Mama Sassy, cette mère trop fille des villes pour épouser sans rechigner les beautés champêtres d'une vallée isolée.

Une Mama Sassy qui serait, par principe, en accord avec une vie de bohème entre complices, mais ni avec les cothurnes enfoncés dans le terroir, ni en cultivant l'esprit de grange, ou ni dans la satisfaction de boire le lait à même le pis des vaches.

Aucune arrière-pensée, aucun égoïsme dans cette inclinaison qui tanguait du côté de la survie. En femme née d'un détour par *La Pitoune du sexe* et le vingt-troisième étage d'un *building* avec vue sur des gratte-ciel, Mama Sassy avait l'habitude de carburer à l'air vicié des rues étroites et aux encombrements des trottoirs qui allaient de pair. Exactement comme Biscotte. Privées de néons et de coups de klaxon, elles flétrissaient. Sans les cohues de la Catherine à l'heure des fermetures de bars et les gueulantes si particulières à leur univers, elles s'étiolaient. Trop de chlorophylle et pas assez de bitume pour cultiver une saine joie de vivre.

Conséquemment, à ce régime, Mama Sassy ne tarderait pas à craquer. Du style névrose ou dépression. Et Félix avec elle. Une éventualité aussi probante que le quartier de lune qui avait balayé une partie de cette sombre nuit.

Torturé par la crainte que Mama Sassy ne ressemble plus à ce qu'il attendait d'elle, Félix avait vu poindre les premières lueurs du jour sans l'aube d'une consolation ou d'un espoir à l'horizon. Le spectre de la dissolution planait sur son avenir et avant que les collines ne propagent l'écho de sa désillusion, il avait bouclé sa randonnée comme on boucle ses valises avant de prendre la fuite.

Contrarié à l'idée de perdre cette mère si chèrement acquise, Félix s'était réfugié dans l'écurie, dans le réconfort puéril des odeurs de sa jument qui n'existait plus que dans le souvenir nauséabond de la déloyauté. La sienne. Il s'en était bêtement rendu compte lorsqu'il avait reniflé les odeurs de crottin décomposé, si recroquevillé autour de son trouble à se débattre avec ses fantômes, qu'il n'avait pas entendu la moto, ni Marie-Ange quand elle avait appelé.

Laisserait-il s'envoler Mama Sassy comme il avait lâché Delphine? Étranglé par la question, il s'était dit qu'il avait déjà perdu trop de monde parmi ceux qu'il aimait. D'où l'importance de ramener Mama Sassy à la réalité, à sa réalité. Peu importait comment, il saurait lui donner la piqure d'ici. Elle deviendrait accro de ce coin de pays, ou rien n'existerait. Il se l'était juré. Et pour le prouver, pour montrer qu'il avait la main haute sur cette nouvelle donne, il avait bondi sur ses pieds et retiré la robe et le t-shirt. Sa façon de se retrousser les manches.

L'âme en guerre, les nerfs en boule, une main sur le volant du minibus et l'autre sur la Bible qui avait repris du service, Hubert Prévert roulait vers son rendez-vous avec une mauvaise humeur à glacer son reste de peu de civilité. Quoiqu'on fut un dimanche, il avait laissé tomber la chemise blanche, au même titre qu'il avait perdu l'habitude du bouquet de fleurs des champs offert à son épouse tous les deux jours depuis qu'elle était revenue.

Chassez le naturel et il revenait au galop. Dans son cas, on pouvait parler d'un retour à bride abattue. Les promesses de changements et les nouvelles manières de se comporter adoptées à la rentrée au bercail de sa femme s'étaient enfargées dans les anciennes sans crier gare, et la jalousie avait rappliqué à la vitesse d'une balle sortie de son 12 qu'il trimbalait partout avec lui.

Les Bourassa du Chemin du Lac-en-Cœur l'attendaient. Un couple de vieux qui cassaient maison et dispersaient leur troupeau. Si Hubert remportait le contrat, il aurait à se débrouiller pour l'encan, sans l'aide d'aucun membre de sa famille. Une première dans l'histoire des Prévert qu'il ne serait pas prêt à pardonner.

Exclusif en amour, impitoyable en affaires et vindicatif à tous les coups, il ne digérait pas que Marie-Ange le néglige pour aller vendre des légumes improbables au marché et que ses fils renoncent à faire fructifier leur héritage sous prétexte qu'ils étaient trop occupés à cultiver le succès des Dalton dans leur interminable tournée. Quant à Isabelle, qui l'insupportait par sa manière de faire l'indépendance au saut du lit, il tolérerait mal qu'elle passe le plus clair de son temps à semer la révolte dans la tête des femmes du voisinage plutôt que de se satisfaire d'égrener du bonheur sur leur couple ou d'aligner des chiffres dans les colonnes des livres comptables de l'entreprise familiale.

Depuis ce qu'il appelait en serrant les dents, « la sombre histoire », il assistait, impuissant, à une perte du contrôle de son clan. Pour quelqu'un habitué de faire marcher son monde au doigt et à l'œil, se sentir floué par sa famille qui le délaissait pour ce qu'il considérait des insignifiances équivalait à une série de claques au visage. Sa réputation d'homme de poigne battait de l'aile dans les salons comme dans les granges, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'on se moque de lui. Il le devinait comme devine la mort, un bouvillon qu'on mène à l'abattoir. Et dans sa rage, il le beuglait à s'en rendre malade aux bovidés qu'il croisait sur sa route, spectateurs impavides de la somme de ses déboires.

La Renonciation en vue, il freina le minibus à la limite de vitesse permise pour éviter de se faire coller une contravention par le bouffon de policier dont la vallée s'était dotée et résorba, du même coup de frein, sa fantasque éruption de colère pour éviter de donner matière à commérage. Une précaution inutile, car la rue Principale, en ce dimanche après-midi de canicule, s'affichait plus déserte qu'une plage de la Baie-des-Chaleurs en automne. Sauf, peut-être, pour le remue-ménage d'une singulière voilure multicolore qui ondoyait sur le trottoir à la hauteur du magasin général.

Alice, qui avait franchi le cap du jamais deux sans trois voitures passées tout droit n'avait pas l'intention d'en laisser filer une quatrième au bout de son pouce. Surtout que le temps filait, lui aussi, en direction de l'heure fatidique.

Pour stimuler le chi cosmique en sa faveur, elle s'élança sur la chaussée et exécuta avec l'habileté d'une acrobate de cirque une figure de gymnastique en forme de spirale sous le nez du capot de la voiture qu'Hubert immobilisa dans un crissement de pneus à alarmer les vingt-sept convives réunis au *Grand Express*, lesquels s'agglutinèrent dans la vitrine, chapeautés de M. le maire et de la propriétaire juchés côte à côte.

Furieux d'être tombé dans ce qui ressemblait à un guet-apens, quoique subjugué par l'apparition, Hubert en appela à la bêtise des femmes qui se croyaient tout permis, à commencer par la sienne avec ses mouvances libertaires, tandis que derrière la vitrine du restaurant, parmi les invités surchauffés à la température ambiante et au café *Lowrider* boosté de liqueur *Globe-trotter*, on s'exclama bruyamment. Un délire des deux côtés de la vitrine qui arracha M. le maire à sa torpeur et la vieille fille à son humeur de chien, enchantée de voir la toute lisse de son gros loup se ridiculiser en compagnie du grand Hubert devant la fine fleur de la région.

Imperméable aux qu'en-dira-t-on, Alice virevolta en un remerciement au ciel et à la terre, plus gracieuse qu'une libellule de *sex-shop*. Elle ouvrit la portière latérale du véhicule et embarqua la boîte avant même qu'Hubert ait le temps de réagir autrement qu'en rouspétant. D'un bond de biche aux yeux d'une femme qui sait ce qu'elle veut, elle s'installa sur le siège passager, parfumant l'habitacle d'une odeur de fée sent-bon qui atteignit Hubert au creux des narines et plus bas, dans les méandres libidineux d'une sensation à laquelle il ne s'attendait pas.

Profitant de cet instant d'égarement, Alice le bombardait de remerciements et le supplia, avec un sourire céleste, de la déposer chez son neveu dans les meilleurs délais. Ils s'envolèrent aux yeux et au nez de Roland qui se sentit pousser des cornes, bouillant de déconvenue au milieu de la clientèle émoustillée et cancanière, avec Geneviève en arrière-plan qui s'empressa vers la cuisine pour dissimuler sa folle gaieté sous une nouvelle rasade de gin.

Félix terminait de récurer l'auge accrochée au mur. Un reste de fourrage constellé de toiles d'araignées pendait du râtelier fixé au-dessus. Avec un pincement au cœur, il se remémora Raoul qui s'arrêtait devant chaque fois qu'il pénétrait dans l'écurie. C'était immanquable ; à tous coups, il prenait un air contrarié avant de déclarer en se grattant l'oreille : « Va pourtant falloir prendre le temps de la consolider, c'te maususse de mangeoire ».

Félix, qui n'avait jamais connu le râtelier autrement que branlant, se souvenait des précautions à prendre à chaque fourchée de foin qu'on balançait dedans. Il agrippa un barreau et tira vers lui pour vérifier son état.

Déchaussé du mur, le râtelier s'effondra sur l'auge. Il eut tout juste le temps de bondir de côté pour éviter la masse de bois, laquelle culbuta au sol dans un vacarme qui déclencha dans la basse-cour un gros chahut.

La poussière retombée, il évalua les dégâts. Dans sa chute, le râtelier ne s'était pas brisé et avec un peu de mortier et beaucoup des bras de Pen, il retrouverait sa place.

L'ombre qui glissa sur les planches disjointes de la cloison du box le fit se retourner.

Une forme féminine s'était encadrée dans la porte, la longue chevelure en cavale, resplendissante au milieu de la poudreuse d'or héritée des rayons du soleil. Une hallucination de beauté dont Félix aurait reconnu la silhouette les yeux fermés. Pour ça, elle portait bien son nom. Marie-Ange, la fille du soleil dans une robe aux reflets d'azur. Marie-Ange, la maraîchère des dieux, aussi scintillante dans les contours de son corps de déesse, qu'une comète.

Des secondes en coup de cœur résonnèrent autour d'eux sans qu'un mot fût échangé.

Pour dire quelque chose, Félix cligna des yeux. Tout sourire, Marie-Ange pivota légèrement, profilant sa silhouette sous un jour différent. Un œil s'illumina, une oreille s'ourla de brillance, une main apparut au milieu du soleil. Ses longs doigts repoussèrent une mèche rebelle. La main poursuivit son envol par-dessus la chevelure de feu, jusqu'au chambranle de la porte où elle se posa avec délicatesse, découvrant sous le bras ambré du soleil, au creux de l'aisselle blanche nacrée de sueur, l'or ébouriffé d'une fine toison. Toute la sensualité sur terre dans le spectacle de cette perle incendiaire, nichée au creux du plus joli des coquillages. L'impression, pour Félix, de s'introduire dans les profondeurs sacrées d'une intimité qui ne lui appartenait pas et de la profaner.

Il ferma les yeux, puis, quand il les rouvrit, la robe avait disparu. Marie-Ange était nue devant lui, paisiblement disponible à son regard.

En un flash, il scanna l'absolue perfection du désir qu'elle inspirait. Déstabilisé, il baissa la tête pour s'apercevoir que la gazelle chaussait des bottes de *skinhead*. Un paradoxe auquel il s'accrocha.

— Dans trois jours, c'est mon anniversaire, murmura Marie-Ange. Si on se faisait un petit cadeau, toi et moi ?

La question, toute douce, s'infiltra dans la tête de Félix, qui compta ses battements de cœur comme on compte les secondes avant l'explosion d'une grenade.

Marie-Ange l'observait, sonnée par l'écho de sa propre audace. Le vacarme, dans l'écurie, l'avait fait accourir en pensant y découvrir Alice. De tomber sur Félix à demi nu l'avait surprise, sans la décontenancer.

Elle ne l'avait jamais trouvé aussi beau.

Splendide, le fils Légaré, altier sous l'affolement qu'elle devinait à fleur de peau, les muscles saillants, le torse luisant. La splendeur des bronzes qui ornent les livres d'art et d'histoire. D'une impérieuse virilité et tout à la fois d'une fragilité comme elle n'aurait jamais cru que cela puisse exister. L'exercice d'un charme intrigant qui l'avait échauffée d'une envie irrépressible de se blottir dans ses bras et de le soumettre à ses caresses. Prendre et être prise. S'abandonner à lui, le posséder et disparaître.

Tout donner, tout recevoir et ne rien avoir à désavouer, consciente, par-delà cette attirance exceptionnelle, que le hasard lui servait l'occasion rêvée de se débarrasser de l'encombrante virginité qui lui bousillait le moral et les sens depuis le début de l'adolescence, convaincue avant les faits que cette implosive histoire d'amour ne déborderait jamais d'ici, qu'elle se consumerait en même temps qu'eux, dans la jouissance de l'instant présent, avec en réserve pour l'avenir, la certitude d'avoir tout le temps de l'oublier ou de le haïr.

Félix ne bronchait pas. Écartelé par la démesure de cette provocation, le regard perdu dans le noir poussiéreux des bottes qu'il fixait par crainte de perdre l'entièreté de ses repères, il s'enlisait dans la perplexité, incapable d'une quelconque répartie à la hauteur des sentiments éprouvés.

Il aurait d'abord fallu qu'il sache ce que Marie-Ange dissimulait sous son masque d'impudente séductrice. Ange ou démon ? Persiflage ou pardon ? Quant à cette histoire de cadeau, il ne pouvait qu'être empoisonné. Elle était trop à l'aise, toute nue devant lui, pour qu'il s'agisse du contraire. Certainement qu'elle ruminait de la vengeance, une suite au châtiment qu'elle lui avait infligé le jour de l'enterrement. Sinon, qu'aurait-elle attendu de lui ? Qu'espérait-elle ?

— Tu as perdu ta langue, bourreau des cœurs ?

Aucune malice dans le ton ni dans la mine enjouée de Marie-Ange que Félix fit l'effort d'envisager. Elle semblait si candide sous l'effronterie, si chaste au milieu de son impudeur, qu'il écarta l'idée d'une manigance.

Ne sachant pas de quel côté aboutir ou quoi dire, il chercha le secours de Mama Sassy, mais ne la trouva pas. Elle devait se terrer loin, très loin dans les replis de sa propre incompréhension.

—Tu cherches quoi, au juste, finit-il par lâcher sur un ton de déroute.

La réplique ne tarda pas. Dans une imitation que Félix n'eut aucune difficulté à reconnaître du célèbre «*Happy Birthday Mister President*» offert par Marilyn à John F. Kennedy, Marie-Ange susurra en se trémoussant : «*Happy Birthday to me, Happy Birthday to me*».

Le numéro atteignit sa cible avec mille fois plus de grâce et de charme que la déraisonnable prestation de Miss Hollywood. Félix avait vu cette dernière à la télévision et se disait qu'elle pouvait aller se rhabiller (façon de parler), avec ses gros sabots à talons aiguilles et sa robe aux milliers de dollars et de pierres du Rhin.

Soufflé, Félix. *Flabbergasté* par l'éloquence de Marie-Ange dans son exubérance. La preuve absolue qu'elle pouvait se permettre n'importe quoi. Toutes les audaces, même les plus salaces. Qu'elle pouvait se montrer d'une insolente sensualité sans que la vulgarité n'ait prise sur elle, pas plus que la banalité ou les clichés.

Quoi qu'elle tente, elle demeurerait et demeurerait séduisante, désirable, envoûtante et c'était bien là le drame.

—S'il te plaît, Marie-Ange, rhabille-toi, supplia Félix en se détournant pour éviter de lui montrer son trouble.

—Je ne te plais pas ? Tu n'as plus envie de moi ?

Elle rappliqua dans son dos, haletante, la peau brûlante. Félix, qui pouvait sentir son souffle sur son cou, respira son odeur de vanille et d'île chaude. Décontenancé, il appuya les mains au mur, par-dessus la tête, comme un trousseur de fillettes surpris par la police des mœurs.

—Tu sais bien que ce n'est pas ça. À quoi tu joues ?

—Je veux que tu me fasses l'amour, c'est-tu assez clair ?

—Marie-Ange, c'est du délire...

— J'en ai par-dessus le cul de ma virginité, si tu veux tout savoir.

— Ça suffit. Rhabille-toi ! aboya Félix en la regardant droit dans les yeux avec l'envie de s'y perdre.

—Toi, un apôtre de l'amour libre, ça devrait pas être trop compliqué. Le jour où t'enterrais tes parents, tu faisais moins de manières, tu...

Marie-Ange n'eut pas le temps d'aller au bout de son ignominie, une gifle retentissante lui clouant le bec.

Incrédule, elle dévisagea Félix encore plus ahuri qu'elle. Sa main était partie toute seule. Une impulsion de Mama Sassy jaillie des profondeurs de son désarroi pour lui prêter main-forte.

Très forte, à en juger la tête de Marie-Ange, suffoquée, qui se massait la joue, les yeux pleins d'eau.

—Qu'est-ce qui te prend, cow-boy à tapettes, t'as le gros nerf réfractaire ? lança-t-elle.

Puis elle sanglota, crispée d'indignation... une petite fille dans la douleur de l'humiliation.

Pour Félix, c'était à rendre fou. Elle faisait si pitié au milieu du désir qu'elle suggérait qu'il n'avait qu'une envie : se jeter à ses genoux et s'excuser, la supplier de le pardonner.

Il oubliait Mama Sassy, qu'on ne leurrait pas si facilement. En femme de principes qui revendiquait à cor et à cri une considération chèrement acquise, elle n'allait pas supporter d'entendre Félix se faire insulter sans se rebiffer.

À son corps défendant, ou presque, Félix s'entendit riposter sur un ton cinglant :

—Baise-secours, c'est pas ma branche. Si ça te démange tant, Pax revient demain. Lui, c'est un spécialiste.

Brutalement confrontée par un effet boomerang au sordide de sa conduite, Marie-Ange sauta sur Félix en hurlant de rage.

Un assaut si violent qu'il perdit l'équilibre. Les deux roulèrent alors par terre, dans une promiscuité de peau, de sueur, de râles et d'odeurs dont Félix aurait rêvé en d'autres temps, sur d'autres rivages. L'épreuve d'un combat au corps à corps, à l'amour à la haine, avec une furie qui cognait, griffait, mordait, et qui lui cracha à la figure quand il parvint à l'immobiliser.

—Rentre-toi bien ça dans ta petite tête de sauvageonne : la main entre tes jambes, c'était pas moi.

—C'était qui d'abord, le Saint-Esprit ?

Félix la tenait coincée sous lui, les mains comme des étaux sur ses poignets, les cuisses bouclées autour des siennes, torrides. Tous les deux les muscles bandés, le souffle rauque, lui dans la crainte d'une escalade dans la violence, elle comme la bête fauve prise au piège et qui n'a plus rien à perdre.

—Pense ce que tu veux, moi je t'aime trop pour ça. Je t'aime, Marie-Ange.

Il avait trop parlé, mais il ne regrettait rien.

Après quoi, il roula sur le côté pour laisser le champ libre à son interlocutrice. Celle-ci se leva d'un bond, attrapa sa robe et se dirigea vers la porte sans un mot ou un regard vers lui.

Sa sortie de l'écurie coïncida avec l'arrivée du minibus qui sema de nouveau la pagaille parmi la basse-cour.

Hubert immobilisa son véhicule à côté du *side-car*, qu'il ne s'étonna pas de découvrir stationné au milieu de la cour. Alice lui avait parlé du rendez-vous qu'elle avait ici avec Marie-Ange qui apparemment, s'était décarcassée pour lui dénicher des graines d'une grande rareté au marché de Bonneville.

Elle était si contente de cette inespérée trouvaille que de tout le trajet, elle n'avait cessé de vanter ses mérites : « Une adorable petite, toujours de bonne humeur, aussi belle et dégourdie que vaillante, dont son père peut être fier. Vraiment fier ! »

Des louanges à mettre du baume au cœur meurtri d'Hubert.

Du moins, jusqu'à ce qu'il aperçoive sa fille les fesses à l'air, en train d'enfiler sa robe devant la porte de l'écurie, avec, sur la figure, une moue de contrariété chapeautée d'un regard torve et assez de foin dans sa chevelure ébouriffée pour survolter un père suspicieux de nature.

L'apparition, dans le dos de sa fille, de Félix à moitié nu avec, lui aussi, la chevelure fourragère, scella ses soupçons. Il descendit avec fracas du minibus en jurant de venger l'honneur de Dieu et des Prévert, sourd aux incantations d'Alice qui patinait dans l'arbitraire pour dédramatiser une situation qui, en l'absence du grand Hubert, lui aurait arraché des larmes de bonheur.

Marie-Ange, qui en avait vu d'autres depuis l'échappée belle de sa mère, salua son père d'un haussement d'épaules et se pencha sur le *side-car* où elle récupéra un sac de papier brun qu'elle remit à Alice, métamorphosée en girouette à l'approche d'une tempête.

—Les voilà, vos semences, dit-elle avec un sourire chagriné. J'étais pas loin de penser que vous m'aviez oubliée.

Alice la prit dans ses bras en cherchant Hubert du regard, puis répliqua :

—Désolée, ma chérie, j'ai eu un problème de transport. Heureusement que ton père passait par là. Oh Merci. Tu es un ange, ajouta-t-elle après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le sac.

—Un ange à qui on ne donnerait pas le Bon Dieu sans confession ! clama Hubert en brandissant la Bible au nez de sa fille.

Celle-ci le trouvait si méprisable, dans son indignation, avec sa Bible qu'il secouait comme une certitude, qu'elle ne put résister à l'envie de le narguer.

— Vas-y, dis-le, révèle le fond de ta pensée... tu me prends pour une traînée, une petite dévergondée.

—Comment oses-tu !

–Ta fille... une Marie-couche-toi-là ! Hurle-le, tu en crèves d’envie !

–Je t’interdis ! hurla Hubert, les yeux révoltés.

Prise à son propre jeu, Marie-Ange s’enflamma pour de bon.

–Les interdits, c’est terminé, papa ! Je vais avoir dix-huit ans et y’a personne qui va mener ma vie à ma place !

Hubert l’aurait frappée, mais un éclair d’épouvante le retint dans son geste, bras en l’air.

Depuis la sombre histoire de ses déboires, il n’était plus le genre de chêne à braver les tempêtes jusqu’au déracinement. Désormais, plutôt que de courir ce risque, il avait tendance à plier, comme le roseau. Sa main tremblante se rabattit donc sur la Bible, qu’il ouvrit à la page des dix commandements.

Avant qu’il ouvre la bouche, Marie-Ange le prit de court, en se faisant cinglante.

– Pas besoin de ton répertoire, je la connais par cœur ta rengaine des fais-pas-ci-fais-pas-ça !

Un manque flagrant de respect, selon Hubert, qui s’enfonça dans la vexation avec des accents de prêcheur chahuté.

–À mordre la main de Dieu, on risque de se punir soi-même.

Alice s’interposa avant qu’il s’électrise dans une nouvelle direction.

–Du calme, mon cher Hubert, tu vois le mal partout. Je te rappelle que c’est moi qui lui ai donné rendez-vous ici.

–Comme si j’avais des comptes à rendre ! lança Marie-Ange, qui ne lâchait pas son père des yeux.

Félix s’approcha, résolu à raconter une vérité qu’il ne savait pas par quel bout présenter.

–Vous avez tort de vous mettre en colère, monsieur Prévert...

Hubert se tourna, trop heureux de cet exutoire.

–Toi, je t’ai pas sonné le grelot !

Le ton ne plut pas à Félix, surtout qu’il ne se sentait coupable d’absolument rien.

–Vous êtes chez moi, à ce que je sache.

–P’tit morveux, t’as oublié à qui tu parles ?

–Et alors ?

Hubert tremblait de colère face à Félix qui ferma les poings. Déjà profondément meurtrie par la succession de rebuffades qu’elle ne méritait pas, Marie-Ange les observait sans y croire. Deux enfants qui se disputaient pour un jouet qui ne leur appartenait pas.

Furieuse, elle décida de les bluffer tous les deux.

–Oui, j’ai couché avec lui ! cria-t-elle avec insolence à son père. C’est ça que tu veux entendre ? On a fait l’amour. *We just pop the Cherry*, comme disent les Anglais. Bye Bye la pucelle ! C’est fait... elle est décapsulée, ta fille. T’es content ?

–Tonnerre de Dieu ! beugla Hubert en tournant sur lui-même.

–C’est pas drôle, murmura Félix en se rapprochant de Marie-Ange, complètement ahuri.

–On n’est pas là pour rire, chuchota cette dernière.

–T’es folle.

–J’assume.

Avant de déguerpir, elle posa sur Félix le tranchant d'un regard qui lui balafra le cœur. De son côté, Hubert piquait du nez. Une torpille à la dérive dans les environs de sa fille. Avant qu'il heurte une cible, Alice s'interposa, mi-figue mi-raisin.

—Les voies du Seigneur sont impénétrables, mon cher, tu devrais le savoir.

Le vacarme du moteur de la moto jeta une nouvelle panique parmi la basse-cour. Sans un mot ou un geste d'adieu, Marie-Ange vira dans la cour et enfila le rang Légaré.

—Ça parle au diable ! jura Hubert.

Alice le tira par la manche en direction du minibus.

—Viens m'aider au lieu de te tourmenter. Ce n'est quand même pas la fin du monde.

—La mère, et maintenant la fille, soupira Hubert dans un souffle de cachalot à l'échouement, avant de courber l'échine, comme s'il avait le monde sur les épaules.

—Tu te désâmes pour rien, toi et ta Bible, temporisait Alice qui affichait un sourire de thérapeute sur la voie du succès.

—Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu... rumina Hubert en se dandinant dans le déséquilibre entre obédience et rebuffade.

Alice passa son bras sous le sien et dit :

—Vois-y du renouveau, une ouverture sur l'avenir. La vie est pleine de surprises, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre.

Pendant ce temps, éparpillé entre cauchemars et illusions, Félix suivait le *side-car* des yeux, scarabée d'or en mouvance au milieu des éclats du soleil. Quand il eut disparu derrière l'horizon et la brûlure de Marie-Ange avec lui, il se liquéfia dans la réalité.

Pour sa part, la réalité rattrapa Hubert quand il vit Alice consulter sa montre. Malgré un carambolage des sentiments à endommager chez lui les bases de son intégrité, les vieux principes tenaient bon. Le cœur avait ses raisons, mais les affaires en conservaient encore toute la passion.

En moins de temps qu'il fallut à Alice pour demander l'aide de son neveu, Hubert déposa la boîte en carton dans ses bras, sauta sur le siège du conducteur en vociférant à l'endroit du fils Légaré des menaces de représailles et disparut derrière un nuage de poussière à faire compétition à l'occlusion solaire.

Ne subsistèrent dans la cour qu'un éparpillement de basse-cour et l'ombre d'un malaise entre le neveu et la tante, malaise provoqué par une accumulation résiduelle de perceptions contradictoires qu'Alice se chargea de dissiper avec la subtile élégance et le réel talent d'une chimiste de l'éphémère, équipée, comme à son habitude, pour distribuer de la joie de vivre sur commande et au besoin, cette fois-ci sous la forme d'une poudre à priser extraite d'une tabatière à opium en roche de cristal d'origine chinoise, datée de quelques siècles avant la naissance du Christ. Une particularité sur laquelle elle insista, avec une certaine fierté, tandis que Félix se poudrait le nez.

Lorsqu'ils furent au point culminant de l'exubérance Alice aborda la véritable raison de sa présence ici. Elle envoya Félix chercher un escabeau, pour accrocher le carillon éolien qu'elle sortit de la boîte et qu'elle assembla dans une course contre la montre imposée par le soleil.

L'objet assemblé, elle le promena comme l'ostensoir de Curé du temps de son entrain religieux, pour qu'il tinte aux quatre coins de la maison en se déplaçant au rythme d'une chorégraphie inspirée de la parade amoureuse des canards mandarins, le symbole par excellence pour les initiés du Feng Shui de l'amour, du romantisme et du bonheur conjugal. Un singulier rituel pour un néophyte comme Félix, qui associa les déhanchements de sa tante à *La danse des canards* du suisse Werner Thomas, ce grand succès des années 80, popularisé au Québec par la jeune Nathalie Simard, succès qu'il avait si souvent chanté et dansé en compagnie de Maminette et qu'il chanta et dansa à nouveau au milieu de la cour, dans une totale inharmonie avec le recueillement de sa tante, au risque de nuire à la finalité du cérémonial.

En transe comme Alice l'était, il aurait fallu un tremblement de terre pour qu'elle décroche de sa mystique trajectoire, qu'elle compléta d'un pied de nez au soleil.

Félix la rejoignit avec l'escabeau, à bout de souffle d'avoir dansé ; et deux pincées de poudre plus tard, le carillon se retrouva accroché sous la corniche de la maison, à une distance zen de la porte principale, et ce,

conformément à des directives d'Alice qui s'agita d'un balancement symbiotique de tout le corps, de la terre vers le soleil, en attendant que la lune l'occulte, comme prévu au calendrier depuis des millénaires, à 14h47 très précisément.

Instant crucial où par la magie féconde du mariage de l'astre de feu avec l'opacité lunaire, le neveu et la tante se retrouvèrent à bourlinguer à l'unisson dans le hamac et au fond de la tabatière, puis sur des crêtes de tendresse partagée et dans les dérives d'un avenir tartiné d'amour et de prospérité, en extrapolation des constellations du zodiaque, exactement comme l'avait souhaité Alice-la-bonne-étoile, scintillante de félicité aux yeux de Félix, lui-même très surpris de se sentir tout à coup animé de l'espoir de réussir quelque chose avec sa vie, sans égard pour sa déconfiture avec Marie-Ange.

Une éblouissante sensation de bien-être qui rayonnait très loin à des années-lumière de Civic, lequel continuait de galérer, en secret, sous l'escalier, dans la noirceur, la chaleur et les mauvaises odeurs, vissé sur le ventre poisseux de son partenaire d'incubateur comme un détonateur à son compte à rebours.

Menottés, assoiffés, courbaturés, les deux avaient des colonnes de fourmis dans les pieds. Deux forçats dans les oubliettes de la normalité et des plaisirs avortés par la lâche incapacité du fils Papineau de satisfaire les ambitions de son prisonnier préféré, qui s'était naïvement engraisé d'une grande rasade de fierté gay, à l'idée qu'ensemble, main dans la main, ils sauteraient sur l'occasion pour s'octroyer une sortie de placard digne de ce nom.

Reclus, ils le demeuraient donc envers et contre les efforts de Pen qui, bien qu'il ne fût pas amateur d'évasion, avait encouragé son beau policier par trois fois, à tenter d'échapper à leur destin de balais cloîtrés. À chaque fois ils furent contraints de réintégrer leur réduit. Des échecs à répétition causés par l'inattendu va-et-vient autour de la maison et dans la cour d'une part, mais surtout par la faute des hésitations de Civic qui redoutait d'être surpris en si humiliante posture et qui préférerait mourir étouffé sous l'escalier plutôt que de mourir de honte devant tout le monde.

Un sujet de véhémence dispute chez le couple qui, entre murmures et chuchotements, escalada à tâtons dans le déni et les coups bas, au point de se menacer mutuellement de divorce. Une invraisemblance dans leur cas, la séparation n'étant hélas ou heureusement, impossible à envisager présentement.

De la fenêtre mansardée de sa chambre, Félix embrassait d'un coup d'œil la cour et ses bâtiments, de l'écurie au potager et de la grange au poulailler, avec, en pourtour d'horizon et en complément de saison, l'automne et ses couleurs de feu de bois, ses scintillements du frimas du petit matin en perles de gelée sur les champs de la vallée ou, comme aujourd'hui, ses éclats de soleil dans un ciel d'azur à se croire de retour au mois des amours.

C'était l'endroit qu'il avait choisi pour installer Maminette et Raoul. Maminette en mode pause sur un écran et Raoul dans son cadre à dorures. Un poste d'observation privilégié sur *La Fête à toulmonde*, comme Pax avait baptisé le surprenant événement organisé en l'honneur de Félix et de ses parents, ce triumvirat de la première heure qui (autres temps autres mœurs) n'avait désormais aucune influence sur le *modus vivendi* en vigueur sur la terre ancestrale, abstraction faite du désir inoculé, dans les murs et dans la pérennité, de remplir la maison des joies de vivre d'une ribambelle d'enfants, fussent-ils multicolores comme dans l'imaginaire d'une pluralité plus que parfaite.

Mama Sassy, qui ne trouvait toujours pas sa place parmi eux, surplombait le trio en âme reine, surprise autant que Félix de l'agitation qui régnait dans la cour bariolée de guirlandes de feuilles et de fleurs d'automne, où circulait une foule qui, se fier aux racontars, dépassait en importance l'assistance au lancement du *Festival Permanent du Chopper de La Renonciation*, pourtant organisé de main de maître et de maîtresse par le maire et sa partenaire des occasions sulfureuses qui brillaient par leur absence.

Parmi les visiteurs, ils étaient nombreux à s'en étonner et à s'en gausser, surtout les mauvaises langues qui ne se prêtaient à aucune retenue lorsqu'il s'agissait d'extrapoler et de tergiverser à propos de la vénéneuse corrélation et des vicieuses accointances entre la vieille fille, l'oncle, la tante et, finalement, le neveu, plus dégourdi qu'envisagé pour quiconque au fait des tenants et des aboutissants du différend concernant la ferme des feus Légaré.

Si Geneviève Lachance avait l'excuse de ne pouvoir quitter le *Grand Express* où elle se morfondait faute de clientèle, confite à la promesse faite à son gros loup de garder, par solidarité, le restaurant ouvert comme d'habitude en cette journée exceptionnelle, rien ne justifiait, aux yeux d'une majorité, l'absence de Roland Papineau ni celle de son fils, lequel arrivait troisième sur la liste à ragots des absents notoires.

Depuis l'arrestation de son prisonnier de choix et plus encore depuis leur clandestin placardage alors qu'ils étaient déguisés en nus-vite, Civic évitait tout contact public avec celui qu'il surnommait, dans une intimité sous le sceau du secret : « Mon amour en cage, ma grosse sentence, mon beau lardon ». Des frivolités à le couvrir d'une chair de poule déjà plumée rien que d'y songer ; et à faire jaillir de la lumière au fond des yeux du gros Maurice Groleau qui allait beaucoup mieux. Signes évidents qu'avec ou sans menottes, les deux hommes étaient solidement attachés l'un à l'autre. Et cela paraissait au premier coup d'œil, au premier soupir, peu importe les tentatives de dissimulation, les simagrées et les mensonges.

En complément d'infortune à la détestable garantie qu'au premier regard échangé avec son prisonnier on s'apercevrait de son revers de médaille virée aux couleurs de l'arc-en-ciel, s'ajoutait la perspective d'une prolifération de quolibets de bas de ceinture, de par sa rétrogradation au rang de perdant dans la cause Marie-Ange Prévert versus « y planter le premier son drapeau ».

Ce n'était désormais un secret pour personne. La fiancée qu'on lui avait officiellement attachée à la queue de part et d'autre des familles, cette si jolie promise dont on se disputait les faveurs dans toute la région et qui lui revenait de droit, cette petite oie blanche pour qui il avait inventé le coup fumant du canard, s'était métamorphosée en une dévergondée d'une inimaginable perfidie en offrant à sa demi-portion de cousin, sans avertissement, sans caution, sans à-valoir ni possibilité de reprise de possession, le rôle glorieux dans lequel il s'était lui-même investi plantureusement. Un rôle auquel il s'était préparé avec l'acharnement d'un athlète et qui lui avait littéralement filé entre les jambes.

Pire, la fautive avait eu l'audace et l'indélicatesse de se vanter de Longue-Pointe à La Renonciation de son décisif passage à l'acte, avec sans-gêne et obstination sans égard pour la réputation des personnes concernées ; et malgré les récriminations de son père qui ne digérait pas, mais alors pas du tout, que sa fille se soit commise avant le mariage et pour comble d'insulte, avec une personne de couleur, pour ne pas dire un nègre, comme le chuchotaient les mauvaises langues en se regardant dans le blanc des yeux. Par-dessus le marché, un mâle de contrefaçon qui portait la robe sans être sacerdotale. Pire qu'un scandale, c'était un sacrilège !

Toujours selon la rumeur, Hubert Prévert aurait fini par piquer une colère de missionnaire à exterminer une tribu entière qui l'aurait conduit à vouloir flanquer sa fille à la porte après l'avoir reniée, ce à quoi certains des membres de la famille se seraient opposés. Le début d'une guerre des clans qui aurait divisé les Dalton,

conforté Marie-Ange dans sa piètre opinion des hommes, Isabelle dans le bien-fondé de son engagement dans la LFA, et qui aurait expédié le grand Hubert au milieu de ses terres pour continuer de cuver sa colère entre la Bible et sa collection d'armes à feu.

Dans ces conditions, nul besoin d'une tête à Papineau pour que Civic comprenne que c'eût été une folie de se pointer à la ferme en cette journée racoleuse où s'était donné rendez-vous tout ce qui avait des yeux et une langue pour railler et discriminer. Et ce fut avec un reniflement qui en disait long sur le morveux qu'il ne cesserait jamais d'être, de l'avis de son paternel, qu'il renonça à aller faire le beau chez le cousin.

Pour distiller les qu'en-dira-t-on et étourdir les soupçons autour d'une absence qui risquait malgré tout d'être remarquée et commérée, il enfila l'uniforme et se planta radar en main sur le bord de la route nationale, dans le soi-disant cadre d'une opération policière d'envergure justifiée par le long congé, advenant qu'on lui posât la question.

C'était le week-end de l'Action de grâce, cette célébration de la saison des récoltes un peu partout dans le monde des humains, que les voisins américains appellent *Thanksgiving* et qui les réunissait en famille le dernier jeudi du mois de novembre pour remercier Dieu de ses bontés, manger du prochain en toute intimité et de la dinde à satiété. À La Renonciation comme partout au Québec, l'Action de grâce se célébrait à la mi-octobre dans un rituel de mises en conserve abusives, de fermeture hivernale des roulottes et des chalets, de chasse aux citrouilles et autres plaisirs à saveur de familles et de feuilles mortes d'une fin de semaine qui englobait le lundi et qui tombait, cette année-là, sous le coup de chaleur d'un été indien qui s'éternisait au-dessus de la vallée, en feu comme le gosier de Civic qui n'avait pas eu la prévoyance de s'apporter à boire et qui surchauffait dans son uniforme automnal.

Midi approchait et le soleil irradiait le ciel sans nuages. Un ciel bleu magnifique, «*plus bleu que le bleu de tes yeux*», comme le chantait à la radio l'incomparable Edith Piaf, en duo avec Roland Papineau qui rentrait de Bonneville disposé à sourire à l'avenir malgré le clin d'œil du ciel encore plus bleu que n'importe quelle paire d'yeux, incluant ceux du type pour qui la chanteuse des amours impossibles se languissait dans les haut-parleurs.

Il revenait d'une visite éclair chez Mylène, qu'il consultait chaque fois que la vie le torturait. Elle l'avait trouvé si remonté du ciboulot qu'elle avait été obligée de lui administrer en sus de la poilue de base réclamée, une double-boule rehaussée d'un vibro-recto en version super-de-luxe. La coûteuse concoction offerte au rabais s'était rendue au bout des résistances du client, ressorti de chez sa thérapeute ramolli à des envies de flâneur du dimanche, quoique le portefeuille un peu raide.

Il était allé boire une bière en terrasse, du côté de la grande avenue. Par malchance, on l'avait reconnu. D'anciens résidents de la vallée étonnés de le voir traîner en ville un jour de fête au village : « Ben voyons, monsieur le maire ? Pour une fois que La Renonciation est sur la mappe ! »

Avec un brin de malice, on l'avait relancé sur la douloureuse piste de son festival avorté : « Comme ça, votre fameux *Festival permanent du Chopper* s'est faite *chopper* les ailes par des *outsiders* ! Y paraît qu'à c't'heure, c'est l'amour et les fleurs qu'on fête à La Renonciation ? Au diable les concours de *choppers* ! Bye bye les rodéos de motos ! À ce qu'on raconte, c'est rendu, chez vous, qu'on fait ça sur le dos, tout en douceur, en *Peace & Love* ! »

Ayoye !

Roland avait reçu ces boutades comme un coup de pioche dans son cœur animal. Le déclencheur d'une crise à éclabousser de bière ses interlocuteurs. L'air étourdi, il s'était mis à déparler. Des symptômes d'AVC qui avaient rudement inquiété les témoins. On avait songé à appeler une ambulance alors qu'il ne songeait qu'à s'éclipser. Il s'était débattu avec la rudesse d'un homme en état de choc. Impossible de le retenir. Au risque d'être renversé, il avait traversé l'avenue en zigzaguant parmi la circulation pour sauter dans son antique voiture, qui avait pris un coup de jeunesse sous la furieuse poussée du pied de son conducteur qui n'affichait désormais plus rien d'un flâneur.

Engagé sur le chemin du retour aussi perturbé qu'à son départ, il avait roulé le pied à fond sur ses démons, dans une conduite à risque qui avait suffisamment grisé d'excès l'ancien champion pour que Roland

retrouve l'insouciance du bon vieux temps. Dans un fringant lâché de couilles, il s'était envolé sur les ailes de la persuasion et des convictions, les deux mains sur le volant, loin de la morosité et des ennuis du quotidien avec un tel succès, qu'en moins de la moitié du trajet, il avait retrouvé l'essentiel de sa combativité légendaire et une dose suffisante de sagesse pour accepter une fois de plus de «*laisser le temps au temps*», comme le chantait à la radio un vieux de la vieille de la chanson française.

Une judicieuse chanson, dans les circonstances, qu'il avait fredonnée la tête dans les étoiles d'une vie qui ne faisait jamais de cadeaux, mais, somme toute, plutôt réussie jusqu'ici, ce qu'il se plaisait à se dire et à se répéter.

Parti de moins que rien, il avait toujours trouvé le moyen de parvenir à ses fins et il s'enhardissait malgré tout à croire que ce n'était qu'une question de temps pour qu'il écrabouille les prétentions de son neveu et de sa gang de pouilleux.

Cautionnés ou non par sa toute lisse, la petite crisse, il les flanquerait dehors. Il avait payé assez cher pour ce privilège ! Et foi de Papineau, personne d'autre que lui ne mettrait La Renonciation sur la mappe ! Certainement pas une bande d'attardés des années 70, un ramassis de *poteux*, de poilues de dessous de bras, un tas de *partouzeux* au manche creux qui n'avaient rien de mieux à offrir aux villageois que la honte et le scandale d'une mauvaise réputation.

Les yeux sur la ligne blanche qui filait à la vitesse des divagations et des élucubrations qui défilaient dans sa tête, il avait poussé le cri primaire qui l'avait définitivement réconforté avec ses ambitions. Vainqueur, mon Roland ! Vainqueur sur toute la ligne, en vrai Papineau !

En vue de La Renonciation, qu'il avait découvert aussi désert qu'un village de la Ruée vers l'or en panne de filon, il s'était propulsé dans l'envie soudaine d'aller se frotter de visu à cette innommable fête qui faisait parler d'elle jusqu'en ville.

De ça, il n'avait plus les moyens d'en douter.

Une espèce de foire déguisée en levée de fonds, à ce qu'on lui avait raconté ; une kermesse qui poussait l'irrévérence jusqu'à avoir vidé le village de son sens commun et de ses paroissiens.

L'âme fourbe du scélérat en bandoulière, il avait cravaché sa voiture pour dépasser le *Grand Express* à une vitesse déraisonnable, en chantant à tue-tête pour oublier qu'il avait fait jurer sa Sexy de bouder l'événement. Une enfilée éclair de la rue Principale qui n'était pas passée inaperçue aux yeux de Geneviève, déjà sur le qui-vive, la curiosité exacerbée par le flot d'automobiles qui défilaient devant sa porte, d'autant qu'elle n'avait rien de mieux à épier et à critiquer que le mouvement de la rue, non sans songer avec une dévorante jalousie à Roland qui avait disparu depuis le début de la matinée et à Pax qui ne s'était pas pointé au balcon depuis la nuit des temps et qu'elle souffrait de savoir lâché lousse parmi les jupons de toutes les catins du canton, à l'unisson avec la barmaid au bec fin et la serveuse à quattrain.

Tiraillée entre trahison, abandon et dénégation par l'homme de toute une vie et celui de quelques trop rares nuits, son intuition de vieille fille à double fond l'avait convoyée sans détour jusqu'à l'abject sentiment que M. le maire était en train de lui en passer « une p'tite vite », comme on dit dans le jargon de la supercherie.

Une dérobadé encaissée comme un cruel et douloureux pied de nez à son amour dévoyé et à sa loyauté. La balle d'un traître tirée à bout portant au cœur de la solidarité.

Blessée, mais pas vaincue, elle s'était armée d'une décision canon, et ni une ni deux, elle avait mis une clé dans la porte du restaurant et l'autre dans le contact de sa voiture, et filé en flèche à la poursuite de son gros loup d'esbroufeur.

Loin de se sentir traqué, Roland roulait en direction du rang Légaré lorsqu'il avait été rattrapé par Edith Piaf et son histoire d'amour sur fond de ciel bleu merveilleux.

Enjoué, il avait roucoulé les paroles en parfaite harmonie avec la chanteuse : « *Plus bleu que le bleu de tes yeux, je ne vois que les rêves que m'apportent tes yeux...* »

Instant crucial où le firmament d'un bleu aussi bleu que le bleu de la plus belle paire d'yeux bleus se couvrit du mauvais œil d'un gyrophare aperçu dans le rétroviseur et que les hurlements d'une sirène de police renvoyèrent Piaf à son destin de cassette audio et Roland à sa fatalité de conducteur en état d'infraction.

À peine quelques minutes plus tard, l'élan colérique de Geneviève-la-chasserresse se fracassait sur un sentiment de vengeance accomplie en débouchant sur le spectacle de la petite *Honda* giropharée encastrée dans la grosse *Lincoln*, qui broutait l'herbe du fossé sur un air d'accordéon du capot déglingué.

Le résultat d'une course-poursuite aussi brève que retentissante à rapporter dans le prochain almanach (encore eut-il fallu des témoins), amorcée quelques minutes plus tôt, quand le policier en faction avait brandi son pistolet radar sur l'astéroïde surgi du virage comme dans un film de science-fiction.

Les yeux rivés sur les chiffres qui s'emballaient sur le cadran, Civic avait flashé le bolide qui fonçait vers lui sur une trajectoire horizontale à la vitesse de 127 km/h dans une zone de 50 ! Ce qui équivalait à une amende de 990 dollars et 14 points d'inaptitude ! La prise record d'un policier zélé, une chance inespérée ! Sans compter la suspension du permis et la saisie du véhicule à la moindre rebuffade !

Le temps de réaliser sa bonne fortune, la voiture avait disparu derrière le prochain virage et avec elle, la possibilité de la reconnaître comme celle du paternel. Du superflu pour Civic qui n'était plus disponible à la réalité.

Oubliant sa damnée soif et la privation de son amour en cage qui lui collait un gros coup de blues, il s'était engouffré d'un bloc dans son véhicule pour un décollage en ligne droite, fonçant tête baissée dans un sprint aux allures de chasse à l'homme, afin de rattraper le contrevenant qui s'enfuyait avec son butin.

Une course-poursuite à destination du néant, que Civic avait frappé de plein fouet en percutant le paquebot de son père...

Ravalant un sourire qui ne cherchait qu'à s'épanouir, Geneviève stationna sa voiture en aval des Papineau père et fils, plongés dans ce qui ressemblait à une déconfiture d'enfant à qui on a brisé les jouets. Surtout Civic, prostré à côté des voitures enchâssées, sans mot mais non sans voix, à chialer comme un seau percé, les mains aux oreilles, le corps en culbute vers l'avant, et la figure à ramoner l'asphalte d'une prière à son Allah de père.

De son côté, la vieille fille s'inquiétait pour son gros loup, coincé au milieu des coussins gonflables, les mains agrippées au volant et les yeux accrochés au ciel décidément trop bleu.

Quand celui-ci commença à se débattre au milieu des coussins en regardant son fils, et qu'elle le vit se pencher sur le siège arrière, elle se mordit la lèvre au sang.

Connaissant l'homme mieux que lui-même, elle avait deviné ses intentions. Elle se précipita au-devant de lui en le suppliant de se calmer, tandis qu'il s'extirpait de la voiture, une main dans le dos, en blasphémant à propos du rôle divin dans le choix des naissances.

Plus intrigué qu'inquiet, Civic s'était relevé. Pour éviter un drame qui semblait évident, Geneviève s'interposa entre les deux hommes. Elle n'aurait pas dû.

Le cri qu'elle poussa n'eut rien de plus humain que la réaction de Roland, lorsqu'il la vit s'effondrer sous le coup de batte de baseball prédestiné au pare-brise de la *Honda Civic*. Au visage ensanglanté de sa Sexy qui gisait inanimée dans la gravelle du bord de route, il opposa le sien, tout blanc. Civic papillonna des yeux et des bras, à la recherche d'un réconfort où poser son regard.

Roland s'abîma, la batte à la main, à côté de la vieille fille qui jouait aux cartes avec le destin au milieu d'un gâchis de sang. Dans l'espoir de changer la donne qu'il pressentait aussi funeste que le bleu du ciel, il la secoua en bredouillant du pardon.

Quand Geneviève remua un peu la tête en marmottant dans une demi-conscience : « Bout d'criss, tu y as été fort », le sang recommença à circuler dans les artères de Roland, qui reprit la couleur d'un sombre vivant. Soulagé à son tour, Civic se percha à deux mains sur sa casquette en fixant la devise gravée sur l'insigne : « Savoir, agir, être ». Le plus-que-parfait d'un policier qu'il aurait souhaité incarner, au lieu de s'afficher aussi inutilement dans le décor qu'un poster laminé.

De voir son fils en profonde réflexion avec sa casquette faucha Roland au niveau des appréhensions.

Entre le spectacle des voitures dans le décor et celui de Geneviève dans le rôle de l'héroïne éclipée, il se sentit sur le siège éjectable d'un scandale en trois dimensions et quelques barreaux de prison. Personne n'eut à lui souffler à l'oreille pour qu'il cherche une sortie de secours. Et vite ! Il devait à tout prix éviter que le sordide de cette burlesque histoire ne s'ébruite en graves préjudices à la réputation des Papineau, déjà fort malmenée sous certains aspects depuis l'attaque à la médaille piégée de la sœur et du beau-frère.

D'une urgence à l'autre, Roland choisit de museler Civic avant de s'attaquer à la résurrection de Geneviève.

Entraînant son fils à l'écart, il s'employa sous le masque d'une sympathie en dents de scie à balayer les torts de chacun sous l'oubli et à remettre l'estimation des dégâts matériels à plus tard, pour ne conserver qu'un essentiel vrillé et chevillé autour de l'importance d'adopter une version commune des faits... à l'avantage de la famille Papineau, évidemment.

Entente non négociable d'un intérêt capital qu'il s'acharna à incruster dans la cervelle de Civic à coups de marques d'affection entrecroisées d'affabulations et de malédictions.

Hallucinée de douleur, Geneviève végétait en bord de route. Elle était dans l'état d'une cucurbitacée abusée par trop de débauche. Sa tête résonnait comme la cloche de l'église touchée par la foudre et son cœur en cavale tapait fort sur sa cage, comme un fauve en détresse sur les barreaux de la sienne.

Loin de savoir dans quelle bouillie elle surnageait, elle ouvrit l'unique œil qui répondait aux commandes, le gauche, celui du cœur qui cessa de pomper du n'importe quoi à l'apparition de son gros loup dans les bras de son fils. Du jamais vu en sa carrière de maîtresse à l'épreuve du temps ! Le point d'orgue d'un mélodrame de cinéma muet qui évolua au parlant quand ses oreilles s'ouvrirent à la réalité et qu'au milieu du tintamarre de sa tête explosée, elle reconnut « La Voix de son Maître » qui pleurnichait tous les remords de son corps flageolant en s'adressant à Civic, qu'il appelait « mon p'tit gars ».

Un humiliant revers pour la vieille fille, que de voir, même d'un œil, les Papineau père et fils s'enfoncer dans le pathos bras dessus bras dessous comme deux compères de misère sur un mauvais coup, les deux chuchotant avec gravité en lançant des regards biaisés sur leurs voitures. Deux partenaires d'une sale affaire en quête d'une solution pour assurer leurs arrières !

Outrée qu'on ne se s'occupe pas d'elle en priorité, alors qu'elle méritait toutes les attentions et les meilleures, la vieille fille renoua avec son statut officiel de victime et y alla d'un rappel à l'ordre et au devoir des sacrifiants.

Bloquant sa respiration, elle poussa un râle de moribonde en ondulant avec des spasmes de poisson rouge sauté du bocal.

Un procédé expéditif qui fit rappliquer Roland les oreilles molles, en bon pitou pris en défaut par sa maîtresse, suivi de Civic, les yeux exorbités et la casquette entre les dents.

Roland s'agenouilla auprès de sa Sexy pour examiner la plaie en psalmodiant un charabia d'excuses sans queue ni tête, excepté peut-être pour Civic, qui dans son dos, hochait la tête avec des airs de caniche monté sur un ressort.

—Toi et ta manie de fourrer ton nez partout ! s'apitoya Roland en guise de diagnostic.

L'air soulagé, il esquissa un sourire. À l'entendre, elle s'en tirait à bon compte. Le coup n'avait pas porté franchement. Elle avait écopé du ricochet de la batte sur l'arcade sourcilière, reconnue pour saigner abondamment au moindre incident.

Dans son dos, le visage contrarié de Civic ne reflétait pas le même optimisme, et Geneviève s'en aperçut. Elle porta les mains à sa figure et quand elle les vit souillées de sang, elle se mit à pleurer de son unique œil.

Du coup, Civic reçut une bourrade dans l'estomac qui le remit à sa place, en retrait.

—Au lieu de faire le malin, trouve de l'eau et va chercher la boîte de Kleenex dans mon char.

Débarrassé, Roland posa le regard mielleux de l'authentique séducteur sur Geneviève en chuchotant à son oreille :

—Moi je le sais, ça prend plus qu'un p'tit coup de batte pour faire perdre la tête à ma Sexy...

Voyant l'œil réagir dans le bon sens, il entreprit de la caresser amoureusement sur une demi-douzaine de ses nombreux points G en marivaudant d'une voix d'hypnotiseur la litanie du parfait dragueur, qu'il entortilla dans un bouquet de promesses offertes comme s'il s'agissait de fleurs. Un pelotage psychophysique de fin filou qui cheminait sur la voie du pardon.

Sensible aux sollicitations, Geneviève se fendit d'un sourire de gargouille hystérique, signe qu'elle acceptait de rentrer dans le rang pour faire plaisir à ce diable d'homme qu'elle aimait malgré tout. Quelque peu soulagé, mais sans raccrocher sa méfiance, Roland lui épongea la figure avec l'amabilité d'une infirmière exerçant dans le privé. Lorsqu'elle fut à peu près présentable, il fit signe à Civic de la prendre délicatement sous les bras. Avec des précautions de brancardiers en début de carrière, ils l'installèrent sur le siège arrière de la *Fiesta* qui fila chez un médecin à la retraite.

Roland profita du trajet pour terminer de les conditionner aux avantages de se serrer les coudes et de passer sous réel silence cette série d'inavouables incidents. La vieille fille y trouva son compte sous la forme d'un chèque rédigé sur-le-champ pour débiter la construction de sa terrasse et la garantie susurrée à l'oreille d'un tout compris dans un maximum d'étoiles de Montréal. M. Muscle se contenta de l'honneur d'être enfin un vrai Papineau, de par la connivence affichée par son père qui l'appelait maintenant « mon fils ».

Le temps de refermer la plaie au fil de suture, de cautériser la patiente au gros gin et d'effacer toute trace de l'accident en remorquant les deux voitures, le trio s'érigea en indébouloables complices. Les trois mousquetaires, incluant la *Fiesta*. Ou les Rois mages. Oui, les Rois mages. À cause de Geneviève enturbannée d'un pansement qui emportait l'œil et les trois quarts de la tête.

Balthazar, Gaspard et Melchior sans chameaux ni cadeaux, guidés par leur mauvaise étoile jusqu'au sommet de la colline en surplomb de la ferme, où créchait celui qui, à leurs yeux d'ergoteurs, se prenait pour un satané Messie.

Un Jésus en salopette à franges et cloutée, qu'ils ne pouvaient se permettre d'accoster de front et qu'ils épièrent de derrière les cordes de bois alignées au sommet de la butte. Les trois en proie à une animosité loin d'être catholique face à ce bout d'criss d'impénitent et ces nom de Dieu de disciples qui circulaient une dizaine de mètres plus bas, à créer des miracles parmi une foule gagnée à leur cause. Le nez collé aux bûches, le dos courbé, on aurait dit des pharisiens tapis derrière les colonnes du Temple en train de guetter l'imposteur.

L'après-midi déclinait sur la fête qui rayonnait autour d'un repas champêtre servi à l'apogée d'un succès qui s'étendait à perte de vue, compte tenu de la foule dispersée autour des bâtiments et de la quantité de voitures stationnées n'importe où et n'importe comment dans les champs. Un coup de déprime additionnel pour le policier complexé qui écumait du toupet en se rongant les ongles, la main sur le malaise et les yeux en vol plané au-dessus du désordre du stationnement, quand il ne piquait pas du regard sur la joyeuse débauche de monde qui faisait la queue devant son prisonnier, embrigadé, sans préavis et sans le consentement de son geôlier, dans le rôle d'un cuistot Cro-Magnon.

Son beau lardon planté comme un fier quartier de bœuf, estampé et médaillé de sa ferraille *piercings* au pied d'un méchoui de porc et de mouton étalé sur un lit de braise *king size*, armé d'un couteau de boucherie long comme ça et de la fourchette de Gargantua, à découper des tranches de viande avec une trop belle humeur et des yeux trop parleurs, l'air copain comme cochons et lardons en foire avec deux greluches échappées d'un char allégorique.

L'une ressemblait à une Madeleine de Verchères en format géant et l'autre aurait pu passer pour la sœur de Bill Wabo, en admettant qu'il en ait eu une, à voir son corps moulé dans une robe en peau de vinyle et son capteur d'illusions en macramé broché dans sa longue crinière noire en guise de voilette.

Civic mit un temps de guimauve à réaliser que derrière la *squaw* de *bar saloon* à hauts talons se promenait incognito la feluette de la ville que son amour en cage portait en signature sur le front depuis qu'elle l'avait recousue au fil de pêche et à l'aiguille à broderie.

Cette surnoise et obsédante Biscotte qui se prenait pour la reine des nuits montréalaises et qui croquait les hommes comme des pommes, à ce qu'on racontait au club des mauvaises langues de La Renonciation, très certainement présidé, sur ce coup-là, par la propriétaire du *Grand Express* après qu'elle ait assisté à cette incroyable partouze du début de l'été dans la suite royale du *motel Capri*, dont les scabreux détails régalaient encore toute la région.

On comprendrait à moins la jalousie de M. Muscle qui impuissant, assistait au désopilant étalage, autour du barbecue, d'une complicité ficelée au cabotinage d'où éclataient, comme du popcorn, les inéluctables fous rires que Pen distribuait à la volée et avec familiarité entre le service à l'assiette d'une tranche de gigot et d'un épi de blé d'Inde grillé, que Biscotte cueillait à la pince dans un réchaud d'érablière en amignonnant du derrière, alors que la Madeleine de Verchères à franges brunes, faux cils en ailes de papillon, mini-jupe en rat musqué et justaucorps rembourré d'ambiguïté, s'occupait de la salade de chou crémeuse servie à la louche, qu'elle balançait dans l'assiette de sa hauteur de grand jack, accompagnée d'un coup de reins à fendre une bûche et d'un sourire de friandises, ponctué d'un « au suivant », lancé d'une voix de baryton qui amusait beaucoup la clientèle, surtout quand Pen le répétait de sa voix de flûte de pan.

Roland n'eut pas besoin, lui, de s'y prendre à deux fois pour reconnaître, sous les traits de cette Madeleine de Verchères à la voix de stentor, la redoutable Emmanuela, une grande guédaille rousse badigeonnée à la testostérone qu'il avait taponnée en public et devant son neveu et qu'il avait entraînée au *Splendid Motel* pour une partie de jambes en l'air qui s'était terminée abruptement par un échange de coups de poing sur le museau, la fierté sordidement piétinée et sa personne douloureusement humiliée dans sa virilité. Même si cela remontait à plus d'un an, il en portait encore les stigmates en son for intérieur.

Pour échapper à la honte et se laver de tout soupçon, Roland jeta son regard parmi la foule, à la recherche d'un idéal féminin à contempler. La rédemption lui fut très vite accordée sous les formes charitables de Maryse Larose, qui jouait avec dextérité de la champlure sur des colonnes de bière pression installées au milieu de la cour.

Offerte au regard comme une publicité de lotion solaire avec sa chair couleur *milk-shake* aux pêches qui débordait de sa robe échancrée comme un panier de fruits mûrs par temps d'abondance, l'œil brillant, le sourire éclatant et les gestes avenants, la belle Maryse le conforta immédiatement dans sa personnalité de gros macho et dans l'envie démesurée qu'il avait de se l'envoyer un de ces jours.

Normal, elle inspirait le plaisir charnel et la foi en soi. Une vivandière du «Faites l'amour, pas la guerre», une gourgandine de paradis terrestre, une madone de *Red Light* capable de toucher avec la même ferveur l'âme et le sexe des hommes qui tournoyaient autour d'elle en attendant d'être servis, tous à la dévorer des yeux et à succomber à l'opulence de ses charmes sans comparaison avec le balcon dégarni de la vieille fille qui, du haut de son perchoir, trémoussait sa rancœur dans la suspicion et vitupérait de la fesse en se pinçant la cuisse pour ne pas se mordre la lèvre supérieure, déjà pas mal entamée par la douleur.

Une Geneviève triturée et meurtrie dans tous les recoins de sa face cachée par l'injuste compétition d'arrondis et de rebondis de cette *sex machine* à qui les mauvaises langues attribuaient, entre deux rires de hyènes en chaleur et selon la rumeur de scandale qui soufflait dans la vallée, l'annonce faite à Pax qu'il serait bientôt Papa !

Une éventualité difficilement contestable quand on focalisait le ventre de la pécheresse, dont la rondeur tendait à craquer le tissu de la robe selon les mouvements du bras sur la champlure à bière. Ce qui ne semblait pas importuner Roland qui tâtait du regard ce morceau de choix, peu importe qu'elle soit enceinte ou pas. Ni Pax d'ailleurs, qui se pavanait sous la pergola, la friponnerie en verve et le vice en exergue.

Entouré de bouteilles et de fioles, il avait l'air d'un prince en son royaume, beau à voir dans son rôle de flambeur de beaux discours et vigoureux *shaker* de cocktails de la bonne humeur, qu'il distribuait à la surenchère et sans limites de prix à une bruyante affluence majoritairement féminine, toutes et tous impatients de déguster un verre de vie en rose.

Une sympathique pagaille autour du grand barbu aux allures de dandy rincé au granola, qui amusait beaucoup Alice, installée en coin de maison, ésotérique telle une gitane asiatique à la robe cosmique, flairant le patchouli aux litchis, très occupée, elle aussi, derrière son comptoir, à proposer en se dandinant avec un charme juvénile, des gâteaux à la rose, au thé vert Matcha, à la noix de coco, au gingembre, ainsi que sa fameuse galette de lune chinoise, sans oublier les fruits marinés, les galettes aux herbes de la paix (une spécialité), les parfums aphrodisiaques, les cristaux en grappe, et une profusion de petits pots à emporter-du-rêve-à-la-maison.

Un retour chez soi qui ne saurait se produire, pour les vrais fêtards et les couche-tard, qu'après le feu de joie en forme de *Peace & Love* érigé dans la tradition du célèbre *Burning Man* du Nevada et qu'il était prévu d'allumer en clôture des festivités, après qu'on ait chanté et dansé tout son soûl et tout son *buzz* sur la musique des Dalton. La surprise du siècle, une de plus pour les villageois, qui n'auraient jamais imaginé les fils du grand Hubert associés de près ou de loin, à Félix Légaré et sa gang d'illuminés. Des gens accueillants, gentils, efficaces, mais tout de même un peu beaucoup capotés, comme on se l'avouait, l'air émerveillé, en se croisant au hasard de cette fête à l'atmosphère de carnaval, fête qui finirait par ravir le plus grand nombre, incluant une bonne partie des mauvaises langues.

Pour les Rois mages qui, du haut de leur colline, tournoyaient autour de la réussite de l'événement, l'esprit chargé de turbulences et des envies de provocation en dégaine, ce fut comme tomber dans un guet-apens que de voir les portes de la grange s'ouvrir sur les frères Prévert en curieuse harmonie avec une volée d'oiseaux exotiques, visiblement de la même échappée que la sœur de Bill Wabo et Madeleine de Verchères.

Les Dalton et le top des travelos montréalais sur la même scène et dans un même spectacle ! Un exploit de persuasion et de conciliation réalisé par Mama Sassy et les femmes du clan Prévert, prêtes à l'impossible pour que la fête triomphe de la bêtise humaine.

Si Marie-Ange s'était prêtée à cet exercice, c'était pour des raisons plus obscures que sa mère, qui avait déménagé *Les fleurs du bien* sous le chapiteau utilisé habituellement pour les encans, dans le but avoué et répété partout dans la vallée de profiter de *La fête à toulmonde* pour initier les paroissiennes à la massothérapie et ses bienfaits. Plus hardie et résolue qu'un rabatteur de touristes blancs à Shanghai, elle s'était démenée toute la journée avec la ferveur d'une convertie pour attirer des femmes de toutes générations sous la tente aménagée en salon de massage, où elle les confiait à son équipe de massothérapeutes avec le souhait que chaque femme

consentante à l'expérience s'abandonne aux mains d'autrui, comme elle-même l'avait si merveilleusement fait à Rimouski.

Isabelle désirait que ces femmes éveillent leurs sens dans la détente et le plaisir, qu'elles s'épanouissent autour de leur féminité et qu'elles accèdent, comme elle-même y était parvenue, à ce quelque part au bout de soi où elles n'avaient jamais osé aller vagabonder. Une délicate mission en voie de réussite, si l'on se fiait à jubilation de la plupart au sortir d'une séance sous la tente, ce qui promettait une soirée chaude, bien qu'on fût à la mi-octobre.

Mais n'était-ce pas l'été indien ? Et si les coccinelles étaient de sortie pour une dernière bacchanale, alors pourquoi pas !

Ils étaient déjà nombreux à s'être éparpillés dans les replis ombrageux de la nature environnante et derrière les bâtiments pour savourer le méchoui en toute cordialité, avant de se regrouper devant l'estrade improvisée et constituée de deux charrettes à foin empruntées au voisin, disposées côte à côte dans l'entrée de la grange, avec, en fond de scène, des triangles de toiles multicolores tendus entre des perches de cèdre dressées en forme de tipis.

Assis sur des ballots de foin, des bancs, des chaises pliantes, des coussins, les gens attendaient que le spectacle commence, ce qui semblait déjà dans l'air du temps, vu le va-et-vient des Dalton qui s'affairaient autour de leurs instruments en balançant des regards de désaxés sur la nuée de danseuses colorées et survoltées qui cabriolaient d'un coin à l'autre de la grange, dans les derniers préparatifs d'un show qui promettait d'être haut en dépaysement.

En équilibre sur une poutre transversale, Félix finalisait le réglage des éclairages tout en se délectant, mine de rien, de la mystification et de la perturbation des Dalton, en valse-hésitation devant cette débandade de *drag-queens* à froufrous éblouissants qui envahissaient la scène après avoir passé l'après-midi dans la maison, à l'abri des curieux, à se métamorphoser en stars de Las Vegas dans une version fées des champs.

À la décharge des frères Prévert, qui échangeaient des propos salaces et qui tiraient des langues de bête de sexe avec des étirages de cou et des cabrages de chevaux rétifs à sauter la clôture, Félix concédait le droit à l'erreur face à la perfection du trompe-l'œil de ces femmes fatales qui tourbillonnaient autour de leurs partenaires d'un soir avec des gestes de sirènes de cirque aquatique et des sourires de vampires amoureux.

Recrutées parmi les meilleurs travelos de la profession par Biscotte, c'était toutes des princesses de la Main et elles étaient toutes en état de palpitations dans leur slip ajusté, toutes conquises par les Dalton jusqu'au trognon qu'elles avaient de *scotché* aux extrémités, toutes en mode séduction devant cette brochette de cow-boys de terroir aux odeurs d'hommes des bois avec qui elles comptaient bien jouer à saute-mouton, plus tard dans les buissons.

Des arrière-pensées qui risquaient de trouver un débouché, selon Félix, qui avait admiré plus d'une fois les talents d'emberlificoteuses des copines à Biscotte. Il n'y avait qu'à observer Éloi, l'aîné des Dalton, en galant tripotage dans un coin avec la gracile Bubbly Button, qui n'avait rien à envier à Dolly Parton, à part les chirurgies et le compte en banque. Ou les jumeaux coincés dans la perplexité au pied de la scène, les doigts dans le nez et les yeux à la dérive entre les interminables cuisses noyées dans la soie de Dalida ressuscitée.

Très certainement qu'après cette journée hors du commun à biberonner les cocktails extatiques de Pax et d'Alice et à se fumer à l'herbe cent pour cent bio et aux champignons télépathiques, qu'après s'être déchaînés sur scène, à jouer de la musique comme des damnés et qu'après avoir été acclamés par une foule qui en redemanderait, les Dalton attraperaient « La fièvre du samedi soir » et développeraient les aspirations nécessaires pour céder au chant des sirènes et nager à contre-courant, l'obscurité aidant, dans un frotti-frotta d'illusions.

Une délirante équipée qui les mènerait ventre à terre et à bride abattue dans les pacages de la tentation, pour l'ultime révélation d'un détournement des genres qui risquait fort de se terminer en queue de poisson. C'était à prévoir, tout comme la conversion du grand Hubert en poudre à canon, dût-il l'apprendre. D'ailleurs, entre villageois un tant soit peu compatissants aux déboires de l'orphelin, on prétendait que ce cafouillage libidineux mettant en vedette les fils Prévert s'inscrirait comme une magnifique revanche sur le misérable destin qu'on collait au dos du fils Légaré depuis le jour de l'enterrement de ses parents.

N'en déplaise aux bonnes et mauvaises langues, Félix était bien au-dessus des règlements de compte. Ses sentiments papillonnaient plus haut que la vengeance.

Abandonnant les salaces frères Prévert à leur fabuleux destin de gibier vénérien, il se tourna du côté de la maison, qu'il apercevait par les portes ouvertes de la grange, et laissa dériver son regard jusqu'à la petite fenêtre de sa chambre d'enfant où Maminette scintillait sur l'écran avec, en retrait dans la pénombre, un Raoul

toujours aussi imperturbable dans son cadre. Ses chers parents qu'il avait installés aux premières loges pour que tout le monde prenne conscience de la place réelle qu'ils tenaient dans son cœur.

Si, au fil de la journée, quelques mauvaises langues ridiculisèrent en sourdine cette initiative, et s'il y eut quelques bigotes et autres pisse-froid pour s'en scandaliser, dans l'ensemble, la foule agréa à ce pieux caprice. Même que certaines bonnes âmes n'hésitèrent pas à se recueillir devant les singulières icônes des regrettés Madeleine et Raoul Légaré.

Témoin de quelques-unes de ces marques de sympathie, Félix en fut profondément bouleversé. Pour le reste, depuis qu'il avait passé l'éponge pour réécrire sa vie, rien ni personne ne semblait pouvoir le heurter. Sûr de son coup, épanoui, ouvert, conciliant, il se montrait magnanime dans le pardon, sauf envers Dieu, qu'il existât ou non. Jamais il ne pardonnerait à ce trouble-fête de s'être montré d'une si cruelle inhumanité en lui retirant si tôt ses parents. Aucune absolution... ni pour lui ni pour le pape, ce traître qui avait assisté au massacre à la médaille piégée de Maminette et Raoul sans lever autre chose qu'un inutile petit doigt. Non, jamais il ne pardonnerait au destin de lui avoir infligé cet injuste châtement.

Mais aux autres, oui. À tous les autres, il pardonnait. Le passé, il l'oubliait. Outrepassé, le passé. Il gisait derrière lui. Une vie nouvelle au sein d'une famille à la dimension de ses ambitions lui tendait les bras et il l'embrassait. Désormais, il s'en était fait le serment, il n'y aurait place, chez lui, que pour l'amour en partage et la beauté du monde, comme celle de Marie-Ange, flamboyante du soleil couchant qu'il aperçut de sa poutre, alors qu'elle descendait sur le chemin de l'érablière dans une carriole bourrée d'enfants aussi enjoués et agités que des puces sur le dos d'un chien.

C'était la dernière randonnée de la jeune femme qui menait la carriole vers l'écurie, où les voisins s'occupaient de panser les montures utilisées depuis le début de la matinée pour promener un petit monde d'aventuriers qui, de la chasse au trésor, à la pêche aux œufs de castors, s'étaient enhardis dans le plaisir du jeu et dégourdis l'imaginaire.

Les Roberge, comme la plupart des bénévoles qui s'étaient laissé convaincre de participer à *La fête à toulmonde*, ce qui fut loin d'être une évidence pour Sylvie qui préférait garder ses distances avec « la colline aux apparitions » depuis sa malencontreuse indigestion d'eau de Pâques, s'émerveillaient de la réussite inespérée de l'événement, emballés d'y avoir contribué malgré l'épuisement d'une semaine bien remplie entre les travaux de la ferme et les préparatifs inhérents à la fête. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'en apercevant Félix, ils lui aient envoyé la main avec un enthousiasme de *cheerleader*.

Cette marque d'affection toucha le jeune Légaré, qui cligna des yeux sur son bonheur. La journée défila dans sa tête dans un tournoiement bariolé de réjouissances, d'où jaillirent un cortège d'éclats de rire et des cascades de gaieté au milieu d'un méli-mélo de frimousses et de braves bouilles enchantées de cette échappée dans le merveilleux monde de Disney revisité par Fellini et les Monty Python. Personne n'allait dire le contraire, à l'exception de quelques mauvaises langues, ne serait-ce que par la présence de Biscotte et de ses empiriques *drag-queens*, de *Bigfoot* le balafre avec sa foire de tatouages et de *piercings* qui chantait son plaisir avec une voix de mouette enrôlée, de ce curieux Pax Pope sur son nuage, de la femme du maire, en apnée dans les prodiges d'une Asie réinventée, de Maryse, la serveuse au trop-plein généreux qu'elle déversait en sirop de poésie offert quatre vers à la fois à une clientèle médusée, de l'apparition de Curé dans une soutane taillée à la mesure de sa nouvelle infirmité, resplendissant de dignité par la grâce de ce petit quelque chose de raideur ajoutée qui l'enrobait d'une mystique élégance, à la manière d'un évêque au carnaval de Venise ou de Mary Poppins à sa première descente en parapluie. Une ressemblance avec la célèbre *nurse*, du fait de sa réputation grandissante de magicien du bonheur pour couple en panne.

Un saint homme, à ce qu'on racontait entre initiées, qu'il suffisait de toucher au bon endroit si une femme souhaitait que son homme retrouve le droit chemin de la virilité.

L'homme de Dieu en était à sa première sortie publique depuis la pâmoison qui l'avait cloué sur un lit d'hôpital pendant une éternité. Une infortune qui avait fait celle d'un infirmier peu scrupuleux.

Doué d'un bon sens des affaires, l'homme quelque peu véreux avait profité de ses gardes de nuit pour convertir le coma du prêtre en un lucratif passe-temps. Moyennant une généreuse rétribution et une promesse de silence, il proposait aux femmes équipées d'un mari brinquebalant ou carrément impuissant de s'agenouiller devant le saint prêtre et de palper sa miraculeuse condition en récitant une prière de son invention, basée sur des principes alambiqués de partition, de dotation et de réincarnation.

Impossible de savoir par quel prodige ce commerce sur le recto verso du curé en état singulier de narcolepsie obtint quelques aboutissements. Sûrement le même qui avait fait en sorte que l'affaire n'ait pas encore franchi le mur des indiscretions. Malgré tout, on pouvait prétendre que le mystère de certaines

guéririons le rattraperait par la bande et que le saint homme aurait à se poser les vraies questions à propos des mystérieuses lettres de remerciements, des demandes de photos dédiacées et des ex-voto reçus depuis sa sortie du coma.

Des marques de gratitude qui ne s'étaient jamais présentées en treize ans de carrière et qu'il acceptait avec le candide ravissement et l'innocente ferveur d'un premier communiant, nullement embarrassé ou tracassé du fait qu'elles comportaient, toutes, un aspect obscur et secret, et qu'elles provenaient, exclusivement, de la gente féminine, ici, à la fête, comme ailleurs.

Non, rien pour éveiller ses soupçons alors qu'il déambulait parmi les paroissiens, étonnés, eux, de découvrir un fan-club à leur ancien curé qui n'hésitait pas à se montrer d'une éloquence de cardinal dans ses distributions du signe de croix de la bénédiction, finalement d'une grande majesté malgré l'arrondi de la robe et l'air serein malgré son désir gaulois de revoir celle par qui le ciel lui était tombé sur la tête.

La rencontre tant désirée avec sa pécheresse idolâtrée n'eut pas lieu pour la simple et bonne raison qu'Isabelle Prévert ne laissa aucune chance au hasard de les faire se croiser. Ayant détecté la présence de Curé sur le radar de ses nerfs à fleur de peau, elle préféra l'épier à distance et s'abîmer à l'éviter à tout prix, plus perturbée qu'elle ne l'aurait imaginé à la vue, même de loin, de ce démon de prêtre capable de lui faire bouillir le sang et fondre toute retenue au premier regard échangé. Une relation de cause à effet inéluctable, aussi prévisible que l'apparition d'une flamme au craquement d'une allumette.

Si Curé n'était pas resté longtemps à la fête, Isabelle avait compris qu'il reviendrait indubitablement rôder dans son sillage et, qu'en tout état de cause, il y avait de fortes probabilités qu'elle mouille à l'attendre au large de ses bonnes intentions. Il avait semé le message derrière lui et elle le recueillait par tous les pores de la peau. Cet homme qu'elle croyait avoir enterré, était ressuscité d'une passion restée lettre morte pour venir lui planter le glaive du libertinage en plein cœur. Une lame de feu qui la trifouillait impitoyablement dans des pulsions qu'elle présumait domptées et encagées. Désarmée face à cette passion viscérale qui la rattrapait au-delà de tout entendement, elle avait l'impression de retourner à la case départ. Une fatalité à lui flanquer le vertige.

À force de se tourmenter autour d'une remise en question qu'elle ne souhaitait peut-être pas et de s'interroger sans chercher une véritable solution, Isabelle s'électriza d'une envie de perdre la tête, de s'enivrer à se dépouiller de son identité, de dépasser les bornes dans toutes les directions, de se défoncer, de s'éclater à danser comme la jeune fille éthérée et si splendidement délurée qu'elle se souvenait avoir été avant de se marier.

Maintenant que *Les fleurs du bien* avaient baissé le rideau sur ce qu'il était convenu d'appeler une réussite, elle pouvait s'offrir ce caprice. D'autant que personne ne l'attendait à la maison, puisque toute la famille était ici, réunie pour une rare fois dans un même événement. Hormis, bien entendu, son irascible mari qui avait pris le chemin du maquis après qu'elle l'eut vertement éconduit à cause des crises de jalousie qu'il piquait au quotidien contre elle ou Marie-Ange, ces « ex-femmes de ma vie », comme il les appelait en jouant cyniquement du revolver et de la Bible sur les nerfs de son entourage.

Confortée dans sa décision de perdre de la gravité, Isabelle s'empressa avec la détermination d'une obsession filant à son dénouement vers Alice qui fermait boutique, sûre de trouver chez cette enchantresse l'élixir à la dimension de ses envies.

À part quelques retardataires autour du méchoui que Pen était désormais seul à servir et les assoiffés autour du kiosque à bière où Pax était venu prêter main-forte à Maryse, tout le monde était massé devant Biscotte, qui faisait ce qu'elle savait faire de mieux sur une scène, *bitcher* les spectateurs pour faire monter la sauce avant d'introduire, en ouverture de show, Sassy et sa trompette magique.

Et c'était réussi. Les vagues de rires se succédaient à la cadence d'un galop de haute mer sous une marée de pleine lune, avec quelques lames de fond de cris et de jurons qui jaillissaient au milieu de l'hilarité générale, en contrepoint des gailuronneries que la reine des nuits montréalaises balançait à son peuple de vilains roturiers avec une lubrique fantaisie et un goût immodéré pour la provocation, dans des déferlantes généralement ponctuées d'un « bout d'viarge » ou d'un « shake-toi le pogo si t'es pas content ».

Au pied de la scène, Félix caressait du bout des doigts sa trompette, bien dans sa peau dans les circonstances, au plus près de lui-même et pourtant plus Sassy que jamais dans un *jumpsuit* de lamé d'une excentricité de *drag-queen*. Une concordance née et grandie par la magie des exubérances de cette mère inventée qui semblait prendre du recul dans la discrétion.

Pour la première fois et malgré un trac fou, le fils fictif ne sentait pas le besoin de s'abriter derrière l'auréole de glorification qu'elle trimbalait partout avec elle. Pas besoin de son implacable bagou ni de la perversité de ses coups de gueule ou de la luxuriance de ses éclats de voix pour s'affirmer.

Pour la première fois, il avait l'impression d'exister par lui-même, comme si Mama Sassy, en bonne mère qui souhaitait le bonheur de sa progéniture, le libérait aujourd'hui de sa protectrice et influente constance pour le laisser voler de ses propres ailes, après l'avoir mis au jour d'un monde nouveau et élevé, dans une fantaisiste sophistication, à une forme de maturité totalement assumée.

Biscotte termina son numéro par une pompeuse introduction toute en décadence de son beau chocolat aux yeux noisette et de sa fantasmagorique trompette à pistons, en des évocations et des insinuations qui en firent hurler plusieurs. Avant de s'engager sous le feu des projecteurs, Félix leva les yeux sur l'alignement des étoiles au rendez-vous dans ce ciel d'octobre de l'été indien.

La foule électrisée l'accueillit avec un redoublement d'applaudissements, de sifflets, de bravos et de cris. Au milieu du silence retombé, sans qu'il ait prononcé un seul mot, il porta la trompette à sa bouche. Les notes jaillirent, lumineuses. D'une lascivité débordante, elles s'enroulèrent autour de lui et l'enrobèrent avant de se disperser en volutes de rêves.

Emporté par la mélodie, il s'envola sur la musique de Miles Davis comme cela lui était si souvent arrivé alors qu'il était assis sous son arbre en compagnie de Delphine, ou sur un banc du Carré Saint-Louis en compagnie de Nelligan. Poussière de songe en suspens dans le firmament, il divagua d'une constellation à l'autre à l'orée des plénitudes de l'immortalité. Alors, et seulement alors, il osa plonger son regard vers celui de Marie-Ange, qui, assise dans la première rangée, l'écoutait avec des larmes de sourire au coin des yeux.

Dans un élan qui poussa la trompette à ses limites, il s'engouffra dans les yeux de la belle et l'univers avec lui. De *Petite fleur* de Sidney Bechet qu'il attaqua tout en douceur, à la cime de son arbre, du désir de naître à celui de survivre, des profondeurs des océans aux glaces éternelles de l'Antarctique, des violences de ce monde à la vénération des anges, du murmure d'une goutte d'eau au Big Bang, tout, absolument tout ce qui propageait la vie s'introduisit à sa suite dans les merveilleux yeux de Marie-Ange, pour s'y fondre et s'y confondre.

Dire que deux mois auparavant, il avait voulu l'évacuer de son existence, ne plus jamais entendre parler de cette aguicheuse pour qui il s'était ouvert à la sincérité comme on s'ouvre les veines. Éradiquer cette ensorceleuse qui s'était, croyait-il, sadiquement complu à lui arracher le cœur et broyer sa raison au point d'abjurer l'idée même de l'amour.

Aucune rage, aucune colère. Qu'une immense tristesse, une infinie désolation combinée à la pitoyable nécessité de créer un vide entre elle et lui, le temps de rebondir ou de fuir, encouragé en ce sens par les menaces bibliques du grand Hubert, la valse nébuleuse de ses revolvers et le harcèlement de son oncle qui, alerté par son agent double de fils, se pointait aux deux jours sur les hauteurs du rang Légaré, avec des larmes de crocodile en guise de salutations et un état de créances sous le bras, la mine allongée de chagrin et de faux semblants sous une mascarade de suggestions de règlement impliquant une toute petite visite chez le notaire, et des encouragements immodérés (billets verts en sortie de poche), prédestinés à l'envoyer brouter chez ses frères et sœurs des îles du Sud, dans un aller simple en classe touristique.

De viles combines qui confinèrent Félix dans son envie de tout foutre en l'air et qui redonnèrent au président du *Festival permanent du Chopper de La Renonciation*, le goût de siffloter sa rengaine préférée et d'arborer le sourire du vainqueur, excepté en présence de sa toute lisse, qu'il tâchait de maintenir loin de ses hypocrites tractations, la sachant concernée et par trop compatissante envers les dérives du neveu atypique et du barbu antipathique, ce sac à poil d'hurluberlu qui pesait certainement très, très lourd dans les nouvelles lubies de sa femme. En bon mari, il le flairait comme un chien flaire l'os enterré par celui du voisin.

Roland ne se trompait pas. Sa femme s'en chargeait dans une relation passionnelle, pour l'instant remarquablement platonique, avec celui qu'elle appelait « monsieur Pope ». Un être, à ses yeux, aussi charmant de par sa galanterie d'homme de ville, qu'imprévisible dans les coups de feu de ses avances à la *Shakespeare in Love* et *Autant en emporte le vent*.

Ce chassé-croisé à travers les jeux de l'amour et de la séduction avait le défaut ou la qualité, c'était selon le point de vue, d'éparpiller les repères de l'éthérée Alice, perturbant ainsi l'essentiel de ses sens et son reste de bon sens, un peu, beaucoup, passionnément. Et carrément à la folie dans les songeries de ses nuits ou les fins d'après-midi, dans la touffeur de la serre, lorsqu'elle se livrait, palpitante, haletante et nue sous une étole de soie fine du Bhoutan, à de jouissives divagations en compagnie de ses chères plantes. Des excitations qui n'avaient hélas plus cours depuis le dimanche de la mi-août où la terre avait tremblé au sommet du rang Légaré et qu'un abîme s'était creusé entre son neveu et la petite Prévert, abîme que rien ni personne ne semblait pouvoir combler.

Alice qui se sentait affreusement responsable de cet insupportable différend, ne serait-ce qu'à cause du rendez-vous qu'elle avait donné intentionnellement à Marie-Ange, pataugeait depuis, dans les affres du doute quant à la pertinence de ses interventions pour faire de la petite et de son neveu un couple digne de ce nom.

Contrariée, angoissée, désabusée, elle dissolvait ses humeurs noires dans la position du poirier, la tête dans un vase de porcelaine et les pieds dans des urnes de faïence.

C'était sa façon Feng Shui de protester contre ce nouveau revers des astres, qu'elle accusait de faire preuve de très mauvaise volonté en refusant aussi radicalement de collaborer malgré l'installation du carillon éolien et bien qu'elle se fut ingéniée à glisser dans leur quotidien, tous les cristaux de sa collection, préalablement épurés à l'eau de source et chargés d'un quantum d'énergie positive par une exposition optimale au soleil, et bien qu'elle eu recours à des substances euphorisantes pour créer une attraction irréversible et une passion abusive entre les tourtereaux de l'Apocalypse, comme elle les surnommait dans son intimité.

Personne, et surtout pas Roland, n'avait mis Félix au courant des excentricités de sa tante. De toute façon, il se montrait indifférent à tout. En proie à une torpeur qui ne cessait de croître, il demeurait jour après jour dans l'ombre du malheur, suspendu au désespoir du renoncement à ses récents idéaux, prêt à sombrer, à grand renfort des clichés ésotériques de son gourou des jours meilleurs, dans un cynisme de vieux tripeux égocentrique, et prendre la route de la facilité tracée par son oncle pour fuir loin, très loin de La Renonciation qui, vu sous cet angle, portait très bien son nom.

À la rigueur, Maryse aurait été d'accord pour une escapade dans les sentiers de l'inconnu. Même enceinte. S'éloigner de Branko, qu'elle craignait de voir débarquer un jour ou l'autre, n'était pas pour lui déplaire. Et pour quelqu'un qui n'avait jamais voyagé plus loin qu'une semaine à Old Orchard, il y avait quelque chose de fabuleusement séduisant à l'idée de prendre la voie de l'aventure, à la rencontre des sœurs et des frères du libre partage et de l'amour en échange, sur le modèle de la grande messe de Woodstock dont les images subliminales trottaient toujours dans sa tête.

Mais il y avait un mais, et il était d'importance. Initiée avec bonheur aux avantages et aux mérites de la vie en groupe par ceux qu'elle appelait avec une absolue tendresse «les nouveaux hommes de ma vie», il était hors de question d'envisager la séparation, ou la division. Félix, Pax et Pen composaient, avec elle et l'enfant à naître, une famille à la dimension de ses aspirations futures. Tous ensemble, ils étaient le noyau tendre de la grande tribu d'amour et de paix qu'on lui avait fait miroiter et pour laquelle elle avait tout plaqué. Maintenant que tous ensemble ils accédaient à ce monde nouveau, tous ensemble ils demeureraient. Pour elle, c'était aussi incontestable que de refuser d'admettre que nul n'est plus chanceux que celui qui croit à sa chance.

À cause de sa déformation professionnelle de pur produit carcéral, Pen n'avait pas l'habitude d'être consulté et encore moins de donner son avis. Bouclé dans une angoisse de gros veau qu'on veut sortir de l'enclos, il passait ces temps d'incertitude à vibrer sinistrement des *piercings* en se rongant la peau des ongles, le regard farouche et l'âme en pagaille devant la perspective d'avoir à choisir entre deux entités indispensables à son récent bien-vivre.

Une intolérable ulcération de tout son être, qui prenait naissance sous les coutures, les *piercings* et les tatouages de sa boule rasée, dans les méandres de sa cervelle confuse, partagé entre Félix, à qui il vouait une adoration de chien fidèle et qu'il n'oserait jamais abandonner, et son beau policier muté gardien de prison dans le privé, dont il était désormais incapable de se passer.

Un dilemme à le promener de la rage au pleurnichage et de tachycardie en arythmie, dans des fragilités et des instabilités de nitroglycérine embarquée dans des montagnes russes, si secoué par ses émotions pendant ses crises d'angoisse que personne n'osait l'approcher, pas même Civic qui macérait loin du rang Légaré, dans le repentir lâche du policier zélé ayant trop parlé.

D'une géométrie variable en amour comme dans la vie, Pax surprit tout le monde en prêchant la sédentarité comme alternative à la tentation de Félix de ficher le camp.

Imperturbable sous la croûte *Peace & Love* qui s'effritait à vue d'œil, l'homme du voyage, l'itinérant, le bohème qu'on avait l'habitude d'entendre magnifier inépuisablement le nomadisme et le vagabondage, glorifiait désormais l'enracinement à un coin de terre, en s'étendant, sur le mérite des habitudes casanières.

De là à enfile la philosophie du pantouflard, il n'y avait qu'un pas qu'il n'hésita pas à franchir, sur la foi d'un humanisme hallucinatoire où La Renonciation se posait comme le centre du monde et eux tous, en nombril de cet univers, bras et jambes tendus vers le plaisir de vivre dans la circularité d'un parfait état d'équilibre, comme le célèbre Homme de Vitruve auquel il s'identifiait et dont il exploitait la symbolique ésotérique pour convaincre Félix de l'immuabilité du rang Légaré.

Des arguments de poids dans la balance du gourou charlatan qui n'avait tout simplement pas envie de briser à court terme, le triangle amoureux au milieu duquel il trônait, gavé et dorloté comme un chérubin par les amours complémentaires de la divine Alice, de la voluptueuse Maryse et de la licenciée Geneviève, avec, dans un cas de figure qui logeait sous le pantalon, le bouclage en temps et lieu, de la quadrature de son cercle libidineux, par la débauche de la capiteuse Isabelle Prévert, qu'il pressentait ardente en la matière, et

l'intention absolument gourmande de pousser encore plus loin les voluptés de la géométrie variable, par la réalisation d'une figure pentagonale qu'il comptait mathématiquement obtenir par l'addition, à son démoniaque et inespéré quatuor de femmes en or, de la virginale Marie-Ange, qu'en invétéré chasseur d'aubaines, il aurait la fine finesse d'amadouer, pour qu'un jour prochain, elle se propose à lui avec la même effervescence que la fois où elle s'était si spontanément offerte à Félix.

Aussi, quand une semaine plus tard, par une superbe matinée du début de septembre dont on n'avait pas fini d'entendre parler, alors qu'il flemmardait dans le hamac entre un joint et un bol de café au lait et qu'il la vit débouler sur sa moto, pour la première fois de son insolite vie d'indolent mythomane, il se surprit à croire en l'existence d'un quelconque dieu, et plus encore, à ses miracles.

Le temps de s'extirper du hamac avec un sourire qui en disait long sur ses intentions, l'ange planait devant lui, un radieux bonjour entre les lèvres, craquante, vibrante, provocante de sensualité dans une drôle de vieille robe qu'elle habitait comme la plus sexy des filles de podium.

En guise de salutation, avant de trouver des mots qui sonnent, Pax lui offrit une puff qu'elle refusa d'un signe de tête.

– Il est où Félix ?

Il leva le bras du côté de l'érablière et répondit :

– Là-haut, en train de se fendre les illusions. Pis si tu veux tout savoir, Maryse et Pen sont partis à Bonneville. Je ne suis pas du genre à m'ennuyer, mon cœur, mais je ne dis jamais non quand il s'agit d'aider un frère ou une sœur dans le besoin.

La couleur de ses sentiments annoncée, Pax s'offrit pour remplacer Félix, dans un déballage des innombrables services qu'il lui était possible de rendre sur-le-champ et partout ailleurs, si nécessaire, en des sous-entendus où les allusions sexuelles s'étiraient dans tous les sens et les contresens d'une idée fixe, présomptueusement appuyée par une gestuelle de dragueur.

Un habile exposé totalement inutile étant donné l'habileté de Marie-Ange de scanner à la perfection, derrière le regard d'ours brun de cet homme aux illusions psychédéliques, ce qu'il prenait une perpétuité retorse à formuler.

Avec l'aplomb d'une fille impossible à prendre pour une idiote, elle l'interrompit.

– Fatiguez-vous pas l'imagination, l'artiste de la parlotte, c'est Félix que je veux voir.

Beau joueur, mais pas lâcheur, Pax acquiesça d'un sourire qui n'avait pas dit son dernier mot.

– Me semble que tu l'avais barré de ta vie.

– On peut changer d'avis, répliqua Marie-Ange en scrutant les environs.

Pax la dévisagea en tirant sur son joint, plus curieux qu'il en avait l'air.

– Ce n'est pas que je sois du genre à me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais on peut savoir ce que tu lui veux, à notre Félix international ?

Marie-Ange se contenta de pointer le sommet de la butte, où venait d'apparaître une camionnette qui tirait une remorque fermée.

– Ya pas de secret, j'ai un cadeau pour lui. Du pur produit local !

Tandis que Pax posait un regard lourd sur tout ce qui tanguait et ballotait de l'anatomie de cette fille à l'explicitation ravageuse, celle-ci porta quatre doigts à la bouche et lâcha un coup de sifflet qui effraya la basse-cour, avant de se répercuter en écho dans la vallée.

Ce matin-là, dans un sursaut de révolte contre l'apathie dans laquelle il s'enlisait, Félix s'était secoué d'une envie de défonce. Une hache sur l'épaule, il était monté à l'érablière pour se mesurer au bois mort. En moins de temps qu'il eut fallu à un véritable bûcheron pour reprendre son souffle, il s'était retrouvé aussi fourbu qu'un citadin à sa première expérience avec une hache à la main.

Il avait oublié combien les travaux de la ferme étaient exigeants. Les mains engourdis, les muscles en compote, inondé de sueur, il s'était écrasé contre un arbre. Plus bas, au pied de la colline, l'étang lui avait fait un clin d'œil. Comme c'était une journée magnifique et que les jours de baignade étaient comptés, il

n'avait pas hésité à répondre à l'appel. Du quai rafistolé avec des moyens de fortune au début de l'été, il avait plongé tête première, éclaboussé dès son entrée dans l'eau par des souvenirs de batifolage en compagnie de Maminette et Raoul, les dimanches d'été où la vie se résumait aux plaisirs d'une bière à la limonade et de la dégustation des cuisses de grenouilles pêchées dans l'instant et grillées sur un feu de bois.

Dans l'attente d'être sec pour se rhabiller, il s'était étendu à plat ventre sur une grande pierre plate chaude du soleil, le menton dans les mains et les pieds en harmonie avec la valse des libellules qui maraudaient dans les joncs sous le museau des ouaouarons impassibles d'hypocrisie.

Perdu dans la contemplation de ce lieu magique de son enfance, il s'était assoupi. Puis, la stridence d'un coup de sifflet qui se répercutait en écho dans la vallée, l'avait tiré de la somnolence. On criait son nom.

Intrigué, il s'était habillé pour ensuite rejoindre le sentier qui louvoyait à travers bois, jusqu'au cerisier sauvage d'où on embrassait en un coup d'œil la rivière et les deux villages, avec, en avant-plan, la maison où l'attendait le plus improbable et le plus émouvant des spectacles : Delphine, sa Delphine qui s'ébrouait et piaffait au milieu de la cour, malgré les efforts de Marie-Ange qui tirait sur la longe, en perte de contrôle, mais non d'humeur qu'elle affichait joyeuse. C'était visible depuis le sommet de la colline.

Marie-Ange lâcha prise en apercevant Félix, les mains en porte-voix pour appeler sa jument. Cette dernière dressa les oreilles, hennit, et se cabra. Marie-Ange trépigna de joie avec un enthousiasme que Pax expertisa sans se presser, selon la grille d'une envie de « passe par là » qui ne cessait de croître.

Nul doute que la jument avait reconnu Félix, qui lui faisait de grands signes en s'égosillant sur tous les tons. La queue en panache, elle caracola dans la cour, à la recherche du chemin de l'érablière qu'elle enfilait au galop.

Pax s'accota sur un poteau de la pergola, les yeux dans les cuisses de Marie-Ange qui cavalcadait derrière la jument. Lorsque la camionnette qui manœuvrait pour sortir de la cour, bloqua la vue à sa concupiscence, il retourna à son hamac et à son café froid, mais bouillant sous le capot.

Quand celle-ci arriva au sommet et qu'elle découvrit Félix et Delphine dans une bulle d'affection, lui le nez dans sa crinière, elle à se poulécher les babines dans son dos, elle succomba au plaisir de contempler cette scène qu'elle s'était imaginée si souvent depuis le jour où elle avait entrepris de retrouver Delphine et de la racheter coûte que coûte.

Quand Félix l'aperçut, fleur de paradis parmi les verges d'or, la chevelure en débandade et les joues écarlates, le souffle court et des perles de sueur sur le cou comme le plus fin des bijoux, il figea sur un début de sanglot, le temps de retrouver une partie de ses esprits et de la bombarder de questions avec des « comment » et des « pourquoi » qui fusèrent dans toutes les directions.

Marie-Ange, qui n'aimait ni l'éparpillement ni les détours, emprunta la voie de la simplicité pour répondre. Elle lui en devait une, deux, ou trois, et elle n'avait rien trouvé de mieux que de ramener Delphine pour se faire pardonner d'avoir été injuste et odieuse. Plus belle et plus limpide que la vérité, elle gesticulait avec une vivacité qui subjuguait Félix.

Débordant de reconnaissance, il ne sut que s'incliner très bas pour signifier à quel point il appréciait la surprise de cette inimaginable double présence.

Des étoiles dans les yeux, Marie-Ange lui souffla un petit baiser, qu'elle dérouta en malicieux pied de nez. Il répliqua par une puérile grimace qu'elle accueillit d'une facétieuse révérence adressée moitié à Félix et moitié à Delphine, la gueule étirée autour d'un rictus moqueur.

La magie du cosmos opérant, Félix s'éleva au zénith d'un rare bonheur, d'où il chevaucha le présent et l'avenir d'une espérance d'amour et de paix dans les rivages de cette princesse de tous les horizons, avec en clé de voute sa chère Delphine qu'il osait croire prédestinée, par la clairvoyance de Marie-Ange, à les transborder de leur sombre passé, à la félicité.

Une évidence à la Descartes que n'aurait pas reniée Pax, et qui galvanisa Félix dans l'idée qu'il entrait de plain-pied dans le plus beau jour de sa vie. Il s'élança vers Marie-Ange, qui n'attendait que ça. Il l'attrapa par la taille, la souleva de terre et tourna sur lui-même, la tête en fête et les yeux dans le carrousel des siens, abandonné au plaisir de la serrer fort contre lui et de la respirer jusqu'au vertige. L'herbe les accueillit dans une chute qui les abandonna à la volupté de rouler enlacés et blottis l'un contre l'autre, tous deux charmés par le chant des mésanges qui, dans le cerisier au-dessus de leurs têtes, commentaient le joyeux événement.

Grisée de liberté, Delphine les abandonna à leurs effusions pour trotter en fière pouliche, en direction de l'étang. Quand ils s'en aperçurent, à leur tour, Marie-Ange et Félix dévalèrent la colline, main dans la main et des éclats de rire à profusion, pour trouver Delphine dans l'eau jusqu'aux genoux.

Après avoir bu tout son soûl, la jument s'approcha de Félix en s'ébrouant et le mordilla à la base du cou. Connaissant les manies de Delphine comme s'il s'agissait de sa sœur, Félix savait que c'était sa façon romantique, ou du moins chevaleresque, de signifier ses envies ou ses caprices. Et dans ce cas-ci, il semblait clair qu'elle quémandait une ballade dans ce paradis qu'elle devait avoir cru perdu après l'avoir si souvent parcouru.

D'un geste familier, Félix agrippa sa crinière et la monta, avec une si superbe inélégance que Marie-Ange, qui n'avait rien manqué de la scène, s'ébroua à son tour dans un fou rire que n'aurait pas renié Willie Lamothe, qu'à son époque de gloire on appelait sans dérision le cow-boy chantant, et que Félix imita d'une voix nasillarde, dans un de ses grands succès, en tendant la main à Marie-Ange pour la hisser en croupe.

Je chante à cheval m'accordant sur ma guitare

Je chante des refrains de l'Ouest canadien

Tout le long de mon parcours en passant par Gravelbourg J'aperçois une jolie femme aux yeux doux

Soudain je m'approche d'elle

Je lui dis chère demoiselle

Donnez-moi s'il vous plaît oui votre main

Nous suivrons ce beau chemin

À la surprise de Félix, qui se souvenait de cette rengaine pour avoir si souvent entendu Raoul la chanter, Marie-Ange, qui la connaissait par ses frères, poursuivit :

Elle me dit cher cow-boy je voudrais être une cow-girl

Pour vous suivre à cheval dans les chemins...

Le ton était donné à une virée qui les conduisit à travers les plus beaux coins de la vallée, jusqu'à la Chute-à-la-Roche où ils se gavèrent tous les trois de pommettes.

Pendant que Delphine broutait dans la clairière, Marie-Ange et Félix jouèrent à cache-cache sous le rideau de la chute, entre glissades et plonges, tout habillés dans les eaux bouillonnantes, pour un premier baiser, et puis un autre et encore un. Et des caresses de doigts dans les cheveux mouillés, et sur le cou, une épaule, un bras, une joue, et cette frénésie des jeux d'enfance, apprivoisés dans le temps avec les autres, et avec lesquels ils renouèrent sans fausse pudeur, pour le ravissement de les partager une première fois, heureux de cette simplicité dans la complicité qui s'installait joyeuse et tendre, avec des éclats de passion à ne pas se poser de questions, des envolées de fous rires à n'en plus s'arrêter, à grimper aux arbres ou à s'étendre sur les aiguilles de pin pour écouter battre le cœur de l'autre, les mains gentiment baladeuses, le corps en feu, la peau brûlante, et des «je t'aime» murmurés sur des envies d'aller au fond des choses, mais sans contrainte et sans précipitation.

En eurythmie avec les souvenirs, Félix naviguait les yeux fermés au large des spectateurs, l'âme en évasion dans les visions oniriques de sa passion pour Marie-Ange, dans le désir de s'échouer encore et toujours dans les splendeurs et les ferveurs de ce corps qu'il ne finirait jamais de parcourir, maintenant qu'il l'avait découvert, lui et son envie d'elle à toutes les heures du jour et de la nuit, ici, là et partout, abandonné à l'éperdue jouissance de ne faire qu'un avec elle, et parfois moins.

C'était le grand amour, celui dont Maryse avait tant vanté les profondeurs et pour lequel, avec une générosité toute maternelle, elle avait souhaité le préserver. L'amour unique, le véritable, celui plus grand que tout, qui balaie tout, qui excuse tout, qui espère tout et qui ne périt jamais.

Ramené à la surface de ses sentiments par le chahut d'applaudissements de la foule en liesse, Félix ouvrit les yeux sur la réalité de Marie-Ange, debout au premier rang, à siffler puis hurler sa joie au côté d'Alice qui applaudissait, resplendissante.

L'échine zébrée de frissons, Félix se réfugia dans l'éblouissement des projecteurs en attendant que déferle la musique des Dalton, qui prirent la relève en préambule à l'entrée en scène de la reine des nuits, version *Les Pays d'en haut*.

Avec un déhanchement de starlette crinquée au tapis rouge, Biscotte provoqua la foule d'un pas de queue leu leu en s'avancant au bord de la scène pour annoncer, avec le sourire d'une geôlière et un accent de terroir aux relents des trottoirs de la main, qu'il était temps d'ouvrir la cage aux folles. Sans plus attendre, un nuage de strass et de paillettes envahit la scène au son de *YMCA*, le grand succès des Village People revisité par les Dalton. La brochette de danseuses au sexe équivoque, qui n'avaient ni la langue ni les gestes dans la poche, créa un *vacuum* de stupéfaction aussitôt comblé par l'envie endiablée qu'eurent une grande partie des spectateurs de les imiter.

On se leva pour chanter et danser, Isabelle la première, dans un méli-mélo d'une pluralité et d'une diversité que personne n'allait renier jusqu'à tard dans la nuit, abstraction faite de quelques consciences rabougries par le manque d'élan, l'abstinence ou le manque de tolérance, comme ce fut le cas pour l'aîné des Dalton, à qui Bubbly Button péta la balloune en tournant le coin trop vite et trop carré. Sans oublier, sous leur funeste étoile, les Rois mages qui, du haut de leur perchoir, boudinaient du ressentiment avec une acrimonie de fond de poubelle.

Déglingué par une jalousie et une irascibilité qu'aucune musique n'aurait réussi à édulcorer, le trio dégingola la colline avec des têtes de conspirateurs désabusés, évaluant chacun pour soi, dans le silence de leur débandade, les effets pervers et dévastateurs de l'étourdissant succès de cette *Fête à toulmonde* sur la suite de leur vie.

Des ruminements de bêtes d'abattoir qu'ils poursuivirent jusqu'à la régression partielle de leur animosité, Civic au sous-sol de la maison à pousser de la fonte dans une tentative de suer son beau lardon, Roland au rez-de-chaussée à en découdre avec les armoires de cuisine en attendant le retour de sa toute lisse, et Geneviève dans le gin, à jouer à la guerre avec ses amis les soldats du tiroir de la table de nuit, court-vêtue d'un treillis de dentelle à maintenir Gabin et le crucifix au garde-à-vous, elle-même engagée à bras-le-corps dans une lutte à finir contre l'indigeste Pax et son braquemart de fer, dont elle n'aurait fait qu'une bouchée s'il eût été dans son lit.

Loin de se soucier de la vieille fille qui donnait l'assaut à ses frustrations depuis le camp retranché de sa chambre, Pax vivait son quart d'heure de gloire.

Debout sur des souvenirs d'équilibre à côté du bûcher qu'il avait la mission d'allumer, il profitait, en éternel racoleur, de cette situation privilégiée pour imposer à l'assistance qui n'en espérait pas tant, ses talents de docte prêcheur, avec, en ligne de fond, la lourde préméditation d'attirer dans ses filets d'enjôleur, la radieuse Isabelle qui l'écoutait d'une oreille distraite, la tête en déliquescence et le corps triomphant de splendeur.

Au début, Pax eut un certain succès d'écoute en comparant *La Fête à toulmonde* avec le légendaire *Festival du Burning man*, reconnu à travers le monde pour sa célébration de l'expression artistique de l'incongru et de l'inepte. Fort de l'intérêt qu'on lui accordait, il prit tant plaisir à pérorer, le verbe haut et la voix parfois défaillante, qu'il s'égara entre constatations philosophiques et déclarations prophétiques, si loin de ce qu'on était disponible à entendre, qu'il fut chahuté par une poignée de fêtards, pour la plupart intoxiqués aux pléthoriques cocktails servis sans restriction depuis tôt le matin, et à la pharmacopée orgasmique distribuée en doses généreuses par Alice, elle-même propulsée si loin de son moi existentiel par les dérives intellectuelles de son cher M. Pope, qu'elle éprouva le besoin de se boucher les oreilles pour savourer la suite de ses élucubrations.

Plus terre à terre, sans paraître moins délurée, Maryse, plutôt que d'essayer de comprendre où le père de son enfant voulait en venir, préféra se répandre sur son entourage en signe d'amour et de paix, tout en consolant Pen, assis à côté d'elle, qui souffrait d'un délirant manque de barreaux et de l'absence d'une autorité abusive, traumatisé par l'anarchique liberté de la foule étalée autour du feu.

Parmi cette foule, des familles entières de voisins surpris de se trouver encore là, un ramassis pêle-mêle de la jeunesse du coin, l'essentiel des Dalton en intense confusion avec la volière d'oiseaux rares, Guéguesse, qui avait eu la sage précaution de ranger son dentier, quelques inconnus qui ne le seraient bientôt plus et, à la surprise de Félix lové contre Marie-Ange, quelques mauvaises langues, de plus en plus mielleuses à mesure que la nuit s'installait.

Dans l'ensemble, une sympathique bande de viveurs, tous des partants pour du bon temps, qui retrouvèrent le sens de la fête en se levant d'un seul bloc pour applaudir la fin d'un discours que Pax n'avait pas prévu aussi court. Quelqu'un alluma le bûcher. Un gigantesque feu de joie ne tarda pas à embraser le ciel d'une exubérance qui retomba sur l'assistance. Par souci d'équité, on porta le prophète déchu en triomphe. Félix alla chercher ses bongos et les Dalton ressortirent leurs guitares, Biscotte proposa sa version de la danse des

sept voiles, Pen se pointa avec un baril de bière et une brouette de restes et Maryse balança quelques quatrains grivois en assurant le service. De son côté, Alice chanta a cappella du Bob Marley et on en redemanda.

Il y eut bien quelques anicroches, des détours d'aventures et quelques meurtrissures d'égo, mais rien d'assez épineux pour altérer l'enthousiasme général. Tout le monde finit par y trouver son agrément, et le peu qu'il restait de cette nuit magique glissa comme une étoile filante, vers le calme de l'aurore.

En s'étirant au-dessus de la vallée, le premier rayon de soleil à flécher le ciel surprit Félix à la fenêtre de sa chambre, entre Raoul et Maminette, qu'il débrancha sans faire de bruit pour ne pas déranger Marie-Ange, assoupie dans la friche des draps qui fleuraient l'amour fauve sous un vent de vanille et d'île chaude. Un premier matin partagé, alors qu'un peu plus tôt, au bord de l'étang, seuls sous les étoiles, pour une première fois, ils avaient esquissé l'avenir sous un jour commun. En apparence, tout le monde dormait, à part la basse-cour qui reprenait petit à petit possession de son fief. L'écran, le cadre et le magnétoscope rangés dans le coffre, Félix retourna à la fenêtre pour se perdre dans la contemplation d'une destinée qui s'étalait devant lui à perte de vue.

En ouvrant l'œil, Marie-Ange l'aperçut, divin de nudité dans la lumière blafarde du petit matin. Elle n'eut qu'une envie, faire corps avec lui. Sur la pointe des pieds, elle le rejoignit. À son contact, il tressaillit. Glissant les mains sur sa poitrine, elle demeura derrière lui, le nez enfoui dans son cou, emboîtée dans ses fesses, la pointe des seins plantée dans son dos. Ils demeurèrent ainsi sans rien dire, à remercier leur bonne étoile.

Un vol d'outardes en route vers le Sud égaya le ciel des joies criardes du départ. Hier, Félix les aurait enviées, mais plus maintenant. Désormais, il appartenait à ce bout de terre. On lui avait retiré son paradis, il s'en était planté un autre. Et quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse, personne ne l'arracherait à ce nouveau destin. Ni son oncle ni le grand Hubert ni personne d'autre.

Entre amour et fraternité, il s'était forgé une famille à la mesure de ses aspirations et, comme il l'avait promis à ses chers parents, la maison se remplirait d'une ribambelle d'enfants. Maryse et Pax avaient pris de l'avance. Avec Marie-Ange, il comptait bien les rattraper. La tribu s'élargirait. La petite ferme avait déjà nourri plusieurs générations de Légaré. Et cela risquait de continuer...